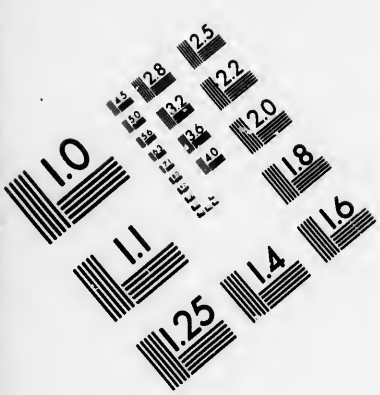
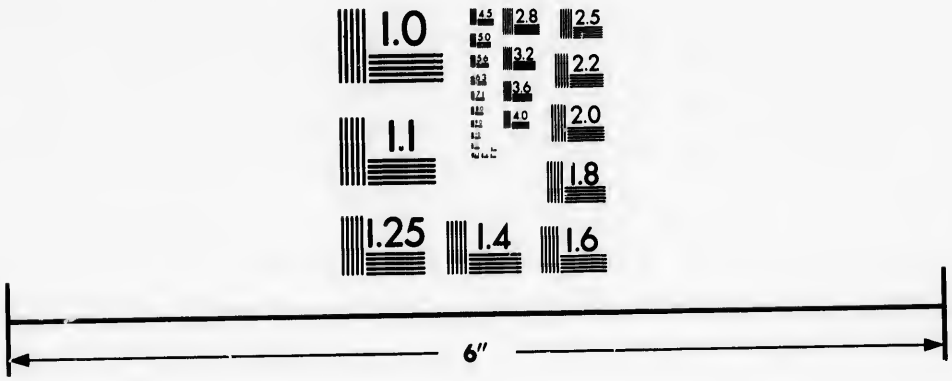
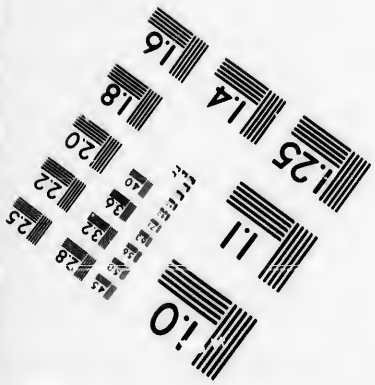
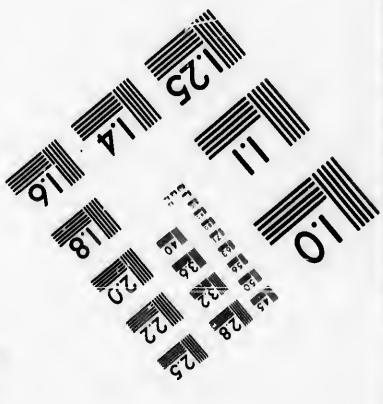


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

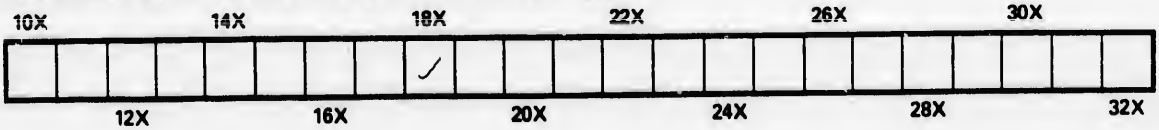
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☑ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.



The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

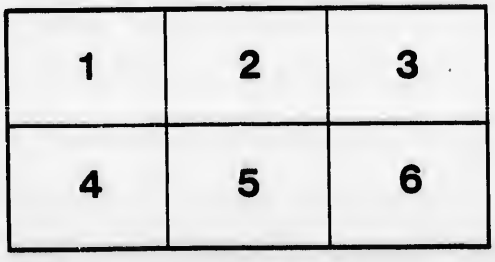
Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

196

HISTOIRE NATURELLE,

À

L'USAGE DES ÉCOLES;

CALQUÉE

SUR LA CLASSIFICATION DES ANIMAUX PAR LINNÆUS,
ET DES DESCRIPTIONS FAMILIÈRES, COMME CELLES
DE GOLDSMITH ET DE BUFFON.

Ornée de vingt-six Planches en Taille-douce, représentant les Objets les plus curieux.

BIBLIOTHÈQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

BIBLIOTHÈQUE
QUÉBEC.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE

GUILLAUME MAVOR, DOCTEUR EN DROIT,
Vicaire de Hurley dans le Comté de Berks, Chapelain du Comte de Dumfries, Auteur du British Nepos, &c. &c. &c.

L'Histoire Naturelle est une étude qui convient particulièrement aux enfans: elle cultive leurs talens pour l'observation, roule sur des objets à leur portée et sur des objets qui chaque jour les intéressent.

EDGEWORTH, *sur l'Education Pratique.*

C'est bien dommage que Buffon avec toutes ses beautés soit absolument inadmissible dans la bibliothèque d'une jeune demoiselle, à cause de ses obscénités et de son impiété. L'Histoire des Animaux par Goldsmith ressemble beaucoup à un traité de Théologie. Il seroit à désirer que quelqu'un donnât au public une nouvelle édition de l'ouvrage de Buffon et en retranchât les endroits qui choquent la délicatesse et blessent la pudeur.

Mlle. MORE, *sur l'Education des Femmes.*

A LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE T. BAYLIS,
Greville-Street, Hatton-Garden;

ET SE VEND CHEZ E. NEWBERY, ST. PAUL'S CHURCH-YARD; VERNOR ET HOOD, POULTRY; DOOSEY, BROAD-STREET, PRÈS DE LA BOURSE ROYALE; ET CHEZ LACKINGTON, ALLEN ET CO. FINSBURY-SQUARE.

1801.

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE

À

GUILLAUME-JACQUES MAVOR,

DE L'ÉCOLE DE LA CHARTREUSE À LONDRES.

Mon cher Enfant,

Comme dans presque tous mes travaux littéraires, j'ai toujours eu directement ou indirectement en vue vos intérêts ou votre avancement personnel et ceux de vos frères, votre nom ne peut être déplacé à la tête de ce livre.

Si cet ouvrage ne sert pas à autre chose, il sera du moins une preuve de mon attention et un garant sûr, pour les tendres parens qui pourront avoir envie de le mettre entre les mains de *leurs* enfans, que l'auteur ne le trouve pas mauvais pour l'instruction des siens *propres*.

Des circonstances particulières, quoique malheureuses, vous donnent un droit spécial à cette dédicace publique. Ce volume a été composé, comme vous savez, dans le cours de ces intervalles où votre longue et affligeante maladie n'a pas exigé de moi des devoirs plus pressans et plus sacrés —Celui d'une attention constante à tout ce qui pouvoit contribuer à vous soulager ou à vous rétablir, et une grâce que je demande bien instamment au Dieu dont j'ai

tâché de présenter les ouvrages de manière à lui attirer les adorations et les hommages de ses créatures raisonnables, c'est qu'il daigne bénir mes efforts et mes peines, en les couronnant de succès, et vous rendre à un père qui, à cause de votre aimable caractère et de vos heureux talens, vous aime bien au-delà des bornes d'une affection purement naturelle.

C'est aujourd'hui le quinzième jour anniversaire de votre naissance. Puissiez-vous à pareil jour de l'année prochaine jouir d'une parfaite santé, et que toutes celles qui viendront après, soient plus propices aux désirs et aux vues de

Votre très-affectionné Père,

GUILLAUME MAVOR.

Woodstock,
15 *Septembre*, 1799.

PRÉ-

PRÉFACE.

LE monde s'est généralement mis dans la tête qu'on ne se fait auteur que pour acquérir de la célébrité ou pour gagner de l'argent; mais si des motifs d'un genre plus mixte et d'une nature anomale n'eussent influé sur le présent écrivain, l'ouvrage suivant n'auroit jamais paru, et l'auteur n'auroit point eu à solliciter l'indulgence, ni à conjurer la sévérité de la critique.

Après avoir consacré à l'enseignement un bon nombre des années les plus précieuses de la vie de l'homme, après avoir essayé dans la pratique toutes les méthodes qui, dans la spéculation, lui avoient paru bonnes, après avoir combiné la connaissance de l'école avec les idées que ses lumières lui ont suggérées dans ses propres études, après avoir vérifié, avec toute l'attention dont il est capable, les différens plans d'instruction, il espère n'être pas taxé de présomption, pour dire en passant, que les plans généraux d'éducation, adoptés dans ce pays-ci, lui paroissent défectueux, et ce ne peut être une chose indigne

de son caractère ou de son état, que de contribuer à en corriger les vices.

Avec tout l'enthousiasme possible pour les langues savantes, enthousiasme que les avantages d'une éducation classique ne peuvent manquer d'inspirer, il dira franchement qu'en général les jeunes gens passent beaucoup trop de temps à n'apprendre que des mots, tandis qu'on laisse dormir le jugement, jusqu'à ce que des circonstances fortuites viennent le tirer de son inactivité, et qu'on laisse recueillir au hasard ou qu'on ne règle que sur les besoins du moment présent, les faits et les principes qui sont la seule chose appréciable dans le cours ordinaire de la vie. Il est cependant loin de vouloir blâmer cette marche dans le cas où l'on se propose une éducation complète et dans les universités où l'on travaille à perfectionner ce que les écoles particulières n'ont pu nécessairement qu'ébaucher. L'observation n'a lieu que par rapport aux jeunes gens destinés aux emplois d'une vie ordinaire et commune : le nombre de ceux-ci doit être infiniment le plus grand dans tous les pays, et comme on ne leur accorde qu'un petit nombre d'années pour l'étude, il ne faut pas qu'ils passent tout leur temps à étudier des langues dont ils ne peuvent avoir, tout au plus, qu'une teinture légère ; mais ils doivent en même temps se meubler l'esprit de connoissances utiles qui puissent leur servir dans le genre de vie qu'ils embrasseront, les mettre en

état

état de se faire honneur dans le poste qu'ils occuperont et leur épargner au moins la honte d'une ignorance absolue, s'ils ne peuvent pas prétendre à devenir des savans consommés.

Pour parvenir à ce but désirable, il est fortement d'avis que dans toutes les maisons d'éducation on devroit porter un œil attentif sur les études privées des pupilles, et que, pour tous les momens qui doivent rester à leur disposition, il faudroit leur mettre entre les mains des livres élémentaires qui puissent les instruire, sous prétexte de les amuser, leur faire connoître ce qui s'appelle véritablement vie et mœurs, ou leur donner la clef des sciences, et leur indiquer la route qui mène au fond du sanctuaire. Plusieurs écrivains de mérite, sur les traces desquels l'auteur se fait gloire de marcher, nous ont bien donné des ouvrages abrégés sur l'histoire, sur la morale et sur les sciences, mais le catalogue est encore incomplet, et, puisque des personnes plus capables n'ont pas adopté son plan, il se propose de profiter, à l'occasion, de l'accueil que le public a bien voulu faire à ses travaux précédens, pour l'assurer de sa reconnoissance pour le passé et de son zèle à se distinguer par quelque autre production, dans un genre de littérature qui, sans donner de prétentions à l'auteur, a le mérite d'une très-grande utilité.

Quand il se rappelle les nombreuses circonstances où il a déjà paru sur les rangs, pour solliciter la bienveillance

du

du public, il n'ose presque plus en appeller à son indulgence; mais ce qui l'engage à persévérer, c'est la réflexion que, s'il n'a pu enrichir le trésor des sciences d'un grand nombre de connoissances tirées de son propre fond, il a du moins eu le bonheur de mettre les ouvrages des autres plus à portée du commun et de les offrir à la jeunesse Anglaise, dépouillés de tout ce qu'ils ont d'embarrassant, de tout mélange dangereux, et l'accueil qu'on y a fait, le fortifie dans la conviction qu'il n'a pas tout-à-fait perdu son temps.

Il est bien persuadé que cette apologie sera prise dans l'esprit qui l'a dictée: maintenant il va dire un mot par rapport à l'objet de son présent ouvrage.

L'histoire naturelle, sous l'heureux règne où nous vivons, a été cultivée dans toutes ses branches avec tant de succès que l'observateur superficiel pourroit s'imaginer que la matière est épuisée. Cependant ceux qui ont poussé le plus loin les recherches et les découvertes dans cette agréable étude, conviendront qu'ils ne sont encore que des ignorans par rapport aux loix de la nature et aux liens qui unissent entre elles ses diverses productions. L'écrivain systématique ne fait qu'arranger et décrire les apparences extérieures; l'observateur philosophe met de côté les formes scientifiques qui le gênent, et, ne s'attachant qu'au fond des choses, il noie ses découvertes dans

un

un torrent de matières hétérogènes, et, sans ordre, et il faut avoir plus qu'un esprit ordinaire pour y débrouiller quelque chose.

Quoiqu'il en soit, les personnes de tout rang, de tout âge ont une certaine prédilection pour l'histoire naturelle et surtout pour la partie qu'on appelle ANIMALE pour la distinguer de la VÉGÉTALE. Cette partialité n'a rien qui doive le moins du monde nous surprendre. Parmi les animaux, il en est qui nous rendent les services les plus essentiels, et d'autres dont nous avons tout à craindre. Ils fournissent à nos besoins et servent à nos vues; ils peuplent les retraites les plus écartées, ils excitent notre admiration ou notre antipathie, selon qu'ils nous sont utiles ou nuisibles, ou selon l'idée que nous nous en sommes faite. Tout est vie et activité, et nous sommes sûrs que chaque chose a été faite pour le bien général du tout, quoique nos foibles lumières ne puissent pas toujours en voir l'utilité, ou nous mettre au-dessus des préjugés de l'éducation.

Linnæus, Buffon, et notre illustre compatriote Pennant, aidés, dans leurs différens travaux sur l'histoire naturelle, par les nombreuses productions des autres auteurs des diverses parties de l'Europe, offrent à l'homme mûr toutes sortes de secours et de ressources dans cette étude; mais nous ne craignons pas d'être taxé de mauvaise foi pour affirmer qu'indépendamment d'autres considérations im-

por-

portantes,* il n'y a point sur cette matière d'ouvrage qui ne soit trop concis ou trop diffus, trop scientifique ou surchargé de trop de mélanges pour l'usage des écoles. Nous n'avons point encore d'explication simple du système inventé par le créateur de cette science, par le célèbre Linnæus, et, si l'on a retranché de Buffon une partie de ses brillantes chimères et de ses digressions sans fin, le manque absolu d'arrangement systématique fait que l'abrégé de ses ouvrages n'est ni utile à celui qui apprend, ni satisfaisant pour celui qui sait.

Il y a plus de générosité à ne rien dire du très-petit nombre d'essais qu'on a donné jusqu'ici pour fournir à la jeunesse un bon manuel de l'histoire des animaux, qu'à en parler pour les censurer. Dès que l'intention est bonne, la sévérité de la critique est déplacée. Il faut convenir d'ailleurs, et cet aveu n'est qu'une justice due à ceux qui nous ont devancé dans cette carrière, que les sources où ils ont puisé, étaient beaucoup moins riches que celles que nous avons aujourd'hui, et, si nous ne réussissons pas dans un point où nous avons devant les yeux tant de lumières pour nous éclairer, nous méritons bien moins de grâce et de ménagement.

---

* C'est bien dommage que Buffon, &c. Cette remarque est la même que celle qui se trouve à la tête de l'ouvrage.

Il faut pourtant observer que tout ce que nous avons en vue, c'est de piquer la curiosité par l'exposition d'un petit nombre d'objets frappans, et non de la satisfaire sur tout ce qu'elle pourroit désirer. Il n'entre point dans notre plan de présenter un catalogue insignifiant d'animaux; mais, après avoir donné une idée générale de leurs différentes classes, nous rassemblerons dans chacune de ces classes les animaux dont le choix nous paroîtra le plus propre à faire naître l'envie de pousser plus loin les recherches. Nous nous attacherons plus à généraliser qu'à particulariser. L'histoire de la famille est souvent celle des individus qui la composent. Nous nous conformerons bien, tacitement, au plan de Linnæus pour les ordres et pour les genres, mais nous n'en ferons point une vaine parade et une ostentation inutile. Convaincu que le moindre défaut d'une description verbale de figure, toute seule, est d'être sèche et rebutante, nous donnerons les figures gravées de quelques-unes des principales variétés et nous nous étendrons plus au long sur les habitudes et sur les qualités que sur des distinctions techniques et artificielles.

C'est la remarque d'un de nos plus célèbres écrivains, qu'avec toutes les combinaisons possibles de mots on ne parviendra jamais à nous donner une idée exacte d'un seul des animaux que nous connoissons le mieux; de quelle inutilité ne seroit-il donc pas de fatiguer ceux

pour

pour qui ce volume est destiné, par des descriptions sèches de forme, tandis qu'une planche remplira beaucoup mieux notre but que tous les efforts du langage le plus étudié? Développer l'économie du règne animal, en exposer la beauté ou l'utilité pour renforcer les sentimens de la bienveillance due à toutes les créatures qui ont vie, faire contempler les ouvrages de Dieu, et par là élever l'esprit vers le Père Tout-Puissant qui les a tous créés—Voilà ce que nous nous proposons particulièrement ici, et si nous réussissons à remplir ce grand objet d'une manière qui réponde un peu à nos espérances et à nos souhaits, nous aurons, à revoir ce petit ouvrage, un plaisir que les éloges pourront, sans doute, augmenter, mais que toute la critique du monde ne parviendra jamais à diminuer essentiellement.

HIS-

HISTOIRE NATURELLE,

&c. &c.

DES ANIMAUX EN GÉNÉRAL, COMPARÉS AVEC LES VÉGÉTAUX ET LES MINÉRAUX.—CLASSIFICATION DU RÈGNE ANIMAL.

LINNÆUS, avec sa brièveté ordinaire, on ne pourroit peut-être pas dire de même, avec l'heureuse précision qui lui est commune, caractérise et divise les trois règnes de la nature, dans les termes suivans. Les pierres *croissent,* les végétaux croissent et *vivent,* les animaux croissent, vivent et *sentent.* Ces propriétés distinctives sont très-bonnes, sans doute, pour présenter, d'une manière simple, l'idée qu'il veut donner; mais sont-elles philosophiquement justes? c'est la question. Croître, vivre et sentir ne sont que les propriétés *passives* des animaux; ils ont, en général, la puissance *active* de se mouvoir, l'instinct et un espèce de faculté intellectuelle, qui les élevent beaucoup au-dessus des végétaux et infiniment au-dessus des minéraux; tandis que les différens degrés de

* L'animal, le végétal et le minéral.

docilité ou de sagacité dont ils sont doués, mettent, entre les diverses familles des animaux, une distinction aussi marquante qu'entre eux et la matière inanimée.

Les animaux sont donc, de tous les objets que le globe terrestre présente à nos yeux, les plus dignes de notre attention. Comparés aux végétaux qui sont confinés à un endroit et incapables de chercher un aliment, une fois qu'ils sont arrachés de leur sol nourricier, il faut convenir que les animaux tiennent un haut rang dans l'ordre de la matière créée. Non seulement la plupart des animaux sont doués d'organes de sensation et de la faculté de se mouvoir à volonté ; mais encore ils sont capables de remédier aux incommodités des situations où ils peuvent se trouver, de chercher leur nourriture et de se mettre à l'abri du danger ; il n'y a pas jusqu'à ces humbles êtres, confinés à un simple lieu, tels que plusieurs espèces de coquillages et de gallinsectes, qui ne soient couverts d'une enveloppe, pour les garantir des injures du dehors, et pourvus de moyens propres à recevoir les alimens conformes à leur goût. Enfin la nature a donné à chaque animal, depuis le premier jusqu'au dernier, quelque moyen de se soustraire au danger ou de s'en défendre, de pourvoir à sa sûreté et de chercher la nourriture qui lui convient ; mais les végétaux sont dépourvus de tout moyen de défense, et condamnés à demeurer dans un état passif, exposés à toutes sortes d'attaques et d'accidens. On peut donc définir l'animal, un être organisé, doué, pour sa propre conservation, d'une certaine portion d'intelligence, combinée avec le principe vital et la faculté de se mouvoir ; au lieu que le végétal est fixé à un endroit et en butte aux injures de tout ce qui se meut, sans pouvoir s'y soustraire ou s'en défendre.

Malgré

Malgré ces caractères distinctifs qui peuvent suffire pour fixer la ligne de démarcation qui distingue l'animal de la plante, ils ont l'un et l'autre tant de propriétés analogues qu'il paroît, en certains cas, difficile de décider où commence la vie animale et où finit la végétale. La sensitive (*mimosa pudica*) qui se contracte, pour peu qu'on la touche, semble avoir autant de perception que le polype et l'ortie de mer, et, comme eux, la faculté de se mouvoir. Le sainfoin oscillant (*hidysarum gyrens*) offre encore un exemple plus extraordinaire du mouvement dans les végétaux; mais ces vertus innées ne se manifestent qu'autant que quelque objet extérieur agit sur ces plantes, au lieu que tout ce qui est animé, agit en vertu d'un principe intérieur.

Quoiqu'il en soit, les ressemblances entre les animaux et les végétaux ne laissent pas d'être très-grandes, et, sous bien des rapports, leur économie est la même. Ils ont, les uns et les autres, leurs périodes de naissance et de maturité, d'accroissement et de dépérissement. Ils reproduisent leur espèce; ils semblent participer aux sensations ou du moins à l'irritabilité, jusqu'à certain point, et avoir leurs antipathies ainsi que leurs penchans respectifs. Les animaux féroces créent un désert au tour d'eux; certaines plantes nuisibles leur ressemblent en cela. Dans les deux règnes de la nature, le plus fort mange le plus foible. Le lion et le mancenilier ne peuvent souffrir qu'on les approche; le serpent et l'herbe venimeuse occupent plus d'espace que l'animal innocent et utile, et que la plante salutaire. Jusques dans ce point on remarque de la similitude entre ces deux classes; mais si nous les considérons par rapport aux lieux où ils croissent, nous trouverons l'affinité plus grande encore. Les

végétaux produits dans un terrain sec et exposé au soleil, sont forts et vigoureux, sans être prolifiques ni très-abondans : il en est de même des animaux errans dans un semblable climat. La chaleur et l'humidité, au contraire, rendent les végétaux tendres et abondans, et les animaux, prenant en quelque sorte la nature de ces alimens, sont plus gros et moins vigoureux. Ainsi dans les pays chauds de l'Amérique et de l'Afrique, où tous les terrains hauts sont ordinairement brûlés par les ardeurs du soleil, et les terres basses couvertes d'inondations, on voit jusqu'aux tribus des insectes et des reptiles acquérir une taille extraordinaire. En Amérique, il n'est pas rare de trouver, aux environs des tropiques, des vers de terre longs d'une verge (*trois pieds*) et aussi gros qu'un bâton ; le boiguacu, ou le serpent-bœuf, parvient jusqu'à quarante pieds de longueur ; les chauves-souris y sont plus grandes que nos poules domestiques, et l'araignée le dispute en grosseur aux grenouilles et aux crapauds des régions tempérées. Dans les zones glaciales, au contraire, où la végétation est comme engourdie par la rigueur du climat, on remarque une diminution sensible dans toutes les classes des animaux. Qu'on vienne ensuite à considérer les animaux et les végétaux particuliers au monde aqueux, on ne manquera pas de trouver de nouvelles analogies et de reconnoître combien la nature des uns est admirablement assortie aux besoins des autres.

Ainsi, il est évident que les animaux et les végétaux ont presqu'en tout une tendance à se rapprocher les uns des autres, et, dans certains cas, les anneaux de la chaîne qui les unit, sont sensibles et marquans : On peut cependant observer en général que, plus les races sont parfaites dans les animaux, plus elles diffèrent des

végétaux,

végétaux, et qu'en proportion de l'infériorité de l'animal, l'affinité des deux classes est sensiblement plus grande. Parmi les plus humbles et les plus petits insectes, il est des milliers de tribus condamnées à passer toute leur vie sur une plante ou même sur une simple feuille, dont la durée mesure celle de leur existence; elles ne sont pas même susceptibles d'être transplantées ailleurs. Mais les animaux plus parfaits ont une existence plus indépendante et sont répandus sur les différentes parties du globe. Le plus noble des animaux, l'homme, paroît être celui que la diversité du climat affecte le moins ou sur lequel les alimens dont il se nourrit, font le moins d'impression. —Il est, au sein de l'abondance des climats voisins des tropiques, essentiellement le même, qu'au milieu de la stérilité des zones glaciales.—Depuis les régions polaires jusqu'aux sables brûlans de l'équateur, il se procure, avec plus ou moins d'aisance, les moyens de subsister; il n'est ni circonscrit par les zones, ni borné au territoire; mais il existe dans tous les climats avec peu d'altération dans sa nature ou dans sa forme.

Ainsi l'homme, roi de cette création terrestre, ne se trouvant point considérablement affecté, force les ordres inférieurs des animaux à le suivre partout où il va, et même, dans bien des cas, il s'en fait obéir.—Il change, en quelque sorte, leur nature par sa puissance et leur instinct par le talent qu'il a de les apprivoiser.—Il dresse, pour ses plaisirs, ou pour son service, les animaux utiles, et, ceux qui sont sauvages et malfaisans, il les relégue au fond des déserts.—Rien ne lui dispute l'empire, quelque part qu'il veuille l'étendre, soit sur les autres animaux soit sur toute la classe des végétaux, sans parler des monstres que la mer recèle dans son sein, ni des productions du

règne minéral. On voit par-là que les deux règnes de la nature qui ont le plus d'affinité, sont plus immédiatement sous la main et sous l'empire d'un être qui n'a pas, il est vrai, la supériorité du côté de la force, mais bien du côté des facultés intellectuelles.

Il n'est pas, en quelque sorte, nécessaire de fixer précisément la ligne de démarcation entre les végétaux et les minéraux. Dans la transition de l'animal à la plante, les nuances, comme on l'a déjà observé, sont si imperceptibles qu'elles échappent quelquefois à l'œil de l'observateur; mais entre la plante et le minéral le champ est vaste. On ne sauroit découvrir dans le dernier un seul vestige d'organisation. Il est vrai que des gens à système, ont cru, faute de réflexion, voir dans la structure fibreuse de l'asbeste quelque chose d'approchant d'une matière organisée, et y trouver la nuance entre le règne minéral et le végétal; mais il falloit distinguer ici, et dire, que dans le règne minéral, la nature continue bien d'*arranger*, mais qu'elle cesse d'*organiser*. Cette forme si régulière qu'on voit aux sels, aux cristaux et autres pierres précieuses, est le résultat d'opérations chymiques; il n'y a point là d'organisation, ils demeureront éternellement dans le même état, à moins qu'ils ne soient séparés de force ou grossis par de nouvelles agglomérations de matière. Ils sont incapables de multiplier leur espèce ou de reproduire les parties qui en ont été détachées, et de là nous concluons qu'entre les fossiles les plus réguliers et les animaux ou les végétaux les plus imparfaits, la différence est sensible et marquante, la distance est immense.

Au reste, de tous les départemens des règnes de la nature, l'histoire philosophique des animaux est la partie

la

la plus intéressante pour l'homme, et elle doit faire un des principaux objets de ses *recherches*, non seulement parce que la vie lui est commune avec eux, mais encore parce que c'est des animaux qu'il tire sa subsistance, ses vêtemens et d'autres services au besoin. Quoique les naturalistes aient donné le catalogue et la description de plus de vingt-cinq mille animaux, il seroit, malgré cela, difficile d'en trouver au plus une centaine qui contribue essentiellement à nos usages ou à nos commodités. Mais, dira-t-on, peut-être, pourquoi tant de fécondité dans la nature et si peu de vues? A cela la réponse est facile: tout, dans la création, a été fait pour une bonne fin ou pour l'autre, quoique plus ou moins importantes, et une partie de la nature est incontestablement faite et destinée pour nourrir l'autre. S'il falloit que tous les animaux vécussent de végétaux, il y en auroit bientôt des milliers à périr faute de nourriture; mais la sagesse infinie dont les vues sont admirables, a voulu qu'une créature vivante servît à en sustenter une autre, et par ce moyen l'innombrable variété des animaux qui peuplent la terre, l'air et l'eau, se trouve pourvue, chacun selon ses besoins respectifs.

L'homme a employé avec succès son industrie à diminuer le nombre des animaux nuisibles et à faire servir le reste à ses usages ou à ses plaisirs. Malgré cela, il se présente encore de toutes parts à nos yeux une immense variété de créatures, en sorte qu'on est embarrassé par où commencer leur histoire. Non seulement les trois élémens propices à la vie sont remplis d'animaux; mais il n'y a, pour ainsi dire, pas un seul végétal, pas une feuille, qui ne soit peuplée de myriades de petits habitans dont

chacun remplit le cercle des devoirs qui lui sont prescrits et participe aux jouissances analogues à sa nature.

Quand on vient à contempler cette prodigieuse exubérance d'animaux, l'ignorance seroit tentée d'en rester là, avec son incertitude, et dans le découragement, et de regarder comme absolument impénétrable, ce qui ne peut se développer qu'avec beaucoup de peine et d'attention. Mais l'activité de l'esprit de l'homme et son avidité pour les recherches, sans s'effrayer de l'immense variété de sujets qu'offre cette classe de l'histoire naturelle, lui ont fait inventer un moyen de nombrer, de réunir et de classer les différens animaux qui lui tombent sous les yeux, et par-là le système arbitraire est devenu d'un grand secours dans cette science.

Sans nous arrêter à l'arrangement des animaux, adopté par les anciens naturalistes Grecs et Latins, non plus qu'à celui des modernes moins distingués qui n'ont eu la vogue qu'un jour et qui n'ont compté qu'un petit nombre d'admirateurs, nous nous bornerons ici à donner une courte analyse des plans de MM. Ray, Klein, Brisson, Buffon, Pennant, et Linnæus. Quoique dans cet ouvrage nous suivions le dernier comme étant presque universellement adopté, le jeune étudiant en histoire naturelle sera peut-être bien aise de trouver ici pour son amusement et son instruction, une esquisse des systèmes dont on a fait ci-dessus l'énumeration, attendu qu'ils ont eu dans leur temps une grande vogue et une célébrité méritée, et que probablement ils ne seront jamais entièrement oubliés.

Ray, à l'imitation d'Aristote, divise le règne animal en deux grandes classes; les animaux qui ont du sang et ceux qui n'en ont point; il place toutes les tribes des insectes dans la dernière classe. Il subdivise le premier

grand

grand ordre en ceux qui respirent par les poumons et en ceux qui respirent par les ouïes; ces derniers renferment évidemment les poissons. Quant à ceux qui respirent par les poumons, les uns ont deux ventricules au cœur, les autres n'en ont qu'un. Dans les premiers sont compris les poissons cétacées, les quadrupèdes vivipares et les oiseaux, et dans les derniers, les quadrupèdes ovipares et les serpents. Les animaux qui ont deux ventricules, sont ou vivipares ou ovipares; les vivipares sont subdivisés en aquatiques, tels que les poissons cétacées, et en terrestres, tels que les quadrupèdes couverts de poil. Les animaux ovipares à deux poumons comprennent toute la classe des oiseaux.

Il divise les animaux qui n'ont point de sang, en grands et en petits: Les grands sont, ou mous, comme la sèche, ou crustacées, comme l'écrevisse de mer, ou testacés, tels que le pétoncle, et se divisent en univalves, bivalves, &c.; les petits comprennent tous les insectes proprement dits. Les bornes que nous nous sommes prescrites, ne nous permettent pas de le suivre dans ses subdivisions en ordres et familles; une remarque toutefois qui n'est qu'une justice due à la mémoire de cet éminent naturaliste, c'est que non seulement son arrangement est clair, méthodique et simple, mais encore ses descriptions sont exactes et bien remplies. Il avoit une élégance de gout et un génie philosophique qui se font sentir dans ses ouvrages et y ajoutent un grand mérite.

Klein dont le système parut en 1740, fait consister le caractère générique des animaux dans le pouvoir de changer de place, et il tire ses différentes distinctions de la manière dont cette faculté s'exerce. Les uns, pour se mouvoir, ont des pieds ou appendices semblables, les

autres ont des ailes et des pieds ; quelques-uns se meuvent au moyen de nageoires, d'autres par des ondulations ; il en est qui peuvent à volonté changer de place dans leurs coquilles, et d'autres qui ne le peuvent que périodiquement. Ceux qui n'ont point du tout la faculté de se mouvoir, ne sont point compris dans ces divisions ; son système, parconséquent, doit nécessairement être inexact et incomplet.

Brisson divise le règne animal en neuf classes, les quadrupèdes, les animaux cétacées, les oiseaux, les reptiles, les poissons cartilagineux, les poissons épineux, les animaux testacées, les insectes et les vers. Il distribue ensuite les quadrupèdes en dix-huit ordres, et tire ses distinctions du nombre et de la conformation de leurs dents. Il a voulu, par cet arrangement, renchérir sur le grand naturaliste Suédois ; mais son plan, quoiqu'assez ingénieux, n'a jamais été généralement adopté.

Quant au système de Buffon, si toutefois on peut appeller système un ouvrage où l'auteur affecte de se moquer et de se mettre au-dessus de tout arrangement méthodique, il seroit impossible d'en donner une idée exacte. Ce peintre philosophique de la nature, qui sentoit l'énergie de ses brillantes facultés mentales, a su donner aux descriptions individuelles une tournure claire et lumineuse qui ne peut manquer de plaire et d'instruire ; mais, comme il n'a point suivi d'ordre méthodique, ses ouvrages, comme un tout, présentent plutôt un superbe chaos qu'un édifice régulier. Sa division générale des quadrupèdes en domestiques, sauvages et étrangers, est si vague et si incomplette qu'on ne peut proprement le mettre au rang des écrivains systématiques, quoique, pour l'élégance du style et la profondeur de l'érudition,

il

il l'emporte peut-être sur tous les autres naturalistes. Voici comme il se justifie d'avoir mis de côté ce qu'il traiteroit volontiers de tramails systématiques.

" La nature," dit-il, " passe d'une espèce à une autre par des degrés si imperceptibles, qu'on seroit " tenté d'en lier plusieurs ensemble, comme étant de " la même famille. Il ne faut pourtant pas oublier que " c'est nous qui, pour aider l'esprit, créons ces familles " ou ces genres, et que, si nous ne pouvons saisir les " vraies liaisons des objets naturels, c'est notre faute et " non pas celle de la nature qui ne connoît rien de ces " prétendues familles, et qui, dans le fait, n'a formé " que des individus. Un individu est un être à part, " qui n'a rien de commun avec d'autres êtres, si ce " n'est qu'il leur ressemble ou plutôt qu'il en diffère. " On regarde tous les individus qui se ressemblent sur la " terre, comme formant l'espèce de ces individus. Ce " n'est cependant pas le nombre collectif des individus, " mais leur succession et leur renouvellement constant " qui constituent leur espèce."

Tels sont les ingénieux paradoxes d'un homme qui joignoit tout l'enjouement d'une imagination féconde à la profondeur et à l'étendue des lumières, et dont les ouvrages inestimables sur l'histoire naturelle peuvent faire connoître plus à fond l'économie, les habitudes et les inclinations des différens animaux, que tous les écrivains systématiques pris ensemble. Il eût été toute fois à souhaiter pour quiconque aime l'étude de la nature, que Buffon eût calqué ses charmantes descriptions et ses magnifiques tableaux sur le système correct et régulier de Linnæus. L'étude du règne animal, auroit eu, par cette union, bien des attraits et des avantages de plus.

Les ouvrages de Pennant qui a long-temps travaillé dans le vaste champ de l'histoire naturelle, pourront fournir, soit aux Anglois, soit aux étrangers, bien des connoissances et des instructions utiles dans cette étude. Tout ce qu'il a traité, a gagné sous sa plume, quoiqu'il ait sa manière à lui, et, comme il a embrassé toutes les classes des animaux, et qu'il nous a mis au fait de la zoologie de notre pays en particulier, nous serions inexcusables de ne pas mettre sous les yeux de nos lecteurs un abrégé de son plan. Comme notre ouvrage est fait pour servir à la jeunesse Angloise, nous conserverons les noms triviaux qu'il emploie, sans suivre son mode de classification.

Ce savant et laborieux naturaliste qui a donné au public un des systèmes les plus exacts et les plus satisfaisans qui aient peut-être jamais paru, sur les quadrupèdes, les divise en ongulés*, digités, ceux dont les pieds sont en forme de nageoires, et ceux qui ont des ailes. Il subdivise les quadrupèdes ongulés en solipèdes et pieds fourchus: les digités en frugivores, carnivores et insectivores, ayant en même temps égard au nombre des dents canines; le caractère distinctif qu'il donne à ceux dont les pieds sont en forme de nageoires, est d'être piscivores et herbivores, et celui des ailés qui comprennent les tribus des chauves-souris, d'être insectivores.

Il renferme la nombreuse classe des oiseaux sous deux grands ordres naturels, les oiseaux terrestres et les oiseaux aquatiques. Il subdivise les premiers en six familles, les oiseaux de proie, les pies, les gallinacées, les

* Ongulés, qui ont des ongles ou cornes aux pieds.

pi-

pigeons, les moineaux et l'autruche ; il subdivise les derniers en trois familles, les fissipèdes, les oiseaux dont les membranes des pieds sont dentelées sur les bords, et les palmipèdes.

Voici comme il définit les reptiles : " Corps couvert " soit d'une écaille ou d'une forte peau, divisé par des " sutures, quatre pieds en forme de nageoires et une " queue courte." Dans cette classe, il comprend la tortue, la grenouille, le lézard, la vipère, et les serpents.

M. Pennant fait trois ordres de poissons, les cétacées, les cartilagineux et les poissons osseux. Dans les subdivisions du dernier ordre, il suit l'arrangement de Linnæus, et nous eussions désiré, pour l'avantage de la science, qu'il se fût moins souvent écarté d'un pareil guide. Il y a souvent plus de gloire réelle, et certainement plus d'utilité à embellir un système établi, quand il est généralement conforme à la nature et à la raison, qu'à en inventer un nouveau. Les animaux crustacées forment une classe à part et qui renferme les nombreuses tribus des crabes, des écrevisses de mer, &c.

Il divise les vers dans sa sixième et dernière classe en intestins, mous et testacées. Les derniers comprennent toute la nombreuse variété des coquillages, dans l'arrangement desquels il adopte les distinctions généralement reçues.

Le premier pour la célébrité, quoique le dernier dans cet ordre, le seul au système duquel les autres naturalistes en appellent universellement, comme à un ouvrage fait pour être un modèle permanent, c'est Linnæus : Il parut comme écrivain systématique sur l'histoire naturelle

turelle en 1735, et, ayant peu à peu, à force de persévérance et de soins, enrichi et perfectionné son système, il en présenta la douzième édition au public en 1766-7. Environ vingt ans après sa mort, le professeur Gmelin en donna une autre édition enrichie de toutes les découvertes curieuses des naturalistes et des voyageurs modernes, et dans laquelle, sans rien changer d'essentiel au plan et à l'arrangement de l'auteur, il a beaucoup contribué à la perfection et à l'utilité du système.

Linnæus divise le règne animal en six classes. I. MAMMALIA, ou les animaux qui allaitent leurs petits : ils renferment l'homme, les quadrupèdes et le genre de la baleine. II. LES OISEAUX. III. LES ANIMAUX AMPHIBIES. IV. LES POISSONS. V. LES INSECTES. VI. LES VERS.

En adoptant l'arrangement général de cet illustre observateur de la nature, de manière cependant à ne pas surcharger les jeunes lecteurs de ses subdivisions techniques et de tous ses détails de forme, nous donnerons successivement une description générale de chaque classe et ensuite nous entrerons dans les particularités sur quelques-uns des objets les plus marquans dans chaque ordre. Mais comme notre orgueil naturel ne nous permettra pas de nous mettre au rang des singes, des guenons, des mococos, et des chauves-souris, il sera peut-être à propos d'exposer succinctement les variétés de l'espèce humaine, avant de passer à l'examen des quadrupèdes et autres animaux à mamelles.

PRINCIPALES VARIÉTÉS

DE

L'ESPÈCE HUMAINE.

Quoiqu'on ne puisse douter que tous les hommes, quelque dispersés qu'ils soient sur le globe, ne soient issus de la même souche, cependant l'influence et la diversité du climat, la civilisation, le gouvernement et jusqu'à la manière de vivre, ont amené des variations sensibles et marquantes dans la couleur, dans la forme et dans la taille. Les limites d'une rivière, l'intervention d'un côteau, les usages, le hasard ou la mode peuvent quelquefois occasionner des variétés que l'observateur le moins attentif ne manquera pas de reconnoître ; d'un autre côté, deux nations s'assimilent peu à peu par une longue fréquentation, jusqu'à ce qu'enfin la différence devienne imperceptible. Il y a cependant, dans les individus de la même espèce, certains traits distinctifs et frappans qu'il est du devoir du naturaliste de remarquer et dont le philosophe doit rendre raison.

Linnæus, avec sa brièveté ordinaire, caractérise l'espèce humaine en masses dont chacune occupe un quart du globe. Voici comme il dépeint l'Américain : teint rougeâtre, naturel colère, attitude droite ; l'Européen, blond, rubicond et musclé ; l'Asiatique, basané, l'air grave et austère ; l'Africain, noir, phlegmatique mou et efféminé. Cette description, toutefois, paroit beaucoup trop générale,

nérale, et elle est trop vague, pour s'appliquer à tous les cas.

Voici comme s'explique, dans son aperçu sur les variations dans la couleur, un autre auteur ingénieux* qui marque mieux les différences, quoiqu'entrant peut-être dans trop de détails pour être exact: " qu'on en-" ferme," dit-il, " la terre de cercles dans chaque zone, " et, moyennant quelques déductions à faire, on verra " chaque zone marquée de sa couleur distincte et ca-" ractérisque. La couleur dominante sous l'équateur, " c'est le noir; sous les tropiques, la couleur de cuivre " foncé, et, de ce côté-ci du tropique du cancer jusqu'au " soixante-dixième degré de latitude nord, vous distin-" guez successivement l'olive, le brun, le blond et le " teint sanguin. Il y a différentes teintes ou nuances " dans chacune de ces couleurs. Sous le cercle arctique, " vous retrouvez la couleur foncée. Cette uniformité " générale dans l'effet indique, dans le climat, une in-" fluence qui, dans les mêmes circonstances, opérera " toujours de la même manière. Quant aux déviations " des loix générales du climat, on trouvera que les ex-" ceptions qui ont lieu en différentes contrées du globe, " sont la confirmation de la règle générale."

On ne peut nier que ceci ne soit en général philosophiquement juste, quant à la couleur seulement; mais le teint, quoique le trait le plus marquant, est le moins essentiel dans les variétés de l'espèce humaine. La configuration du visage, la conformation générale, la taille et le caractère tant physique que moral, voilà les traits les plus intéressans et ce qui constitue les principales

* Smith.

variétés

variétés de notre espèce. Buffon et après lui Goldsmith ont passé en revue l'espèce humaine et en ont composé des familles bien marquées et exactement caractérisées. Nous les suivrons donc comme étant les meilleurs guides en ce point, et nous donnerons en miniature les tableaux qu'ils ont présentés en grand.

A considérer l'espèce humaine dans toute son étendue, il ne paroît pas qu'il y ait plus de cinq ou six variétés suffisamment distinctes pour constituer des familles; encore les distinctions ici sont-elles moins frappantes qu'on ne le voit communément dans les classes inférieures des animaux. L'homme, dans tous les climats, conserve le port droit et la supériorité naturelle de sa forme. Rien dans l'extérieur; rien dans les facultés, qui annonce un original différent; et d'autres causes jointes au climat, au sol, aux coutumes, aux loix, &c. expliquent assez les variations qu'il a subies.

Au nord, les régions polaires offrent la PREMIÈRE race distincte dans l'espèce humaine. Les Lapons, les Esquimaux, les Tartares Samoïedes, les Zembliens, les Borandiens, les Groënlandois et les Kamtchadales peuvent être considérés comme formant une race d'hommes qui se ressemblent à-peu-près tous, par la taille, le teint, les habitudes et l'acquis. Nés sous un climat rigoureux, bornés à un certain genre d'alimens et en butte à toutes sortes de misères, il semble, que chez eux le corps et l'esprit n'aient point trouvé d'espace pour se développer. Le froid excessif a produit sur leur teint à-peu-près le même effet que l'intensité de la chaleur sur les naturels des régions des tropiques; ils sont généralement d'un brun foncé tirant sur le noir. Petits et mal faits, leur aspect est aussi rebutant que leurs mœurs sont barbares. Ils ont

le

le visage large, le nez épâté et court, les yeux d'un brun jaunâtre, les paupières retirées vers les tempes, les joues hautes, les lèvres épaisses, la voix grêle, la tête grosse, les cheveux noirs et lisses. La plupart n'ont que quatre pieds, et les plus grands n'en ont que cinq. Chez ces peuples, la beauté, dans les femmes, est presque inconnue, et pour l'extérieur, il y a peu de différence dans les deux sexes.

Non seulement ces peuples se ressemblent par la laideur, la petitesse, la couleur et le contour des traits; mais ils ont encore tous, à-peu-près les mêmes mœurs, les mêmes inclinations et le même fond d'ignorance. Ils montrent, à la verité, une certaine activité, et une certaine hardiesse dans la poursuite de leur gibier; mais ils paroissent incapables d'efforts vigoureux, soit d'esprit ou de corps, à moins que la nécessité ne vienne chez eux stimuler l'industrie, ou que des difficultés inévitables n'exigent un acte momentané de courage pour s'en tirer ou pour les surmonter.

Quant à leurs repas, ils ont toutes les vertus de la simplicité et tous les vices de l'ignorance. Il paroît qu'ils ont peu d'idées religieuses; encore tiennent-elles plus de la superstition que de la raison. La Providence, toutefois, en leur refusant tant d'avantages temporels qu'elle a accordés aux peuples des climats tempérés, leur a donné le contentement en partage, pour les dédommager de ces privations. Ils ont une très-haute opinion d'eux-mêmes, et suivant le rapport de Krantz, pour dissiper l'ennui de leurs assemblées sociales, ils s'amusent à ridiculiser les mœurs et les usages des Européens. Ils détestent la guerre, parce qu'ils n'ont rien qui vaille la peine de se le disputer, et, malgré toutes les tentatives qu'on

qu'on a faites, pour les discipliner comme soldats et les mettre en campagne, on n'a pu y réussir jusqu'à présent.

A mesure qu'on approche du pôle arctique, on voit que l'espèce humaine diminue d'énergie et d'importance de caractère, jusqu'à ce qu'on parvienne à ces hautes latitudes où l'homme, pour ainsi parler, n'a de l'homme raisonnable, que l'animalité. Les gradations toutefois varient presque imperceptiblement; mais vers le pôle méridional, on trouve des hommes d'une grande taille et d'une forme plus noble, lesquels comparés à ceux des pays les plus reculés au nord, offrent un contraste frappant de la toute puissante influence du climat sur tout ce qui respire et vit.

La SECONDE variété marquante dans l'espèce humaine, c'est la race Tartare d'où vraisemblablement les naturels des régions boréales sont originairement sortis. La Tartarie, dans sa commune acception, comprend une partie très-considérable de l'Asie, et se trouve conséquemment peuplée de naturels très-différens pour la forme et pour le teint; il y a cependant des traits marquans qui distinguent les Tartares de tous les autres peuples. Ils ont tous le haut du visage très-large et ridé de bonne heure, le bas étroit et le menton pointu, les yeux petits et fort éloignés l'un de l'autre, le nez court et camus, les joues hautes, les sourcils épais, les cheveux noirs et le teint olive. En général ils sont de moyenne taille, forts, robustes et sains. Il peut y avoir des tribus plus belles les unes que les autres; mais d'après les idées que nous avons de la beauté, toutes sont bien éloignées de l'être, et les Calmouques, en particulier, sont non seulement laids, mais affreux.

Les

Les Tartares, malgré la grande distance qui les sépare, mènent tous une vie errante et logent sous des tentes. Leur principale nourriture, c'est de la chair de cheval et du poisson salé; leur breuvage ordinaire, du lait de jument, fermenté avec de la farine de millet. Ils ont peu d'idées religieuses, point de principes fixes de morale ou de décence dans les mœurs.—Leur principale richesse consiste en chevaux; ils passent une grande partie de leur temps à les soigner et à les dresser: ils ne tiennent point à déshonneur de faire, du brigandage, un métier, pour peu qu'ils ne l'exercent pas sur leur propre tribu.

Les hommes ont peu de barbe au menton et tous se rasent la tête, excepté un toupet qu'ils laissent beaucoup allonger, pour en former des tresses. Les femmes, quelque laides qu'elles soient, ont, malgré cela, grand soin de tresser leurs cheveux et d'y attacher des plaques de cuivre et ornemens semblables.

Quelque différence qu'il y ait entre les Chinois et les Japannois pour les mœurs et les usages, ils sont évidemment d'origine Tartare. Le contour général des traits est le même, et les variations, dans le teint, la taille et les usages, s'expliquent fort bien par l'influence du climat, de la nourriture et des institutions politiques. "J'ai observé," dit Chardin, "que, dans tous les peuples, à l'est et au nord de la mer Caspienne jusqu'à la péninsule de Malaca, les traits du visage et la physionomie sont les mêmes." On peut rapporter à la classe des Tartares d'origine, les Cochinchinois, les Siamois, les Tonquinois, et les naturels d'Aracan, de Laos et de Pégu, qui tous annoncent une origine commune.

Les Asiatiques du midi constituent la TROISIÈME variété dans l'espèce humaine. Les naturels qui habitent la péninsule

péninsule de l'Inde et dont les descendans, au rapport des voyageurs les plus exacts et les mieux instruits, paroissent s'être emparés, à des époques inconnues et par des moyens que le hasard leur a fournis, des nombreuses îles parsemées dans l'océan Indien, sont faciles à distinguer de leurs voisins plus au nord. Ils ressemblent beaucoup aux Européens pour la stature et pour les traits; ils ont la taille fine et bien faite, les cheveux longs, noirs, lisses et assez communément le nez aquilin. Leur couleur, cependant, suivant la diversité du climat, varie de l'olive pâle au noir, quoique Mogol, en langue Orientale, veuille dire un homme blanc. Les femmes sont fort délicates, et ont, à-peu-près, le même teint que les hommes. Elles parviennent de bonne heure à maturité, et leur beauté se ressent des flétrissures de l'âge, dès qu'elles ont atteint l'âge de trente ans.

Il y a long-temps que les Orientaux sont caractérisés comme des peuples efféminés et sans talens militaires; aussi sont-ils devenus esclaves du premier despote armé qui a eu la hardiesse de les attaquer. Leurs mœurs se ressentent de la chaleur énervante de leur climat; ils sont indolens, soumis, sensuels et ennemis de la réflexion parce qu'elle les gêne.

Il y a bien des tribus qui ne mangent rien de ce qui a eu vie et qui ne veulent pas faire de mal au plus vil insecte. Cette répugnance vient de ce qu'elles admettent la métempsycose ou transmigration des âmes; doctrine favorite de Pytagore et qui, depuis des siècles, est répandue chez les Orientaux. La nourriture ordinaire des Gentous, c'est du riz, et leur breuvage, de l'eau pure. Ils sont habillés en soiries et en coton; ils affectent une contenance grave; mais c'est plutôt l'effet d'un manque de vivacité,

vivacité, qu'une preuve de sagesse supérieure. On peut rapporter les Perses et les Arabes à cette classe, qui, y compris les habitans des îles dispersées dans l'océan Oriental, à une grande distance les unes des autres, forme une portion très-considérable de l'espèce humaine.

Une variété bien frappante et bien caractérisée qu'on peut appeller la QUATRIÈME variété de l'espèce humaine, ce sont les négres de l'Afrique. Cette race de noirs s'étend dans tout le midi de cette partie du monde, et, quoiqu'ils diffèrent beaucoup entre eux pour la couleur et pour les traits, on peut très-bien les réunir dans le même tableau. Chez eux, comme parmi les Européens, il s'en trouve de plus beaux les uns que les autres; tous cependant sont noirs; tous ont la peau unie comme du velours, les cheveux mous et crêpus, les yeux généralement de couleur de noisetier foncé, le nez plat et court, les lèvres épaisses et élevées, les dents blanches comme de l'ivoire. Enervés par le climat, ils ont la chair flasque, tous les os mal emboités, et les facultés de l'âme, en général, se ressentent de la foiblesse de leurs corps. Indolens, stupides et souvent méchans, ils possèdent peu de qualités qui méritent d'attirer les regards;—Cependant la religion, la raison, l'humanité, tout conspire à nous engager à les traiter avec douceur, quand ils sont entre nos mains, ou plutôt à ne les point troubler dans leurs jouissances natales, quelque imparfaites qu'elles soient, à moins qu'on ne puisse, en introduisant parmi eux les arts de la civilisation et les principes du christianisme, les rendre plus heureux et alléger leurs maux.

On trouve quelquefois parmi ces peuples des individus d'une couleur de blanc de lait, nommés Albinos; mais ils ne forment pas plus une race distincte que, parmi nous,

nous, les personnes attaquées ou marquées de petite vérole.

Nous trouverons la CINQUIÈME variété de l'espèce humaine chez les Américains de première origine, dont la couleur est aussi différente de celle du reste du monde que le lieu qu'ils habitent, en est séparé. Ces peuples, excepté au nord, chez les Esquimaux qui ressemblent aux Lapons, ont le teint rouge ou couleur de cuivre, avec moins de variations cependant qu'on n'auroit dû s'y attendre dans des climats aussi différens. Ils ont tous les cheveux noirs et lisses, peu de barbe qu'ils prennent encore soin d'extirper en tout ou en partie, le nez applati, les joues élevées et les yeux petits. Différentes tribus, pour se donner des agrémens, emploient l'art à se défigurer de diverses façons, et, pour cet effet, elles se peignent le corps et le visage, d'une manière vraiment hideuse, si l'on en juge d'après la régularité Européenne.

Les Américains, quoiqu'assez communément aussi grands que nous, sont moins musclés et moins forts; ce qui peut bien être un effet du climat ou de leur nourriture. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un étranger n'a pas plutôt mis le pied sur le continent de l'Amérique, qu'il est frappé de la mine languissante, pâle et blême des descendans même des Européens, natifs du nouveau monde, et, si les productions du sol et la température de l'air ont influé sur les habitans d'une manière aussi sensible, dans le cours, peut-être, d'un petit nombre d'années, que ne doit-on pas en attendre dans une suite de siècles ?

Les Indiens de l'Amérique sont non-seulement plus foibles que la plupart des nations Européennes, mais encore plus pusillanimes, ou du moins, ils n'ont pas la même

même hardiesse, quand il est question d'affronter le danger ; mais leur paroît-il inévitable, aussitôt leur courage (qui a besoin toutefois d'être stimulé) se porte au plus haut degré possible, et ils subiront aussi volontiers qu'ils feront subir, les plus cruelles tortures qu'une férocité rafinée puisse inventer. Patiens dans l'adversité, accoutumés à la fatigue et au mal, ils montrent une apathie stoïque dans des circonstances et des accidens qui paroîtroient accablans à un Européen ; mais tout cela vient peut-être de l'habitude et de l'éducation plutôt que d'une vraie grandeur d'âme. Ils ont l'air extraordinairement grave et sérieux, quoiqu'ils ne pensent à rien, et autant ils sont barbares envers leurs ennemis vaincus, autant ils sont bienveillans et justes à l'égard de leur propre famille ou tribu. Dans toutes leurs actions ils semblent avoir adopté cette maxime : — " Un ami généreux ne connoît ni milieu ni froideur : il aime comme il hait et il hait comme il aime, l'un et l'autre à l'excès."—

En un mot, le caractère des peuples sauvages, sous un point de vue moral, est partout à-peu-près le même ; un genre de vie, farouche, indépendant et sauvage, produit un assemblage particulier de vertus et de vices ; aussi trouve-t-on parmi les sauvages de l'Amérique, comme parmi toutes les autres hordes barbares et sans éducation, la patience et l'hospitalité, l'indolence et la rapacité, le contentement et la sincérité, le plus vif attachement pour leurs amis et tout l'acharnement de l'animosité contre leurs ennemis.

La SIXIÈME et dernière variété dans la grande division de la race humaine, celle qui tient le rang de plus distingué dans l'espèce, comprend les Européens, et les peuples

et les peuples d'origine Européenne, parmi lesquels on peut ranger les Georgiens, les Circassiens et les Mingréliens, les naturels de l'Asie mineure et du nord de l'Afrique, avec une partie des pays situés au nord-ouest de la mer Caspienne. Il faut s'attendre à trouver beaucoup de différence dans des peuples qui habitent des pays aussi étendus et aussi éloignés les uns des autres ; mais en général ils se ressemblent d'une manière frappante par leur teint blond, par la beauté, la proportion de leurs membres et par l'étendue de leurs facultés. Les arts qui, ailleurs, ne sont que partiellement cultivés ou peu connus, sont portés chez eux au plus haut degré de perfection, et il ne peut guères y avoir que les partisans visionnaires de la vie sauvage, à nier que ce ne soit chez les naturels des pays en question, et chez eux seuls, que se trouvent, dans un degré suréminent, les plus belles qualités de l'esprit, les plus précieuses vertus du cœur, tout ce qui peut orner ou perfectionner la nature humaine.

Il n'est aucun peuple qu'on ne puisse rapporter à quelqu'une des classes mentionnées ci-dessus, et, moins une nation a été visitée par des étrangers, ou, moins elle a eu de rapports avec le reste du genre humain, plus on trouve fortement prononcés dans les personnes et dans les mœurs, quelques-uns des caractères dont on vient de parler. Dans les pays, au contraire, où le commerce fleurit depuis long-temps, ou qui ont été exposés à de fréquentes invasions de la part de l'ennemi, les races paroissent ordinairement mêlées, et tiennent quelque chose de chaque variété, sans appartenir vraisemblablement à aucune en particulier.

Il est aisé de voir que, de toutes les couleurs qui diversifient l'espèce humaine, la couleur blanche est non

 seulement

seulement la plus belle, mais encore la plus parlante. Le teint blanc est comme un voile transparent au travers duquel, on peut apercevoir tous les mouvemens des passions, toute altération dans la santé, sans la nécessité de l'intervention de la parole; au lieu qu'il est bien plus difficile de lire sur la figure noire de l'Africain et de démêler à travers le teint olive de l'Asiatique ce qui se passe dans leur âme.

D'un autre côté, la couleur la plus permanente et la plus universelle, est certainement la plus naturelle à l'homme, et c'est un fait bien connu que partout les enfans naissent blancs, plus ou moins. Il n'est pas rare non plus de voir des enfans blancs sortis de parens noirs, mais on n'a jamais vu d'enfans noirs provenus de deux blancs. Il paroît donc que la couleur primitive de l'homme, c'est le blanc; car, comme dans certaines fleurs la souche primitive peut se distinguer par les variétés artificielles qui y percent, de même, dans notre espèce, la couleur primitive doit nécessairement être celle qui ne change jamais et de laquelle toutes les autres ont une tendance à se rapprocher.

Quant à la taille, elle dépend absolument du climat, des alimens et autres causes locales. Dans les pays sauvages où la nourriture est abondante, la forme humaine se développe dans toute sa perfection. Sous l'équateur et vers les poles, elle s'éloigne du vrai modèle, soit par l'intensité de la chaleur ou par la rigueur du froid. Le climat et le sol influent donc de la manière la plus forte sur la hauteur ou la petitesse de la taille. Jusques dans le même pays, les habitans des vallées sont plus grands que ceux des hauteurs.

Quant à la forme du visage, les causes purement physiques ne font probablement pas tout à cet égard. Nos idées sur la beauté et la difformité sont très-différentes,

et

et insensiblement les hommes se moulent sur la forme ou sur les traits qui nous paroissent beaux et bien faits, d'après notre manière de voir et l'habitude de la réflexion. Par ce moyen, des difformités casuelles peuvent avec le temps devenir naturelles et se perpétuer, ou même s'accroître dans une suite de générations.

De ce léger aperçu sur le genre humain, on peut conclure que toutes les variations dans la figure, en tant qu'elle diffère de la nôtre, sont un effet du climat, de la manière de vivre ou des institutions du pays. On peut donc considérer la figure et le teint des Européens, comme la règle ou le modèle auquel il faut rapporter, ou, avec lequel on peut comparer toutes les autres variétés. On peut dire que plus un peuple approche de la beauté des Européens, moins il a dégénéré, et que plus il en est éloigné, plus il a perdu de cette forme primitive qui lui fut imprimée par le Créateur.

Classe I.—*MAMMALIA.*

Linnæus divise les animaux à mamelles, ou *ceux qui allaitent leurs petits* en sept ordres, qui sont principalement réglés sur le nombre et sur la situation des dents.

I. Primates, ou les animaux qui ont deux dents canines, quatre incisives et deux mamelles à la poitrine. Cette classe comprend l'homme, le singe, le mococo et les chauves-souris.

II. Bruta, ou les animaux qui n'ont point de dents incisives aux mâchoires, comme l'éléphant, le paresseux, le fourmillier, &c.

III. Feræ, ou les animaux dont les dents incisives varient de dix à deux. Cet ordre comprend la plupart des formidables quadrupèdes qui vivent de proie, tels que le lion, le tigre, l'ours, &c.

IV. Glires, ou les animaux qui n'ont que deux dents incisives, point de canines, comme le genre du lièvre, la souris, l'écureuil, &c.

V. Pecua, ou les animaux qui ont de la corne aux pieds, point de dents incisives à la mâchoire supérieure; ce sont le chameau, le cerf, la brebis, le genre du bœuf, &c.

VI. Belluæ, ou les quadrupèdes qui ont des dents incisives aux deux mâchoires, comme le cheval, le verrat, &c.

VII. Cete, ou les animaux dont les dents varient beaucoup dans les différens genres. Cet ordre comprend toutes les tribus des baleines que le naturaliste Suédois a rangées dans la classe des quadrupèdes, à cause de certaines ressemblances de structure qu'elles ont avec eux. Tous les animaux à mamelles sont vivipares et ont deux ventricules au cœur, le sang rouge et chaud.

Si, dans cette classe, comme dans toutes les autres, on réunit quantité d'animaux dissimilaires, il est évident que c'est à raison de certains rapports ou analogies, lesquels constituent l'uniformité systématique. Dans le fait, la principale utilité de tout arrangement en fait d'histoire naturelle, quelque ingénieux qu'il soit, c'est d'aider la mémoire, et la classification d'animaux la plus simple, la plus aisée à retenir, et qui se prête le mieux aux comparaisons, est probablement la meilleure, pourvu toutefois qu'on ait égard à l'exactitude de la description. En fait de morale, de métaphysique et de mathématiques,

toute

toute définition doit être précise, parce que ces sciences sont fondées sur des définitions; mais il n'est pas besoin de tant de précision dans les matières où l'exhibition de l'objet même suffit pour rectifier l'erreur. Cependant pour les personnes avancées en âge, il est bon de mettre une exactitude scrupuleuse dans le système; mais les faits et les descriptions sont ce qu'il y a de plus agréable et de plus utile pour les jeunes gens: c'est pourquoi nous omettrons, dans le choix de nos objets, toute distinction générique, pour piquer, autant qu'il nous sera possible, la curiosité des jeunes étudians et ne pas les dégoûter.

Avant de passer aux descriptions individuelles, il sera peut-être bon de donner une idée générale des quadrupèdes, pour faire voir l'économie de la nature, par rapport à cette intéressante classe d'animaux, et la supériorité marquée que nous avons sur eux tous en qualité d'hommes.

Il suffira de comparer les différentes classes des animaux, pour voir qu'après nous, les quadrupèdes tiennent le premier rang. La ressemblance qu'il y a entre leur structure et la nôtre, surtout dans la race des singes, leur instinct, qui, dans certaines espèces, approche du raisonnement, les services essentiels qu'ils sont capables de nous rendre, ou le mal qu'ils peuvent nous faire, tout contribue à les rendre particulièrement dignes de notre curiosité et de notre attention.

Il est probable que dans le principe les animaux disputèrent l'empire à l'homme; mais tous, depuis longtemps, ou sont réduits à le servir ou ont fui sa présence. Il aura toutefois fallu bien du temps et bien des efforts pour rompre cet esprit d'indépendance qu'ils avoient dans

leur état primitif d'animaux sauvages, pour les rendre domestiques et les apprivoiser.

La conformation des parties internes, dans les quadrupèdes, a une analogie frappante avec celle de l'homme. Comme nous, ils sont au-dessus de la classe des oiseaux, en ce qu'ils sont vivipares ; comme nous, ils sont au-dessus de la classe des poissons, en ce qu'ils respirent par les poumons ; comme nous, ils sont au-dessus de la classe des insectes, en ce qu'ils ont le sang rouge ; enfin, comme nous, ils diffèrent de toutes les autres tribus des animaux, en ce qu'ils sont couverts de poil en tout ou en partie. Ces rapports d'affinité doivent apprendre à avoir de la douceur et de l'humanité pour ceux qui servent à nos usages ou à nos plaisirs, ou du moins à ne pas nous faire un jeu d'être cruels envers ceux qui nous sont inutiles ou nuisibles.

Mais, quoique les quadrupèdes en général, soient aussi fortement caractérisés, cependant il y en a dans le système de Linnæus quelques-uns qui sont d'une nature équivoque et qui paroissent placés bien bas dans l'échelle des êtres. Il paroît y avoir, dans chaque classe, une gradation régulière depuis l'animal le plus parfait jusqu'au plus dégradé, et celui-ci semble se rapprocher de l'animal qui tient le premier rang dans la classe inférieure suivante. La baleine, le veau marin et le morse font la nuance des quadrupèdes avec les poissons, les chauves-souris, avec les oiseaux, et l'armadille, avec les coquillages. Moins ils ont de la figure humaine, plus ils sont bas dans la classe à laquelle ils se rapportent.

Quoiqu'il y ait plus de deux cent vingt espèces de quadrupèdes, et que dans une telle variété il doive y avoir beaucoup

beaucoup plus ou moins d'art et de symétrie ; tous cependant sont admirablement faits pour les fonctions qu'ils sont destinés à remplir. Il n'y a pas, jusqu'au paresseux et à la taupe, qui n'aient leur portion de ce qui fait aimer la vie, et il est très-probable qu'ils jouissent de tout le bonheur que la nature chez eux peut demander.

Formés, en général, pour prendre leur nourriture à terre, les quadrupèdes ont la tête admirablement faite pour cette manière de vivre et les dents parfaitement façonnées pour la nature de leurs alimens. C'est ce qui se voit, d'une manière bien sensible, dans les espèces granivores et dans les carnivores. Aux uns, les dents servent d'instrumens, pour broyer leur nourriture, aux autres, de moyens de défense ou d'attaque. Mais ce n'est pas un ou deux membres seulement qui sont aussi parfaitement assortis à leurs usages ou à leurs besoins ; plus on entre dans le détail et dans l'examen de leur conformation, plus on sent la sagesse qui en a formé toutes les parties pour les besoins et pour les jouissances respectives qui sont l'apanage de leur nature.

De quelque côté qu'on tourne les yeux, on trouve de nouveaux sujets d'admiration et de reconnoissance. Les grands quadrupèdes sont la plupart ou formés pour une vie innocente, ou soumis à l'empire de l'homme ; les petits, s'ils sont méchans, ne peuvent pas faire beaucoup de mal, parce qu'heureusement, ils n'en ont pas le courage ou la force, si l'éléphant et le rhinocéros étoient aussi méchans que le tigre ou le rat, combien le genre humain n'auroit-il pas à craindre de leur taille et de leur force physique ! Mais, heureusement pour nous, et pour l'ordre innocent des animaux, les plus féroces sont en petit nombre, et tout le reste,

à moins qu'ils ne soient pressés de la faim, est ou timide ou irrésolu, comptant généralement plus sur la ruse que sur la force.

Du reste, les ruses des animaux chasseurs ne sont pas plus variées que les finesses et les détours de leur proie pour échapper à la mort ; sans cela la race des animaux foibles seroit bientôt anéantie, et les plus féroces réduits à se dévorer les uns les autres, jusqu'à ce qu'ils fussent également tous exterminés jusqu'au dernier.

Le lion, le tigre et les autres animaux qui vivent de proie, sortent rarement durant le jour, attendant la nuit pour chercher de quoi manger. Par ce moyen, l'homme qui prend le temps des ténèbres pour se reposer, n'est point exposé à leurs attaques, et, quant aux animaux auxquels ils font la chasse, ils trouvent leur salut dans la fuite, ou bien, dans leur sagacité un abri et une ressource pour s'en défendre. Il en est qui mettent une sentinelle en avant, pour les avertir du moindre danger, et qui se relèvent tous alternativement dans ce poste ; d'autres, pour leur sûreté mutuelle, forment une phalange, et trouvent, dans l'union du nombre, un moyen de contrebalancer les assauts de la force individuelle.

Les animaux sauvages, en général, cherchent les retraites les plus écartées, et fuient la présence de l'homme qui, par là, règne sur ce bas monde, sans que rien lui en dispute l'empire ; les foibles courent à lui pour se mettre sous sa sauvegarde, et, les plus féroces, il a le secret de les apprivoiser. Il décide de leur vie ou de leur mort, selon qu'il lui convient ou qu'il lui plaît : en vertu de la supériorité de son pouvoir, il crée un désert, ou forme une colonie d'esclaves obéissans et soumis,

Dans

Dans l'état sauvage, les animaux sont sujets à peu d'altérations, et pendant des siècles, ils n'en subsistent aucune dans la taille, dans la forme, ni dans la couleur. Mais l'homme les a-t-il réduits en servitude et pris sous ses soins, on voit changer peu à peu leur figure et jusqu'à leur nature même. Un animal domestique, par exemple, est humble, patient et soumis; il remplit gaiement les tâches de son état; il n'a point d'aversion pour le travail, et, pourvu qu'on lui donne à manger, il est content.

Dans le genre du cheval, comme dans ceux du chien et de la vache, on voit nombre de variétés qui sont comme autant de branches entées par la main de l'homme sur un tronc commun. Il n'y a pas jusqu'aux appétits et aux habitudes mêmes des quadrupèdes, qui ne subissent un changement par l'effet de l'industrie humaine. On les accoutume à se nourrir d'alimens dont ils ne voudroient pas dans l'état de nature, et on les habitue à des travaux qui annoncent non seulement de la docilité, mais de l'intelligence et l'envie de plaire.

D'un autre côté, certains animaux perdent absolument sous la protection de l'homme, jusqu'à leur instinct naturel. Dans ces solitudes où ils sont rarement inquiétés, les castors ont tout plein d'intelligence, et vivent dans un état d'ordre social; mais que l'homme vienne à se montrer, leur intelligence disparoît ou ils n'en font plus usage, et voilà leur union en partie dissoute.

Après l'empire de l'homme, c'est le climat qui paroît avoir la plus forte influence sur la grandeur ou la petitesse de la taille dans les quadrupèdes, et sur leurs variations dans la couleur ou dans la robe. La providence, dans sa sagesse, a pourvu les animaux des pays froids d'une fourrure chaude et longue; qu'on les transporte dans des

climats chauds, leur robe devient courte et moins fournie : transplantez encore les naturels des tropiques dans les régions boréales, et bientôt ils prendront un habit convenable pour la rigueur du climat.

L'influence du climat est pareillement très-sensible sur le naturel et le caractère. Sous la ligne et près des poles, les quadrupèdes sont féroces et indomptables ; dans les climats tempérés, ils sont généralement doux et dociles. Le climat n'a-t-il pas sur l'homme aussi la plus forte influence ? La perfection de la forme humaine, la beauté du visage, la sublimité du génie, et peut-être, qui sait ? Les plus belles vertus du cœur de l'homme, ne se ressentent-elles pas plus ou moins du climat où il se trouve ? Il paroît que, dans tous les pays du monde, les impressions du dehors se font vivement sentir, et les animaux doués de raison, non plus que ceux qui en sont dépourvus, ne sauroient s'en se garantir. Nous terminerons ce léger aperçu sur les quadrupèdes, par une remarque générale ; c'est que, les animaux multiplient davantage à proportion de leur petitesse. La providence a sagement contrebalancé la fécondité des petits par la force des grands, afin qu'il n'y ait pas une seule espèce d'anéantie, et que l'homme profite de tous les avantages qu'il peut tirer des propriétés utiles de ses compagnons terrestres, sans être trop incommodé de leurs qualités nuisibles.

ORDRE I.—PRIMATES.

CE qu'il y a dans cet ordre de plus marquant, après l'homme, ce sont les singes. En effet, ils lui ressemblent si fort par l'extérieur, ils ont tant d'instinct et tant de talens pour l'imitation, qu'ils peuvent et servir de leçon, pour humilier l'orgueil de ceux qui ne prisent dans leurs personnes que la beauté du corps, et fournir d'utiles réflexions à l'homme sage et vertueux, quand il vient à considérer ces facultés mentales, ce principe intelligent et moral qui font l'apanage exclusif de l'espèce humaine.

Les SINGES, avec les babouins et les guenons, forment une nombreuse tribu d'animaux qui, aux environs des tropiques, font, par leurs farces, l'enjouement de la nature, ou en sont un fléau, par leur malice et leur méchanceté. Les décrire tous, occuperoit trop d'espace dans notre ouvrage et occasionneroit des redites inutiles. Nous nous bornerons donc à la description de quelques-uns des plus marquans, laquelle en même temps donnera une idée suffisante de tout le reste.

LE GRAND SINGE, L'OURANG-OUTANG, OU L'HOMME DES BOIS.

Les singes proprement dits ressemblent à l'homme par la figure, de la manière la plus frappante ; ils marchent sur deux pieds, n'ont point de queue, et tout ce que fait l'homme, ils sont capables de l'imiter avec une adresse étonnante. Différens voyageurs nous donnent

l'ourang-outang, qui est celui qui approche le plus de l'espèce humaine, comme un animal surprenant pour la légèreté, l'adresse, et la férocité ; mais ils ne s'accordent pas dans ce qu'ils disent sur sa taille, les uns lui donnant trois pieds de haut, d'autres six et même jusqu'à sept. Cette différence, si elle existe, vient probablement de l'âge ou du climat: il n'y a pas de doute que ces animaux ne soient communément de la taille de l'homme et beaucoup plus forts. Le docteur Tysen qui a disséqué un ourang-outang, nous a donné un détail intéressant sur son anatomie comparative ; mais il seroit trop long de le transcrire ici.

Il est rare qu'on puisse prendre de ces animaux en vie, et conséquemment on n'en voit pas souvent en Europe. Ils habitent le fond des bois des Moluques, de Bornéo, et autres îles orientales ; il s'en trouve aussi dans le fond de l'Inde, en Afrique, et à Madagascar. Dans quelques-unes de ces contrées, la chasse de ces animaux fait l'amusement favori des grands et des princes ; mais cette partie de plaisir n'est pas sans danger pour ceux qui s'y livrent.

Le Pango, ou l'ourang-outang d'Afrique, au rapport de Battel, ressemble à l'homme en tout, excepté qu'il est plus grand. Il a la face presque toute humaine, mais les yeux très-enfoncés dans la tête, et, des deux côtés du visage, de longs poils qui lui donnent un air effroyable. Il a le corps couvert de peu de poil, il marche sur deux pieds et d'un pas ferme et assuré. Il dort à l'ombre des arbres, il se construit une hutte pour se garantir de la chaleur et de la pluie, les fruits sont toute sa nourriture. Il a une finesse d'instinct singulière, et il est si peu timide que, quand les nègres allument des feux dans son voisinage,

nage, il va s'y chauffer. C'est un animal qui va en troupe, et toutes les fois qu'il rencontre un homme seul et sans armes, rarement il lui fait quartier. Il attaque même l'éléphant avec des massues, et c'est la seule créature, excepté l'homme, qui se serve d'armes empruntées. Il est à la fois rusé, fort et cruel; on dit que quelquefois il enlève des négresses, pour assouvir ses passions.

Il est tombé sous les yeux de l'illustre Buffon, un ourang-outang qui avoit une sagacité extraordinaire et un talent tout particulier pour l'imitation. Il marchoit sur deux pieds, même en portant des choses pesantes; il avoit toujours, sur le visage, une teinte de mélancolie, et de la gravité dans tout son maintien. Différent du babouin ou de la guenon dont les mouvemens sont brusques et les appétits capricieux, qui sont naturellement méchans et n'obéissent que par crainte, cet animal étoit circonspect et réfléchi, et le regard suffisoit pour le faire agir. "Je "l'ai vu," dit Buffon, "présenter la main à la compa- "gnie, pour la reconduire à la porte; je l'ai vu se mettre "à table, déplier sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se "servir de la cueiller et de la fourchette pour porter à sa "bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le "choquer, quand il y étoit invité, aller prendre une tasse "avec sa soucoupe et les apporter sur la table, y mettre "du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir, pour le "boire, et tout cela, sans le moindre signe de son maître "et souvent sans en être prié.". Il étoit extrêmement docile et innocent; il approchoit des étrangers avec respect, et sembloit chercher à être caressé plutôt qu'à faire du mal. Il étoit singulièrement friand de sucreries, et chacun s'empressoit de lui en donner; mais ces bonbons contribuèrent à lui abréger la vie. Il passa un été à Paris,

Paris, et fut ensuite apporté à Londres où il mourut. Il mangeoit indifféremment de tout ce qu'on lui présentoit, mais il marquoit un goût particulier pour les fruits desséchés. Il ne refusoit pas absolument le vin en petite quantité ; mais il l'échangeoit volontiers pour du lait, du thé, ou toute autre liqueur douce.

La plupart de ces habitudes et de ces goûts étoient, sans doute, l'effet de l'éducation, et, dans l'état de nature, le singe est incontestablement un animal bien différent. Il est cependant démontré par diverses expériences qu'il n'en est pas de lui comme de l'homme, pour l'imitation ; le singe a bientôt atteint, dans cet art, toute la perfection dont il est capable, et, dans aucune de ses actions, on ne voit rien qui ressemble à de l'esprit.

LE SINGE PYGMÉE.

Quoique cet animal ait beaucoup de la figure humaine, il n'est pas plus gros qu'un chat. Il vit en société ; il est originaire d'Afrique ; particulièrement de l'Ethiopie, et semble avoir donné lieu aux histoires ridicules des pygmées, qu'on représente comme une nation qui réside près des sources du Nil et qui tous les ans fait la guerre aux grues, pour voler leurs œufs ; de là, la fiction de leurs combats, &c. Les préjugés vulgaires ont long-temps accrédité les contes que les poëtes et l'imagination des philosophes ont inventés, et les Indiens, profitant de la crédulité de l'ignorance, ont quelquefois embaumé de ces singes qu'ils ont vendus pour de vrais pygmées.

LE SINGE AUX LONGS BRAS.

Buffon donne à cet animal extraordinaire le nom de *gibbon*. Il a généralement, dans ses attitudes et dans sa conformation,

conformation, une ressemblance frappante avec l'ourang-outang ; mais l'extrême longueur de ses bras le distingue de tous les autres singes. Il y a plusieurs variétés dans cette espèce ; on les trouve sur la côte de Coromandel, à Malacca, à la Chine, aux Moluques, et dans les autres îles orientales. On en voit un conservé dans le meilleur état au musæum de Lever ; il a trois pieds de haut, le corps couvert d'un long poil doux, et ses mains touchent absolument jusqu'à terre.

LE SINGE DE BARBARIE.

Buffon donne à cette espèce le nom de *magot*. Il semble faire la nuance entre les singes et les babouins, ayant, sur le croupion, une petite protubérance, qu'on prendroit pour l'origine d'une queue, avec la figure singulièrement prominente, et plus approchante de celle d'un quadrupède que de celle d'un homme. Le poil, sur le corps, est d'un verdâtre foncé, tirant sur le brun, et sous le ventre d'un jaune pâle. Il a du reste les ongles plats, les oreilles d'un homme, et les fesses sans poil. Communément il croît jusqu'à quatre pieds ; il est originaire de l'Inde, de l'Arabie, et de tout le continent de l'Afrique, excepté de l'Egypte.

Moins les singes ont de la figure humaine, plus ils sont stupides, vicieux, et indomptables. On voit souvent de ces singes de Barbarie en Europe, où on leur apprend à faire nombre de tours et où, jusqu'à certain point, on les rend dociles à coups de fouets ; mais dans leurs retraites natales, ils ne sont point du tout aimables dans leurs manières, s'assemblant souvent en troupes, et volant les paniers de provisions aux femmes qui vont au marché.

Chez

Chez certains peuples sauvages, les singes sont considérés comme les principales divinités, et on érige des temples en leur honneur. Lorsque les Portugais pillèrent un de ces temples, dans l'île de Ceylan, ils trouvèrent, dans une petite cassette d'or, une dent de singe, pour laquelle les habitans du pays avoient une si grande vénération qu'ils offrirent 70,000 ducats pour la racheter; mais cette proposition sentant l'idolâtrie, le vice-roi ne voulut point y entendre, et fit brûler la précieuse relique.

LES BABOUINS.

La seconde division du genre des singes, ce sont les babouins qui forment une race nombreuse, féroce, et formidable. Ils approchent plus de la configuration des brutes que de celle de l'homme, ayant tous les mouvemens brusques et impétueux des premières: Ils ont d'ailleurs une queue, la face prominente, et les ongles aigus, lesquels leur servent d'instrument d'attaque ou de défense.

La crue du babouin proprement dit est de trois à quatre pieds. Quoique capable de marcher sur deux pieds, il va plus communément à quatre. Il est lascif et vindicatif à l'excès. Il y a pourtant des espèces, où l'individu, quand il est isolé, est susceptible d'acquérir un peu plus de douceur et de docilité. Du reste, ils sont tous naturellement méchans, et leur aspect féroce inspire la terreur. Ils sont très-nombreux en Espagne et en Afrique, principalement aux environs du Cap de Bonne-Espérance, où quelquefois on les dresse comme des chiens pour la garde des maisons.

LE GRAND BABOUIN OU LE PAPION.

Le Papion a beaucoup de l'air d'un chien ; il a certaines parties d'une couleur de vermillon vif, la queue tronquée, comme le cochon, le poil, sur le front, extrêmement long et noir, formant une espèce de toupet pointu, les bras, les jambes et la tête couverts d'un poil court mêlé de noir et de jaune, la poitrine d'un poil blanchâtre tirant un peu sur le jaune, les fesses nues, et tout son extérieur est dégoûtant.

Il y a de ces singes qui ont jusqu'à cinq pieds ; leur force est de plus formidables, et toutes leurs inclinations sont sauvages. Leur principale nourriture sont des fruits succulens et des noix : ils ne veulent d'aucune sorte de viande, si elle n'est préalablement apprêtée ; mais, dans l'état de captivité, ils boiront des quantités excessives de vin ou d'eau de vie.

Le Papion est un gros animal ; laid, dégoûtant, avec un long museau, de couleur bleuâtre, sillonné de rides fortement marquées, qui lui donnent un aspect très-hideux. Il marche plus souvent à deux pieds qu'à quatre, et, si quelque chose lui fait de la peine, il se plaint et pleure, pour ainsi dire, comme un enfant. Le temps passé on en montroit un de cette espèce en Angleterre ; quoiqu'assez bien apprivoisé, il avoit l'air niais et s'étoit mis dans l'habitude de souffler sur ceux qui l'approchoient. Il y a plusieurs variétés dans cette espèce. Elle est originaire de la Côte d'Or.

LE BABOUIN À QUEUE DE COCHON.

Buffon donne à cet animal le nom de *maimon*. Ce singe paroît faire la nuance entre les babouins et les guenons ;

nons ; sa queue, longue de six pouces, est roulée en spirale, ce qui lui a fait donner son nom ; il a le visage prominent et d'un rouge brûlé. Il est, à peu près, de la taille d'un chat ; il est originaire de Sumatra et du Japon.

Cet animal est extrêmement docile, et apprend à faire une infinité de tours. Mr. Edwards en a gardé un à Londres pendant une année entière, et, en ayant découvert un autre de la même espèce, avec des bêtes féroces, qu'on montroit comme curiosité, il réunit les deux exilés qui parurent enchantés l'un et l'autre de cette entrevue à laquelle ils ne s'attendoient pas.

LES CEBUS, OU CERCOPITHÈQUES, OU LES GUENONS.

Le caractère qui distingue cette dernière division du genre des singes, c'est la longueur de la queue ; attribut, qui, dans les deux premières divisions, est ou presque nul, ou absolument nul. Les naturalistes ont découvert plus de cinquante espèces de guenons ; en effet, tout en fourmille dans les environs des tropiques, et chaque forêt est peuplée par une espèce différente. Ces singes étant généralement de petite taille, leurs farces sont plus amusantes, que leur nombre ou leur pouvoir n'est alarmant. On en vient aisément à bout à coups de fouets, et, une fois réduits en captivité, on leur fait bientôt faire leurs singeries et leurs drôleries. Mais, dans leur retraite natale, où l'homme pénètre rarement, rencontrent-ils un individu sans défense, aussitôt ils commencent leur petite guerre, marmotant, au tour de lui, quelque chose entre leurs dents, lui jettant des branches d'arbres séches et même leurs excrémens

excrémens à la tête. Cependant la chasse de ces animaux fait une grande partie de plaisir pour les chasseurs qui en détruisent prodigieusement, non qu'ils se proposent en cela rien d'utile, mais parce que la cruauté est pour eux un jeu : passe-temps barbare qui ne peut amuser que des gens désœuvrés, que des brutes, et qu'il est absolument impossible de justifier. Nous n'en décrirons qu'un très-petit nombre d'espèces.

LE SINGE, À MUSEAU DE LIÈVRE.

Cet animal qui est à peu près de la taille d'un petit lévrier, a les narines fendues comme le lièvre, la tête grosse, les yeux petits, et le corps d'une forme grossière; sa couleur varie du brun à l'olive; il a la queue plus courte que le corps et il la porte toujours arquée. Cette espèce se trouve en Guinée et à Angola; elle fait toutes sortes de grimaces amusantes et ridicules.

LE SINGE VERD.

Buffon appelle ce singe *Callitriche*, et Edwards le nomme le *St. Jagot Monkey*. Il a le nez noir, la face rouge et applatie, bordée d'un long poil jaune, qui tombe en arrière comme une moustache, et lui couvre presque les oreilles. La plus grande partie de son poil est doux, d'un jaune verdâtre sur le dos et, sous le ventre, de couleur argentée. Ce superbe singe est à peu près de la taille d'un chat, d'une agilité extrême et tout-à-fait innocent; il se trouve en différentes parties de l'Afrique, dans les îles du Cap Verd, et aux Indes Orientales.

LE SINGE NÈGRE.

Ce singe est à peu près de la taille d'un gros chat et très-commun en Guinée. Il est vif, amusant et d'un bon naturel; ce qui le fait chérir de ceux qui aiment les singes. Il a la peau du visage couleur de chair flétrie, avec quelques poils noirs semés, çà et là, la poitrine et le ventre à peu près de la même couleur, et le reste du poil sur le corps est long et noir.

LE SINGE CHINOIS.

Buffon appelle ce singe *le bonnet Chinois*. Il est natif de Ceylan; il a le nez long, de couleur blanchâtre, le poil, sur le sommet de la tête, long et séparé au milieu, le corps d'un brun pâle. Ces animaux s'assemblent par troupes pour piller les vergers, les champs de blé, &c.; la présence de l'homme les effarouche si peu, que, quand on les chasse d'un enclos par un bout, ils y rentrent par l'autre, emportant tout le butin qu'ils peuvent prendre dans leur bouche et dans leurs bras.

LE SINGE LION.

Les naturels de Sierra-Leona qualifient ce singe de *bey*, ou *roi des guenons*; ils lui font cependant la chasse pour sa peau qu'ils font servir à plusieurs objets utiles. Il a le visage court, noir et sans poil, la tête petite, les épaules garnies d'un gros poil long et flottant, ressemblant à une grosse perruque renflée; ce poil est d'un jaune sale, mêlé de noir, et la plus grande partie de celui qui couvre le corps, d'un noir lustré; cette dernière couleur fait un singulier contraste avec la première: il a

la

la queue très-longue, blanche comme la neige et terminée par un bouquet de poil.

LE SINGE PRÊCHEUR.

Buffon donne à cette espèce le nom *d'ouarine*. Elle est à peu près de la taille d'un renard: elle a un long poil noir, les yeux noirs et brillans avec une barbe ronde sous le menton et sous la gorge, la queue très-longue et le bout roulé en spirale. Elle se trouve en Guinée et au Brésil où elle habite les bois. Il y a, parmi ces animaux, un usage singulier: l'un d'eux monte sur un arbre, et tous les autres restent au pied et dans le silence; le premier jette alors un cri fort et perçant qu'on entend d'assez loin, et, après avoir quelque temps harangué ses frères, il fait un signe de la main: à l'instant, toute l'assemblée fait *chorus*, et continue de crier jusqu'à ce qu'un second signal commande le silence. On n'a pas d'idée du tintamarre effroyable qu'ils font dans ces cas-là. Ces animaux sont très-farouches et indomptables.

LE BEAU SINGE.

Ce singe est le *mico* de Buffon, et forme une très-belle et très-élégante espèce. Il a la tête petite et ronde, la face et les oreilles de couleur de vermillon vif, le corps long d'environ huit pouces, et la queue, de douze. Ces animaux habitent les bords solitaires de la rivière des Amazones. M. de la Condamine à qui le gouverneur du Para fit présent d'un de ces singes, nous dit qu'il avoit le poil du corps plus blanc que la chevelure du plus vénérable vieillard, et le poil de la queue couleur de marron, tirant sur le noir.

LES

LES MOCOCOS.

Le mococo a encore une légère ressemblance avec les guenons, et on peut le regarder comme le dernier anneau dans la chaîne des animaux qui ont quelque chose de la conformation humaine. Le seul rapport cependant, qu'on trouve aux mococos avec l'homme, se réduit à la configuration de leurs pieds de devant, dont ils se servent comme de mains : dans tout le reste ils en sont absolument différens, et ils ressemblent plus au renard qu'à la guenon. Comme ils s'élèvent au fond des forêts non fréquentées, on connoît peu de choses de leurs habitudes et de leur manière de vivre ; mais, à en juger par analogie, il est probable, qu'à cet égard, ils tiennent un peu de la guenon. Il y en a plusieurs espèces.

LE MOCOCO À QUEUE ANNELÉE.

Ce joli petit animal est à peu près de la taille d'un chat, mais il est mieux fait, et il a les jambes de derrière plus longues que celles de devant ; sa queue a deux fois la longueur de son corps ; elle est couverte d'une fourrure, marquée d'anneaux larges, alternativement noirs et blancs ; il a les yeux très-grands, avec un cercle noir à l'entour, le corps couvert d'un poil rougeâtre, soyeux, lustré et piqué droit comme du poil de velours. Cet animal est d'une propreté et d'une douceur extrême, s'apprivoise aisément et n'a rien de la méchanceté des guenons. Il est originaire de Madagascar.

LE MOCOCO SANS QUEUE.

Cet animal se trouve dans les bois de l'île de Ceylan et du Bengal, où il vit de fruits, d'œufs et probablement de

de petits oiseaux. Il ressemble beaucoup au paresseux par son indolence et son inactivité, se traînant lentement à terre en poussant des cris plaintifs. Il a la tête petite ; le nez très-pointu, un cercle noir autour des yeux, le poil court, doux, couleur de soye cendrée et rouge.

LE MOCOCO NOIR OU LE MOCOCO À CRAVATE.

Buffon donne à cette espèce le nom de *vari*. Elle est beaucoup plus grande que les deux précédentes, et facile à distinguer par le poil qui lui forme, autour du cou, une espèce de cravate saillante comme une fraise. L'espèce, en général, est noire ; il y a pourtant des variétés tachetées de blanc. Elle est d'un naturel sauvage et féroce ; elle a la voix si forte que ses cris approchent du rugissement du lion : on peut cependant l'apprivoisir, et, en domesticité, elle a bientôt perdu sa férocité naturelle.

LES CHAUVES-SOURIS.

Le genre des chauves-souris semble faire l'intermédiaire entre les quadrupèdes et les oiseaux, et certains naturalistes ne savent dans quelle classe les ranger. Quoiqu'il en soit, elles ont tous les caractères des quadrupèdes, et tiennent même quelque chose de l'homme ; c'est pour cette raison que Linnæus les met au rang des *primates*.

LA CHAUVE-SOURIS VULGAIRE.

Cette espèce est très-commune et fort connue en Angleterre : dans les belles soirées de l'été, on la voit à la chasse

chasse des insectes nocturnes, voltiger çà et là avec un mouvement rapide mais irrégulier. Elle passe les autres saisons dans sa retraite ; c'est ordinairement dans les crevasses de quelque bâtiment en ruine, ou dans le creux d'un arbre. En été même, elle dort la majeure partie du temps, ne se hasardant jamais à sortir de jour, ni par la pluie, et, lorsque l'hiver approche, elle se dispose à cet état de torpeur et d'engourdissement, où elle passe la froide saison. Elle cherche, à cet effet, quelque retraite souterraine, où d'ordinaire, elle s'accroche par les pattes à quelque substance, et reste ainsi suspendue, sans s'inquiéter, ni de l'humidité, ni de toutes les variations de l'atmosphère. Il arrive pourtant quelquefois, que, quand la chauve-souris, n'a pas eu la précaution de s'éloigner suffisamment pour ne pas sentir l'influence de l'air extérieur, les rayons du soleil la dégourdissent avant le temps, alors elle se trouve en danger de mourir de faim, ou de devenir la proie des chats-huants ou autres animaux de rapine.

Cette chauve-souris est à peu près de la taille de la souris ; les membres qu'on appelle communément ses ailes, ne sont autre chose que les doigts internes de ses pieds de devant, lesquels sont énormément longs, et joints ensemble par une membrane mince qui se prolonge jusqu'aux jambes de derrière, et de là jusqu'à la queue. Chaque portée de la femelle est de deux à cinq petits, et elle les allaite comme les quadrupèdes.

Toutes les espèces de chauves-souris d'Europe, sont innocentes et ne font aucun mal ; mais dans les climats voisins des tropiques, elles sont fort à craindre ; surtout réunies en troupes. Dans ces contrées, il y en a quelquefois ensemble un nombre si prodigieux, qu'une volée

suffit

suffit pour obscurcir le ciel au coucher du soleil : et le matin on les voit trémousser des ailes et s'accrocher sur les cimes des arbres, comme un essaim d'abeilles.

LA GRANDE CHAUVE-SOURIS DE MADAGASCAR.

Buffon donne le nom de *roussette* à ce terrible animal, qui a près de quatre pieds d'envergure, et environ un pied de long. Il est originaire de Guinée, de Madagascar, et, selon le capitaine Cook, de la plupart des îles nouvellement découvertes dans la Mer du Sud.

Ces chauves-souris s'assemblent en nombre prodigieux, au point que quelquefois elles en obscurcissent le ciel, le jour comme la nuit, et qu'elles dévorent indistinctement fruits, animaux, tout ce qu'elles peuvent attraper. Elles font des dégâts presque sur tout, et il y a bien de l'apparence, comme le remarque Buffon, que ce sont ces bêtes féroces et voraces qui ont fait naître aux anciens l'idée des harpies, attendu que celles-ci ont toute la laideur, la voracité, la malpropreté et la férocité de celles-là. Elles font, pendant la nuit, un bruit épouvantable dans les forêts, mais, lorsque le jour approche, elles cherchent communément à se cacher et à se reposer.

Elles passent pour être extrêmement friandes de sang humain et pour le sucer aux personnes endormies. Il y a, en effet, assez d'apparence que toutes les chauves-souris ont un goût particulier pour ce genre de nourriture, mais il paroît que le plus subtil, et le plus terrible de tous les phlébotomistes de ce genre, c'est l'espèce suivante.

LE VAMPIRE.

Quoique cet animal ait l'air moins formidable, il est beaucoup plus méchant que le précédent.—Il est originaire de l'Amérique Méridionale, où il vit dans des palmiers, et, selon Ulloa, ces bêtes quittent leurs retraites vers la brune, se portent sur les villes et les villages qu'elles couvrent de leurs multitudes innombrables, formant au-dessus comme un vaste dais élevé. C'est alors qu'elles sont le fléau commun des hommes et des animaux, détruisant tout ce qu'elles trouvent d'êtres vivans endormis et exposés à l'air.

Il y a eu des personnes piquées de cette bête altérée de sang, qui ont insensiblement passé d'un profond assoupissement au sommeil de la mort. Elle insinue subtilement, et sans qu'on s'en aperçoive, sa langue pointue dans la veine, et suce le sang jusqu'à ce qu'elle soit rassasiée, trémoussant en même temps des ailes pour agiter l'air; l'effet de ce mouvement, dans des climats chauds, est d'endormir plus profondément la victime. Il est donc extrêmement dangereux pour le voyageur de dormir en plein air, ou même quand on est renfermé, si l'on n'a pas eu la précaution de boucher exactement tous les trous qui pourroient donner entrée au vampire. Au reste ce n'est pas seulement à l'homme qu'il s'attaque; M. de la Condamine nous assure que, dans certaines parties de l'Amérique Méridionale, les chauves-souris ont détruit tout le bétail, que les missionnaires y avoient fait venir, dans le dessein de former des établissemens.

ORDRE II.—BRUTA.

LES animaux de cet ordre sont armés de fortes cornes aux pieds, mâchent leur nourriture, et ne sont faits, ni pour la vîtesse, ni pour l'élégance de la marche. Il y en a six genres et environ dix-sept espèces.

L'ÉLÉPHANT.

Ce noble animal, le plus grand de tous les quadrupèdes, renferme plusieurs variétés, mais qui toutes ont les mêmes caractères génériques et spécifiques. On trouvera, dans les ordres inférieurs des animaux, un genre composé de différentes espèces toutes suffisamment distinctes; mais, dans les espèces nobles, il n'y a de variations que celles que le climat, la nourriture ou d'autres causes extérieures mettent dans la couleur ou dans la taille.

On a, dans tous les temps, beaucoup écrit sur l'éléphant, et, avec tout cela, nous ignorons encore certaines particularités qui le concernent. Nous avons cependent eu, dans ces derniers temps, aux Indes Orientales, quelques-uns de nos savans compatriotes, qui ont jetté beaucoup de lumières sur ce sujet; ils nous apprennent enfin qu'il s'accouple comme le cheval et la jument, et que la durée de la gestation de la femelle est d'environ deux ans; faits long-temps contestés, et qui, depuis des siècles, étoient cachés dans l'obscurité. Trop fier pour propager son espèce en captivité, et pour donner le jour à une race d'esclaves, ou peut-être trop modeste, ses inclinations les plus naturelles

turelles s'amortissent, en grande partie, du moment qu'il se voit dans la servitude de l'homme, et ce n'est qu'à des observations faites par hasard, qu'on doit la découverte d'une partie de ses habitudes.

Tous les historiens s'accordent à dire, que l'éléphant est, après l'homme, le plus intelligent de tous les animaux; cependant, à n'en juger que par l'extérieur, on ne se formeroit pas une très-haute idée de ses facultés. Son énorme corps, couvert d'une peau pleine de callosités et sans poil, ses grosses jambes informes qui semblent à peine faites pour la marche, ses petits yeux, ses grandes oreilles pendantes et sa longue trompe, tout contribue à lui donner un air de stupidité plus qu'ordinaire; mais, quand on fait attention à ses qualités bien connues, on est fortement détrompé, et, lorsqu'on vient à considérer les différens désavantages qu'il surmonte, désavantages qui proviennent de sa conformation grossière, on est tout autrement dans l'étonnement et l'admiration.

Comme il est impossible de donner, par une description verbale, quelque soignée qu'elle soit, une idée exacte de sa figure, nous passerons sur cette partie de son histoire, et nous allons tâcher de saisir les principaux traits de son caractère.

Quoiqu'à la fois le plus grand et le plus fort des quadrupèdes, l'éléphant, dans l'état de nature, n'est ni féroce ni méchant. Pacifique, doux, brave, il ne fait usage de sa force que pour sa propre défense, ou pour celle de la communauté dont il est membre. Il est social et a de l'amitié pour ceux de son espèce; le vétéran de la troupe paroît toujours en tête comme le chef, et le plus ancien d'âge, qui vient après, forme l'arrière-garde. Quand ils marchent, on diroit que la forêt va s'enfoncer sous leurs

pas;

pas ; ils rompent, en passant, des branches d'arbres, dont ils se nourrissent, et, s'ils viennent à entrer dans un champ cultivé, on n'y aperçoit bientôt plus aucun vestige de labourage. De telles invasions sont d'autant plus terribles qu'on ne sauroit les empêcher ; car une armée auroit peine à se défendre des attaques de leur nombre réuni. Il se trouve cependant quelquefois dans la bande un ou deux traîneurs qui sont assaillis par les chasseurs ; mais alors même, on est encore obligé d'employer contr'eux la ruse aussi bien que la force des armes ; car si le chasseur vient à manquer son coup et qu'il ne trouve pas dans le moment une retraite sûre, l'animal furieux qui découvre aussitôt son aggresseur, fond sur lui, le frappe de ses défenses, le prend avec sa trompe, le jette en l'air, et l'attendant à la chute, il le foule aux pieds et l'écrase. Les voyageurs citent bien des malheurs arrivés dans ce genre, &c. et l'on peut en lire un bien frappant, rapporté par Van-Reenen dans son journal d'une expédition envoyée à la recherche du malheureux équipage du vaisseau le Grosvenor, navire de la compagnie des Indes Orientales.

Dans l'état de nature, les éléphans se plaisent sur le bord des rivières et dans des lieux humides, environnés de bois fort épais. Ils troublent toujours l'eau avant de boire, et souvent ils en remplissent leurs trompes, d'où ils la font jaillir, comme d'une source, pour s'amuser ou pour se venger.

Un jour, dans la ville de Delhi, un éléphant passant dans la rue, mit sa trompe dans une boutique de tailleur ; un des ouvriers, pour se divertir et faire rire ses camarades, la lui piqua avec son aiguille. L'animal dissimula son ressentiment ; mais, allant droit à une mare

bourbeuse, il remplit sa trompe, revint sur ses pas, inonda, comme il faut, mes tailleurs, se vengeant bien par ce tour de l'insulte qu'on venoit de lui faire.

En Afrique, les éléphans peuvent être plus nombreux ; mais en Asie, ils sont plus grands et plus utiles à l'homme. Dans l'Inde surtout, on les fait régulièrement et habituellement servir aux usages de la guerre et aux travaux de la paix ; c'est la taille et quelquefois la couleur qui décide du prix qu'on les vend : les blancs sont les plus estimés, et dans certains endroits, on les adore comme des divinités.

L'éléphant, une fois apprivoisé, est le plus doux et le plus obéissant de tous les animaux. Il s'attache singulièrement à son maître, et semble ne vivre que pour le servir et lui obéir. On lui apprend aisément à s'agenouiller pour recevoir son cavalier ; il caresse ceux qu'il connoît, et se sert de sa trompe, comme d'une main, pour aider à lever une partie de sa charge.

Le conducteur de l'éléphant, qui d'ordinaire est monté sur son cou, le touche avec une baguette de fer ; mais en général la parole suffit pour le mettre en mouvement, lorsqu'une fois il connoît son gouverneur, et c'est un fait que rarement il obéit à un étranger. On a cependant vu des éléphans, dans des accès de fureur, occasionnés par de mauvais traitemens supposés, tuer leurs maîtres ; à peine le coup étoit-il fait, qu'ils en paroissoient extrêmement désolés.

Un éléphant qui avoit été dressé à traîner le canon des François dans l'Inde, et auquel son carnac avoit fait espérer une certaine récompense, pour une corvée difficile qu'il lui faisoit faire, se voyant trompé dans son attente, devint si furieux qu'il le tua. Sa femme, qui avoit

avoit été témoin de cette scène affreuse, soit qu'elle eût perdu la tête, soit par un mouvement de désespoir, jetta à l'instant ses deux jeunes fils aux pieds de l'animal, en lui criant que, puisqu'il avoit tué son mari, il n'avoit qu'à tuer aussi ses enfans. Le généreux animal revenant à lui, s'arrête tout court, prend avec sa trompe le plus âgé, le met sur son dos, et depuis il lui obéit toujours avec la plus scrupuleuse exactitude.

Avant que l'usage destructeur des armes à feu fût connu, les princes de l'Orient faisoient consister leurs principales forces à la guerre dans le nombre et dans la discipline de leurs éléphans ; mais aujourd'hui ils ne s'en servent plus guères que pour la parade ou comme de bêtes de charge. Il n'y a dans la nature aucun animal plus propre à remplir ce dernier objet ; un éléphant est en état de traîner aisément ce que six chevaux auroient de la peine à remuer ; il est dans le cas de porter trois ou quatre mille pesant sur son dos, et mille sur sa trompe seule ; si on veut le presser, il fera près de cent milles par jour, et cinquante ou soixante, sans se gêner.

Dans l'Inde, on fait encore servir les éléphans à l'exécution des criminels. On les leur fait écraser avec leurs trompes ou empaler sur leurs défenses ; mais ce n'est pas de bon gré qu'ils se prêtent à ces exécutions barbares, ils n'agissent que par commandement, et font violence à leur disposition naturelle, toutes les fois qu'ils commettent une cruauté, sans provocation personnelle.

Il n'est guères besoin de dire que les dents de cet animal sont très-précieuses et qu'elles fournissent l'ivoire. Cet article seul fait qu'on tue beaucoup d'éléphans, et le chasseur qui est assez heureux pour faire une pareille

prise, se trouve amplement récompensé des dangers et des peines de cette chasse.

On dit que l'éléphant vit plus de cent ans. C'est à cette longue vie et à d'autres qualités éminentes que le poëte Thomson fait allusion dans un beau morceau de poésie dont voici la traduction.

" Sous ces arbres antiques qui ombragent les eaux " du Niger, et aux lieux où le Gange roule ses ondes " sacrées ou au centre de ces bois épais et obscurs qui " s'élèvent en amphithéâtre repose paisiblement l'énorme " éléphant, la plus sage des brutes ; oui, vraiment sage ! " Quoique doué d'une force prodigieuse, il n'est ni mé- " chant ni destructeur : là il voit les siècles se succéder, " tout changer, paroître et disparoître dans la nature, il " voit l'origine et la chute des empires, sans s'inquiéter des " projets de la race toujours agitée des humains : heureux, " mille fois heureux ! s'il pouvoit échapper aux piéges " qu'on lui tend, soit pour assouvir une cruelle avarice, " soit pour faire servir sa grandeur majestueuse à la " pompe et à la vanité des rois, ou, par un abus étrange " de sa force, pour contraindre cet animal étonné de la " folie des hommes à partager les fureurs de leurs " combats.—"

LA VACHE MARINE OU LE MANATI.

Cet animal, sous bien des rapports, ressemble à la baleine, produisant et allaitant ses petits dans l'eau. Ce qu'on appelle ses pieds, n'est guères autre chose que des nageoires ; ils sont faits tout exprès pour la nage ; car, quoiqu'il se nourrisse de végétaux, il ne sort jamais de l'eau entièrement, et conséquemment on ne peut guères l'appeler amphibie.

Cet

Cet animal devient d'une taille énorme : Dampier dit qu'on en a vu de vingt-huit pieds de long, et qui pesoient près de huit mille. La peau est de couleur noirâtre, très-âpre et fort dure ; les yeux sont petits, et il n'a que des trous pour oreilles. La femelle n'a qu'un petit à chaque portée ; elle le prend avec ses pieds, et le porte serré contre sa poitrine, par tout où elle va.

La vache marine fréquente le bord des rivages de Kamtschatka, et de quelques-unes des grandes rivières de l'Amérique Méridionale, ainsi que différentes baies de l'Inde. Ces animaux forment de petites familles : le mâle et la femelle ont l'un pour l'autre, ainsi que pour leurs petits, une affection singulière. On en mange la chair et l'on dit qu'elle ressemble à du beuf ; mais l'huile est ce qu'il y a de plus précieux dans la carcasse.

LE MORSE OU L'ODOBÈNE.

Cet animal est une autre espèce du même genre. Sa longueur depuis le museau jusqu'à la queue est de douze à dix-huit pieds, et il a communément douze pieds de circonférence par l'endroit le plus épais. La longueur ordinaire des dents est de deux à trois pieds et on les estime même plus que celles de l'éléphant ; elles pesent près de vingt livres chacune.

Le morse se trouve sur les côtes de Spitzberg, de la Nouvelle Zemble, dans la Baie d'Hudson, dans le Golfe de St. Laurent, et dans la Mer Glaciale. Dans certains endroits on en voit des centaines ensemble. Ils sont extrêmement timides ; mais, quand on les attaque, ils se défendent avec beaucoup d'animosité, et souvent ils renversent les chaloupes qui les poursuivent.

Ces animaux ne vont jamais à terre, que la côte ne soit dégagée des glaces. Les chasseurs, qui épient le moment où ils y viennent, en tuent des quantités pour en avoir l'huile et les dents. Ils vivent d'herbes marines et de poisson : Il paroît qu'ils sont dans le cas de faire tête à tous leurs ennemis, excepté l'homme et les ours blancs qui ne craignent pas de les attaquer.

LE PARESSEUX.

Voici un des animaux les plus dégoûtans qu'il y ait dans la nature : sa conformation hideuse et grossière, la lenteur de ses mouvemens et la gêne qui accompagne tous ses efforts, sont faites pour inspirer l'aversion plutôt que la pitié. Il y a deux variétés dans l'espèce, distinguées en ce que l'une a deux ongles à chaque pied, et l'autre trois ; elles ont cependant tant de ressemblance l'une avec l'autre que la même description suffira pour les deux.

Le paresseux est, à peu près, de la taille d'un blaireau ; son poil est gros et irrégulièrement semé ; il n'a qu'un moignon de queue, et sa gueule s'étend d'une oreille à l'autre ; il a le museau obtus, les yeux noirs et morts dans la tête, les oreilles courtes, les jambes grosses et si mal placées qu'il ne peut en remuer qu'une à la fois ; il lui faut près d'une heure pour faire neuf pieds de chemin.

Il habite les côtes orientales de l'Amérique Méridionale : on en trouve aussi dans l'île de Ceylan et dans l'Inde. Il ne vit que de végétaux particulièrement, de feuilles et d'écorces d'arbres. Quand, après bien des efforts et des peines, il est parvenu à grimper sur un arbre, il y reste jusqu'à ce qu'il l'ait dépouillé de tout ce qui peut se manger ;

manger; puis il se roule en boule, et, pour s'épargner la peine de descendre, ce qui lui demanderoit bien du temps, il se laisse tomber à terre, en jettant un cri horrible: il reste une heure sur la place, sans bouger et tout étourdi de sa chute. Quand il a repris ses sens, il se dispose à grimper sur quelque autre arbre, poussant, à chaque mouvement qu'il fait, un cri plaintif et douloureux, qui paroît être fort bien ordonné pour lui servir de sauvegarde; les bêtes de proie ne manquant jamais de s'en fuir au son de sa voix.

A juger du bonheur de cet animal d'après nos propres sensations, nous serions portés à croire qu'il est souverainement misérable; mais il a vraisemblablement des jouissances qui lui sont particulières. Son indolence peut être un bonheur; ce qu'il y a de certain, c'est que sa difformité est pour lui une sauvegarde. Un seul arbre va lui fournir de quoi vivre pendant quinze jours, et conséquemment il se trouve dans l'abondance, sans avoir beaucoup de mal à la chercher. Outre qu'il est fort peu délicat sur le choix de sa nourriture, il est dans le cas de supporter long-temps la faim, et on en a vu passer quarante jours de suite sans manger rien au monde. Comme il seroit impossible à une créature aussi mal conformée d'aller chercher de l'eau, la nature, en mère indulgente, a pourvu à ce qu'il puisse s'en passer sans aucun inconvénient. Ainsi tout balancé, avantages et désavantages, quoiqu'un des animaux les plus maussades, il n'est vraisemblablement pas le plus misérable.

LE FOURMILLIER, OU MANGEUR DE FOURMIS.

Il y a plusieurs espèces de fourmilliers qui se ressemblent toutes en ce qu'elles ont la bouche petite, la langue

longue et cylindrique faite pour suppléer au défaut de dents. Ces animaux vivent de fourmis ; ils s'y prennent avec bien de l'adresse pour attraper leur proie, et de tous les ennemis de cette race laborieuse, il n'en est point de plus formidable ni de plus insidieux.

Une chose à remarquer dans l'examen de ce genre d'animaux auxquels Buffon donne le nom de tamandua, c'est que le museau a près d'un quart de la longueur du corps, et qu'il est tant soit peu plus gros par le bout qu'entre les yeux. Ils ont la langue généralement repliée en dessus dans la bouche et c'est le seul instrument avec lequel ces créatures puissent se procurer leur subsistance. Incapables de se défendre par la force, ou par la ruse contre des animaux d'une force et d'une agilité supérieure, ils cherchent leur sûreté au fond des plus épaisses forêts, sur les montagnes les plus désertes.—Ils se trouvent principalement dans le nouveau monde où l'on a découvert quelques-unes des plus impotentes, des plus informes, et des plus monstrueuses productions de la nature.—Ils se tapissent sous des feuillages desséchés et ne sortent guères de leurs retraites qu'ils n'y soient forcés par la faim. Une heure d'industrie va leur suffire pour amasser de quoi vivre plusieurs jours, les fourmis étant non seulement grosses, mais immensément nombreuses dans le pays natal de l'animal en question.

Lorsqu'il a découvert une fourmillière, il en approche tout doucement et à petit bruit, et, après avoir pris une position favorable, il étend sa longue langue visqueuse, sur la route des fourmis : dès qu'il y en a dessus un nombre suffisant, il la retire dans sa bouche, continuant cette manœuvre, jusqu'à ce que la nature soit rassasiée ; après quoi il se retire dans sa cache pour faire la digestion.

Quoique

Quoique le fourmillier ait grand soin d'éviter tous ses ennemis, et qu'il ne provoque jamais aucun quadrupède au combat, cependant, quand il se voit serré de près, il se défend, par le moyen de ses griffes, du chien et même du jaguar, avec l'acharnement le plus opiniâtre. Enfin, quelque part qu'il s'accroche, il ne lâche jamais prise qu'à la mort.

LE GRAND FOURMILLIER.

Une description particulière peut servir à donner une idée suffisante de tout le reste. On conserve au musæum de Lever un de ces fourmilliers, qui a plus de sept pieds de long, et près de deux pieds de haut. Ils ont la langue longue de treize pouces, le nez ou le museau long et effilé, les yeux petits et noirs, quatre doigts à chaque pied de devant, et cinq à ceux de derrière, les deux griffes du milieu très-fortes, grosses et crochues, le poil, sur le dessus du corps, de couleur noire mêlée de gris, et généralement d'environ six pouces de long. Une ligne noire bordée de blanc part du cou, traverse les épaules et aboutit au côté: la queue est couverte d'un gros et d'un long poil noir.

Cet animal est originaire du Brésil et de la Guyane. La femelle ne donne qu'un petit à chaque portée, et dans ces temps-là elle devient extrêmement furieuse quand on l'irrite. Les Européens trouvent un goût fort et désagréable à la chair du fourmillier, mais les Indiens l'estiment beaucoup.

LE MANIS, OU LE PHOLIDOTE.

Il y a deux espèces de ce genre, l'une qui a cinq doigts aux pieds et l'autre quatre. La dernière à aussi la queue longue:

longue : pour ce qui est des autres caractères essentiels, il n'y a aucune différence.

LE MANIS À COURTE QUEUE.

C'est le pangolin de Buffon. Il est originaire des climats les plus chauds de l'ancien continent, et paroît, de tous les animaux, sans en excepter un seul, celui que la nature a le mieux garanti des injures du dehors. Le corps qui a près de trois pieds de long, est couvert d'une enveloppe écailleuse, dans toutes les parties qui se trouvent exposées ; les écailles posées les unes sur les autres, comme les feuilles d'un artichaut, sont de substance de corne et convexes en dehors. On voit percer, entre les écailles, des poils qui sont comme des soies, jaunâtres vers la racine et hérissés à la pointe. Il a, comme le lézard, la tête petite, point de dents, le nez long, les jambes courtes, et la queue presque aussi longue que le corps.

On prétend que les écailles du manis, quand il a fait toute sa crue sont à l'épreuve d'une balle de mousquet ; il n'a conséquemment rien à craindre d'aucune créature que de l'homme. A l'approche du danger, il se met en boule comme le hérisson, entrelaçant sa queue au tour de son corps, et présentant à l'ennemi le tranchant de ses écailles. Le tigre, le léopard, et l'hyène ont beau chercher à le forcer ; ils ont beau le fouler aux pieds et le rouler çà et là avec leurs griffes, le manis, restant à l'abri de sa cotte de mailles, ne peut être entamé, tandis que ses aggresseurs payent plus ou moins cher leur témérité. Cependant les nègres qui en trouvent la chair fort délicate, l'assomment avec d'énormes massues. Ses armes ne sauroient

roient le défendre de la puissance de l'homme à qui tout cède dans la nature.

Le pholidote, malgré cette formidable apparence, est naturellement un animal tout-à-fait innocent, vivant principalement d'insectes qu'il attrape avec sa longue langue visqueuse, comme le fourmillier. C'est particulièrement dans les parties inaccessibles des forêts qu'il habite, et il se forme une retraite dans des fentes de rochers, pour y faire ses petits. C'est un animal solitaire, et l'espèce paroît en être fort peu nombreuse. Il n'a point de cri particulier; seulement il fait quelquefois un bruit, comme s'il ronfloit.

L'ARMADILLE, OU LE RATOU.

La nature nous offre plusieurs espèces de ce genre singulier, distinguées du reste par le nombre des bandes qui forment leur cuirasse, plutôt que par aucune particularité dans la forme et dans les mœurs; c'est pourquoi nous nous bornerons à décrire l'espèce en général.

L'armadille est habitant de l'Amérique Méridionale: c'est une créature parfaitement innocente, et qui ne fait aucun mal, se contentant de présenter sa cuirasse pour parer les coups, du reste ne cherchant jamais à molester aucun animal.

Comme la tortue, il est couvert d'une écaille, ou plutôt de nombre d'écailles qui, au premier coup d'œil, empêchent de discerner exactement ses vraies proportions. Il a tout l'air d'une boule manquée, avec une longue tête et une fort grande queue; sa longueur varie depuis un pied jusqu'à trois, tout le corps est couvert d'une écaille divisée en plusieurs pièces, couchées les unes sur les autres, à peu près comme celles de la queue d'une écrevisse

de

de mer. Cette écaille est d'une substance osseuse et ne laisse d'autres parties vulnérables que la gorge, la poitrine et le ventre ; encore sont-ils défendus par une peau blanche plus ou moins ossifiée. Les bandes de cette cotte de mailles glissant les unes sur les autres par le moyen d'une membrane qui les unit, donnent à l'animal la facilité de se mouvoir et de se mettre en boule. Avec tout cela, il ne met pas uniquement sa confiance dans son armure, à l'approche du danger ; il ramasse encore sa tête sous sa cotte de mailles, ensorte qu'il ne présente plus qu'une boule un peu applatie des deux côtés, qu'on peut balotter, sans lui faire aucun mal.—Mais les Indiens qui sont singulièrement friands de sa chair, l'emportent et le mettent près du feu, où le pauvre animal est forcé de s'étendre et de subir le sort qui l'attend.

On n'a jamais découvert une seule espèce d'armadille dans l'ancien continent ; cependant cet animal est dans le cas de supporter les froids rigoureux de nos climats sans en être incommodé. Les végétaux et les racines font sa principale nourriture : il fouille la terre avec autant de vîtesse et de facilité qu'une taupe, ayant des ongles extrêmement forts et crochus, généralement quatre à chaque pied. Si, dans le moment où il fouille, on vient à le saisir par la queue, il lui arrive quelquefois de laisser cet appendice dans la main de la personne plutôt que de reculer. Du reste on le déloge souvent en creusant la terre, et quelquefois on le chasse avec une espèce de petit chien dressé tout exprès qui, tout d'un coup, se glisse dans son terrier et le saisit. On le prend encore avec des piéges ; mais connoissant les différens dangers auxquels il est exposé, il est rare qu'il s'écarte beaucoup de son terrier.

On

On prétend qu'il règne la plus grande intimité entre cet animal et le serpent à sonnette ; souvent ils occupent le même appartement souterrain : il y a pourtant bien de l'apparence que dans ce cas-là le serpent à sonnette est un intrus, et que l'armadille souffre plutôt qu'il ne recherche sa société. Tranquilles, à l'abri de leurs armures, ils gardent tous deux une sorte de neutralité, ne provoquant ni ne méditant, à ce qu'il paroît, ni l'un ni l'autre, aucune hostilité.

ORDRE III.—FERÆ.

CET ordre qui est fort étendu, renferme à la fois quelques-uns des plus redoutables animaux et quelques-uns des plus méprisables. On y voit entre différentes autres créatures, le lion, le tigre, le hérisson, et la taupe, qui ayant tous les dents conformées de la même manière, se trouvent, par cette raison, classés ensemble

LE PHOQUE, OU VEAU MARIN.

Il y a, dans ce genre, plusieurs espèces distinctes ; mais, dans nos observations, nous nous attacherons principalement au phoque commun qui naît dans les mers de l'Europe.

Le phoque ressemble à un quadrupède, sous quelques rapports, et sous d'autres à un poisson. Il a la tête ronde, le museau écaché, avec des narines oblongues et de gros yeux noirs luisans ; il n'a point, à proprement parler, d'oreilles externes, mais il a deux trous qui lui en tiennent lieu. Le corps qui est fort gros à la jonction du cou,

cou, et qui se rétrécit ensuite en allant vers la queue, est couvert d'un poil épais, roide, luisant et diversement nuancé. La conformation de ses pieds est singulière, et si ce n'étoient les ongles dont ils sont armés, on les prendroit volontiers pour des nageoires : les doigts se trouvant joints ensemble par une membrane, lui servent effectivement de rames pour nager.

La longueur ordinaire du phoque est d'environ cinq à six pieds. On en trouve dans toutes les parties du globe, mais principalement vers les contrées méridionales et septentrionales. La mer en fourmille aux environs du cercle arctique, et près des parties basses de l'Amérique Méridionale, dans les deux océans ; ils vivent généralement dans l'eau où ils se nourrissent de poisson. Ils vont cependant quelquefois à terre et se mettent au soleil sur les rochers ; mais, sitôt qu'ils sont troublés, ils se plongent dans la mer.

Sur les bords des mers du Nord et de la Mer Glaciale, où les habitans sont peu nombreux, on voit sur les rochers des phoques par milliers allaitant leurs petits. Comme tous les animaux sauvages qui vont en troupe, ils ont une sentinelle sur pied, et à la moindre alarme, ils disparoissent aussitôt.

Chose remarquable, c'est que généralement les phoques quittent la mer dans les orages et les tempêtes, pour aller jouer le long du rivage, où le conflict des vents et des vagues forme pour eux un spectacle qui les divertit beaucoup. Il en passe aussi, d'une partie du monde dans une autre, des troupes immenses accompagnées de leurs petits, soit qu'un instinct naturel les porte à former de nouvelles colonies, soit qu'elles soient chassées de leur lieu natal par les plus anciens habitans.

La

La portée de la femelle est généralement de deux ou trois petits. Les jeunes phoques sont extrêmement dociles; ils se rendent à l'appel de leur mère, dont ils savent, sur le champ, distinguer la voix parmi toutes les clameurs de la bande, qui imitent tantôt le bêlement des brebis et tantôt les cris perçans d'un chat. Les mâles ont fréquemment entr'eux de terribles combats pour la défense de leurs femelles dont ils observent les démarches d'un œil attentif et jaloux.

La chair du phoque passe pour être saine: mais c'est particulièrement pour en avoir l'huile et la peau qu'on les tue. Ils fournissent aux Groënlandois presque toutes les choses nécessaires à la vie, et sont vraiment un des principaux articles de leurs richesses. Dans notre pays même, les grands et les riches faisoient autrefois servir du phoque, sur leurs tables, comme un mets délicat; mais aujourd'hui, quoiqu'il s'en trouve abondamment en plusieurs endroits sur les côtes d'Angleterre, on ne voit nulle part cet article porté sur les mémoires de dépense.

LE PHOQUE-OURS.

Ce phoque qu'on appelle encore ours marin, s'associe communément avec le manati et le lion marin, sur les côtes où ils se trouvent; c'est principalement dans les hautes latitudes entre l'Amérique et l'Asie. Depuis le mois de Juin jusqu'au mois de Septembre, ces animaux habitent les îles de Kamschatka, où ils font leurs petits dans un sécurité parfaite, et pendant ce temps-là ils mènent une vie fort indolente.

Les phoques-ours vivent en famille, chaque mâle ayant plusieurs femelles sous sa direction. Ceux qui sont vieux ou qui n'en ont point, se retirent pour vivre à part, et

et ont un air chagrin, hargneux et turbulent. Les mâles se livrent de fréquens combats, et c'est principalement l'amour, si on peut l'appeler ainsi, qui en est la cause ; car ils n'obtiennent ou ne perdent jamais une femelle, sans se battre, et elle suit toujours le vainqueur.

Le mâle a beaucoup de tendresse pour sa progéniture ; mais, quoiqu'assez attentif pour ses femelles favorites, il conserve vis-à-vis d'elles une sorte d'empire, de supériorité, et semble attendre de leur part une déférence qu'elles s'empressent de lui marquer par la soumission la plus prompte à ses volontés. Le mâle est beaucoup plus grand que la femelle ; un mâle parvenu à son entier accroissement a près de huit pieds de long et ne pèse pas moins de huit cents livres. Les jambes de devant ont environ deux pieds de longueur ; les doigts des pieds sont couverts d'une peau nue ; les jambes de derrière sont un peu plus courtes et placées fort en arrière ; cependant l'animal peut les ramener en avant, et il s'en sert au besoin. Tous les doigts sont joints ensemble par des membranes.

Le poil de ces animaux est rude et long, généralement noir dans les mâles et cendré dans les femelles. La chair des jeunes est, dit-on, fort bonne à manger :—Ces créatures sont extrêmement féroces et se défendent avec un courage et une force étonnante.

LE PHOQUE LÉONIN.

Cooke, Forster et d'autres ont donné ce nom à un animal qui diffère beaucoup du lion marin de Linnæus. C'est une créature très-formidable, les plus grands ayant souvent de dix à quatorze pieds de longueur, et pesant de

de douze à quinze cents livres. Il s'en trouve prodigieusement dans les mers de Kamschatka et sur la côte de la Patagonie. Ils ont la tête grosse, avec de longues et de fortes moustaches ; le mâle a le cou et les épaules couvertes d'un long poil flottant. Le pelage est communément d'un brun foncé.

Ces animaux, comme les autres phoques, vont en troupes, chaque mâle ayant de vingt à trente femelles.—Ils ont tous un aspect féroce et beuglent d'une manière effroyable ; mais, à l'approche de l'homme, ils se jettent communément à la mer, pour se sauver.

LE GENRE DU CHIEN.

Voici un genre nombreux d'animaux, qui ont six dents incisives avec deux canines à chaque mâchoire, cinq doigts aux pieds de devant, quatre à ceux de derrière, et qui portent la queue à gauche; cette dernière propriété est la marque caractéristique ordinaire du genre de la baleine.

Le chien mérite incontestablement de tenir le premier rang dans sa tribu, étant à la fois le plus intelligent de tous les quadrupèdes et le plus ami de l'homme. Indépendamment de la beauté de sa forme, de sa vivacité, de sa force, de sa docilité et de sa légèreté, il est doué de toutes sortes de qualités aimables qui ne peuvent guères manquer de lui concilier notre affection. Habitué depuis long-temps à l'état de domesticité et à vivre avec nous, à peine conserve-t-il un trait de son état sauvage, et il semble n'avoir d'autre ambition que celle de plaire et de se rendre utile. Non seulement il est, envers son maître, d'une fidélité et d'un attachement, sans exemple dans aucun autre animal ; mais encore il est constamment

tamment l'ami de son ami, entrant dans toutes ses prédilections, comme dans toutes ses animosités. Il est sa compagnie dans ses momens de loisir, l'âme et l'instrument de ses plaisirs dans ses récréations, le défenseur de sa propriété, un fidèle serviteur qui lui reste invariablement attaché, dans sa mauvaise comme dans sa bonne fortune.

On ne voit plus aujourd'hui nulle part, dans l'ancien continent, de chiens sauvages, tels qu'ils étoient dans leur état primitif. Mais en Amérique il y en a beaucoup qui, quoique dans le principe introduits par des Européens, le sont redevenus, et l'on peut juger de là ce que seroit l'animal, si l'homme ne prenoit pas soin de son éducation. Ils s'attroupent pour chasser, attaquant tous les animaux qu'ils croient pouvoir maîtriser, et se livrant ainsi à leur penchant naturel pour la rapine et le carnage. Cependant on vient aisément à bout de les apprivoiser, et les bons traitemens ne tardent pas à en faire des animaux attachés et soumis : preuve que le chien, dans le principe, étoit fait pour être l'ami de l'homme et non pas son ennemi, pour le servir et non pour lui faire du mal ou pour vivre en guerre avec lui.

Cette susceptibilité d'éducation, de culture et de perfection se voit non seulement dans son caractère, mais même dans sa forme :—C'est ce qui a rendu les variétés du chien trop nombreuses, pour être particularisées, et ces variétés se multiplient tous les jours. La nourriture, le climat et l'habitude de la domesticité, tout fait sur lui des impressions sensibles. Rien ne paroît immuable en lui, il n'y a que sa conformation intérieure et son attachement pour l'homme qui ne changent point. Toutes les races propagent ensemble, et de ce mélange il provient fréquemment une race métive différente et du père

et

et de la mère; cependant on remarque généralement que les mâles ressemblent davantage au chien et les femelles à la chienne.

Ce sont toutes ces raisons qui ont mis les naturalistes les plus exacts dans l'impossibilité de distinguer toutes les variétés du chien; mais ils s'accordent généralement à regarder le chien de berger comme la souche d'où sont provenus tous les autres, par la raison que ces derniers ont tous une tendance à se rapprocher de la forme de cet animal et que le premier se trouve plus répandu qu'aucune autre espèce.

La durée de la gestation de la chienne est communément de neuf semaines; les petits naissent avec les yeux fermés et avec d'autres imperfections dans la forme. Le chien est fort peu délicat sur la nourriture, et, quoique vorace, il est capable de supporter long-temps la faim. Cet animal, malgré toute son utilité sous d'autres rapports, est malheureusement sujet à la rage, et par là cause fréquemment une des plus terribles maladies qui puissent affliger la nature humaine, et à laquelle on n'a point encore trouvé de remède infaillible.

LE CHIEN DE BERGER.

Nous avons déjà cité cette variété comme étant la souche de toute la famille. Elle se trouve dans presque tous les pays du monde, avec très-peu d'altération dans sa forme, et elle est si généralement connue qu'on peut bien se dispenser d'en donner une description détaillée.

LE CHIEN DE CHASSE.

Il y a dans ce chien, trois variétés, le limier, le braque et le bigle, qui tous viennent de la même mère. Ils sont tous

tous excellens pour la chasse ; ils ont du reste les oreilles longues et pendantes, le nez obtus, la gueule grande et la note haute.

L'ÉPAGNEUL.

Le nom semble indiquer que cette variété est originairement venue d'Espagne ; mais, depuis long-temps, l'Angleterre est renommée pour produire d'excellens épagneuls. Les variétés du reste en sont trop complexes pour qu'on en fasse l'énumeration ou la description. Le chien couchant a été absolument inconnu à nos ancêtres, et il paroît que certaines variétés dont parlent nos anciens naturalistes, sont aujourd'hui totalement éteintes.

LE LÉVRIER.

Tous les autres chiens n'approchent pas de celui-ci pour la légèreté ; il ne chasse qu'à vue. Anciennement il étoit défendu par les loix pénales du pays à toute personne, au-dessous d'une certaine fortune d'avoir de ces animaux. Il y en a plusieurs variétés, le lévrier Italien, le lévrier Oriental, &c.

LE CHIEN-LOUP D'IRLANDE.

La race de ce superbe et majestueux animal est à-peu-près éteinte aujourd'hui, dans le seul pays qui l'ait jamais produite, se trouvant, si nous sommes bien instruits des faits, réduite à un mâle et deux femelles, dans la possession du comte d'Altamont. Comme il ne se trouve plus de loups en Irlande, c'est une raison de s'étonner d'autant moins, qu'on en ait si fort négligé la race. Cette variété, selon Buffon, étoit le vrai *molossus* de l'antiquité.

LE

LE CHIEN DANOIS.

Ce chien ressemble de fort près au mâtin, excepté que sa tête et son corps sont plus longs et plus effilés. Il porte la queue en haut, son front est large et élevé. Ce pourroit bien être ici la race des chiens d'Epire, dont Aristote fait mention et de ceux d'Albanie que Pline a décrits.

LE MÂTIN.

L'Angleterre a été autrefois si renommée pour cette noble race de chiens, que les Empereurs Romains entretenoient, dans cette île, certains officiers dont le seul emploi étoit de dresser ces animaux pour les combats de l'amphithéâtre.

Le docteur Caius qui écrivoit sous le règne d'Elizabeth, assure que trois mâtins d'Angleterre suffisent pour faire tête à un ours, et quatre à un lion, mais une expérience faite à la Tour par le roi Jacques Ier a démontré qu'un lion n'étoit pas en état de tenir même contre trois, car, quoiqu'il y eut deux de ces mâtins mis hors de combat, le troisième mit le lion en fuite.

LE BULL-DOGUE, OU LE DOGUE D'ANGLETERRE.

Le bull-dogue est un animal très-féroce, très-fort et très-sauvage qui souvent saisit ou mord, sans rien dire. Il est particulier à cette île; mais, depuis que le féroce amusement des combats de taureaux a fait place à des passe-temps plus rafinés, la race en est devenue rare. L'humanité seroit presque tentée de se permettre de souhaiter qu'elle s'éteignît entièrement. Tant qu'il en res-

tera un seul individu, il rappellera le souvenir honteux de la barbarie du peuple, et sera une preuve toujours subsistante et flétrissante de nos amusemens insipides et de la férocité de nos mœurs du temps passé.

LE TERRIER.

Le terrier est un chien fidèle, plein de sagacité, d'une utilité essentielle aux chasseurs, et fort estimé comme un vigilant gardien domestique. Comme les goûts de l'homme sont capricieux et inconstans, certaines variétés de chiens viennent à la mode tandis que d'autres en passent. Le terrier est depuis quelque temps fort estimé dans cette île, et l'envie de perfectionner l'ancienne race a fait qu'on s'est donné bien des soins pour en élever une variété tachetée, qui est aujourd'hui la favorite et qui mérite de l'être à cause de sa beauté et de ses nombreuses qualités aimables.

Le doguin, le lévrier, le limier, le bichon, l'arlequin, le dogue, le barbet, le mâtin, le danois, le braque, le chien-renard, le basset à jambes torses, et le chien lion sont tous cités, et décrits par les zoologistes; mais en général, ils sont trop bien connus pour demander ici une description. Cependant les deux variétés suivantes méritent d'être remarquées.

LE CHIEN DE LA NOUVELLE ZÉLANDE.

Cette variété qui paroît être originairement venue de la Nouvelle Guinée, se trouve aussi dans les îles de la Société et ne ressemble pas mal au chien de berger. Les habitans de ces îles en font leur nourriture ordinaire; mais auparavant ils ont grand soin de les engraisser avec des

des végétaux. Des Européens qui ont vaincu le préjugé, en ont goûté la chair et l'ont trouvée bonne. Au reste, l'usage de manger du chien ne s'est pas borné à ces simples insulaires seulement ; on lit dans l'histoire, que les Grecs et les Romains en mangeoient : les derniers regardoient un jeune chien, comme une offrande digne d'être présentée à leurs dieux.

LE CHIEN DE KAMTSCHATKA.

Cette variété, au rapport du Capitaine King, qui en donne une histoire très-intéressante, dans le troisième voyage de Cook, ressemble fortement au Pomméranien ou chien-loup, excepté qu'elle est plus grande et couverte d'un poil plus gros : elle varie en couleur ; mais la dominante c'est celle de brun clair ou de crême sale.

On fait servir ces animaux très-utiles à tirer des traîneaux sur la neige, et on les y dresse quand ils sont jeunes. On en attelle généralement cinq, deux à deux, un en tête, à un traîneau d'une construction particulière, capable de porter un voyageur outre le cocher, lequel est armé d'un bâton crochu qui répond à deux fins, servant de fouet et de rêne.

Nous avons des preuves indubitables de la vîtesse de ces chiens aussi bien que de leur patience extraordinaire à supporter la fatigue et la faim. " Nous avons été nous-mêmes témoins," dit le Capitaine King, " de la grande célérité avec laquelle le courrier, qu'on avoit dépêché pour porter à Balcheretsk la nouvelle de notre arrivée, revint au port St. Pierre et St. Paul, quoique la neige fut alors excessivement molle ; j'appris du commandant de Kamtschatka que ce voyage se faisoit com-

munément en deux jours et demi, et qu'une fois il lui étoit venu de la dernière place un exprès en vingt-trois heures, quoique le trajet ne soit pas moins de cent trente-cinq milles d'Angleterre."

Sur la fin de Mai, on lâche tous ces animaux, afin qu'ils aillent chercher de quoi vivre durant l'été; mais, quand le froid vient, ils retournent à leurs maîtres. En hiver, ils n'ont pour toute nourriture que des têtes, des entrailles et des os de saumon, qu'on ramasse tout exprès; encore ne leur donne-t-on de cette triste nourriture qu'en petite quantité. En un mot, ce sont les animaux les plus patiens et les plus utiles qui se trouvent dans cette presqu'île, et ils semblent destinés par la providence à dédommager les habitans des nombreuses privations qu'ils éprouvent.

LE LOUP.

L'espèce du loup est bien voisine de celle du chien, et l'on a effectivement quelques exemples qu'elles se mêlent ensemble et produisent une race bâtarde. Le loup a la tête longue, le museau pointu, les oreilles droites et pointues, la queue longue et touffue, les jambes longues et le poil longuet; il a de grandes et de formidables dents, et il est plus haut qu'aucun lévrier; sa couleur est ordinairement d'un brun pâle, tirant sur le jaune; cependant on en trouve quelquefois de blancs et au Canada de tout noirs. Il louche de bas en haut; ses yeux sont d'un vert étincelant et toute sa physionomie féroce, peignant parfaitement bien le caractère de l'animal.

En effet le loup est un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément, et qui ont le plus de moyens

moyens pour le satisfaire. La nature lui a donné la force, la ruse, l'agilité, toutes les qualités requises et nécessaires pour faire un chasseur ou un conquérant, et, avec tous ces avantages, son sort est souvent de mourir de faim. Proscrit par l'homme, il est réduit à chercher les retraites les plus désertes, et ce n'est que lorsqu'il y est forcé par la faim la plus pressante, qu'il se hasarde à faire des excursions aux environs des villes et des villages. Ses déprédations toutefois sont terribles, lorsque la rage de la faim l'emporte sur sa poltronnerie ; dans ces momens-là, il tue, il déchire, il égorge pour le plaisir d'égorger, et ni les hommes ni les animaux ne sont à l'abri de ses attaques.

" En hiver, lorsque la faim chasse les loups du fond " des Alpes blanchies par la neige, de l'ennuyeux Ap- " pennin et des Monts Pyrénées, de ces affreuses mon- " tagnes dont la vaste étendue occupe un terrain im- " mense, ces animaux cruels comme la mort, affamés " comme la tombe, altérés de sang, maigres, décharnés " et hideux, se rassemblent, descendent par troupes fu- " rieuses et se répandant comme un torrent dans le pays, " ils le parcourent avec la rapidité de l'impétueux aqui- " lon balayant la neige encore glacée : tout devient leur " proie ! ils attaquent le généreux coursier, le terrassent " et percent son noble cœur. Le taureau, malgré son " front menaçant et redoutable, ne sauroit s'en défendre " ni faire lâcher prise à ces féroces meurtriers. Ces ra- " visseurs s'élancent à la gorge de la mère, lui arrachent " l'enfant à la mammelle et l'égorgent au milieu de ses " cris. Le visage majestueux et divin de l'homme ne le " garantit pas de leurs attaques. La beauté même, mal- " gré ces charmes forts et puissans dont la vue éblouis-

" sante étonne, arrête et désarme le généreux lion, est
" ensanglantée par ces monstres qui en font leur proie et
" la réduisent à un état hideux et méconnoissable. Mais
" si le bruit de leurs terribles ravages fait enfermer le
" bétail, et qu'ils ne trouvent plus rien à manger, at-
" tirés par l'odeur, (le récit en fait frémir) ils se ra-
" battent sur les cimetières, fouillent les tombeaux, dé-
" terrent les cadavres, et là, étendus sur leur proie, au
" milieu des mânes hideuses et des esprits épouvantés, ils
" poussent des hurlemens effroyables."

Traduction de Thomson.

On a quelquefois vu des loups suivre les armées, arriver en nombre à des champs de bataille, au moment où les combattans venoient de les quitter, dévorer les cadavres qui se trouvoient exposés ou négligemment enterrés. Une fois qu'ils ont goûté à la chair humaine, ils ont toujours pour ce mets une prédilection particulière : aussi les a-t-on vus préférer le berger au troupeau.

La chasse du loup fait, dans certains pays, un amusement favori pour les grands, et c'est un genre de chasse dont la raison n'a point à rougir ni l'humanité à gémir. C'est rendre service que de purger le monde d'un fléau commun : par force ou par stratagème, n'importe, et, dans le fait, on emploie l'un et l'autre pour parvenir à cette fin. Quelquefois on le prend à des piéges appâtés avec de la viande empoisonnée, ou bien on l'attire dans des fosses. Géma rapporte qu'un moine, une femme et un loup se prirent la même nuit dans une de ces fosses. Le résultat fut que la femme en perdit la tête de frayeur ; le moine sa réputation, et le loup la vie. Tous ces désastres cependant et tous les moyens de destruction employés par l'homme n'empêchent pas le loup de multiplier.

multiplier. La durée de la gestation de la femelle est d'environ trois mois et demi, et elle fait à chaque portée de cinq à sept ou huit louveteaux. La France, l'Espagne et l'Italie sont très-infestées de ces animaux, qui sont répandus dans bien des parties du monde; mais heureusement la Grande Bretagne et l'Irlande en sont purgées.

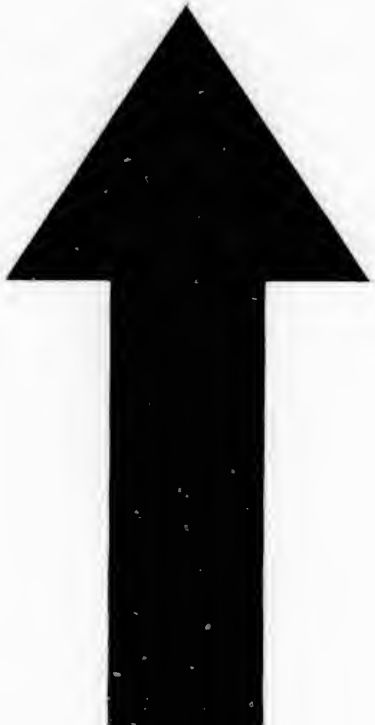
Le roi Anglo-Saxon Edgar fut le premier qui travailla avec succès à en extirper la race. Il commua la peine de certains crimes, en un nombre spécifié de langues de loup, et convertit la taxe ordinaire des Welches en un tribut annuel de trois cents têtes de loup. Edouard Ier s'appliqua particulièrement à les détruire dans les comtés adjacens à la principauté de Galles, et peu à peu, ils commencèrent de disparoître en Angleterre. Le dernier loup fut tué en Ecosse en 1680, par le Chevalier Evan Cameron, et l'on en cite un tué en Irlande à une époque qui n'est pas encore bien reculée, puisque ce fut en 1710.

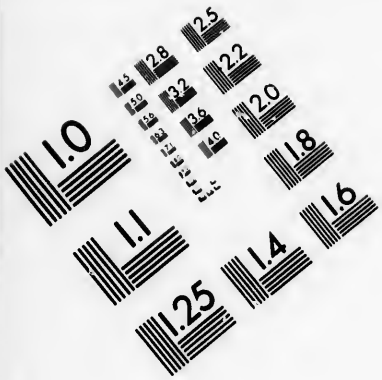
La gueule du loup exhale une odeur très-fétide; et il est à tous égards, désagréable et dégoûtant :—un aspect sauvage, un hurlement effroyable, une odeur insoutenable, des habitudes féroces, un naturel méchant, telles sont les principales qualités de l'animal; qualités qui font, qu'il est dangereux et détesté pendant sa vie, et inutile après sa mort.

LA HYÈNE.

La hyène, " la subtile hyène, la plus féroce des bêtes féroces," comme la caractérise l'auteur des Saisons, est à peu près de la taille du loup, et lui ressemble généralement

[redacted]





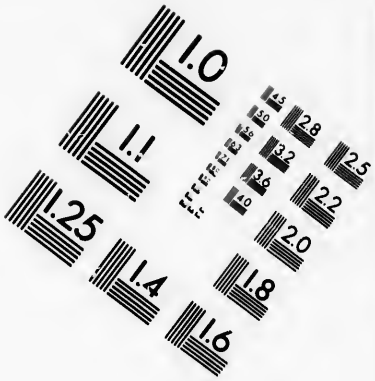
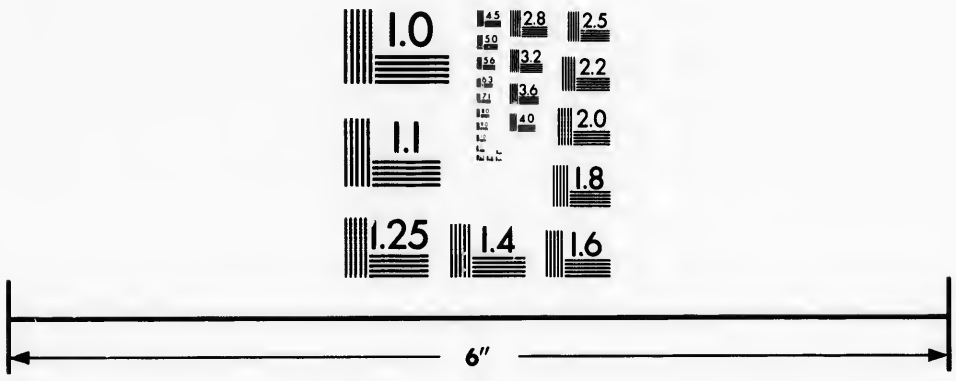
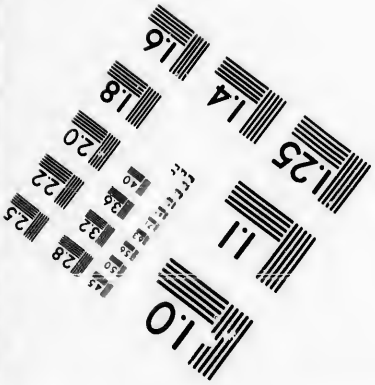
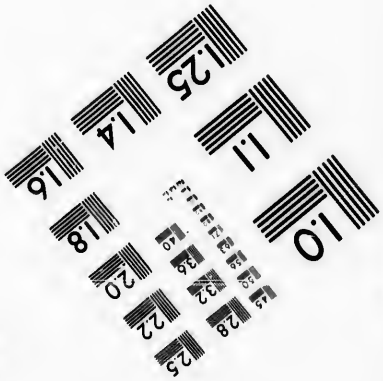


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ment pour la conformation, mais le poil de son corps est long, gros, de couleur cendrée, avec des raies noires qui, à partir du cou, vont en descendant, et elle a sur le cou une crinière hérissée.

La hyène est, de tous les animaux sauvages, la plus indomptable : elle est insensible aux bons traitemens et incapable de s'apprivoiser, elle gronde presque continuellement, et quelquefois ses hurlemens imitent les sanglots d'une personne dans la douleur; c'est ce qui a fait imaginer aux anciens qu'elle contrefait ces accens, pour attirer l'imprudent voyager. On a débité sur le compte de la hyène bien d'autres fables, toutes fondées sur la terreur qu'inspirent son aspect et ses mœurs.

La hyène, pour sa grandeur, est certainement la plus féroce des quadrupèdes, et son courage ne cède en rien à sa férocité. La hyène se défend du lion, ne craint pas la panthère, et vient fréquemment à bout de l'once. Elle vit de proie, et sa proie est tout ce qui a vie; souvent elle court les cimetières pour exhumer les cadavres, et quand elle ne trouve plus moyen de satisfaire son appétit carnivore, elle mange des racines de plantes ou les tendres bourgeons des palmiers.

L'espèce n'en est pas extrêmement répandue : On en trouve dans la Turquie Asiatique, en Syrie, en Perse, et dans la Barbarie ; partout c'est un animal solitaire qui fréquente les cavernes et les creux des rochers, d'où il sort, de temps en temps, pour aller chercher de la proie, et y rentrer ensuite. Il s'en trouve une variété tachetée qui est commune aux environs du Cap de Bonne-Espérance; elle entre de nuit, au rapport de Sparman, dans la ville du Cap, où elle mange des immondices, ne faisant du

reste

reste aucun dégât. On en a cependant vu, même en plein jour, se jeter sur des enfans dans la rue, et s'enfuir avec leur proie vers leurs retraites, dans les montagnes.

LE CHACAL.

On a donné au chacal le nom de pourvoyeur du lion, et la seule raison qui l'a fait appeler ainsi, c'est que, cet animal suivant son gibier à l'odeur, le lion tire avantage de son odorat et se joint à lui pour chasser. Il est à peu près de la taille du renard, et l'on peut dire qu'il *est bête entre loup et chien.* Sa couleur est d'un jaune vif, et c'est pour cela que Linnæus l'a nommé chien doré.

Le chacal est commun en Asie, dans la Barbarie et autres contrées de l'Afrique vers le Sud jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Ces animaux chassent par troupes de quarante ou cinquante, faisant un bruit épouvantable, et ainsi réunis, ils ne craignent pas les plus hardis habitans des forêts: ils feront face aux plus forts, et cependant satisferont leur appétit sur les plus foibles. Il paroît même qu'ils n'appréhendent pas beaucoup l'homme; puisqu'ils poursuivent leur proie jusques dans l'intérieur des maisons.

Lorsque ces animaux, qui vont en troupes, sont en quête de proie, ils se prêtent main forte dans leur chasse et dans l'exhumation des cadavres; car ils s'attaquent aux morts aussi bien qu'aux vivans. Le jour, ils se tiennent séparément cachés dans leurs tanières, mais à l'approche de la nuit, ils se rassemblent et courent de tous côtés pour égorger et détruire.

Il y a entre le chacal et le chien une animosité irréconciliable, et jamais ils ne se rencontrent sans se battre.

Dans les pays où les chacals sont nombreux, les naturels leur font la chasse, comme les Européens la font aux renards. Dallen nous dit que cet animal est susceptible d'être apprivoisé, et nous ne doutons guères qu'il ne propageât, avec l'espèce du chien dans l'état de domesticité.

LE RENARD.

Cet animal est si connu qu'il paroît inutile de donner la description de sa figure ; nous nous bornerons donc à quelques-unes des particularités les plus frappantes de ses habitudes et de ses mœurs. Le renard est un animal rusé, vif, lubrique et qui s'accouple avec le chien auquel il ressemble exactement par sa conformation intérieure. Il diffère cependant du chien en ce qu'il exhale une odeur forte et désagréable, ainsi que dans une grande partie de ses principales inclinations.

Les ruses du renard ont de tout temps passé en proverbe. Une vigilance excessive à veiller à sa conservation paroît être le grand mobile qui le dirige en tout, et quant aux moyens de subsistance, l'adresse et la ruse le servent mieux, à cet égard, que la force et l'intrépidité. Il se creuse une tanière, sait parfaitement choisir ses momens et sortir à propos, soit pour ravager un poulailler, soit pour attraper et surprendre un oiseau sans défense, ou quelque quadrupède qui se rencontre sur son chemin ; car tout lui est bon. Faute de trouver mieux, il se jettera sur un nid de guêpes ou d'abeilles sauvages, et, en dépit de leurs aiguillons, il emportera miel et cire.

Comme le renard est l'ennemi de tous les autres animaux, il semble aussi que les différentes tribus de la nature soient liguées contre lui.—Le chien le chasse avec

avec un acharnement singulier, et jusqu'aux oiseaux semblent prendre plaisir à le trahir, en découvrant sa trace, et l'exposant par là aux attaques des chiens, ou donnant avis de son approche à l'objet qu'il poursuit.

De tous les quadrupèdes sauvages, il n'en est point qui soient plus sujets que le renard aux influences du climat, et il fournit presque autant de variétés qu'aucun animal domestique. Les zoologistes en comptent plusieurs espèces distinctes et bien des variétés; il paroît cependant qu'elles se ressemblent généralement toutes : toutes aimant également les petits vols, toutes également inutiles, elles servent de passe-temps aux chasseurs qui, au bout du compte, ne courent qu'après une charogne. La peau cependant en est précieuse, et dans quelques espèces la fourrure se vend fort cher.

LE RENARD ARTIQUE, OU L'ISATIS.

La fourrure de l'isatis est plus douce que celle du renard vulgaire, sa queue plus courte et plus velue. Il y a de ces animaux qui sont bleuâtres, d'autres qui changent de couleur avec la saison. Ils ont le poil constamment plus long en hiver qu'en été, comme c'est l'ordinaire de tous les animaux qui habitent les pays froids.

Il y a beaucoup de ces renards en Norwège, en Sibérie, en Laponie; dans le Groënland et au Spitzberg; ils ont généralement les habitudes du renard vulgaire. Ils vivent d'œufs, d'oiseaux aquatiques et même de poisson; mais, lorsque l'isatis vient à sentir l'odeur des lemings qui font une de leurs migrations, il quitte sa tanière, et suivant à la piste ces singuliers petits animaux, il les dévore tous jusqu'au dernier.

LE GENRE DU CHAT.

Ce genre comprend une partie des plus formidables animaux de notre création terrestre. Le lion, le tigre, le léopard, l'once et le lynx sont tous de cette famille féroce et rapace. Tous sont remarquables par leurs griffes fortes et aigues qu'ils peuvent contracter ou étendre à volonté. Ce qui les distingue encore, c'est qu'ils ont la tête ronde, le museau court, avec des moustaches qui leur croissent sur la lèvre supérieure. Ce sont des animaux solitaires qui vivent de proie, comme le loup, et qui ne sont susceptibles ni d'amitié les uns pour les autres, ni d'attachement pour l'homme. Le chat domestique même ne sait guères ce que c'est que d'avoir de la reconnoissance, et, bien différent du chien, il n'est ni patient sous les coups, ni reconnoissant du bien qu'on lui fait.

LE CHAT VULGAIRE.

Le chat domestique est trop bien connu pour avoir besoin d'une description détaillée ; c'est le seul animal de son genre, que l'homme ait pris sous sa protection, et qui, par ses services, l'ait un peu dédommagé de ses peines. Le temps de la gestation de la femelle est de cinquante-six jours, et les portées sont de cinq ou six chatons. Le chat vit environ dix ans ; cependant l'auteur de cet ouvrage a connoissance d'un mâle châtré qui est parvenu à l'âge de trente-deux ans, et qui, même dans les derniers douze mois de sa vie, étoit encore actif et adroit à la chasse.

Le jeune chat est le plus enjoué de tous les animaux ; mais, à mesure qu'il grandit, il perd tout ce que ses manières

nières ont d'aimable, et l'on découvre en lui toute la fausseté de caractère innée dans son espèce.—L'éducation n'en fait qu'un hypocrite qui n'attend que le moment favorable pour jeter le masque, et se livrer à sa rapacité naturelle. Le chat n'a que l'apparence de l'attachement, et, si, parfois, il est caressant et flatteur, c'est plutôt pour obtenir quelque faveur, que par envie de plaire. Il chasse aux oiseaux et à plusieurs petites espèces d'animaux; il sert, et c'est-là sa principale utilité, à purger nos maisons de rats et de souris. Il paroît que la souris est pour lui un morceau friand, et c'est vraiment quelque chose de bien admirable que la patience et la persévérance avec laquelle il attend que la victime vienne à portée. Dans un saut, il est sur sa proie: comme il voit mieux la nuit que le jour, si son activité est égale à ses moyens, il est rarement en danger de mourir de faim.

L'eau froide et certaines odeurs font sur les chats un effet sensible et frappant. Ils aiment à se coucher au soleil, à se gîter près du feu et à se frotter contre des substances odorantes. La valeriane, l'herbe aux chats et l'origan leur causent tant de plaisir qu'ils en paroissent comme extasiés.

Les anciens Egyptiens avoient pour cet animal une vénération extraordinaire. " Lorsque le chat meurt de " mort naturelle," dit Hérodote, " les gens de la maison " se rasent tous les sourcils en signe de deuil: on em- " baume aussi l'animal et on lui fait un magnifique en- " terrement."—Les Mahométans ont une affection toute particulière pour les chats, tandis qu'ils ont pour les chiens une aversion marquée.

Le chat est originaire des deux mondes, et Colomb, dans un de ses voyages en Amérique, reçut d'un chas-

seur,

seur, en présent, un de ces animaux pris dans les bois. Il y en a plusieurs espèces, comme le chat d'Angora, le chat de Perse, et le chat-tigre. Le chat sauvage est fort rare en Angleterre, mais assez commun dans d'autres parties de l'Europe. Il y a du reste assez d'apparence que ce dernier animal n'est autre chose que le chat domestique redevenu sauvage et négligé. Sa couleur est d'un blanc jaunâtre, mêlé de gris foncé ; son poil est très-doux et très-fin.

LE CHAT DE MONTAGNE, OU LE CHAT-PARD.

Le chat-pard a plus de trois pieds de long depuis le bout du museau jusqu'à l'extrêmité de la queue et environ dix-huit pouces de haut. Il ressemble beaucoup au chat vulgaire pour la forme et pour la figure. Sa queue est seulement un peu moins longue à proportion du reste du corps. Le poil est de couleur rousse sur le dos et aux côtés, blanchâtre à la gorge et sous le ventre. Du reste, toute la peau est semée de taches noires de figures différentes, et il a sur les oreilles plusieurs bandes noires transversales. Cet animal a tous les penchans caractéristiques de son genre.

LE LION.

Ce noble animal mérite bien de figurer le premier dans la race féline, étant à la fois, le plus qualifié, le plus fort et le plus généreux de la famille. Le lion a la tête grosse, les oreilles courtes et rondes, une forte crinière, les membres nerveux, la queue longue et terminée par un bouquet de poils. Il est presque par tout le corps de couleur tannée, mais sous le ventre la couleur

tire

tire sur le blanc. Le lion, quand il a pris son entier accroissement, a huit pieds de long, depuis le museau jusqu'à l'origine de la queue. La lionne n'est pas tout-à-fait si grande et n'a point de crinière.

Le climat influe sur le lion, comme sur les autres animaux d'une manière très-sensible. Sous le soleil brûlant de l'Afrique, où son courage est sublimé par la chaleur, c'est le plus terrible et le plus intrépide de tous les quadrupèdes. Vers le Mont-Atlas, au contraire, dont la cime est perpétuellement couverte de neiges, les lions n'ont ni la force, ni la hardiesse de ceux du Bilédulgérid et du Zaara. Heureusement l'espèce n'en n'est pas très-nombreuse, et il faut bien qu'elle ait considérablement diminué depuis le temps des anciens Romains, puisque, selon le docteur Shaw, ceux-ci tiroient de la Lybie, pour les spectacles publics, cinquante fois plus de lions, qu'on ne pourroit en trouver aujourd'hui dans tout le pays. On peut en dire autant de la Turquie, de la Perse, et des Indes-Orientales où le nombre des lions diminue tous les jours. On peut présumer avec assez de raison qu'à mesure, qu'un pays est devenu plus peuplé, et en particulier dans tous les lieux où l'usage des armes à feu a été introduit, la propagation des animaux sauvages a éprouvé une diminution, et qu'ils se sont trouvés en proportion reserrés dans des bornes plus étroites.

C'est dans les déserts du Zaara et dans l'intérieur de l'Afrique que les lions sont plus nombreux parce qu'ils n'ont là rien qui les gêne. Dans ces vastes contrées, peu habitués au pouvoir de l'homme et ne connoissant point sa supériorité, ils l'attaquent sans hésiter, et ils le bravent. Un seul de ces lions du désert attaquera souvent une caravanne toute entière, et se battra jusqu'à la dernière extrêmité

trêmité hardiment et sans crainte. Ceux au contraire, qui ont senti la supériorité de l homme, tremblent, fuient, au seul son de sa voix, et n'attaquent que le menu bétail et des troupeaux sans défense.

Le lion est certainement capable de recevoir de l'éducation et il est doué d'une docilité qui le rend susceptible d'être apprivoisé jusqu'à certain point. L'histoire nous parle de lions attelés à des chars de triomphe, de lions conduits à la guerre ou menés à la chasse, et qui, fidèles à leur maître n'ont employé leur force que pour le servir ou pour le défendre. Le lion paroît fort attaché à son gardien, et quoiqu'il ait les passions fortes, les appétits véhémens, l'expérience a démontré que sa colère est noble, son courage magnanime et qu'il est reconnoissant du bien qu'on lui fait. Il dédaigne de se venger d'un ennemi foible, et quelquefois il protége ceux qu'on a eu la barbarie de livrer à sa fureur.

Le lion cependant, lorsqu'il est pressé de la faim, attaque tous les animaux qu'il trouve dans son chemin; mais, comme les autres quadrupèdes redoutent universellement sa rencontre, il est fréquemment obligé de recourir à la ruse afin de se procurer quelque proie. Pour cet effet il se met en embuscade sur le bord d'un passage ou d'un sentier battu, se tapit sur le ventre, et d'un bond quelquefois de vingt pieds, il s'élance sur l'objet auquel il en veut. Le rugissement du lion est si fort qu'il perce les oreilles comme un coup de tonnerre entendu d'assez proche, et la frayeur qu'il inspire est telle, qu'on a vu des animaux en sûreté, trembler et suer d'effroi, dès qu'il se mettoit à rugir.

Le lion est terrible en tout temps, mais surtout dans la saison du rut ou lorsque la lionne a des petits. On croit

croit que la femelle porte environ six mois. La durée de la vie du lion pourroit bien être d'environ cent ans; car Pompée qui mourut à la Tour en 1760, y étoit prisonnier depuis plus de soixante et dix ans, et l'on sait qu'il y en est mort un autre depuis, après plus de soixante et trois ans de détention.

Les Arabes sont dans l'idée que le lion épargne le beau sexe; mais le docteur Shaw ne conviendra pas du fait. Il est cependant certain qu'on en a vu épargner des personnes absolument en leur pouvoir, se priver même et partager avec elles le morceau qu'ils avoient, pour leur conserver la vie, après avoir eu la générosité de ne pas la leur ôter.

LE TIGRE.

Le lion a quelque chose des aimables qualités du chien; le tigre a tous les mauvais penchans du chat auquel il ressemble beaucoup par la figure extérieure, malgré la disproportion de la taille.

Quoique le plus terrible, le tigre est certainement un des plus beaux de tous les quadrupèdes. Son poil uni et lustré, ses superbes mouchetures noires, semées çà et là sur un fond jaune vif, forment un coup d'œil qui, quand on peut en sûreté contempler l'animal, ravit en quelque sorte de plaisir et d'admiration. Il semble toutefois, qu'en donnant une si belle forme au plus malfaisant des quadrupèdes, la Providence ait voulu nous dire que la beauté, sans mérite intérieur, est bien peu de chose.

Le tigre est particulier à l'Asie et très-commun aux Indes-Orientales. Ni la force, ni les caresses ne peuvent rien sur son naturel indomptable; il mordra avec une égale malignité la main qui le nourrit et celle qui le châtie;

châtie; avec un extérieur qui n'annonce ni la férocité ni la fureur, il est furieux et féroce à l'excès: et, dans les pays qu'il habite, c'est le plus terrible fléau de l'homme. Le tigre se cache dans les broussailles, le long des rivières, d'où se débusquant tout à coup, il s'élance, avec une agilité inconcevable et à une distance presque incroyable, sur tous les animaux qui viennent à sa portée. S'il manque son coup, à l'instant il se retire tout honteux; mais, quand il a réussi, il emportera un très-gros animal presque aussi aisément qu'un chat emporteroit une souris.

On a remarqué dans le caractère du tigre une espèce de cruauté inconnue au généreux lion, ainsi qu'une sorte de poltronnerie, lorsqu'il est surpris ou qu'il a manqué son coup. Voici un fait que nous tenons d'une autorité respectable: Vers le commencement de ce siècle, une compagnie de dames et de messieurs se trouvant sur les bords d'une rivière du Bengal, ils aperçurent, à l'ombre de quelques arbres, un tigre prêt à s'élancer sur eux. Dans cette position très-critique, une des dames, avec une présence d'esprit étonnante, saisit un parasol, et le déploya tout au grand en face de l'animal; l'expédient fit aussitôt retirer le tigre, et donna ainsi à la compagnie le temps de s'éloigner de la présence d'un voisin aussi redoutable et qu'on ne s'attendoit guères à trouver là.

Nous sommes fâché d'avoir à rapporter ici une triste catastrophe arrivée à quelques-uns de nos compatriotes par trop de témérité, et dans laquelle le tigre ne réussit que trop bien à faire son coup. Le 22 Décembre 1792, Mr. Monro, fils unique du chevalier Hector Monro, chevalier du Bain, et trois autres messieurs allèrent à terre dans l'île de Saugur aux Indes-Orientales, pour faire une

partie

partie de chasse. Ils aperçurent plusieurs traces de tigre; ils eurent malgré cela l'imprudence de continuer leur chasse pendant quelques heures; ensuite de quoi, ils s'assirent sur le bord d'un taillis, pour se rafraîchir, après avoir pris la précaution ordinaire en pareil cas, d'allumer un grand feu au tour d'eux et de tirer plusieurs coups de fusil en l'air, afin de déloger les bêtes féroces qui auroient pu se trouver cachées dans les environs.— A peine avoient-ils commencé leur repas, que quelqu'un de leur suite vint dire qu'il y avoit à six verges (dix-huit pieds) d'eux une superbe bête-fauve. A l'instant ces messieurs sautent sur leurs fusils: tout à coup, part un rugissement, comme un éclat de tonnerre; un énorme tigre royal s'élance sur l'infortuné Monro, l'emporte à travers les broussailles et malgré tous les obstacles, sans aucun effort apparent, tout cédant à sa force prodigieuse. Dans cette horrible situation, ses camarades firent feu sur la bête, et il parut que les coups avoient porté; car, quelques minutes après, Mr. Monro les rejoignit tout en sang, et ayant encore fait quelques pas en chancelant, il tomba. Ils lui procurèrent sur le champ les secours de la médecine, mais la malheureuse victime avoit le crâne tellement fracassé par les dents du monstre, le cou et les épaules étoient tellement endommagés par ses griffes, qu'il ne survécut que peu de temps. Il seroit difficile de se peindre une scène plus horrible que celle-ci. Ce tigre paroissoit avoir environ quatre pieds et demi de haut, neuf pieds de long et la tête aussi grosse que celle d'un bœuf; ses yeux étaient etincelans de feu, et il poussa, en faisant le bond fatal, un rugissement effroyable qui ne peut ni s'exprimer ni se rendre. La chasse du tigre, malgré la force et la férocité de cet animal, est un

amusement

amusement favori pour quelques princes de l'Orient, sa peau est réputée d'un grand prix, et c'est l'usage dans tout l'Orient, surtout à la Chine, d'en couvrir les siéges des juges. Le conguar, ou le tigre rouge d'Amérique, est un petit animal en comparaison du tigre d'Asie.

LE JAGUAR.

La plupart des auteurs qui ont écrit sur le nouveau monde, parlent de cet animal dans leurs descriptions; les uns l'appellent tigre, les autres léopard; mais, dans l'Amérique Méridionale, il est généralement connu sous le nom de puma. Le jaguar est sans doute le plus terrible animal qu'on ait encore trouvé dans l'hémisphère occidental et il ne vit que de proie; mais il n'approche pas du tigre pour la force ni pour le courage.

Le jaguar est de couleur de tan clair. Toute la partie supérieure du dos est marquée de longues raies noires, et sur les côtés, sont imprimées des taches irrégulières et de figure oblongue, ouvertes au milieu, qui est le fond de la couleur du poil. Il a sur les cuisses et sur les jambes des taches noires pleines, le ventre et la poitrine blanchâtres.

LA PANTHÈRE,

Comme la panthère, le léopard, l'once et le jaguar ont une forte ressemblance les uns avec les autres, les zoologistes ont été fort embarrassés pour distinguer ces animaux avec précision. Les uns ont tiré les distinctions de la taille, les autres de la couleur et des taches. Nous serions assez portés à nous en tenir à celles-ci de préférence, la première ne paroissant qu'une marque caractéristique

ristique bien équivoque. La panthère proprement dite approche assez du tigre pour la beauté, la taille et la férocité, son poil est court, uni et de couleur fauve; le dos, les côtés et les flancs sont variés de superbes taches noires, disposées en forme d'anneaux, quatre ou cinq taches à chaque anneau; la poitrine et le ventre sont blancs, la première rayée transversalement de bandes de couleurs sombres, le ventre et la queue semés de grandes taches noires irrégulières. Cet animal est habitant de l'Afrique, et se trouve dans tous les pays qui s'étendent depuis la Barbarie jusques bien avant dans la Guinée. La panthère, comme le tigre, attrape sa proie par la ruse, mais elle préfère la chair des autres animaux à celle de l'homme que rarement elle dévore, à moins qu'elle ne soit extrêmement pressée de la faim.

LE LÉOPARD.

Les principales différences qu'il y a entre le léopard et la panthère que les naturalistes ont souvent pris l'un pour l'autre, sont que la grande panthère a quelquefois six pieds de long, le léopard en a rarement plus de quatre: la panthère est marquée en différens endroits de cinq ou six taches formant une espèce de cercle, avec une grande tache au centre; la robe du léopard est plus belle, ses taches sont plus petites et disposées en forme de grappes de raisin sur un fond jaune luisant.

Le léopard, lorsqu'il est en quête de proie, attaque indistinctivement les hommes et les bêtes. Quand il ne peut trouver suffisamment de quoi se nourrir dans ses solitudes natales, il descend de l'intérieur de l'Afrique et fait de terribles ravages parmi les nombreux troupeaux qui

qui couvrent les riches prairies de la Basse-Guinée. Il est aussi originaire de plusieurs parties de l'Inde, de la Chine et de l'Arabie, où on lui fait la chasse pour sa chair et pour sa peau.

L'ONCE.

Quoique l'once soit souvent confondue avec la panthère, elle en diffère en ce que rarement elle a plus de trois pieds et demi de long ; son poil est plus long, et sa queue encore davantage en proportion. Quant à la couleur, elle est d'un blanc tirant sur la crême, mais plus blanche sous le ventre que vers le dos. Ces taches cependant sont disposées à peu près comme celles de la panthère, avec cette différence qu'elles semblent s'allonger et former des raies sur les hanches.

L'once est originaire de Barbarie, de Perse et de la Chine, où l'on en dresse quelquefois pour la chasse ; mais elle n'a pas à beaucoup près l'odorat si fin que le chien. Il y en a, dit Tavernier, qu'on apprivoise au point qu'elles se laissent manier et caresser. L'once paroît être beaucoup plus généralement répandue que la panthère.

LE LYNX.

Voici le dernier animal de la race féline dont nous nous proposons de donner ici la notice. Le lynx commun (car il y en a plusieurs espèces) a la queue courte, noire par le bout, une longue et forte barbe sous le menton. Le poil sur le corps est long, doux, de couleur cendrée, nuancé de rouge et varié de taches sombres plus ou moins distinctes dans les différens individus. Il a le ventre blanchâtre, les oreilles droites et garnies d'une

d'une touffe de longs poils noirs : ce dernier caractère est commun à toutes les variétés. La longueur du corps est de plus de quatre pieds ; la queue n'a que six pouces.

Le lynx se trouve en Allemagne, dans toutes les contrées septentrionales des deux continens, et dans plusieurs climats chauds. Il paroît cependant qu'il préfère les pays froids aux régions tempérées, et il varie généralement suivant le climat.

Les anciens ont inventé bien des fables sur le lynx : ils ont dit entr'autres choses qu'il avoit la vue assez perçante pour pénétrer les corps les plus opaques, et que son urine avoit la propriété de devenir une pierre précieuse. Le lynx ne voit point au travers des murailles, mais ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il a les yeux brillans, un aspect agréable et l'air vif. Il chasse et poursuit quelquefois sa proie jusqu'à la cime des plus grands arbres. Il n'y a que le sang et la cervelle de la victime qui soient du goût de ce sauvage épicurien ; quand il les a sucés, il va chercher d'autre gibier.

L'ICHNEUMON, OU LA MANGOUSTE.

L'ichneumon auquel on a donné le nom de rat de Pharaon, est un des plus utiles et des plus intrépides animaux du genre de la belette. En Egypte où l'on en élève le plus, il rend tous les services que rend le chat d'Europe. Il est communément à peu près de la taille d'une martre et lui ressemble presque en tout ; seulement il a le poil moins cotonneux et plus dur ; la queue est aussi moins velue, et chaque brin de poil est de trois ou quatre couleurs différentes, suivant la disposition de son corps.

Avec

Avec toute la force du chat, l'ichneumon a plus d'instinct et d'agilité, un appétit plus universel pour la chair, et plus de talens pour acquérir. Il fait également la chasse aux rats, aux souris, aux serpens. aux lézards, même aux petits du crocodile. Les anciens Egyptiens lui déférèrent les honneurs divins, à cause des services qu'il rendoit en détruisant les œufs et jusqu'aux petits du crocodile nouvellement nés, et ils le regardoient ainsi que d'autres animaux bienfaisans, comme une émanation de la divinité.

Dans l'état de nature, l'ichneumon fréquente généralement les bords des rivières, où sa proie est très-abondante : il y a long-temps que cet animal est domestique en Egypte, mais en Europe où le climat est plus froid, on a toutes les peines du monde à en élever et à les conserver. On en trouve dans toutes les contrées méridionales de l'Asie, et dans la plus grande partie de l'Afrique.

LE COATI-MUNDI.

Le coati-mundi est un animal du Brésil, de couleur rougeâtre, et qui a la queue annelée de blanc. Ce qui le distingue de tous les autres quadrupèdes, c'est son museau mobile en tout sens et rebroussé par le bout. Il ronge quelquefois sa queue qui est plus longue que le reste du corps. Le coati-mundi est, sous tous les rapports, un animal de proie, qui égorge de petits quadrupèdes et les volailles, cherche les nids des oiseaux et détruit les oiseaux même.

LE

LE CHAFOUIN, OU PUTOIS D'AMÉRIQUE.

Il y a dans le chafouin plusieurs variétés distinguées principalement par la taille et la couleur, mais du reste, ayant toutes, les mêmes attributs généraux qui caractérisent l'espèce. Son poil est long, très-beau, et cinq bandes blanches, sur un fond noir, s'étendent longitudinalement depuis la tête jusqu'à la queue. Il est à peu près de même grandeur que le putois d'Europe, mais incomparablement plus puant et plus dégoûtant. Il a près de l'anus des glandes d'où suinte une matière d'une odeur insupportable.

Ces animaux vivent de proie, et leur proie sont des volailles et d'autre petit gibier. S'ils sont poursuivis par des chiens ou par des hommes, ils n'ont qu'à lâcher un peu de cette matière fétide, et aussitôt la chasse est finie. Les chiens à l'instant rebroussent chemin, et l'homme le plus intrépide ne tiendroit pas à cette infection abominable.

" En 1749," dit Kalin, " il vint un de ces animaux " près de la ferme où je demeurois; c'étoit dans une " nuit d'hiver: les chiens qui gardoient la maison le " poursuivirent quelque temps, jusqu'à ce qu'il leur eût " lâché ses odeurs. Quoique je fusse au lit, et à une " distance assez grande, je crus que je serois suffoqué; " les vaches et les bœufs qui se mirent à beugler mon- " trèrent bien jusqu'à quel point ils étoient affectés de " cette puanteur. Sur la fin de la même année, il s'en " glissa un autre dans notre cave; mais il n'exhaloit " pas la moindre odeur parce qu'il n'étoit pas inquiété. " Une femme qui l'aperçut un soir à l'éclat de ses yeux

" eut la bêtise de le tuer : à l'instant, il répandit une " infection abominable, et parfuma toute la cave, au " point que la femme fut obligée de garder le lit plu- " sieurs jours. Tout le pain, la viande et les autres " provisions qui y étoient en réserve, furent tellement " empestés qu'il fallut les jetter dehors." Il paroît cependant qu'on apprivoise quelquefois cet animal ; mais alors on lui ôte ses glandes infectes.

LA CIVETTE, OU LE CHAT-CIVETTE.

Il y a deux variétés de cet animal odorant ; Buffon en fait deux espèces distinctes, sous les noms de civette et de zibet. Le zibet diffère principalement de la civette en ce qu'il a le corps moins épais et plus allongé ; point de crinière ou de longs poils le long du dos, la queue plus longue et plus annelée. Ces variations cependant ne suffisent pas pour former deux espèces différentes ; et en conséquence nous considérons ces variations comme l'effet de la nourriture ou du climat.

La civette est un animal alerte, actif, qui, comme le reste du genre de la belette, fait sa proie d'oiseaux et autres petits animaux, et qui, faute d'une nourriture plus de son goût, mange des fruits et des racines. Dans l'état de nature, elle est très-farouche et très-sauvage, et quoiqu'on l'apprivoise quelquefois, elle ne devient jamais bien familière.

Cet animal varie beaucoup pour la couleur ; cependant elle est communément cendrée, tachetée de noir ; mais dans la femelle elle est plus blanche et ses taches sont plus grandes. On élève un assez grand nombre de civettes, à cause de la matière odorante qui distille des glandes qu'elles ont près de l'anus, et deux ou trois fois par

par semaine on ramasse ce parfum avec le plus grand soin. Cette substance s'accumule dans une espèce de poche ouverte, située sous l'anus ; on la racle avec une cuiller de bois, et on la met dans un vase hermétiquement fermé.

Quand on irrite la civette, l'odeur devient beaucoup plus forte qu'à l'ordinaire ; mais elle l'est assez en tout temps pour qu'une personne qui n'y est pas accoutumée, ne puisse souffrir d'être enfermée, ne fut-ce que pour quelques minutes, avec un de ces animaux. Quelque dégoûtans que doivent être les parfums d'animaux, il y a cependant eu un temps où les dames et les damoiseaux faisoient le plus grand cas du produit du derrière de la civette. Sans doute que ce parfum est plus agréable que le musc ; mais l'idée seule de l'emprunter d'une pareille source, a quelque chose qui ne révolte pas peu la délicatesse. Quoiqu'il en soit, c'est une marchandise dont le débit est encore aujourd'hui très-considérable, et depuis long-temps les Hollandois sont en possession d'en faire le monopole ; mais le commerce en diminue considérablement tous les jours : ce qui fait honneur au goût et à l'élégance moderne.

Quoique la civette soit un animal des climats chauds, elle s'accommode très-bien des régions tempérées, et les Hollandois en élèvent beaucoup pour l'amour de leur parfum.

LA GENETTE.

La genette est à peu près de la taille de la martre ; elle a le corps long, effilé, couvert d'une superbe fourrure molette et tachetée de noir sur un fond mêlé de rouge et de gris. Ces taches sont distinctes et séparées sur

les côtés, mais se réunissent vers la partie du dos et y forment des raies longitudinales. Elle a le long de l'épine du dos une espèce de crinière, et la queue marquée d'anneaux alternativement noirs et blancs.

La genette a sous la queue, comme les civettes, une poche odoriférante qui distille une espèce de parfum, mais dont l'odeur est foible et s'évapore aisément. Elle est facile à apprivoiser et, selon Bélon, elle peut faire tout ce que fait le chat ordinaire.

Il ne paroît pas que l'espèce en soit très-répandue. On n'en trouve nulle part en Europe qu'en Turquie et en Espagne, et quoiqu'il lui faille un climat chaud pour subsister et multiplier, on n'en a jamais découvert dans les pays chauds de l'Inde ou de l'Afrique.

LA LOUTRE COMMUNE.

La loutre est un quadrupède amphibie dont les doigts des pieds sont joints par des membranes ou pellicules, qui lui aident à nager, elle va plus vîte dans l'eau qu'à terre, et elle attrape, dans leur propre élément, les poissons dont elle fait sa proie. Elle a de longues moustaches, de petits yeux, les oreilles droites, les jambes courtes, le corps long, le poil long et brun, un peu argenté. Sa longueur ordinaire est d'environ deux pieds, celle de sa queue moitié de son corps.

La loutre habite les bords des lacs et des rivières : cet animal est un grand destructeur de poisson ; il en tue beaucoup plus qu'il ne peut en manger. En été, la loutre vit dans l'aisance et l'abondance ; mais en hiver, lorsque les rivières sont glacées, elle est souvent réduite à manger les

les animaux terrestres ou les végétaux qu'elle peut attraper. La nature toutefois l'a faite de manière qu'elle peut se passer de nourriture pendant un temps considérable, restant alors dans une sorte de demi-engourdissement.

On fait souvent par partie de plaisir la chasse aux loutres avec des chiens, et on emploie différens autres moyens pour les détruire, à cause de leurs peaux et des ravages qu'elles font parmi les animaux aquatiques. On en apprivoise aussi quelquefois, et on leur apprend à pêcher pour leurs maîtres; art pour lequel la nature leur a donné une adresse toute particulière. On en trouve dans toutes les parties de l'Europe, comme aussi dans les climats froids de l'Asie et de l'Amérique.

Il y en a une espèce, originaire de Pologne et d'autres contrées septentrionales de l'Europe, qui n'a qu'environ un tiers de la grandeur de la loutre commune, dont la fourrure est très-estimée, et ne le cède en beauté qu'à celle de la martre zibeline.

LA LOUTRE DE MER.

La loutre de mer est très-commune sur les côtes de Kamtschatka, sur les rives opposées de l'Amérique, et aux environs des îles situées entre les deux continens. La fourrure en est si estimée, que depuis l'époque du dernier voyage du capitaine Cook, elle est devenue une branche de commerce très-lucrative. La chair des jeunes loutres passe pour un mets fort délicat, et qui vaut l'agneau, s'il n'est meilleur.

La loutre de mer a environ quatre pieds de long, depuis le museau jusqu'à l'insertion de la queue, laquelle

n'a qu'environ deux pouces de longueur. Ses pieds de derrière ressemblent à ceux d'un phoque; elle a les dents larges et faites pour broyer des animaux crustacées et des coquillages, le poil épais, long, noir, lustré, et en dessous un duvet très-doux.

LE GLOUTON.

Linnæus met le glouton dans le genre de la belette, parce qu'il a le corps long, les jambes courtes, le poil doux et un appétit insatiable; c'est de cette qualité qu'il tire son nom. Il a les jambes extrêmement courtes pour sa taille. Sa fourrure dont on fait très-grand cas, à cause de sa douceur et de son beau lustre, est noire le long du dos et d'un brun rougeâtre sur les côtés. Il est d'une conformation qui lui donne plus de facilité pour grimper sur les arbres que pour marcher, et conséquemment il attrape son gibier par la ruse plutôt qu'à la course.

Dans l'Amérique Septentrionale, on voit souvent de ces animaux voraces cachés parmi les branches touffues des arbres, pour surprendre des bêtes fauves et d'autres animaux. Doué d'une patience égale à sa rapacité, le glouton y restera plusieurs jours de suite, épiant et guettant dans le silence; dès que sa proie est à portée, il s'élance sur sa victime, ne manquant jamais son coup, se cramponne avec ses griffes entre ses épaules, et s'y tient opiniâtrément attaché, jusqu'à ce qu'il lui ait creusé le cou et ouvert les gros vaisseaux du sang. C'est quelque chose d'étonnant que la quantité de chair qu'un de ces animaux peut manger en une fois. Klein parle d'un glouton qui, quoiqu'en captivité et se portant mal, dévoroit

voroit tous les jours treize livres de chair et n'étoit pas encore rassasié. Effectivement, il en prendra si excessivement que la peau lui en tire et qu'il en paroît comme tout contrefait ; mais, comme tous les gourmands, il tombe dans l'affaissement quand il a mangé, et quelquefois il restera, deux ou trois jours de suite, abattu et engourdi près de l'animal qu'il aura mis à mort. Ce qui fait sa principale sûreté, dans cet état impotent et dégoûtant, c'est l'horrible infection qu'il exhale et dont peu d'animaux se soucient d'approcher.

Le glouton, comme tout le reste de son genre, est un animal solitaire, et qu'on ne voit jamais avec d'autres qu'avec sa femelle dont la portée est de deux ou trois petits. Ces animaux se creusent des espèces de tanières et défendent très-vigoureusement leurs petits, se battant avec le plus grand acharnement contre les chiens, mordant et ne lâchant prise qu'à la dernière extrêmité. Cependant, les chasseurs leur font la guerre avec beaucoup d'ardeur et d'activité, à cause de leurs fourrures qui ont le plus beau lustre imaginable et qu'on préfère, pour certains usages, à tout autre, excepté à celle du renard de Sibérie et de la Zibeline.

LA MARTRE.

Il y a deux variétés dans la martre, distinguées, l'une sous le nom de martre de hêtre ou martre commune, et l'autre sous le nom de martre de pin, ou martre à gorge jaune; mais leurs différences sont si peu de chose qu'elles ne méritent pas qu'on s'arrête à les spécifier.

La longueur de la martre depuis le museau jusqu'à la queue est d'environ dix-huit pouces. Ses couleurs sont

beaucoup plus belles que celles de la fouine à laquelle elle ressemble de bien près, et son odeur est plutôt agréable que dégoûtante. La martre, en un mot, est la plus belle de toutes les bêtes de proie qu'il y ait en Angleterre : elle a de la grâce, de l'agilité dans tous ses mouvemens, et le courage relève ses autres belles qualités. Le lièvre, les moutons et le chat sauvage même ne sont pas capables de se défendre de cet animal ; mais c'est principalement aux volailles qu'il s'attaque, aux lapins et autres animaux sans défense dont il peut avoir raison sans coup férir.

Dès que la martre se voit poursuivie par des chiens, elle cherche à gagner sa retraite, et sa retraite est communément le creux d'un tronc d'arbre, qui dans le principe aura bien pu servir d'habitation à un écureuil. Elle y est en sûreté, y fait et y élève ses petits, qu'elle accoutume peu à peu au carnage qu'elle aime elle-même.

Ces animaux sont bien plus nombreux dans les parties septentrionales de l'Europe et de l'Amérique qu'en Angleterre ou en France. Dans tous les pays on leur fait la chasse pour leurs peaux, et chaque année on en importe en Angleterre des quantités prodigieuses du Canada et de la Baie d'Hudson.

Gesner dit avoir apprivoisé une martre qui devint extrêmement enjouée, douce et docile.—Buffon en a aussi pendant quelque temps gardé une qu'il tenoit à la chaîne ; mais il ne put lui faire perdre sa férocité, et elle ne s'attacha jamais : elle cherchoit toujours à s'échapper, et un jour qu'elle trouva la cage ouverte, elle finit par s'en aller ; elle avoit alors environ dix-huit mois.

LA FOUINE.

La fouine a environ un pied et demi de long, sans y comprendre la queue qui a près de six pouces. Elle est de couleur chocolat foncé ; la circonférence de sa gueule est blanche et ses oreilles sont aussi bordées de blanc. Cet animal est long, effilé, dispos et très-grand destructeur de volailles, de pigeons et de lapins. Il ne faut qu'une fouine pour dépeupler toute une garenne ; car elle est tellement altérée et si insatiable de sang qu'elle égorge, autant pour le plaisir d'égorger que par besoin. Les portées sont de cinq ou six petits ; mais l'espèce n'en n'est pas très-nombreuse et elle paroît confinée aux climats qui ne sont ni trop froids ni trop chauds.

La fouine, en vie, a une odeur si forte et si désagréable qu'on dit proverbialement, *puant comme fouine* ; on apprête cependant sa peau et son poil tout ensemble et on les fait servir à différens usages, quoiqu'on ne puisse jamais en emporter tout-à-fait la mauvaise odeur.

LE FURET.

Le furet est naturalisé en Europe ; mais il est originairement venu d'Afrique et a été d'abord introduit en Espagne, pour purger ce pays des multitudes de lapins dont il étoit infesté, et de là la race s'en est répandue dans d'autres parties de notre continent. Il a environ un pied de long, les yeux rouges et étincelans, les oreilles rondes. Sa couleur ordinaire est un jaune pâle ; mais il y en a beaucoup qui sont variés de noir, de blanc et de brun. C'est un animal vif, leste, alerte, et qui paroît avoir un goût de préférence pour les lapins ; mais il se contente de leur sucer le sang.

On apprivoise généralement le furet et on le dresse à prendre des lapins et des rats. Comme il a le corps très-mince, il entre aisément dans les trous de rats, et les chasse rarement échapper. La femelle est beaucoup plus petite que le mâle : elle porte deux fois par an. Ces animaux demandent à être tenus chaudement dans nos climats, et communément on les nourrit avec du pain et du lait.

Le furet est un animal utile, mais dégoûtant par sa mauvaise odeur. Il est naturellement vorace et ne s'attache point, quoiqu'apprivoisé. Il a pour le sang une telle avidité, qu'on en a vu attaquer et tuer des enfans au berceau. Il est extrêmement irascible, et, quand on l'irrite, il exhale une odeur très-fétide. Sa morsure est très-difficile à guérir.

LA ZIBELINE.

La zibeline ressemble à la martre pour la figure et par la taille, et à la belette par le nombre des dents. Elle a de longues moustaches, les oreilles arrondies, les pieds grands, les ongles blancs, la queue longue et touffue. La fourrure en est singulièrement estimée : elle est d'un brun noirâtre, et dans certaines espèces des plus foncées qui sont celles qu'on prise le plus, elle pesera de dix à quinze livres. Il y a pourtant dans le zibeline quelques variétés qui sont bigarées, et d'autres blanches comme la neige.

La zibeline, comme le reste du genre de la belette, est vive, souple et alerte, dort le jour, chasse la nuit et a une odeur très-désagréable. Ces animaux sont habitans de la Sibérie et de Kamtschatka : ils se creusent généralement

ment des terriers. Les portées sont de trois à cinq petits que la mère allaite environ un mois.

C'est particulièrement en hiver qu'on fait la chasse aux zibelines, parce que leurs fourrures sont plus belles et meilleures dans cette saison. Les Russes qu'on exile en Sibérie, sont quelquefois condamnés à en fournir annuellement un certain nombre, ou à subir une punition proportionnée à ce qu'il s'en manque, et ainsi le luxe et la parure des riches sont souvent le fruit ou le produit des souffrances du malheureux. Mais aujourd'hui ce sont le plus et le mieux des soldats Russes, envoyés exprès en Sibérie, qui font cette chasse; on les taxe à une certaine quantité de fourrures; et, pour les encourager, on leur alloue une portion du surplus.

Les chasseurs de zibelines se forment par bandes, depuis cinq jusqu'à quarante hommes chacune; ces bandes se subdivisent en plus petits détachemens, et chaque détachement se choisit un chef: il n'y a pourtant qu'une personne à la tête de tout le parti. On équippe pour chaque division un bateau couvert où l'on met des vivres, un chien, un filet pour chaque couple d'hommes avec les vases convenables pour faire cuire leurs provisions. Arrivés au lieu de la destination, et avant de commencer, les chasseurs adressent une prière au ciel pour le succès de leur chasse: le premier animal qu'on prend, est la part de Dieu et l'on en fait à l'église une offrande religieuse.

La saison de la chasse finie, les partis se rassemblent, font à leurs chefs le rapport du succès qu'ils ont eu, portent des plaintes ou prononcent des peines contre les délinquans, et partagent le profit suivant les conventions faites. Les zibelines varient beaucoup pour le prix, sui-

vant la finesse des fourrures et la beauté des couleurs.

L'HERMINE, OU LE ROSELET.

Ce joli petit animal a environ neuf pouces de long. En été il est de couleur brune; mais à l'arrivée de l'hiver, sa robe devient épaisse, douce et blanche, telle qu'il la faut pour la saison, et alors on la recherche avec la plus grande avidité.

Les fourrures d'hiver de l'hermine forment une riche branche de commerce dans les pays où il s'en trouve. En Sibérie, on prend communément ces animaux à des trappes amorcées avec de la chair. En Norwège on les tire avec des flèches dont la pointe est émoussée, ou bien on les prend à des piéges.

On a quelquefois trouvé des hermines blanches en Angleterre, et on les nomme belettes blanches. Mais dans ce pays-ci, leurs fourrures sont de peu de valeur, en comparaison de celles des contrées plus au nord, n'en ayant ni l'épaisseur, ni le corps, ni le brillant.

LA BELETTE.

La belette est le plus petit animal de la famille à laquelle il donne son nom, le corps ayant rarement plus de six ou sept pouces de long et les jambes un pouce et demi tout au plus. La tête, la queue, les jambes, les pieds et la partie supérieure du corps sont d'un brun roux pâle, mais les parties inférieures sont blanches.

La belette, toute petite qu'elle est, ne laisse pas d'être un ennemi formidable pour bien des animaux beaucoup plus grands qu'elle. Elle détruit des quantités prodigieuses de lapins, de volailles et de jeunes oiseaux; mais si,

si, d'un côté, elle fait de terribles ravages parmi les animaux utiles, en revanche, elle en détruit aussi beaucoup de malfaisans.

Avec tout l'art du monde, on ne sauroit apprivoiser cet animal. On en met quelquefois en cage pour son plaisir ou pour l'agrément du coup d'œil ; mais il refusera constamment de manger tant qu'il verra quelqu'un et il cherche à se dérober aux yeux. Il dort la plus grande partie du jour, et ne semble être dans son élément que dans l'obscurité de la nuit.

Dans l'état de nature, la belette sort à petit bruit de son trou vers le soir, et va roder aux environs des fermes, pour chercher sa proie. Elle sait parfaitement bien distinguer les animaux dont elle peut avoir raison de ceux qui seroient trop forts pour elle, et rarement elle manque son coup. En hiver, elle fait principalement la guerre aux rats et aux souris dans les granges et autres dépendances des maisons ; mais en été, elle va chasser plus au loin.

La belette a, comme tout le reste de sa famille, une très-mauvaise odeur, toujours plus forte en été qu'en hiver, et qui ne manque jamais de devenir plus violente, toutes les fois qu'on l'irrite. Elle n'a, à proprement parler, ni voix ni cri ; seulement, quand on lui fait mal, elle jette un petit cri aigu, perçant et désagréable aux oreilles.

L'OURS.

Les ours forment un genre à part, dont plusieurs espèces ; l'ours noir, l'ours brun, l'ours blanc et l'ours de Kamtschatka ; mais, quoique différentes pour la taille et pour la forme, toutes ces espèces annoncent la même souche

souche primitive qui a éprouvé des variations par les influences du climat et de la nourriture.

L'OURS NOIR D'AMÉRIQUE.

L'ours noir est un animal fort et puissant, couvert d'un poil noir, doux et lustré : il est commun dans l'Amérique Méridionale. On dit qu'il ne vit que de végétaux ; mais on en a apporté en Angleterre quelques-uns qui ont montré un goût décidé pour la chair. Ils se battent avec leurs pieds de devant, comme le chat ; ils se servent rarement de leurs dents, mais embrassent leurs ennemis de leurs pattes et les serrent si fortement contre leur poitrine, qu'ils leur font presque perdre la respiration. Les femelles cherchent les retraites les plus inaccessibles pour y mettre bas leurs petits, et sur le nombre prodigieux d'ours qu'on tue tous les hivers, il ne se trouve communément que des mâles.—Ces animaux, après s'être engraissés dans l'automne, se retirent dans leurs antres où ils passent six ou sept semaines dans une inactivité absolue et sans prendre aucune espèce de nourriture. L'erreur vulgaire a propagé l'idée qu'ils se léchent les pattes durant ce temps de réclusion ; mais sans doute, c'est la surabondance de leur graisse, qui les soutient.

L'ours brun des Alpes ne diffère guères de l'ours noir que par la taille et par la couleur. Il est non-seulement solitaire, mais sauvage ; et quoiqu'on en voye quelquefois mener çà et là, et faire certains tours qu'on leur a appris à force de coups, c'est un animal naturellement capricieux, vindicatif, traître et conséquemment il ne faut s'y fier qu'avec bien de la précaution.

L'OURS BLANC, OU L'OURS DE GRÖENLAND.

L'ours blanc a la tête et le cou singulièrement longs, les membres d'une grandeur et d'une force prodigieuses. La longueur de son corps est souvent de treize pieds, et c'est le seul animal qui parvienne à une taille supérieure, dans les régions arctiques où il paroît régner sans rival.

L'ours blanc se nourrit de poisson, de phoques, de baleines mortes et même de cadavres humains qu'il déterre. Quelquefois il attaquera sur terre un parti d'hommes armés, et en mer de petits vaisseaux à l'abordage. On a vu plus d'une fois des exemples les plus touchans de l'affection mutuelle que se portent la mère et les petits * : ils périront tous plutôt que de s'abandonner.

La chair de cet animal est blanche et a goût de mouton. On fait fondre sa graisse qui donne de grosse huile, et celle qu'on tire de ses pieds, est employée en médecine. Il y a maintenant à la Tour de Londres un ours pour lequel on a fait une espèce de bain, tellement pratiqué sous sa bauge que l'animal peut s'y plonger, quand il veut : l'ours blanc ne pourroit guères subsister dans notre climat tempéré, s'il n'avoit de l'eau pour se rafraîchir souvent.

L'OPOSSUM, OU LE SARIGUE.

Ce genre d'animaux auxquels Linnæus donne le nom de didelphes, renferme plusieurs espèces, toutes distinguées des autres animaux en ce qu'elles ont une fausse matrice, ou une poche dans laquelle les petits (quoique produits

---

* Voyez le Voyage du chef d'escadre Philip au Pôle Arctique.

de

de la manière ordinaire) peuvent se retirer, et où ils logent et tettent en sûreté.

On a conjecturé, et la conjecture paroît assez fondée, que les petits de l'opossum naissent avant le temps et que la matrice supplémentaire dont cet animal se trouve pourvu, est nécessaire pour achever leur accroissement. Ulloa dit avoir trouvé dans la poche d'une mère morte depuis trois jours, cinq de ces petites bêtes encore en vie et fortement collées aux mamelles. Il y a donc bien de l'apparence qu'après leur première entrée dans ce sac, elles en sortent rarement; mais ensuite, lorsqu'elles viennent à acquérir plus de forces, elles ne s'y réfugient qu'au besoin ou dans le danger.

L'opossum est à peu près de la taille d'un chat, mais ressemble davantage au renard par la tête et par l'ensemble de sa figure. Ses jambes de devant sont plus courtes que celles de derrière, et il a à chaque pied cinq doigts armés d'ongles crochus.

L'opossum est un pauvre marcheur, et à terre il est comme tout impotent. Il ne faut que voir la forme de ses pieds, pour juger qu'il est incapable de marcher vîte; mais en revanche, il grimpe sur les arbres avec beaucoup de vîtesse et de facilité. C'est un destructeur de volailles et d'oiseaux, qui leur suce le sang, sans toucher à la chair; il cherche aussi les nids des oiseaux, et, faute de mieux, il mangera des herbes et des racines.

Cet animal a la facilité de se suspendre par la queue; il se tiendra des heures entières dans cette posture, pour attraper sa proie, et dès qu'il voit le moment favorable, il se jette dessus, sans manquer son coup, et dans un instant il aura dévoré ou tué la victime qu'il a surprise.

Il

il est facile à apprivoiser ; mais sa société devient bientôt dégoûtante, non-seulement à cause de sa stupidité, mais encore parce qu'il exhale parfois une odeur fort désagréable.

La chair de l'opossum, quand il est vieux, ressemble à celle d'un cochon de lait. Dans l'Inde, les femmes teignent son poil et en font des jarretières et des ceintures. Quoique ce soit principalement en Amérique qu'on trouve ce genre d'animaux, il n'est point du tout particulier à ce continent, comme Buffon voudroit nous le faire croire ; car il est prouvé par des témoignages incontestables qu'il y en a dans l'île de Java, aux Moluques et dans la Nouvelle Zélande.

LE KANGURO.

A peine peut-on dire que cet animal ait une place dans l'arrangement de Linnæus. Quelques zoologistes le rapportent au genre de la gerboise ; d'autres, du nombre desquels est Pennant, le regardent comme une espèce d'opossum : peut-être devroit-il former, à lui seul, un genre à part.

Ce sont nos colons Anglois de la partie orientale de la Nouvelle Hollande, qui l'ont découvert les premiers, et on n'en a trouvé jusqu'ici dans aucune autre partie du monde. Sa tête est petite, oblongue, semblable à celle d'un faon, et va en rapetissant depuis les yeux jusqu'au museau. Il a la lèvre supérieure fendue, les narines larges et très-ouvertes, la mâchoire supérieure plus longue que l'inférieure, et toutes deux garnies de moustaches. Ses oreilles sont droites, d'un ovale oblong et couvertes de poils courts. Il a quatre grandes dents incisives à la mâchoire supérieure, deux longues dents, en forme de lance

lance à l'inférieure, et quatre molaires à chacune. Son corps va en grossissant peu à peu jusqu'au croupion ; ou bien près ; le ventre est large et convexe ; ses jambes de devant sont très-courtes, tandis que celles de derrière ont presque toute la longueur de son corps. Il a cinq forts ongles aux pieds de devant, trois seulement à ceux de derrière. Sa queue qui est très-longue et qui va jusqu'au bout en diminuant, est si forte qu'on l'a vu d'un seul coup en casser la jambe à un chien. Son poil est doux et de couleur cendrée, mais un peu plus clair sous le ventre que sur le dos. La longueur de son corps est généralement de plus de trois pieds, et celle de la queue d'environ deux et demi.

Depuis l'établissement fait à Botany-Bay, ou plutôt à la Baie de Sidney, le Kanguro est mieux connu et on l'a plus exactement décrit que bien des animaux étrangers, que, depuis des siècles, les voyageurs et les zoologistes ont été à même d'observer. Il se cache dans l'herbe haute qui couvre le pays presque désert qu'il habite. Il ne mange que des végétaux et ne marche que sur les jambes de derrière, celles de devant lui servant uniquement à creuser la terre et à porter sa nourriture à sa bouche. Il est naturellement fort timide, et dès que quelque objet approche de sa retraite, il s'enfuit, faisant des sauts et des bonds d'une longueur étonnante. Dans ses mouvemens, il porte la queue de maniere qu'elle fait un angle droit avec son corps, et le chien le plus léger n'est pas capable de l'attraper à la course. La chair en est saine et bonne à manger. On peut en voir un superbe dans ce moment-ci à l'exhibition qui se fait à Exeter-'Change.

LA TAUPE.

Cet animal solitaire et malfaisant dont la race est répandue dans la plus grande partie de l'Europe, et dont on trouve des variétés ou des espèces en Amérique, en Afrique et dans l'Asie, est fait pour une vie ténébreuse; et semble nous dire que la nature a voulu que la terre fût habitée dessus et dessous.—A en juger d'après nos propres sensations, nous serions portés à croire qu'un quadrupède condamné à chercher sa proie sous terre, et habituellement privé de l'agréable jouissance de la lumière du soleil, seroit souverainement misérable; point d'animal pourtant qui paroisse avoir plus d'embonpoint, ni qui ait le poil plus uni, plus fin et plus beau. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il possède tout ce qu'il lui faut pour son genre de vie, si bien que probablement il a ses jouissances qui en font un être assez heureux et qu'il est exempt de bien des maux auxquels les autres créatures sont sujettes.

La taupe, pour la taille, tient le milieu entre le rat et la souris; mais elle ne ressemble à aucun autre quadrupède, et forme conséquemment un genre à part. Son poil est fin, court, noir et lustré; elle a le nez long et pointu, et, au lieu d'oreilles extérieures, deux trous. Le cou est extrêmement court, le corps épais, rond et terminé par une queue très-courte: ses jambes sont si courtes que le ventre de l'animal semble porter à terre.

Le vulgaire a cru pendant long-temps que la taupe étoit absolument aveugle; mais on a découvert, par le moyen du microscope, que ses yeux, quoique petits et presque cachés, ont tout ce qu'il faut pour y voir distinctement.

Quoique

Quoique ce petit animal ait les jambes fort courtes, il a cinq ongles à chaque pied; ce qui lui donne la facilité de fouiller la terre, de se retrancher, et il est si habile dans l'art de miner, qu'il élude généralement toute la vigilance de ses ennemis et leur échappe. Il fait sa proie de vers et d'insectes qui ne manquent pas dans ses galeries souterraines; il sort rarement de dessous terre; l'air est un élément qui paroît ne pas lui convenir. Cependant, lorsque les vers sont en mouvement et presque à fleur de terre, principalement après un temps de pluie, il les poursuit très-vivement et alors il forme ces taupinières qui font tant de tort au fermier.

La fécondité de la taupe est si grande, et elle est tellement à l'abri de la tyrannie des autres animaux que, si ce n'étoient les inondations qui en détruisent des quantités prodigieuses, et les moyens employés par l'homme pour les attraper, elles feroient un tort inoui aux travaux de l'agriculture. Elles ne sont cependant pas sans un sentiment d'instinct sur le danger qu'il y a d'habiter des lieux bas et humides, parce qu'elles cherchent communément de préférence des terrains secs et élevés pour faire leurs petits.

Ces animaux ont la peau extrêmement douce, extrêmement belle, et il paroît étrange qu'on n'ait jamais cherché à tirer parti de leurs fourrures. Il est probable que ce qui fait qu'on y attache si peu de prix, c'est la facilité qu'on auroit à se les procurer. On court avec une avidité extrême dans des pays éloignés et déserts pour avoir des peaux d'hermines et de zibelines; et l'on ne daigne pas faire la moindre attention à une fourrure qui journellement sollicite nos regards, et que nous avons constamment sous la main.

LA MUSARAIGNE.

La musaraigne commune est d'un brun roux; elle a le ventre blanchâtre, la queue courte, le corps long d'environ deux pouces et demi, le nez effilé et pointu, les oreilles courtes et arrondies; et quant à la forme et à la position des dents, elle diffère de tous les autres animaux, tenant quelque chose à cet égard, de la souris et du serpent.

Cet animal est extrêmement répandu : il habite les vieilles murailles, les terrains arides et des trous en terre, vit de grain, d'insectes et de toutes sortes de vilenies. Les chats en détruisent beaucoup, mais ne les mangent pas. Il a si mauvaise odeur, sa forme est si désagréable que tout le monde le fuit, et comme on lui connoît quelques qualités dégoûtantes, il n'en a pas fallu davantage pour lui en faire attribuer d'autres odieuses que réellement il n'a pas.

Il se trouve en Sibérie une petite espèce de musaraigne qui ne pèse qu'une dragme et que Linnæus regarde comme le plus petit des quadrupèdes; cependant Pallas fait mention d'une autre espèce qui ne pèse pas la moitié tant.

LE HÉRISSON.

Il est peu d'animaux plus innocens que le hérisson; peu cependant qui soient exposés à autant de mauvais traitemens et d'insultes. C'est à tourmenter cet animal que les enfans font souvent leur apprentissage de cruauté, et rarement il trouve un protecteur parmi ceux qui sont plus avancés en âge. On doit cependant avoir de l'humanité pour le plus vil des insectes et, pour commettre

de

de sang-froid et sans nécessité un acte de barbarie, même sur l'animal malfaisant qui a vie, il faut avoir, pour le moins, l'âme bien peu sensible et probablement le cœur gâté.

Quoique les piquans dont le dessus de son corps est couvert, donnent une apparence formidable au hérisson, il n'en n'est pas moins une des plus innocentes créatures de la terre. Sans moyens ou sans volonté de faire du mal, il borne uniquement toutes ses précautions à sa propre sûreté; ses armes ne sont pas faites pour l'attaque mais pour la défense. D'autres animaux ont pour eux la force, la ruse, ou la légèreté; le hérisson dépourvu de toutes ces ressources n'a qu'un seul moyen de se mettre à l'abri: dès qu'il se sent attaqué, il resserre et concentre toutes les parties vulnérables de son corps, se met en boule, de façon qu'il ne présente à l'ennemi que ses piquans, et par ce moyen, comme d'ailleurs il ne cherche jamais à attaquer aucun autre quadrupède, il se trouve parfaitement garanti du mal que pourroient lui faire les autres créatures, excepté l'homme. Le chien furieux de ne pouvoir en venir à bout, a beau aboyer; il a beau le rouler çà et là avec les pattes; l'animal endure patiemment toutes les provocations, plutôt que de quitter son abri.

Le hérisson, comme la plupart des autres animaux sauvages, dort la plus grande partie du jour, et prend ordinairement le temps de la nuit pour chercher des vers, des insectes et autre petite proie. Les lieux qu'il choisit de préférence pour sa retraite, sont de petits buissons, des haies ou des fossés couverts de broussailles: il y fait un trou d'environ six ou huit pouces de profondeur qu'il garnit de mousse, d'herbes ou de feuillages. Il dort pendant l'hiver

l'hiver et en tout temps il lui faut peu de nourriture. Quelques personnes prétendent que la chair en est très-délicate ; mais il n'y a que des épicuriens d'un goût particulier à en faire l'épreuve.

Pour justifier les mauvais traitemens qu'on fait généralement essuyer à cet animal, on l'a accusé de tetter les vaches et les jumens, lorsqu'elles sont couchées pour se reposer, et de nuire à leur pis. Il y a quelque chose de vrai, dans cette inculpation. L'auteur de cet ouvrage a vu les effets produits par un hérisson sur une jument qui cependant ne donnoit pas de lait ; mais il n'a pas la bouche assez grande pour saisir le pis d'une vache, et conséquemment on peut douter que ce soit le lait qui le porte à se jetter sur cette partie des animaux.

L'espèce commune est très-répandue en Europe, et l'on trouve d'autres variétés du même animal dans toutes les parties du globe.

Ordre IV.—GLIRES.

Le caractère de cet ordre qui comprend le porc-épic, le lièvre, l'écureuil, le castor, la souris et le rat, est d'avoir deux dents incisives à chaque mâchoire, point de dents canines, trois doigts à chaque pied, et une forme propre pour sauter.

LE PORC-ÉPIC.

Le porc-épic commun a environ deux pieds de long sur quinze pouces de large : Il a sur le derrière de la tête un long panache, formé de soies roides, couchées en arrière ;

rière; son corps est couvert de piquans de dix à quatorze pouces de longueur, très-pointus par le bout, épais par le milieu, variés de noir et de blanc et entre lesquels sont quelques poils clair-semés. Sa tête, son ventre et ses jambes sont couverts de fortes soies, terminées par un poil de couleur sombre: Il a de longues moustaches; ses oreilles ressemblent à celles de l'homme et son museau à celui du lièvre. Il a quatre doigts aux pieds de devant, cinq à ceux de derrière, la queue courte et couverte de soies.

Les piquans du porc-épic, qui semblent lui avoir été donnés plutôt pour la défense que pour l'attaque, se recourbent naturellement en arrière: mais quand on l'irrite, il les hérisse et oppose à tout assaillant une forêt de lances presque impénétrable. On a dit qu'il pouvoit les lancer, comme un trait, contre ses ennemis; ce conte vaut bien celui du coq-d'Inde qui décoche ses plumes lorsqu'il est en colère.

Les uns prétendent que le porc-épic se nourrit de racines, de fruits et de végétaux, les autres qu'il fait la chasse aux serpens et à d'autres reptiles pour les manger; Il y a quelques raisons de croire ce dernier sentiment vrai, et peut-être le sont-ils tous les deux.

On a quelquefois apprivoisé des porcs-épics en Europe et on en a vu vivre jusqu'à l'âge de douze ou quinze ans. La femelle porte sept mois et ne fait qu'un petit à chaque portée. Les Indiens lui font la chasse pour sa chair et pour ses piquans; ils teignent les derniers en différentes couleurs et en font des corbeilles, des ceintures et autres ornemens d'un goût fort élégant.

Le porc-épic est originaire de plusieurs parties de l'Asie et de l'Afrique en général; on en trouve même de

de sauvages en Italie, quoiqu'ils ne soient point indigènes en Europe. C'est un animal stupide et engourdi, vorace, quoique capable de supporter long-temps la faim ; on lui a donné l'épithète de bourru, parce qu'il hérisse ses piquans à la moindre apparence de danger. On en connoît trois autres espèces, l'une originaire du Brésil, la seconde du Canada et la troisième de l'Archipel-Indien, mais qui toutes ont les caractères essentiels de l'animal que nous venons de décrire.

LE LIÈVRE.

La forme de cet animal est généralement bien connue ; mais la plupart du temps on ne prend pas garde à ses habitudes qui cependant méritent bien notre attention. Timide et persécuté, la proie des hommes et des animaux qui le chassent pour sa chair, objet d'un amusement barbare pour les gens désœuvrés ou dissipés, si ce n'étoient son étonnante fécondité et un principe de crainte et de défiance, qui le fait continuellement veiller à sa conservation, il y a long-temps que la race en seroit éteinte.

Pour mettre cette créature innocente et délicate en état d'apercevoir le danger de fort loin, la nature l'a pourvu d'oreilles très-longues qui, comme des tubes, lui transmettent les sons à une grande distance, et elle lui a donné des yeux à fleur de tête qui reçoivent les rayons de lumière de tous les côtés. Il est encore doué d'une légèreté extraordinaire, et, comme ses jambes de derrière sont plus longues que celles de devant, il a l'avantage particulier de mieux courir en montant qu'aucun des animaux qui le poursuivent. Tous les chiens le chassent d'instinct ; jusqu'au chat et à la belette mettent en jeu toutes

leurs petites ruses pour l'attraper; mais son ennemi le plus invétéré et son plus terrible destructeur, c'est l'homme, qui se ligue avec les chiens ou emploie le fusil meurtrier pour en diminuer le nombre, et cela souvent, plutôt pour tuer le temps que pour la valeur du gibier.

La femelle produit fort jeune, porte trente jours et fait généralement trois ou quatre petits; ce qui arrive différentes fois dans chaque saison. Au bout d'environ vingt jours, les levreaux sont en état de se pourvoir eux-mêmes. Cet animal ne vit que de végétaux, et tous lui sont bons, même l'écorce des arbres. Rarement il vit plus de sept ou huit ans, lors même qu'il échappe aux dangers multipliés auxquels il est exposé. Il passe une vie solitaire et retirée, excepté dans le temps de l'accouplement: on peut l'apprivoiser jusqu'à certain point, et dans l'état de domesticité, il est doux et caressant: mais il ne s'attache à personne que très-foiblement, et il ne manque pas d'épier l'occasion et de saisir le premier moment favorable pour reprendre sa liberté et son indépendance naturelle.

Le climat influe sur ces animaux d'une manière bien sensible. Dans les pays septentrionaux, ils deviennent blancs en hiver et se réunissent par troupes nombreuses. Les lièvres des climats chauds sont petits et ont la robe moins épaisse que ceux d'Angleterre. Ils sont généralement répandus dans tous les pays, depuis les régions les plus reculées au nord jusqu'à l'équateur et depuis l'équateur jusqu'au pôle antarctique.

Le poil de lièvre est un article très-précieux pour les manufactures de chapeaux. Quelques peuples en trouvent la chair fort délicate, tandis que d'autres, soit superstition ou d'autres motifs, la détestent. Les anciens Bretons,

Bretons, les Juifs, et les Mahométans l'ont considérée comme impure : tant il est difficile d'établir une règle sûre et invariable même en matière de goût. Ce que dans un temps on trouve beau, agréable ou pour l'odeur exquis au goût, dans un autre temps ou dans un autre pays, on le trouve laid, dégoûtant et détestable.

Il y a différentes espèces de lièvres, tels que le tolaï, le tapéti, le sulgan, le pike, l'ogoton : mais qui toutes ont les mêmes caractères généraux, et ne diffèrent que par quelques légères variétés dont l'énumération ne pourroit amuser qu'un naturaliste de profession.

LE LAPIN.

Quoique le lièvre et le lapin aient beaucoup de ressemblance pour la forme et pour les habitudes, ce sont néanmoins deux espèces distinctes, et l'on n'a point d'exemple qu'elles aient jamais produit ensemble. Le lapin est un des animaux qui multiplient le plus, nuisent le moins dans la nature, et dont l'homme tire en même temps le plus de parti. On a vu des lapines faire des petits jusqu'à sept fois en un an, huit à chaque portée ; d'où, en supposant qu'elles produisent de même régulièrement pendant quatre ans, il suit que le nombre, produit d'une seule paire, dans ce laps de temps, monteroit à un million deux cent soixante quatorze mille huit cent quarante lapins ! exemple de fécondité vraiment étonnant, et, si le nombre n'en étoit pas diminué par les ravages de presque toutes les bêtes de proie, ils suffiroient presque pour fournir à l'homme assez de viande pour se nourrir. Ils ont effectivement multipliés dans certains pays à un tel point que les habitans les regardent comme une sorte de fléau. Quoique capables de supporter les rigueurs

d'un pays assez froid, il paroît qu'ils aiment un climat tempéré, de sorte qu'en Suède on est obligé de les tenir à l'abri dans les maisons, et on n'en voit point du tout dans les contrées plus reculées au nord.

Les lapins domestiques, comme s'ils savoient qu'on les protége, ne se creusent point de terriers, et ils varient beaucoup pour les couleurs. Les lapins sauvages, au contraire, sont uniformément de couleur brune et se font des gîtes en terre. Les derniers sont très-estimés pour leur chair ainsi que pour leurs fourrures.

Il y a, non-seulement dans l'ancien, mais dans le nouveau continent, différentes espèces de lapins comme il y a différentes espèces de lièvres. Le lapin du Brésil n'a qu'un moignon de queue.

LE CASTOR.

Le castor est bien moins remarquable par la singularité de sa conformation que par son instinct étonnant que des personnes ont porté jusqu'à une sorte d'intelligence. Il a la queue plate, large et écailleuse; elle lui sert comme de gouvernail: ses doigts de pieds sont joints ensemble par des membranes; ce qui fait qu'il nage avec plus de facilité qu'il ne marche. La longueur de son corps est d'environ trois pieds et celle de sa queue, d'onze pouces: il a les dents incisives fortes, les oreilles courtes et le museau obtus. On trouve de ces animaux dans les parties septentrionales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique; mais c'est particulièrement dans les régions les moins fréquentées de ce dernier continent que ses habitudes et son véritable instinct sont le plus fortement marqués et offrent conséquemment le plus beau champ à l'observateur. Partout où domine l'homme civilisé,

son

son empire étouffe, pour ainsi dire, l'instinct et dégrade le caractère dans la plupart des animaux ; mais dans les lieux où il pénètre rarement, tout leur génie se développe en plein et se montre dans tout son entier.

Dans le nord de l'Amérique, les castors s'assemblent au printemps et forment des sociétés de plus de deux cents individus ; les sociétés subsistent généralement durant la plus grande partie de l'année. Le lieu du rendez-vous est toujours au bord d'une rivière ou d'un lac où ils bâtissent des habitations, avec une prévoyance et une régularité admirable. Ils les construisent de branches d'arbres qu'on ne croiroit pas ces petits animaux en état de transporter, et qu'ils entrelacent de manière à former une digue pour rompre la violence du courant ; ils enduisent les parois de leurs cabanes séparées d'une espèce de stuc si bien gâché et si bien appliqué, ils montrent tant de connoissances dans toutes les parties de l'architecture, qu'on peut dire que les anciens naturels du pays ne sont, à cet égard, que des ignorans auprès d'eux. C'est là qu'ils font leurs petits et vivent en famille ; tant que subsiste la société, il règne entre eux un ordre et un concert qui donne le mouvement à chaque individu et les fait tous concourir au bien général.

Les peaux de castors forment une branche de commerce très-lucrative, et les chasseurs Indiens attirés par l'appât de quelques commodités Européennes, dont la plupart au reste leur font plus de mal que de bien, mettent toute la diligence possible à amasser provisions de fourrures, pour les troquer contre le premier colifichet, ou des choses dont on n'a point voulu dans les marchés d'Angleterre ou d'Amérique.

Mais ce n'est pas seulement la peau de cet animal qui l'expose au danger de la part de l'homme qui le chasse. Quelques-uns en trouvent aussi la chair très-bonne, lorsqu'elle est apprêtée comme il faut, et c'est de sa glande inguinale qu'on tire cette précieuse drogue appelée *castoreum*, si fort estimée dans les maladies de nerfs, surtout dans les accès hystériques et autres maladies des femmes.

LE CASTOR MUSQUÉ.

Le castor musqué n'a qu'environ un tiers de la grandeur du castor ordinaire, dont il est du reste la vraie miniature. Il est extrêmement prolifique, vit en société et bâtit des cabanes, mais il paroît beaucoup moins prévoyant que l'autre espèce. La fourrure cependant n'en est pas moins estimée, et sa chair a une odeur de musc exquise, surtout en été ; c'est de là qu'il tire son nom.

LE COCHON DE GUINÉE.

Linnæus, dans son système de zoologie, comprend sous le genre de la souris non-seulement toutes les espèces de la sourris et toutes celles du rat, mais encore plusieurs animaux qui leur ressemblent un peu par leur forme extérieure. De ce nombre est le cochon de Guinée ou le Cavia commun qui est natif du Brésil, quoique son nom vulgaire annonce une origine différente. Il est peu de personnes qui ne connoissent la figure de ce joli petit animal, qu'on élève souvent avec le plus grand soin comme un favori domestique. Il est beaucoup plus petit que le lapin ; ses jambes et son cou sont fort courts et il n'a pas le moindre vestige de queue. Il a la lèvre fendue comme

comme le lièvre; mais il en diffère par le nombre des doigts de pieds. Ses couleurs varient comme celles des autres animaux pris sous la protection de l'homme.

Le cochon de Guinée est peut-être le plus pusillanime de tous les quadrupèdes. A peine a-t-il le courage de se défendre d'une souris, et la seule animosité qu'on le voie jamais montrer, c'est contre sa propre espèce. Les combats de ces petits animaux ont vraiment de quoi faire rire. Un rien suffit pour exciter leur jalousie, et dans ces cas-là, ils se battent, d'une manière terrible sans doute pour les deux partis, toute drôle et toute risible qu'elle peut nous paroître. Ils s'entre-égratignent, s'entre-mordent, s'entre-donnent des coups de pieds, et se font parfois des blessures dangereuses, avec tout cela, il ne faut que la chute d'une feuille pour les épouvanter, le bruit du vent va les alarmer et l'ennemi le plus insignifiant les écraser.

Le cochon de Guinée, quoique depuis long-temps domestique en Europe, demande de la chaleur, et, si on le néglige par un temps extrêmement froid, il périt infailliblement. C'est un animal d'une propreté singulière; le mâle et la femelle prennent plaisir à se lécher et à se nettoyer l'un l'autre: ils montent aussi la garde alternativement, l'un fait le guet, pendant que l'autre dort. Ils multiplient beaucoup: on les nourrit communément de son et de végétaux succulens, mais ils boivent rarement. Leur voix est un grognement particulier, qui devient très-aigu quand il exprime la douleur.

L'AGOUTI.

L'agouti semble former une espèce mitoyenne entre le lièvre et la marmotte. L'espèce en est fort nombreuse

dans l'Amérique Méridionale, et on l'a nommé le lapin de ce continent, parce qu'il est de la grandeur de cet animal; il a cependant les oreilles plus courtes, le dos arqué et le poil comme des soies. Sa queue est aussi plus courte et entièrement dénuée de poil; il diffère du lièvre par le nombre des doigts de pieds. Quant au naturel, on ne sauroit trouver son semblable; il est vorace dans tous ses appétits et peu délicat dans le choix de sa nourriture. Il se retire dans les creux des arbres, il a la vue très-bonne, il est agile et susceptible d'être apprivoisé, et, lorsqu'une fois il l'est, rarement il redevient sauvage.

La femelle porte deux ou trois fois par an, allaite ses petits peu de temps et puis les laisse se pourvoir eux-mêmes; ils sont bientôt en état de chercher de quoi vivre. On tue beaucoup de ces animaux à cause de leur chair, qu'on dit être très-bonne quand elle est apprêtée: l'agouti s'échaude comme le cochon de lait. On le chasse souvent avec des chiens; mais le plus ordinairement, pour le faire sortir du creux des arbres, on brûle quelque substance et on fait entrer la fumée par l'ouverture. Pendant cette opération, le pauvre animal exprime sa frayeur par les cris les plus plaintifs, mais il ne quitte guères son trou qu'à la dernière extrémité. Quand il se sent à demi suffoqué, il descend, cherche à fuir pour se sauver, et, s'il voit ne pouvoir échapper, il se retourne sur les chasseurs, et se défend et des dents et des pattes, avec un acharnement qu'on n'attendroit guères d'un être aussi foible.

LE LEMING.

Cet animal extraordinaire, un des plus grands fléaux des contrées septentrionales de l'Europe, a la figure d'une souris,

souris, mais la queue plus courte, et la longueur de son corps est d'environ cinq pouces. Il a le poil fin, et diversement tacheté, suivant les différens individus : les yeux petits et noirs et les oreilles couchées en arrière.

Les lemings qu'on appelle aussi marmottes de Laponie, descendent périodiquement en foule des montagnes de la Scandinavie, et, comme un feu, ravagent toutes les productions de la terre par où ils passent. Dans ces migrations qui ont généralement lieu après de longues pluies, ils partent et voyagent communément en ordre et en corps, plusieurs millions dans une bande, marchant la nuit et se reposant le jour. Ils se rassemblent en nombre si prodigieux qu'on en voit fréquemment un mille carré tout couvert, et les bons Lapons ne peuvent s'ôter de l'esprit que c'est réellement une pluie tombée du ciel. Les malheureux habitans ont beau chercher à leur resister ou à les arrêter dans leur marche ; ces animaux, comme un torrent qui se déborde, emportent tout devant eux : quelque part qu'ils veuillent se porter, rien ne peut les en empêcher ; ils traversent à la nage rivières, lacs, grimpent et passent par-dessus les maisons, plutôt que de sortir de la ligne ou de déranger l'ordre de la marche, et sur la route ils dévorent tous les végétaux qu'ils rencontrent, ne laissant derrière eux qu'un affreux désert et que désolation.

Des ennemis aussi nombreux et aussi destructeurs auroient bientôt dépeuplé le pays qui les a vus naître, si la même voracité qui les porte à détruire les fruits de l'industrie, ne les forçoit à la fin à se dévorer les uns les autres. Après avoir commis des dégâts incroyables, ils se divisent quelquefois en deux armées et se livrent des combats à mort. On ne sait ce que deviennent les vain-

queurs ou les vaincus ; il est probable que, quand ils ne trouvent plus rien autre chose à manger, ils finissent par se dévorer les uns les autres, et, comme en se rendant tous en corps vers la mer ils sont poursuivis par de grosses bêtes de proie, ils perdent du monde, et les rangs s'éclaircissent toujours de plus en plus, jusqu'à ce que toute la troupe disparoisse ou périsse. Il en meurt quelquefois des quantités si prodigieuses que la putréfaction de leurs cadavres infecte l'air à la ronde, et occasionne des maladies terribles.

On n'a pas d'idée à quel point ces animaux multiplient : quoiqu'il y en ait des millions de condamnés à s'expatrier et infiniment plus encore de détruits dans leurs montagnes natales, tant par les bêtes de proie que par les Lapons qui en mangent la chair, on n'aperçoit point de diminution dans le nombre. Mais, heureusement pour le genre humaine, leurs migrations ne sont pas très-fréquentes et n'arrivent qu'une ou deux fois dans l'espace de vingt ans.

LA MARMOTTE.

La marmotte est à peu près de la taille du lièvre auquel elle ressemble par la forme de sa tête ; mais elle a les oreilles beaucoup plus courtes et la queue plus touffue ; son corps est couvert d'un long poil et par-dessous ce poil, est une fourrure fine et courte de différentes couleurs, communément d'un cendré jaunâtre.

Il y a des marmottes dans les Alpes ; on en trouve aussi en Pologne, dans une partie de la Tartarie, et, avec quelques différences spécifiques, en Afrique et en Amérique. La marmotte prise jeune s'apprivoise aisément ; on lui apprend à danser, à obéir à la voix de son maître

et

et à faire différens tours pour le divertir. La marmotte est généralement un animal très-innocent, et à l'exception des chiens pour lesquels elle a une antipathie mortelle, elle vit en bonne intelligence avec toutes les créatures pourvu qu'elles ne la provoquent pas.

Les marmottes mangent indifféremment de la viande, du pain, du fruit ou des végétaux ; mais elles sont singulièrement friandes de lait et de beurre : Quand on les irrite ou qu'on les effraie, elles jettent des cris perçans. Quoique propres dans leur robe, elles ont, surtout en été, une odeur désagréable : dès que le froid se fait sentir, elles préparent leur logement pour l'hiver qu'elles passent, comme la chauve-souris et le loir, dans un état d'engourdissement qui ne finit qu'au retour du printemps.

La marmotte ne produit qu'une fois par an, et les portées sont ordinairement de quatre ou cinq petits. Elle arrive bientôt à maturité ; sa vie conséquemment est assez courte et ne va guères au delà de neuf ou dix ans.

LE LOIR.

Il y a dans l'espèce de ce joli petit animal plusieurs variétés probablement produites par le climat ou par d'autres causes accidentelles, mais qui toutes ont les mêmes inclinations et les mêmes habitudes. Le loir vulgaire a les yeux d'un noir foncé, les oreilles rondes et nues, la queue longue de deux pouces et demi, le corps à peu près de la taille de la souris ordinaire, mais un peu plus gros et plus gras ; sa robe est d'un rouge brûlé, excepté sous la gorge où elle est blanche. Cette variété se trouve dans toutes les parties de l'Europe. C'est communément au fond d'un buisson épais que le loir place

son nid qu'il fait avec de la mousse ou des feuillages, et sa subsistance sont des noisettes qu'il mange, comme l'écureuil, dans une posture droite.

Aux approches de l'hiver, ces animaux font leurs magasins de noisettes, de fèves ou de glands, et dès qu'ils commencent à sentir un peu le froid, pour en tempérer les rigueurs, ils se mettent en boule et présentent ainsi à l'air le moins de surface possible. Cependant il arrive souvent que la chaleur du soleil ou le passage du froid au chaud ranime la circulation de leur sang presque glacé et les tire de leur engourdissement. Dans ces cas-là, comme ils ont leurs magasins sous la main, ils y puisent jusqu'à ce qu'ils retombent dans leur léthargie naturelle qui dure, pour l'ordinaire, environ cinq mois sur douze. La femelle ne porte qu'une fois par an et rarement elle fait plus de quatre ou cinq petits d'une portée.

LA SOURIS VULGAIRE.

Quoiqu'il y ait des souris de champs, des souris de jardins et des souris de bois qui ne diffèrent que très-peu les unes des autres, le petit animal timide, prudent, avisé, défiant, alerte et dispos que nous examinons ici, est absolument domestique. Peureuse par caractère, mais familière par necessité, la souris est un parasite qui suit l'homme partout. Elle ne quitte son trou que pour chercher à manger, et alors elle ne s'écarte guères plus loin que le besoin ne le demande. La souris élevée en cage conserve toute sa timidité naturelle, et, quoiqu'elle s'apprivoise jusqu'à certain point, jamais elle ne donne la moindre marque d'attachement à son bienfaiteur.

Il n'est point d'animal qui ait plus d'ennemis à redouter que la souris, et malgré cela nous ne voyons point de dimi-

diminution considérable dans la race, parce qu'elle multiplie excessivement. Aristote nous dit qu'ayant mis une souris dans un vaisseau à serrer du grain, il y trouva peu de temps après cent vingt souris, toutes provenues de la même mère.

LE RAT.

Le rat est de tous les petits quadrupèdes un des plus malfaisans, et l'homme, avec tout son art, ne sauroit venir à bout d'en extirper la race. Ce n'est pas seulement notre nourriture, notre boisson, nos habits et nos meubles qui sont la proie de cet animal; il fait encore de terribles dégâts parmi les jeunes volailles, les lapins et le gibier. Il percera le bois le plus dur, le mastic le mieux cimenté, et avec toutes les précautions ou toute l'habileté du monde, il n'y a pas moyen de se garantir entièrement de ses ravages. Le chat, la belette et le chien ont beau se liguer, pour ainsi dire, avec l'homme afin d'en diminuer le nombre, il trouve souvent moyen d'éluder leurs efforts réunis, continue toujours ses ravages et se fait extrêmement redouter.

Jusques vers le commencement de ce siècle, ce pays-ci étoit bien infecté de rats, mais d'une espèce innocente, en comparaison de ceux d'aujourd'hui. Notre petit rat noir qui a été remplacé par le rat de Norwège, n'étoit pas à beaucoup près si malfaisant que son rival; mais l'espèce en est presque éteinte. Telle est l'extrême férocité du gros rat de Norwège qu'il a presque totalement anéanti la race du rat indigène et qu'en prenant sa place il a substitué dans le pays un fléau mille fois plus redoutable.

On dit que le rat produit de quinze à trente petits à chaque portée et les portées sont fréquentes. Faut-il s'étonner

s'étonner après cela que le nombre en soit si prodigieux et que tous les moyens qu'on emploie pour le diminuer, ne remédient au mal que partiellement et pour un temps? Non-seulement il mord bien serré, mais sa morsure est dangereuse; et son intrépidité jointe à sa mine dégoûtante le rendent non-seulement un objet d'aversion, mais même de terreur pour bien des personnes. Les visites de l'innocente souris, quoiqu'on ne les demande pas, sont plutôt faites pour plaire que pour alarmer; mais il est peu de personnes qui n'éprouvent une sorte d'antipathie pour le rat et même qui ne le fuient, comme on fuiroit un serpent.

Ce furent les Européens qui les premiers introduisirent ces animaux en Amérique vers l'an 1544, et ils y sont déjà devenus le fléau de tout le continent. L'Amérique nous a prêté ses maux et nous, en lui faisant présent d'une peste comme le rat dont, avec toute la vigilance du monde, il n'est pas possible de se garantir, nous avons, en quelque sorte, balancé la somme du mal qu'elle nous a fait et nous sommes à peu près quittes. Le rat d'eau qui est une espèce différente du rat domestique, se nourrit principalement de grenouilles, de petits poissons, de racines et d'insectes, et lui-même devient quelquefois la proie du brochet.

L'ÉCUREUIL.

Les zoologistes distinguent plusieurs espèces d'écureuils, l'écureuil de Barbarie, l'écureuil de Ceylan, l'écureuil d'Abyssinie, l'écureuil de Bombay, l'écureuil roux, le gris, le noir, l'écureuil de la Baie d'Hudson, le varié, le blond, l'écureuil du Brésil, l'écureuil du Mexique, l'écureuil palmiste, l'écureuil à nez blanc, l'écureuil épileptique et l'écureuil

l'écureuil volant. Ces familles sont toutes distinctes les unes des autres; mais la description de l'écureuil vulgaire et celle de l'écureuil volant suffiront pour donner une idée générale de toute la race.

Tout le monde connoît l'écureuil vulgaire : c'est un petit animal vif, alerte et élégant. Il a les oreilles terminées par de longues touffes de poil, la queue longue et ombreuse, les jambes courtes et musclées, les ongles forts et pointus. La tête, le corps, la queue et les jambes sont d'un rougeâtre clair, le ventre et la poitrine sont blancs.

Ce joli petit animal mérite par son innocence et sa docilité la bienveillance et la protection de l'homme. Sa nourriture ordinaire sont des fruits, des noisettes et des glands dont il a soin d'amasser, en été et dans l'automne, une provision suffisante pour subsister l'hiver. Il loge dans les creux des arbres, et par les sauts qu'il s'amuse à faire de branches en branches, il est l'âme et l'enjouement du séjour des forêts et semble provoquer le chasseur, quoiqu'il sache généralement bien éluder ses poursuites.

Il n'y a point de quadrupèdes aussi complètement formés que l'écureuil pour grimper, et son agilité est extrême. Comme il aime beaucoup la chaleur, il se glissera dans la poche, dans la manche ou dans le sein du premier venu. Quand on l'agace, il mord assez serré; mais il s'en faut bien qu'il soit d'un naturel féroce.

L'ÉCUREUIL VOLANT.

On apporte souvent de ces petits animaux en Angleterre; ils ne sont pas si grands que l'écureuil vulgaire. Leur peau qui est très-douce, est ornée d'une superbe fourrure d'un brun foncé dans certaines parties du corps

et

et d'un gris léger dans d'autres. Ils ont une membrane latérale qui s'étend depuis les jambes de devant jusqu'à celles de derrière, et leur queue est couverte d'un long poil horizontalement disposé. Au moyen de l'extension de cette membrane, ils peuvent s'élancer d'un seul bond d'un arbre à un autre à la distance de vingt verges (soixante pieds).

L'écureuil volant est originaire de l'Amérique Septentrionale et de la Nouvelle Espagne; il s'en trouve aussi une variété en Laponie, en Pologne et en Russie. Il s'apprivoise aisément; mais il s'échappe à la première occasion qu'il en trouve, et quoiqu'il aime à jouer, il ne s'attache guères.

ORDRE V.—PECORA.

LE caractère des animaux de cet ordre qui renferme le chameau, le musc, le cerf, la chèvre, la brebis et le genre du bœuf, est d'avoir des dents incisives à la mâchoire inférieure, point à la supérieure et seulement cinq dents molaires aux deux mâchoires.

LE CHAMEAU.

Il y a dans l'espèce de cet animal très-utile deux variétés qu'on peut considérer l'une et l'autre comme une ressource essentielle pour les habitans des déserts brûlans de l'Afrique, de l'Arabie et autres contrées voisines des tropiques. L'une a deux bosses sur le dos: c'est le chameau; l'autre n'en a qu'une et c'est le dromadaire: il est plus

plus petit et moins fort que le chameau. Ces deux races cependant produisent ensemble, et les métis qui proviennent de ces races croisées, sont plus estimés que la race pure du dromadaire ou du chameau. La race du dromadaire est la plus nombreuse de beaucoup et se trouve dans une étendue de pays immense, au lieu que le chameau est très-rare, excepté dans le Turquestan et dans le Levant. Ni l'une ni l'autre ne peut subsister ni multiplier dans les climats variables du nord, et il semble que la Providence les ait destinés pour l'usage des pays où il n'y a point d'autres animaux propres à les remplacer et à faire leur service.

Le chameau a la tête petite, les oreilles courtes, le cou long et recourbé. Sa hauteur jusqu'à l'endroit le plus élevé de la bosse est d'environ six pieds et demi; le poil, sur les bosses, est brun, et roux cendré, sur les autres parties du corps. Il a la queue longue, le sabot petit, les pieds plats et fendus en dessus mais non séparés. Sur les jambes sont six callosités, et, outre les quatre estomacs qui se trouvent dans tous les quadrupèdes ruminans, il en a un cinquième qui lui sert comme de réservoir pour porter sa provision d'eau dans les déserts sablonneux et brûlans qu'il est obligé de traverser.

Il n'est pas une seule partie de cet animal qu'on ne fasse servir à quelque fin utile. Son lait, sa chair, son poil, son urine, jusqu'à sa fiente, l'homme tire parti de tout, d'une manière ou de l'autre. Cependant sa principale utilité consiste en ce qu'il sert de bête de charge dans les pays où il seroit impossible à tout autre quadrupède de subsister et de faire ce service. C'est par le moyen de cet utile animal que se fait le plus et le mieux le commerce en Turquie, en Perse, en Arabie, en Barbarie

barie et en Egypte. Il est capable non-seulement de porter de pesans fardeaux, mais encore de supporter très-long-temps la faim; joignez à cela qu'il fait beaucoup de chemin en peu de temps. Le chameau, pour tout dire en un mot, est le plus traitable et le plus précieux animal qn'on puisse trouver dans les climats chauds de l'ancien continent.

LE LAMA, OU GLAMA.

On a donné dans le nouveau monde le nom de chameau au lama; il ne se trouve que dans les montagnes qui s'étendent depuis la Nouvelle Espagne jusqu'au Détroit de Magellan. Il paroît que le Pérou est le pays où il réussit le mieux et où l'on fait le plus d'usage de ses services. C'est la seule bête de charge originaire du pays, que l'Amérique ait produite; mais il n'approche pas du chameau pour la force, la vîtesse et la grandeur. Cependant lorsqu'il est apprivoisé (car il y en a quantité de sauvages) il rend de très-grands services et ses services le font singulièrement apprécier tant par les anciens naturels du pays que par les Espagnols intrus, pour lesquels il est dans bien des cas une grande source de richesses.—Dans le fait, s'ils n'avoient le lama, il leur seroit impossible de transporter leurs marchandises et leur or d'un lieu à un autre. Il grimpe sur les rochers les plus escarpés, descend les plus affreux précipices, avec une charge d'environ cent livres pesant, et dans des endroits où son conducteur a peine à passer lui-même.

Le lama a environ trois pieds de hauteur; il a le cou long, la tête petite et il est de couleur blanche, noire ou brune. La portée de la femelle n'est que d'un petit, et il paroît que l'animal ne vit que douze ans.

LE

LE MUSC.

Quoique la drogue qui porte le nom de cet animal, fût depuis des siècles importée en Europe, et depuis long-temps renommée en médecine, il n'y a que peu d'années que nous connoissons assez exactement l'animal qui la donne.

Le musc n'a point de cornes ni de dents incisives à la mâchoire supérieure; mais il a de chaque côté une pétite défense longue d'environ deux pouces, saillante et visible. La longueur de son corps est d'environ trois pieds et demi, et celle de sa queue à peine d'un pouce. Son poil est remarquable par sa longueur et sa belle texture; il est bigarré depuis la racine en montant et terminé à la pointe par un gris d'ardoise; le ventre et la queue sont blanchâtres.

Le musc habite les royaumes de Thibet, de Tonquin et de Boutan. Il se plaît sur les montagnes plantées de pins et fuit les habitations des hommes. Il est extrêmement timide, et, quand il est poursuivi, il monte sur les rochers les plus inaccessibles. On en tue cependant grand nombre, à cause de la drogue qu'il porte et qui se trouve sous le ventre du mâle, dans une bourse à-peu-près de la grosseur d'un œuf de poule. Les chasseurs coupent cette poche et la ramassent pour la vendre.— Tavernier nous dit avoir acheté dans un seul voyage sept mille six cents soixante-treize bourses de musc; preuve qu'il doit y avoir un nombre étonnant et prodigieux de ces animaux. Les Tartares et les Russes en mangent la chair, quoiqu'elle ait une odeur extrêmement forte.

Les musces du Brésil, de l'Inde et de Guinée sont autant de différentes espèces de ce genre. Le musc de Guinée

Guinée n'a que dix pouces de long ; Linnæus l'a mis dans la famille des antilopes ou gazelles.

LE CAMÉLÉOPARD, OU LA GIRAFFE.

Linnæus place ce singulier animal dans le genre du cerf ; mais il diffère de tous les autres quadrupèdes par sa conformation. Il a quelque chose de la figure du cerf, de celle du chameau et même de celle du cheval. Ses jambes de devant ont près de deux fois la longueur de celles de derrière, en sorte que, quand il est debout, il ne ressemble pas mal à un chien assis. Il mesure dix-huit pieds en hauteur au train de devant ; mais, comme il ne se trouve que dans les déserts de l'Afrique, on n'en voit gueres en Europe !

Le caméléopard, malgré sa grande taille, est un animal timide, innocent et peu fait pour vivre en guerre. Plutôt que de se défendre, il fuit devant l'ennemi le plus foible ; il ne vit que de végétaux et, pour paître, il est obligé d'écarter considérablement les jambes, afin de pouvoir atteindre à terre. Son allure est une sorte de galop ; mais, quoiqu'il avance assez vîte, il galope de mauvaise grâce. Les Grecs lui ont donné le nom de *camelopardalis*, parce qu'ils ont cru qu'il provenait du chameau et du léopard. On lit dans l'histoire que Pompée en fit paroître jusqu'à dix à la fois dans un des amphithéâtres de Rome, mais il est probable qu'on n'en reverra jamais tant à la fois en Europe : il est même rare d'y en voir un seul.

L'ORIGNAL, OU L'ÉLAN.

L'orignal est originaire de la Nouvelle-Ecosse et du Canada : il s'en trouve une variété qu'on nomme élan, en

en Laponie, en Norwège, en Suède, en Russie, en Sibérie, et dans une partie de la Tartarie. Il ne sauroit vivre dans notre climat tempéré. Il n'y a pas long-temps qu'on voyoit dans le parc de Blenheim un orignal mâle et un orignal femelle. Ils parurent y faire très-bien pendant tout l'hiver ; mais dès que vinrent les chaleurs de l'été, ils dépérirent et moururent. Ce qui est pernicieux à la plupart des autres animaux, leur est essentiel pour vivre et pour se bien porter : le froid est leur élément, la chaleur est leur mort. En effet on remarque généralement que les animaux transportés des climats tempérés dans des pays plus au nord, sont moins affectés que ceux qu'on apporte des régions boréales dans celles du midi.

L'orignal est un animal d'une forme mal faite et d'une vilaine allure. Il est fort élevé sur ses jambes de devant ; il a le cou court, les cornes grosses et fort longues, unies en dedans et hérissées en dehors de rugosités aigues ; elles n'ont point d'andouillers. Il a une excrescence sous la gorge.

L'orignal a le train de devant fort élevé, et somme totale, c'est un animal massif et grossier ; mais ses dimensions ont été fort exagérées par quelques voyageurs, quoiqu'il ne fût pas difficile de constater le fait. Il est très-innocent et ne fait aucun mal, excepté quand on le blesse ou dans la saison du rut. En hiver, les Canadiens lui font la chasse et regardent sa chair comme très-légère et très-nutritive. Mais ce qu'il y a de plus délicat au goût des épicuriens, c'est le nez et la langue de l'animal.

La peau de l'élan fait un excellent cuir et l'on dit qu'elle est assez dure pour résister à une balle de mousquet. On

en

en regardoit autrefois la corne comme un spécifique contre l'épilepsie ; mais on ne s'en sert plus guères aujourd'hui et l'on a raison.

LE RENNE.

De tous les animaux des régions arctiques, le renne est le plus utile et le plus digne de notre attention. On en trouve en approchant du pôle, aussi loin que l'homme peut pénétrer, et il semble que la Providence l'ait uniquemennt destiné pour le service des naturels des régions boréales, puisqu'il ne peut exister sous un ciel plus doux.

Le renne, à lui seul, fournit aux plus pressans besoins des Groënlandois, des Lapons et autres habitans de la zone glaciale du nord. Il leur tient lieu de cheval en les traînant d'un lieu dans un autre, de vache, en leur donnant du lait, de brebis, en leur fournissant des vêtemens, en même temps que sa chair leur sert de nourriture et ses tendons à faire des cordes d'arbalêtres ; comme il n'y a point de fil dans le pays, on fend ces tendons qui en tiennent lieu. Les cornes du renne sont fort longues, mais menues saillantes et terminées par des empaumures. Sa hauteur, quand il a pris tout son accroissement, est d'environ quatre pieds et demi : il est très-fortement pris dans sa taille, a le poil épais et invariablement un cercle noir au tour des yeux. Son allure est plutôt un trot qu'un galop ; il le soutient long-temps sans paroître se fatiguer, surtout lorsqu'il est attelé à un traîneau sur la neige.

Le Lapon regarde le renne comme la principale source de ses richesses ; il y a des particuliers qui en ont jusqu'à mille

mille dans un seul troupeau. C'est vers la mi-Mai que ces animaux font leurs petits, et les femelles continuent de donner du lait jusques vers la mi-Octobre. Tous les matins et tous les soirs, durant cet intervalle, les pâtres les mènent à l'étable pour les traire et les reconduisent ensuite à la pâture. Mais en hiver on ne leur donne rien à manger, et leur principale nourriture est une espèce de mousse ou lichen que l'animal par un instinct naturel découvre sous la neige en y faisant un trou avec le pied.

Il y a deux espèces de rennes, les rennes sauvages et les rennes privés ; les rennes sauvages sont plus forts et plus méchans que les rennes privés. On préfère généralement l'espèce qui provient de leur mélange ; c'est pour avoir de cette espèce qu'on lâche souvent dans les bois une renne privée.

LE CERF, OU LA BICHE.

Le cerf est un animal qui a les cornes longues, droites et branchues avec des andouillers menus et terminés en pointe. Son pelage est généralement d'un brun rougeâtre, marqué d'un peu de noir au tour de la face, avec une lisière noire sur le derrière du cou et entre les deux épaules. Ce quadrupède se trouve dans les contrées au nord des quatre parties du monde, et il est assez généralement répandu en Europe. C'est un de ces animaux doux, tranquilles et innocens qui semblent faits pour embellir, pour animer la solitude des forêts et occuper, loin des visites de l'homme, les paisibles retraites de la nature. Le cerf, comme le reste des animaux de son genre, jette son bois tous les ans : c'est ce bois qui fournit ce précieux esprit volatil qu'on appelle corne de cerf. La

biche

biche porte un peu plus de huit mois. Dans le temps du rut, il est dangereux d'approcher du mâle. La chair n'en étant pas fort estimée, il est rare que l'homme le prenne, comme le daim, sous sa protection immédiate ; mais on le laisse courir dans les forêts et dans les chasses où il fait le plaisir et l'amusement des chasseurs du premier rang. On porte la vie du cerf à près de quarante ans. Il a l'œil bon, l'odorat exquis et l'oreille fine. Il paroît aimer la musique et n'avoir pas grand'peur de l'homme, à moins qu'il n'ait avec lui des chiens ou des armes ; il y en a qui quelquefois tiendront tête aux chiens et se défendront avec la dernière opiniâtreté. Il faut que son intrépidité dans le péril soit bien grande ; car Guillaume duc de Cumberland ayant fait enfermer un tigre et un cerf dans la même arène, le cerf se défendit avec tant de courage et de vigueur que l'animal féroce fut contraint de fuir.

LE DAIM.

Quoiqu'une espèce ne puisse être plus voisine d'une autre que l'espèce du daim ne l'est de celle du cerf, ils ont l'un pour l'autre la haine la plus invétérée ; ils ne s'associeront ni ne produiront jamais ensemble.

Les daims, dont le mâle s'appelle daim et la femelle daine, sont une espèce d'animaux bien connus et qu'on élève dans des parcs comme un objet de luxe ou pour son plaisir. Comme ils ont subi une sorte de domesticité, ils varient beaucoup en couleur et le climat ainsi que la nourriture influent d'une manière très-sensible sur leur taille aussi bien que sur le goût de leur chair. La venaison passe pour être meilleure en Angleterre que dans aucun autre pays, et il semble que nulle part on ne sait

sait mieux en apprécier les bonnes ou les mauvaises qualités. Il est vrai aussi que chez nous la dégustation des mets est réduite en science, et cette science de la bouche est une partie où l'on devient trop généralement habile, quoique ce soit peut être l'inverse pour les connoissances de l'esprit.

La daine porte huit mois et les portées ne sont ordinairement que d'un petit. C'est depuis le mois de Juillet jusqu'au mois d'Octobre que la venaison du daim est dans sa meilleure prise, et depuis Novembre jusqu'en Février celle de la daine est préférée : cependant la cuisse de la femelle n'est qu'un petit morceau et un morceau insipide en comparaison de celle du mâle.

LE CHEVREUIL.

Ce joli petit animal qui est le plus petit du genre du cerf, quoiqu'anciennement originaire de la principauté de Galles et du nord de l'Angleterre, ne se trouve plus aujourd'hui nulle part dans la Grande Bretagne, excepté dans les parties montagneuses de l'Ecosse. L'espèce en est cependant répandue dans tout le nord de l'Europe, en Tartarie, en Chine, et on en trouve, selon quelques-uns, dans l'Amérique Méridionale. Le chevreuil a environ trois pieds de longueur sur deux de hauteur, et son bois à peu près huit ou neuf pouces. La figure de cet animal est extrêmement élégante, et sa vîtesse égale à sa beauté. Sa robe est toujours propre, unie, lustrée, et, comme il se plaît dans l'air le plus pur, il ne fréquente que les lieux secs et élevés. Il bondit avec autant de grâce que d'agilité et il a un instinct, une finesse extraordinaire pour se dérober aux poursuites des chasseurs.

Ces animaux ne font point bande ensemble ; ils forment des familles séparées, le père, la mère, et les petits en font une et n'admettent aucun étranger dans leur communauté. Toutes les autres espèces de cerf sont inconstantes dans leurs amours ; mais le chevreuil n'abandonne jamais sa compagne, et les faons restent avec eux jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour former à eux-mêmes une société indépendante.

La femelle ne porte que cinq mois et demi, et sous ce rapport, le chevreuil semble se rapprocher de la chèvre. Lorsque la chevrette est près de mettre bas, elle se retire dans le plus fort des bois, et elle fait généralement deux petits à chaque portée.

L'ANTILOPE, OU LE GENRE DE LA GAZELLE.

Linnæus fait des gazelles une espèce du genre de la chèvre ; mais d'autres zoologistes les regardent comme une race distincte et en comptent quantités d'espèces. Voici leurs caractères distinctifs : elles ont les cornes en forme de cercles ou d'anneaux, de plus sillonnées longitudinalement par de petites stries depuis l'origine jusqu'à la pointe ; elles ont des bouquets de poil aux jambes de devant, un raie bigarrée qui règne le long des parties inférieures des côtés et trois bandes de poils blanchâtres sur la face interne de l'oreille. Elles ressemblent à la chèvre, en ce qu'elles ne jettent point leurs cornes ; d'un autre côté, elles ressemblent au chevreuil par l'élégance de leur forme, par les grâces et la légèreté de leurs mouvemens.

Ces animaux sont pour la plupart originaires de la zone torride, et ils y demeurent constamment confinés ou dans son

son voisinage. Il n'y en a cependant point du tout dans le nouveau monde; mais en Asie et en Afrique ils sont prodigieusement nombreux. On peut dire qu'en général toutes les gazelles dont nous ne pouvons décrire qu'un petit nombre d'espèces, sont des animaux actifs et élégans, remuans et timides, vigilans et vivaces, singulièrement légers, souples et dispos. Elles ont les yeux si brillans et en même temps si doux et si tendres, que, quand les Orientaux veulent faire compliment à leurs maîtresses sur leur beauté, ils comparent leurs beaux yeux à ceux de la gazelle. C'est d'une espèce de gazelle que vient le bezoar dont on faisoit autrefois tant de cas en médecine, à cause des propriétés qu'on lui attribuoit.

L'ANTILOPE, OU GAZELLE VULGAIRE.

Cet animal qui est originaire de Barbarie, n'est pas tout-à-fait si grand que le daim, mais il lui ressemble par toutes les proportions du corps. Il a les cornes droites, roulées en spirales et entourées presque jusqu'au bout d'anneaux prominens. Sa couleur est un brun mêlé d'un rouge noirâtre; le ventre et le dedans des cuisses sont blancs. La femelle n'a point de cornes.

L'ANTILOPE À PIEDS BLANCS, OU LE NIL-GAUT.

Cet animal, d'une élégance et d'une beauté singulière, a plus de quatre pieds de hauteur au train de devant, et à peu près autant, depuis l'encolure jusqu'à l'origine de la queue. Ses cornes sont courtes et un peu saillantes: il a une courte crinière noire qui va jusqu'à moitié du dos et, sur la partie antérieure du cou, une touffe de

longs poils, au-dessus de laquelle se trouve une grande tache blache; il en porte une autre sur le poitrail, une sur chacun des pieds de devant et deux sur chacun des pieds de derrière. La couleur du mâle est d'un gris foncé, et celle de la femelle d'un brun pâle.

Le nil-gaut se trouve dans l'intérieur de l'Indostan et, sous le règne d'Aurengzebe, on l'estimoit singulièrement pour le plaisir de la chasse; il n'est pas moins estimé aujourd'hui pour sa chair qu'on regarde comme un présent digne d'être fait à un prince.

On a quelquefois apporté en Angleterre des antilopes à pieds blancs, et, malgré la prodigieuse différence du climat, elles y ont multiplié. On en a vu un exemple dans le parc de Blenheim où l'on a gardé quelque temps une paire de ces antilopes dans un enclos séparé; mais comme elles donnoient de temps en temps des marques de férocité, on les a détruites de crainte qu'il n'arrivât quelque accident aux spectateurs imprudens et téméraires.

L'ANTILOPE, OU LA GAZELLE ROYALE.

Cet animal qu'on appelle aussi chevrotin, est peut-être le plus petit et le plus beau de tous les quadrupèdes à pieds fourchus, ses jambes ne sont gueres plus grosses qu'un tuyau de plume d'oie; sa hauteur est d'environ neuf pouces et sa longueur de quatorze. Sa forme est d'une délicatesse qui ne se rend point, et il a l'air d'un cerf en miniature.

La gazelle royale est native du Sénégal et des climats les plus chauds de l'Afrique. Son agilité est extrême; car, malgré sa petite taille, elle franchira un mur de douze

douze pieds de haut. Dans l'état de domesticité, elle devient amusante et familière ; mais elle est trop délicate pour vivre dans un climat plus froid que son pays natal.

LA CHÈVRE VULGAIRE.

La chèvre est un de ces animaux domestiques qu'on n'apprécie pas à leur juste valeur, uniquement par ce que la brebis l'emporte beaucoup sur elle. C'est ainsi que l'âne est peu estimé, parce que nous avons dans le cheval un serviteur plus utile.

La chèvre vulgaire se trouve dans presque toutes les parties du monde soit comme naturelle ou comme naturalisée. Elle supporte toutes sortes de températures et prospère, à ce qu'il paroît, dans tous les climats ; mais elle ne se trouvoit point originairement en Amérique. Elle varie extrêmement pour les couleurs et pour la taille, comme il arrive ordinairement à la plupart des animaux aussi prodigieusement dispersés et réduits depuis si long-temps à l'état de domesticité ; mais dans tous les pays elle suit le penchant qu'elle a naturellement à grimper, et paroît aimer les situations inaccessibles à d'autres animaux.

La chèvre cherche les lieux incultes et sauvages, les endroits escarpés et les précipices de préférence aux terres cultivées. Elle est folâtre, capricieuse et extrêmement lubrique ; dans les climats chauds, la femelle qui porte cinq mois, produit trois ou quatre chevreaux et cela deux fois par an.

Dans plusieurs cantons de l'Irlande, de l'Ecosse et de la principauté de Galles, les chèvres sont la principale propriété des pauvres gens. Le lait en est doux, nutritif et médicinal ; c'est une grande douceur et une res-

source salutaire pour les malades. Le chevreau passe, même au goût des épicuriens, pour un morceau délicat ; et la chair des vieilles chèvres, lorsqu'elle est assaisonnée comme il faut, est d'un goût assez agréable. La peau, le poil, les cornes, tout sert à des objets d'utilité, et, pour tout dire en un mot, chaque partie de cet animal a son usage particulier.

La chèvre étoit en grande vénération chez les anciens Egyptiens, et jamais ces payens ne l'immoloient dans leurs sacrifices, à cause que le dieu Pan étoit représenté avec les jambes et les pieds de cet animal. Il faut cependant excepter les Grecs qui la sacrifioient à cause des dégâts qu'elle faisoit dans les vignes. Cet animal que tout le monde connoît, renferme plusieurs espèces.

LE BOUQUETIN.

Le bouquetin qui est originaire du mont Krapach et des monts Pyrénées, du pays des Grisons, des Alpes Grisonnes et de divers cantons de l'Asie, a de grandes cornes noueuses, couchées en arrière et quelquefois de trois pieds de longueur, la tête petite, les yeux gros et le poil rude. Sa couleur est un brun foncé mêlé d'un peu de blanc, et le mâle porte une barbe noirâtre. Dans le temps du rut, les mâles font un bruit horrible ; les femelles se retirent à part au temps de gésine et cherchent le bord de quelques ruisseaux pour faire leurs petits. Comme ces animaux sont forts et intrépides, la chasse en est difficile et quelquefois dangereuse : Quand ils se sentent pressés, ils chercheront à précipiter du haut des rochers les chasseurs qui ne se tiennent pas sur leurs gardes. Lorsqu'ils ne voient plus d'autre ressource, ils s'élanceront

s'élanceront au fond des plus affreux précipices, et comme ils tombent sur leurs cornes, ils échappent sans se faire aucun mal.

LA CHÈVRE D'ANGORA.

Il paroît que cet animal ne se trouve que dans une étendue de terrain de deux ou trois journées de marche, aux environs d'Angora, de Beibazar et de Cougoa dans la Turquie Asiatique. Il est couvert d'un beau poil brun, noir ou blanc et fin comme de la soie; c'est ce poil qui fournit la principale matière de nos meilleurs camelots. Les chévriers sont extrêmement soigneux de leurs troupeaux, ils les peignent et les lavent fréquemment; ce qui rend leur poil si beau qu'on ne trouve son pareil dans aucune autre partie du monde.

LE MOUFLON.

Le mouflon qui est la *Capra ammon* de Linnæus, porte différens noms: il y en a qui prétendent que c'est la vraie brebis primitive, et dans le fait, il ressemble beaucoup plus au bélier qu'à aucun autre animal. On sait qu'il s'accouple avec la brebis domestique, et, quoique d'un naturel extrêmement sauvage, il conserve toutes les marques de la race primitive, excepté que sa robe est plutôt du poil que de la laine.

Le mâle et la femelle se ressemblent singulièrement dans cette espèce; seulement la femelle est beaucoup plus petite. Il y a des mâles dont les cornes mesurées dans toutes leurs circonvolutions ont jusqu'à deux aunes de longueur et c'est avec ces cornes qu'ils se battent avec acharnement et opiniâtreté contre d'autres béliers comme eux.

Le moufion est extrêmement léger à la course ; On en trouve dans les parties les plus incultes de la Grèce, de la Sardaigne et de la Corse ; il y en a aussi dans les déserts de la Tartarie.

LA BREBIS.

Le caractère distinctif de ce genre d'animaux est d'avoir les cornes creuses, courbées en arrière, entortillées et tordues, avec des rugosités à l'extérieur, d'avoir huit dents incisives à la mâchoire inférieure et de n'en point avoir à la supérieure.

Linnæus en compte trois espèces distinctes ; le bélier ou la brebis ordinaire, la brebis de Guinée et la brebis de Crète, outre plusieurs variétés telles que la brebis à large queue, la brebis à plus de deux cornes, la brebis à gros croupion et sans queue, et la brebis d'Afrique : comme on peut dire qu'elles sont toutes provenues de la race commune, nous ne décrirons que la brebis ordinaire.

La brebis, dans son état actuel de domesticité, est à la fois le plus utile des animaux, et celui qui a le moins de défense. Destituée de toutes les qualités nécessaires pour sa propre conservation, elle cherche à fuir et n'a point de vîtesse, elle voudroit défendre, elle n'en a ni le courage ni la force. Ses foibles efforts ne font que provoquer les insultes de ses ennemis ; un chien va mettre en déroute tout un troupeau, le poursuivre avec un plaisir dont la jouissance double, lorsqu'il voit toute cette multitude courir devant lui, et il l'attaque avec d'autant plus d'assurance qu'il s'attend bien à ne pas trouver la moindre résistance de sa part. En un mot la brebis ne trouve de sûreté qu'auprès de l'homme, et n'a de protection

tion à attendre que de la main qui, dans le principe, a servi à la dégrader.

La brebis, dans l'état de servitude, est non-seulement dépourvue de tout moyen de défense, mais elle paroît encore le plus innocent et le plus stupide des animaux. Rien dans sa physionomie qui annonce, le moins du monde, soit ruse ou courage, attachement ou réserve. Mieux on la nourrit, plus elle devient hébétée et indolente, et, dans le fait, toutes les variations qu'on a fait subir à cet animal, toutes les peines qu'on prend pour lui, tendent autant ou même plus à l'avantage de l'homme qu'au sien propre.

Dans plusieurs cantons des Alpes cependant et dans quelques provinces de France où toutes les nuits on fait parquer ces animaux pour les garantir du loup, les brebis se montrent dociles et obéissantes jusqu'à certain point à la voix du berger. Sur le déclin du soleil, il embouche son chalumeau et elles le suivent, prenant plaisir en apparence à sa musique pastorale et réalisant ainsi en quelque sorte ces anciennes scènes d'Arcadie si pompeusement décrites et auxquelles l'âme sensible ne peut guères réfléchir sans éprouver une sorte de plaisir qui tient de l'enthousiasme.

Il ne paroît pas que nos ancêtres les Bretons se soient beaucoup appliqués à la culture des brebis ; mais à force de persévérance et de soins pendant une longue suite de siècles, on est parvenu dans cette île à en porter la race au plus haut degré de perfection, et excepté l'Espagne dont les brébis l'emportent sur les nôtres pour la finesse de la toison, parce que le climat y est plus chaud et qu'elles y trouvent des pâturages plus convenables, il n'est point de pays où la race de ces précieux animaux

soit meilleure qu'en Angleterre. Nous en avons plusieurs variétés distinguées l'une par sa taille, l'autre par la finesse de sa laine, et une troisième par la délicatesse de sa chair. Il s'en trouve non-seulement dans les grandes divisions de l'île, mais encore dans presque tous les comtés, une variété particulière dont le judicieux mélange est avantageux tout à la fois et au public et au particulier qui en élève.

LE BŒUF, OU LE GENRE DE LA VACHE.

Le caractère de ce genre d'animaux est d'avoir huit dents incisives à la mâchoire inférieure, neuf à la supérieure, la peau, pendante le long de la partie inférieure du cou et les cornes courbées latéralement en dehors.

On peut dire que la vache est de tous les animaux domestiques celui qui procure le plus universellement des douceurs et des ressources à l'homme. Il n'est guères donné qu'aux riches d'avoir des chevaux; les brebis ne s'élèvent qu'en troupeaux et ces troupeaux demandent un berger, mais la vache est plus particulièrement l'avoir, le trésor du pauvre et c'est-là principalement ce qui le fait vivre. Les plus fortunés d'entre nos paysans n'ont pour tout bien qu'un de ces utiles animaux, et encore en est-il beaucoup qui n'en sont guères propriétaires que de nom. Ils peuvent à la vérité disposer du rebut du lait, voilà leur part; mais le beurre et le fromage sont préparés pour d'autres tables, et, quant à la chair, ils n'y ont aucune prétention.

Dans les pays où la simplicité des mœurs s'est conservée et où le luxe et l'avarice n'ont pas étouffé les sentimens d'humanité, la vache est d'une utilité plus générale; mais en Angleterre le monopole sur les terres

empêche des milliers d'individus du bas peuple de pouvoir nourrir cet excellent animal, et il n'y a pas jusqu'à son lait qui ne soit un article qu'il leur est impossible de se procurer chez les riches fermiers, même pour de l'argent.

Le climat et les pâturages de cette île conviennent admirablement à un tempérament délicat comme celui de la vache ; elle aime à paître dans des pâturages gras et élevés ; elle trouve dans ce pays de quoi satisfaire amplement son goût. Aussi y devient-elle d'une grandeur prodigieuse et y donne-t-elle du lait abondamment.

Il paroît que la vache est plus sujette qu'aucun autre quadrupède aux variations produites par le climat et la nourriture. Dans le peu d'espace qu'occupent les îles Britanniques, les différentes variétés produites parmi ces animaux par la richesse ou par la pauvreté du sol, sont faciles à connoître. C'est un fait que, dans toutes les parties du monde, la vache est plus ou moins grande selon qu'elle est mieux ou moins bien nourrie. Ainsi l'Afrique est remarquable à la fois par le plus grand et le plus petit bétail qu'il y ait dans cette espèce. C'est à la même cause qu'il faut attribuer les mêmes effets dans l'Inde, en Pologne et dans plusieurs autres pays. Chez les Tartares Eluthes dont les pâturages sont gras et abondans ; la vache acquiert une taille si prodigieuse qu'un homme grand a peine à atteindre à l'enfourchure de ses épaules : en France au contraire où elle n'est pas nourrie grassement, elle dégénère beaucoup, et n'est que d'un très-mince rapport pour le lait et pour la chair. Ce quadrupède varie cependant moins pour la taille que dans la forme, dans son poil et dans ses cornes : ces variations ont effectivement paru si extraordinaires dans plusieurs

qu'on les a regardées comme des espèces différentes. Cependant la vache domestique et la vache sauvage, la vache d'Europe et la vache d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, le bonasus, l'aurochs, le bison et le zébu, tous proviennent de la même souche, et la preuve certaine de cela, c'est qu'ils s'accouplent et propagent ensemble. Il ne faut qu'un petit nombre de générations pour faire disparoître les différences qu'il peut y avoir entre eux ; le bison paroît néanmoins différer si essentiellement de la vache commune qu'il mérite une description particulière que nous donnerons dans un chapitre à part.

La vache porte neuf mois et il est très-rare qu'elle fasse plus d'un veau d'une portée. Chaque partie de cet animal a son utilité particulière dans l'économie domestique, dans le commerce ou dans les manufactures. Le bœuf est aussi à bien des égards préférable au cheval pour la culture des terres. Il coûte moins à nourrir, n'est pas si sujet aux maladies, et, quand il est hors d'état de servir, sa chair, pourvu qu'il soit bien engraissé, n'est pas moins bonne, quoiqu'on l'ait fait travailler auparavant ; elle n'en est au contraire que meilleure.

LE BISON.

Le bison est incontestablement une variété de l'espèce de la vache, qui diffère du reste par une bosse qu'il a entre les épaules. Ces animaux, comme la vache domestique, varient prodigieusement pour la taille et par d'autres caractères particuliers. Du reste ils ont en général une forte crinière, de longs poils, une barbe sous le menton, la tête petite, les yeux enflammés, le regard furieux et menaçant, les cornes placées loin l'une de l'autre.

Le

Le bison se trouve dans toutes les parties méridionales tant de l'ancien que du nouveau monde. On peut l'apprivoiser, et dans l'état de domesticité, il devient plus docile et s'attache plus que la vache ordinaire. Cependant dans ses pâturages naturels c'est un animal féroce et dangereux ; est-il une fois dompté ? on peut le dresser pour la guerre, comme cela se pratique quelquefois chez les Hottentots.

Le bison d'Amérique diffère en bien des choses de celui de l'ancien continent. Il a les cornes plus courtes ; le poil qui lui sort d'entre les cornes, lui tombe sur les yeux et lui donne un air effroyable. La bosse est couverte d'un long poil rougeâtre, et le reste du corps d'une sorte de laine noire qui est fort estimée.

LE BUFFLE.

Il y a entre le buffle et le bœuf ordinaire une ressemblance très-frappante, tant pour la figure que pour le naturel, et cependant il n'y a pas deux quadrupèdes plus distincts ou qui aient plus d'aversion l'un pour l'autre. Ils forment incontestablement deux espèces, quoiqu'ils se ressemblent infiniment plus que le bison et la vache qui, comme on sait, s'accouplent ensemble.

Il n'y a pas moins de variations dans le buffle que dans le bœuf, pour la taille et pour la forme : cependant les buffles sont généralement beaucoup plus grands, et dans l'état sauvage beaucoup plus à craindre ; très-souvent ils attaquent les voyageurs, leur donnent des coups de cornes terribles, les écrasent ensuite sous leurs pieds et les mettent par lambeaux d'une manière qui fait horreur. On chasse le buffle pour sa chair et pour sa peau ; mais sa chair ne vaut pas à beaucoup près celle du bœuf.

Quoique

Quoique ce soit particulièrement dans la zone torride que se trouvent ces animaux, on en élève cependant en Europe, surtout en Italie où il paroît qu'on les a introduits vers l'an 600. On dit qu'il y en a encore de sauvages dans la Pouille et qu'ils y deviennent du double plus grands que nos plus forts bœufs.

Le buffle comparé à la vache est d'une forme plus grossière et plus brute ; il a l'air plus sauvage et porte la tête plus près de terre ; ses membres sont moins charnus et sa queue n'est pas si bien garnie de poil. Il a le corps plus épais et plus ramassé, les jambes plus hautes, la tête plus petite, les cornes plus comprimées, la peau moins velue. La chair n'en est pas non plus si bonne ni le lait si nutritif, quoiqu'assez abondant. En un mot, ce qu'il y a de meilleur dans l'animal, c'est le cuir qui est vanté avec juste raison, pour sa douceur, pour son épaisseur et son impénétrabilité.

ORDRE VI.—BELLUÆ.

LE caractère distinctif des animaux de cet ordre est d'avoir les dents incisives tronquées et obtuses, d'avoir de la corne aux pieds et de vivre de végétaux. Le genre du cheval, l'hippopotame, le cochon et le rhinocéros composent l'ordre des *belluæ*.

LE CHEVAL.

Le cheval est le plus beau de tous les quadrupèdes, et, après le chien et l'éléphant, le plus docile et celui qui s'attache

s'attache le plus. La noblesse de sa forme, l'aisance et les grâces de son port, sa force et par-dessus tout sa souplesse, son activité et l'utilité dont il est à l'homme, en font un objet spécialement digne de notre attachement, de notre curiosité, de nos soins, et doivent nous le faire envisager comme un animal dont le bien-être et le nôtre sont en quelque sorte liés ensemble. Cependant, si parfois il est choyé, bien nourri, caressé et attentivement soigné, le plus souvent, il est maltraité lors même qu'il est jeune et vigoureux et, lorsqu'une fois il est vieux et hors de combat, il est indignement abandonné.

Après avoir usé ses forces à porter sur les routes ou dans les chasses un maître dénaturé ou un écervelé, il est quelquefois condamné à faire le reste de ses jours un vil et indigne métier dont il n'est plus désormais capable, et on le laisse succomber sous le poids des années et de l'oppression. Il est cependant certain que l'humanité envers un serviteur aussi fidèle est plutôt une justice qu'une grâce, et quiconque est capable de manquer à ce devoir essentiel à l'égard de l'animal qui a longtemps servi à ses plaisirs ou à ses commodités, ne sera probablement pas fort scrupuleux sur les engagemens plus sacrés que lui imposent les liens du sang et ceux qui doivent l'attacher à sa patrie.

Pour se former de ce noble animal une idée exacte, ce n'est pas dans l'état de domesticité qu'il faut le voir, quelque beau qu'il paroisse, mais dans ces plaines sauvages et immenses où, sans gêne et sans contrainte, il erre en cheval libre, et où il se joue dans tout le luxe de la pure et simple nature. Qu'on le contemple dans certaines parties de l'Afrique, où un printemps toujours nouveau lui fournit une verdure continuelle, où la délicieuse chaleur du ciel

ajoute

ajoute encore à son ardeur naturelle; c'est là qu'il paroît dans toute sa grandeur. Là, ses ennemis sont en petit nombre, et dans le peu qu'il en a, la plupart ne sont pas en état de se mesurer avec lui: cependant il cherche sa sûreté en société, et ces animaux se réunissent en bandes, non pour attaquer, mais pour se défendre.

Quoique le cheval se trouve dans presque tous les pays et qu'il soit aujourd'hui parfaitement naturalisé en Amérique où il n'étoit pas indigène, il est évident que les climats froids ne conviennent pas à son tempérament; car il y devient non-seulement difforme mais de petite taille. C'est principalement dans les climats chauds ou tempérés que toutes les beautés de sa forme et l'énergie de son caractère se développent en plein. Il y a long-temps que les chevaux sauvages d'Arabie sont renommés partout comme les plus beaux coursiers, les plus vigoureux, les plus vîtes et ceux qui résistent le plus, et les naturels usent de toutes sortes de stratagèmes pour les attraper. Ils sont un peu plus petits que ceux qu'on élève en domesticité: leur couleur est brune, ils ont la crinière et la queue très-courtes, le poil noir et peluché. Un étranger ne sauroit se faire une idée juste de leur vîtesse, et le prix qu'y attachent non-seulement les naturels du pays mais les princes et les grands de l'Europe, fait que le nombre de ces chevaux sauvages diminue peu à peu, et que probablement la race s'en éteindra par la suite des temps.

Après le cheval Arabe, le plus estimé, c'est le barbe qui provient de la même souche, et, après le barbe, c'est le genet d'Espagne. On s'est donné dans toutes les contrées de l'Europe bien des peines pour cultiver la race des chevaux, et l'Angleterre est celle qui a le mieux réussi pour ceux qui sont destinés à la chasse, au labourage, à la guerre

la guerre ou à la course. Le dernier considéré sous ce seul point de vue est peut-être le plus inutile de l'espèce et celui qui mérite le moins l'encouragement d'un peuple qui considère les mœurs comme supérieures à un amusement insipide et barbare.

Les chevaux, dans ce pays-ci, sont vraiment multipliés à un tel point qu'ils y sont devenus plus nuisibles qu'utiles. Le nombre des chevaux de plaisir ou de luxe consomme une si grande portion du produit des terres qu'il en résulte un tort considérable pour la nation. Leur usage ne se borne plus, comme autrefois, à l'homme opulent, au fermier, à l'hôtelier, au loueur de carosses ou au voiturier ; vous ne trouverez pas aujourd'hui le plus petit bourgeois qui n'ait la manie de s'en donner un ou plusieurs dont l'entretien dispendieux ne lui devient pas moins préjudiciable à lui-même qu'au public. Nous lisons cependant dans l'histoire que, sous le règne d'Elisabeth, on ne put pas dans toute l'Angleterre trouver deux mille chevaux pour monter un corps de cavalerie. Que les choses ont changé depuis ce temps-là ! et quelle conséquence n'en est-il pas résulté pour les pauvres ? La taxe même la plus politique et la plus économique qu'on ait jamais imposée, n'a pas empêché d'en avoir ou d'en élever à peu près le même nombre. Le plaisir d'en avoir plusieurs et le luxe font qu'on ne regarde point à la dépense quand il s'agit de satisfaire son goût, et que tous les sacrifices possibles sont comptés pour rien.

Nous ne prétendons point ici faire le procès au plus utile et aux plus généreux des animaux, mais bien à ceux qui le gardent sans aucun objet d'utilité, et conséquemment diminuent ou font renchérir des denrées dont il seroit plus naturel que l'espèce humaine profitât.

Le

Le cheval, comme étant un animal martial, a été dédié au dieu de la guerre. Les Perses, les Arméniens et les Massagètes sacrifioient des chevaux au soleil. Les Suéres, au rapport de Tacite, entretenoient des chevaux blancs dans les bois sacrés aux dépens du public et en tiroient des augures. La vue d'un cheval, selon le poëte Virgile, étoit généralement regardée comme un présage de guerre.

L'ÂNE.

Au premier coup d'œil qu'on jette sur cet animal, on seroit tenté de croire qu'il n'a fait qu'une seule et même espèce avec le cheval, dont il a seulement un peu dégénéré. Cependant ils sont parfaitement distincts; car quoiqu'ils produisent ensemble, le mulet qui en provient, est stérile: décret primitif de la nature, pour conserver l'unité de forme et les distinctions d'espèces.

Quelque ressemblance qu'il puisse y avoir pour l'extérieur entre l'âne et le cheval, il est certain que la différence est extrême pour le naturel, le tempérament et les habitudes. Ils ont généralement une aversion marquée l'un pour l'autre; du moins le cheval noble et fier ne manque guères de témoigner une sorte de dédain à l'approche de l'humble et patient baudet.

En Afrique et dans quelques autres pays, l'onagre ou l'âne sauvage est presque aussi beau que le zèbre, et, quand il est en troupe, il ne redoute point l'homme et n'y fait même pas attention; mais, dans l'état de domesticité, nous voyons cet animal devenir un esclave vil et rampant, maltraité par toutes sortes de petits tyrans et généralement jetté au hazard pour chercher, comme il pourra, la triste nourriture qu'il lui faut. L'âne est communément le serviteur du pauvre et participe conséquemment

ment à toutes les misères de son état. Jusques-là on ne pourroit pas dire grand chose à son maître, parce qu'il ne sauroit qu'y faire; mais la pauvre bête tombe souvent entre les mains de gens brutaux ou sans principes, et ces monstres dénaturés la traitent avec une cruauté souverainement déshonorante pour la nature humaine. Ses fidèles services sont payés par des insultes; quand il a fait de son mieux, on l'assomme de coups, et l'on a vu un ivrogne, après avoir excédé son âne de travail, jouer à croix ou pile avec un camarade, pour décider s'il sacrifieroit quelques liards pour lui acheter de quoi manger, ou s'il les emploieroit en un verre de genièvre pour lui-même*.

Il paroît que l'âne est originairement venu d'Arabie et du Levant; la race s'en est répandue par degrés dans des pays plus froids. Il paroît qu'il n'y en avoit presque point en Angleterre sous le règne d'Elisabeth; cependant ils y étoient connus au moins quatre cents ans auparavant. Aujourd'hui il y en a très-peu en Ecosse, et l'on ne voit pas qu'ils soient encore parvenus en Norwège. La race de ceux d'Espagne est beaucoup plus estimée que toute autre, et les mulets qui en proviennent, ont plusieurs bonnes qualités qui n'appartiennent pas exclusivement au cheval ou à l'âne.

On fait servir la peau de cet animal à différens usages d'utilité. L'ânesse porte environ onze mois; son lait est justement et singulièrement estimé comme un restaurant et un fortifiant.

LE ZÈBRE.

Soit qu'on considère la symétrie de la forme ou la beauté des couleurs, le zèbre est peut-être le plus élégant

* Ce fait est rapporté sur l'autorité du docteur Percival qui l'a vu de ses propres yeux.

de

de tous les quadrupèdes : il a la figure et les grâces du cheval avec la légèreté du cerf.

Le zèbre est plus petit que le cheval et, dans son contour général, il ressemble assez à l'âne ; mais il n'y a pas deux créatures qui aient plus d'éloignement l'une pour l'autre, et, malgré toutes les tentatives qu'on a faites, ils n'ont jamais voulu s'unir. Les couleurs de ce quadrupède sont singulièrement belles : tout son corps est rayé de lignes régulières, alternativement blanches et brunes dans le mâle, blanches et noires dans la femelle. En un mot, il est impossible de considérer cet animal, sans l'admirer, ou de réfléchir, sans regret, à la difficulté de se le procurer et de l'apprivoiser. Nous avons ouï-dire qu'on en avoit autrefois mis un attelage au carosse du Roi de Portugal, mais qu'on n'avoit jamais pu leur faire perdre leur férocité naturelle ni leur esprit d'indépendance ; de sorte qu'il paroît que le zèbre, malgré tout l'art de l'homme, ne peut être parfaitement apprivoisé ni compté parmi nos bêtes de trait ou de charge.

C'est particulièrement dans les contrées méridionales de l'Afrique que se trouve le zèbre, et l'on en voit quelquefois des troupeaux entiers paître dans ces vastes plaines qui sont situées au nord du Cap de Bonne-Espérance. Leur vigilance toutefois est poussée si loin qu'ils ne laissent rien approcher d'eux, et telle est leur légèreté qu'en peu de temps ils laissent bien loin en arrière tout ce qui les poursuit.

L'HIPPOPOTAME, OU LE CHEVAL DE RIVIÈRE.

L'hippopotame est un gros et formidable animal qui, pour la taille, ne le cède qu'à l'éléphant. Un mâle parvenu à son entier accroissement aura dix-sept pieds de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de

de la queue, sept pieds de hauteur et quinze de circonférence. Il a la tête énormément grosse et les mâchoires longues de plus de deux pieds. Il est d'une couleur un peu claire, et il a sur le corps quelques poils clair-semés qui, au premier coup d'œil, sont à peine perceptibles. Quoiqu'amphibie, il est quadrisulée, il n'a point les doigts de pieds joints par des membranes, et toute sa figure indique une sorte d'animal mi-parti entre bœuf et cochon. Sa voix tient aussi un peu du mugissement de l'un et du grognement de l'autre.

Ce quadrupède qu'on croit être le béhémot de l'Ecriture réside principalement au fond des grandes rivières et des lacs de l'Afrique, depuis le Niger jusqu'au Cap de Bonne Espérance. On en trouve aussi dans la Haute Egypte, dans les lacs et dans les marais d'Ethiopie. Comme il aime ses aises, rarement il fait usage de sa force, à moins que ce ne soit pour se défendre ou lorsqu'il est pressé de la faim. Si le poisson qui fait sa nourriture ordinaire, vient à lui manquer, il sort du fond des eaux, va à terre manger les productions sauvages de la terre ou celles de l'agriculture, qu'il a dévorées en un instant. C'est en vain que les naturels cherchent à s'opposer à ses incursions : il a la peau si forte et si épaisse qu'elle résiste aux coups de sabre, encore qu'elle ne soit pas impénétrable à la balle du mousquet, et pour peu qu'il se sente blessé, il entre dans une fureur terrible contre ses ennemis. Cependant sa ressource ordinaire est de se jeter à l'eau, dès qu'il voit du danger, et là, dans son élément naturel, il déploie toute sa force et tout son courage. " J'ai vu," dit un voyageur, " un de ces animaux " ouvrir la gueule, prendre un bateau avec ses dents, " le mordre et le couler à fond. Je l'ai vu dans une

" autre

" autre circonstance se mettre sous une de nos chaloupes, " la soulever avec son dos et la renverser avec six hommes " qui étoient dedans."

La femelle fait toujours ses petits à terre et rarement plus d'un d'une portée. Ces femelles vivent en familles, et chaque mâle en a plusieurs sous sa protection. On prétend que la chair des jeunes est excellente, et les nègres, qui, pour le dire en passant, n'ont pas le goût très-délicat, ne jettent jamais celle des vieux. Bélon prétend que l'hippopotame peut s'apprivoiser, et il en cite un qui étoit si bien privé, que son gardien le laissoit sortir de son étable et lui donnoit à manger, sans qu'il cherchât à faire le moindre mal.

LE GENRE DU COCHON.

Les animaux de ce genre semblent réunir tous les caractères qui servent à en distinguer d'autres. Ils ressemblent au cheval par le nombre des dents, par la longueur de la tête et en ce qu'ils n'ont qu'un estomac ; ils ressemblent à la vache par leurs pieds fourchus et par la position de leurs intestins ; ils ressemblent aux animaux qui ont des griffes, par leur appétit pour la chair et par leur nombreuse progéniture.

LE SANGLIER.

Le sanglier qu'on peut regarder comme la souche de nos cochons domestiques, n'est point du tout cet animal malpropre et dégradé que nous avons constamment sous les yeux. Il est beaucoup plus petit que le cochon domestique, mais en même temps plus fort et plus intrépide. Il se défend des hommes et des chiens, se retourne contre eux, et dans les retraites qu'il occupe, il n'est guères d'habitans des forêts qu'il redoute. Sa couleur est toujours un gris de fer tirant sur le noir ; il a le boutoir plus

plus allongé que le groin du cochon ordinaire et les oreilles plus courtes. Ses défenses sont très-formidables ; il est sauvage et féroce dans toutes ses habitudes.

La chasse du sanglier est un amusement favori en Allemagne, en Pologne, &c. et la chair en est fort estimée, quand elle est apprêtée comme il faut. Le sanglier se trouve dans presque tous les pays du monde ; mais il y a long-temps que la race en est éteinte en Angleterre, quoique, sous Guillaume le Normand, il fut défendu, sous peine de perdre les yeux, d'en tuer un seul.

LE COCHON DOMESTIQUE.

Il seroit inutile de se mettre en frais pour donner la description d'un animal aussi bien connu. Dans l'état de domesticité, le cochon est évidemment le plus immonde et le plus malpropre de tous les quadrupèdes ; il ne laisse pourtant pas d'avoir le goût fin et, dans un sens, il est fort délicat sur le choix de sa nourriture. Il est vrai qu'il se jette sur les ordures les plus dégoûtantes ; mais ce n'est que quand il ne peut trouver d'alimens plus conformes à son goût.

Le cochon est un des animaux les plus prolifiques qu'il y ait au monde et un des plus universellement répandus. On en trouve des variétés dans tous les climats, excepté dans la zone glaciale, et quelque différence que la nature de leurs alimens et d'autres causes locales aient pu mettre dans leur figure, toutes les races produisent ensemble et s'accommodent fort bien de tous les climats tempérés. Dans les pays civilisés, le cochon est une des grandes ressources des pauvres, et dans les Iles de la Mer du Sud, que nos marins ont découvertes ou visitées, c'est presque le seul animal dont ces grossiers insulaires se nourrissent. La chair en est bonne, dit Linnæus, pour des personnes d'un

d'un tempérament robuste et pour ceux qui font habituellement beaucoup d'exercice; mais elle ne convient pas aux personnes sédentaires, aux gens de cabinet, ni surtout au sortir d'une maladie.

LE PÉCARI, OU LE TAJACU.

Le pécari est de toutes les espèces celle qui ressemble le plus au cochon par la figure extérieure; cependant il en diffère extrêmement: il a moins de corpulence, les jambes plus courtes, les soies plus fortes et la queue lui couvre à peine le derrière. Il y a cependant un autre caractère qui le distingue encore plus essentiellement de ce quadrupède; c'est qu'il a sur le dos une espèce de bourse qui ne ressemble pas mal au nombril de certains animaux, et d'où découle une humeur ichoreuse d'une odeur très-désagréable.

Ce singulier animal est de couleur grisâtre; ses soies sont variées de noir et de blanc; le ventre est presque dénué de poil, mais les soies, en approchant de l'épine du dos, deviennent plus longues et ont près de cinq pouces.

Le pécari est originaire de l'Amérique Méridionale où l'on en trouve des centaines dans une seule bande. Il multiplie prodigieusement et, dans l'état de nature, il défend ses petits avec beaucoup de courage. Quoiqu'on puisse apprivoiser le pécari, on ne sauroit en faire un animal docile, mais il demeurera éternellement dans une espèce de stupidité, sans témoigner d'attachement et sans faire aucun mal. Il refuse de s'unir avec le cochon domestique, et paroît incapable de supporter les variations et les rigueurs de notre température.

LE CABIAÏ, OU LE CAPIBARA.

Le cabiaï qu'on nomme aussi cochon d'eau, est originaire du même pays que le pécari. Il a généralement la

la figure d'un cochon de deux ans ; mais il a le groin fendu comme le museau d'un lièvre avec de fortes et d'épaisses moustaches. Il est sans queue ; il a comme des membranes aux pieds ; ce qui lui donne la facilité de nager, exercice qu'il aime singulièrement. Il vit indifféremment de poissons, de chair et de végétaux, et, lorsqu'il est effrayé, son cri ressemble plus à celui d'un âne qu'au grognement d'un cochon. Quand il est poursuivi, il se plonge au fond de l'eau où il reste si longtemps qu'il lasse souvent la patience du chasseur, avant de reparoître. La chair en est grasse et tendre, mais elle a un goût de poisson que bien de gens n'aiment pas. Il s'apprivoise aisément, et alors il donne quelques signes d'attachement à celui qui le soigne.

LE BABIROUESSA, OU COCHON D'INDE.

Quoique le babirouessa soit mis dans le genre du cochon, il n'a ni le poil, ni les soies, ni la tête, ni la taille, ni la queue de ce quadrupède. Sa figure ressemble généralement plus à celle d'un cerf et l'on prendroit son poil qui est de couleur grisâtre plutôt pour de la laine que pour des soies. Il a aussi quatre énormes défenses qui lui sortent des mâchoires : les deux de la mâchoire supérieure s'élèvent comme des cornes, et se recourbent en arrière, de sorte que la pointe est tournée vers les yeux de l'animal.

Ces énormes défenses sont d'un très-bel ivoire et donnent à l'animal un air très-formidable ; cependant il est moins féroce que le sanglier. Ces animaux vont en troupe, ont une odeur forte, et, quand on les poursuit, ils grognent d'une manière effroyable, se retournant souvent contre les chiens et les blessant avec les défenses de la mâchoire inférieure. Ils ont l'odorat très-fin et sont extrêmement légers à la course : quand ils voient du danger, ils courent se jetter à la mer ou dans des

rivières, où ils nagent et plongent alternativement, jusqu'à ce qu'ils aient gagné un lieu sûr.

Le babirouessa s'y prend bien singulièrement pour dormir : il s'accroche à une branche d'arbre avec une défense de la mâchoire supérieure et laisse ensuite tout son corps pendre à l'aise. Il passera toute la nuit dans cette posture, suspendu par une seule dent, à l'abri de toute attaque.

Il paroît qu'il se nourrit principalement de feuilles d'arbres et de végétaux ; il fuit les lieux habités par les hommes et ne fait aucun mal, à moins qu'il n'y soit forcé pour sa propre défense. Cet animal est très-commun dans l'île de Bornéo, à laquelle on croyoit ci-devant qu'il étoit particulier ; mais on sait aujourd'hui qu'il se trouve dans plusieurs autres parties de l'Asie et de l'Afrique.

LE RHINOCÉROS.

Il y a deux variétés dans le rhinocéros, l'une qui a seulement une corne sur le nez, et l'autre deux. Après l'éléphant, c'est le plus puissant des quadrupèdes et celui qui a le plus de corpulence, si l'on en excepte l'hippopotame. Il a communément douze pieds de longueur, six ou sept pieds de hauteur et la circonférence du corps est à peu près égale à sa longueur.

Cependant, excepté la force, la nature n'a doué le rhinocéros d'aucune qualité qui le mette au-dessus de la classe ordinaire des quadrupèdes ; sa principale ressource consiste dans sa lèvre mobile et dans l'arme offensive qu'il porte sur le nez et qui n'appartient qu'à lui. Elle forme dans le fait un très-formidable instrument d'attaque ou de défense : cette arme est une corne solide dans toute sa longueur et placée si avantageusement qu'elle garantit toute la face et met l'animal en état d'attaquer ses ennemis avec un avantage irrésistible. Souvent il éventre son antagoniste et le tigre redoute plus le rhinocéros qu'il ne craint l'éléphant même.

Le

Le corps et les membres sont couverts d'une peau noirâtre tellement impénétrable que ni les griffes des animaux les plus féroces, ni le fer, ni le feu du chasseur ne peuvent l'entamer. Cette peau qu'il ne peut ni allonger ni contracter, est plissée par grosses rides au cou, aux épaules et à la croupe, pour faciliter le mouvement de la tête et celui des jambes qui sont massives et terminées par les larges pieds armés de trois ongles.

La corne du rhinocéros a quelquefois près de quatre pieds de longueur sur six ou sept pouces de diamètre à sa base. Elle est communément brune ou de couleur olive, et les Indiens en font plus de cas que de l'ivoire de l'éléphant, non à raison de l'utilité réelle qu'on en tire, mais à cause de certaines propriétés médicinales qu'elle a ou qu'on lui suppose.

Le rhinocéros, sans être ni féroce ni carnassier, est absolument intraitable. Il est en grand ce que le cochon ordinaire est en petit, brusque et brut, sans intelligence, sans sentiment et sans docilité : il paroît même sujet à des accès de fureur que rien ne peut calmer ; car celui qu'Emmanuel roi de Portugal envoya au Pape en 1513, fit périr le bâtiment sur lequel on le transportoit, et un rhinocéros qu'on montroit, il y a quelques années à Paris, se noya de même en allant en Italie.

Ce monstrueux animal, comme le cochon, aime beaucoup à se vautrer dans la boue, marque une prédilection particulière pour les lieux humides et marécageux, et ne quitte jamais le bord des rivières. L'espèce n'en n'est pas très-nombreuse ; mais on en trouve en Asie et en Afrique. La femelle ne fait qu'un petit d'une portée, et entre les portées il y a des intervalles considérables. Dans le premier mois un jeune rhinocéros est à peu près de la grosseur d'un mâtin.

Le rhinocéros n'est bon à rien; il ne fait que consommer une immense quantité de provisions pendant qu'il est en vie, et, lorsqu'il est mort, on ne tire aucun parti de sa chair. Sa peau fournit le plus dur, le meilleur cuir du monde, et il n'est presque aucune partie de son corps que les ignorans naturels des pays où il se trouve, ne regardent comme un antidote contre le poison, ou remède à certaines maladies.

Comme il n'est point carnassier et qu'il ne vit que de végétaux, il n'inquiète pas les petits animaux et il ne redoute point les grands. Il est plutôt solitaire que sauvage et n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué.

Le rhinocéros à deux cornes est un animal rare: il ne se trouve qu'en Afrique, et l'on avoit toujours cru que c'étoit un animal fabuleux, jusqu'à ce que le docteur Sparrman l'ait observé et décrit dans ses voyages au Cap de Bonne-Espérance.

ORDRE VII.—CETÆ.

CET ordre renferme le genre de la baleine, le cachalot et le dauphin. Quoiqu'habitans des mers, ces animaux sont vivipares, respirent par les poumons, comme les quadrupèdes et allaitent leurs petits.

LE NARWHAL, OU LA LICORNE DE MER.

Le narwhal n'est pas si grand que la baleine, ayant rarement plus de soixante pieds de long, moins de corpulence et le corps moins chargé de graisse. Mais ce qui le caractérise et le distingue le mieux, c'est la corne qui lui sort de la mâchoire supérieure et qui a environ douze pieds de long.

De toutes les armes dont la nature a pourvu les animaux qu'elle a produits, il n'en est point de plus formidables que cette corne; elle est toute droite, d'environ trois

trois ou quatre pouces de diamètre, terminée en pointe et tortillée en spirale de la manière la plus curieuse. Elle est plus blanche, plus dure, plus pesante que l'ivoire, et capable de percer les corps les plus durs; mais, quand l'animal vient à heurter le côté d'un vaisseau avec cet instrument qu'il a reçu pour se défendre des autres habitans des mers, sa témérité lui coûte ordinairement la vie.

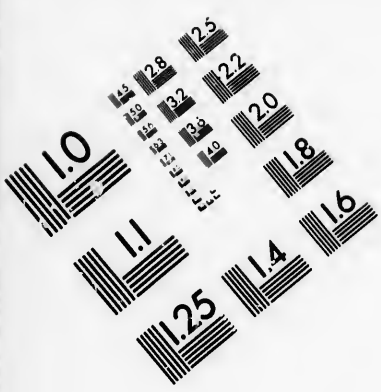
Cependant le narwhal est naturellement un animal innocent; il fait sa principale nourriture d'insectes marins, s'assemble par troupes nombreuses dans les mers septentrionales de l'Europe et de l'Amérique, et les pêcheurs de baleines de Groënland en tuent beaucoup.

LA BALEINE.

Ce genre renferme plusieurs espèces, la baleine ordinaire, la baleine à museau pointu, la baleine à museau rond et la baleine à bec; mais nous nous bornerons à décrire la première.

La baleine vulgaire ou la baleine de Groënland est le plus grand animal qui nous soit certainement connu; vers les mers du nord (où l'on va tous les ans leur faire la guerre dans leurs retraites et où on en prend plus de cent cinquante), il n'est pas rare d'en trouver de quatre-vingt dix pieds de long dans les endroits où on les laisse parvenir à leur grandeur naturelle.

La baleine est une masse lourde et mal faite: la tête fait un tiers de sa longueur. Elle a au milieu de la tête deux trous par où elle jette l'eau à une distance prodigieuse et avec grand bruit, surtout quand on l'inquiète. Les yeux qui ne sont pas plus grands que ceux d'un bœuf, sont placés fort loin sur le derrière de la tête; ce qui donne à l'animal la facilité de voir les objets devant et derrière. La queue est large et forme une demi-lune.



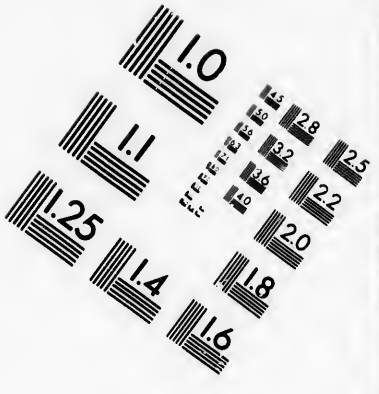
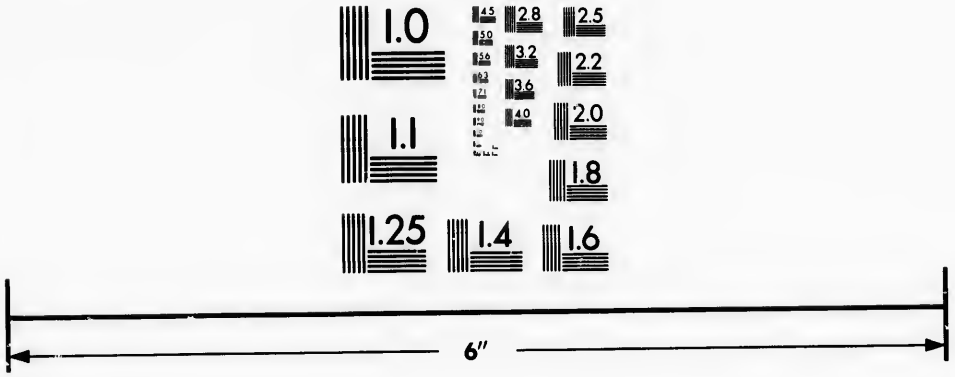
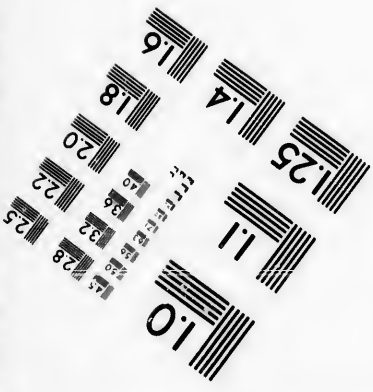
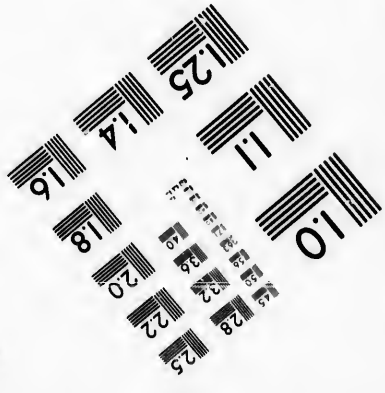


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

La couleur de la baleine n'est pas uniforme, mais sujette à des nuances très-variées ; ce qui peut être occasionné par l'âge ou par d'autres causes accidentelles. La substance connue sous le nom de barbe de baleine, est adhérente à la mâchoire supérieure et composée de lames minces et parallèles dont quelques-unes ont quatre verges de long. La baleine est fidèle à son mâle, et quoiqu'elle vive en société la fréquentation n'altère point la pureté de ses mœurs. La durée de la gestation est d'environ neuf ou dix mois ; elle allaite son petit avec une tendresse maternelle pendant l'espace d'un an, et ne montre de courage que lorsqu'il s'agit de le défendre. En effet, quoique la baleine soit un des plus grands animaux qu'il y ait, elle est en même temps un des plus innocens. Au lieu de faire sa proie des autres habitans des mers, il paroît qu'elle ne vit que d'insectes du genre des méduses.

Il ne faut pas s'étonner qu'un animal aussi pacifique ait bien des ennemis. Un petit coquillage, qu'on appelle pou de baleine, s'attache à son corps et lui mange la graisse ; mais, après l'homme, son plus terrible fléau et son plus dangereux ennemi, c'est l'espadon ou l'épée de mer. Il a cependant pour lui l'avantage de la force sur les ennemis qu'il rencontre dans la mer, ou la ressource de la ruse, pour se soustraire à leur malice ; mais il trouve dans le roi de la création un ennemi adroit qui, poussé par une avarice mercantile ou par un désir plus louable, celui de procurer un article nécessaire, lui fait la guerre avec avantage. Tout le monde sait qu'on équipe tous les ans nombres de vaisseaux pour la pêche de la baleine sur la côte du Groënland et dans la Mer du Sud. On perce l'animal avec un harpon auquel est attachée une longue corde suspendue et arrêtée ; mais on laisse au

funin la liberté de filer à une grande distance : toutes les fois que la baleine blessée revient sur l'eau pour respirer, elle reçoit un autre coup de harpon, jusqu'à ce qu'enfin elle soit épuisée de fatigue, de douleur et par la perte de son sang. On coupe alors le lard ou la graisse, on la met dans des barils, et puis on la fait fondre pour la convertir en huile. La chair n'en vaut rien du tout à notre goût ; mais certains peuples du nord la trouvent fort délicate et regardent même une baleine morte jetée sur leurs rivages comme un bienfait spécial de la providence.

LE CACHALOT, OU LE SOUFFLEUR.

Les naturalistes ne s'accordent pas sur le nombre d'espèces ou de variétés que renferme ce genre ; mais les principales sont le cachalot à museau obtus, le cachalot à museau pointu et le cachalot à nageoire élevée.

Le cachalot n'est pas si grand que la baleine proprement dite, ces animaux n'ayant communément que soixante pieds de long et seize pieds de circonférence. Ils ne sont pas si gros et fournissent une plus grande quantité d'huile à proportion de leur grosseur. La tête fait pour le moins une moitié de leur longueur, et le thorax est assez large pour passer et contenir un bœuf tout entier. On ne trouve presque rien dans le ventre de la baleine ; mais on trouve fréquemment dans celui du cachalot des quantités prodigieuses de poisson de différentes espèces, de sorte que cet animal en détruit beaucoup au lieu que la baleine ne leur fait aucun mal.

Mais quelque terrible qu'il soit pour les autres habitans des mers, c'est bien le plus précieux et celui que l'homme préfère, parce qu'il fournit deux drogues très-estimées, l'ambre gris et le blanc de baleine. L'usage qu'on en fait pour le luxe ou en médecine, est si universel qu'on

se regarde comme suffisamment dédommagé par la prise du cachalot des risques et des frais des longs voyages entrepris uniquement pour cet objet.

Le blanc de baleine, tel qu'il se forme naturellement, n'est dans le fait autre chose que la cervelle de l'animal, et l'on tirera d'un seul cachalot environ seize barils de cette substance. L'ambre gris se trouve dans l'endroit où les vaisseaux de la semence sont ordinairement situés dans d'autres animaux. Il est renfermé par boules assez grandes dans une espèce de sac fort large, et quoiqu'il ait peu de valeur en lui-même, il a acquis une célébrité fictive qui le fait vendre fort cher.

L'ÉPAULAR, LE MARSOUIN, ET LE DAUPHIN.

Nous réunissons ici ces trois espèces du même genre, parce qu'elles ne diffèrent pas considérablement et que leur histoire générale est la même. L'épaular qui est le plus grand, n'a jamais plus de vingt pieds: il est facile de le distinguer par sa tête plate qui ressemble à une chaloupe renversée. Le marsouin a environ huit pieds de long, et son museau ressemble plus au groin d'un cochon qu'au museau de l'épaular. Quant au dauphin, il ressemble au marsouin d'une manière frappante; seulement il a le museau plus allongé et plus pointu. Ils ont tous des nageoires dorsales, la tête fort grosse, absolument mêmes appétits, mêmes mœurs, même conformation, étant également voraces, actifs et courant beaucoup.

Ces animaux ont tant d'agilité qu'il est difficile de les prendre. Il est rare qu'ils demeurent un moment au-dessus de l'eau, mais ils poursuivent avec une vigilance infatigable les harengs et les autres poissons qui vont en bande. On en voit souvent faire des soubresauts dans la mer; mais est-ce la joie, est-ce frayeur qui les leur fait

faire,

faire, c'est ce qu'on ne sait pas bien positivement. Les pêcheurs regardent la prise d'un de ces animaux comme une capture de conséquence à raison de l'huile, et l'on dit que la chair, surtout celle des jeunes, ressemble à celle du veau et qu'elle est aussi bonne.

Ces animaux portent dix mois, et, comme la baleine, ils ne font ordinairement qu'un petit d'une portée. Ils vivent fort vieux et dorment le museau au-dessus de l'eau.

Dès l'antiquité la plus reculée, les historiens et les philosophes se sont disputés à qui inventeroit le plus de fables sur le compte de ces animaux. Le dauphin en particulier étoit renommé chez les Grecs et les Romains pour son attachement à l'espèce humaine et il n'arrivoit presque point d'accident sur mer qu'on ne fît intervenir un dauphin pour offrir de transporter l'infortuné marinier sur le rivage. En un mot ce seroit une lecture assez amusante, quoique peu instructive, que celle de tous les contes faits sur cet animal et sur ceux de son genre. Le mensonge semble avoir prévalu dans tout ce qui a rapport au dauphin : il n'y a pas jusqu'aux peintres qui, d'après la forme arquée qu'il paroît généralement avoir au-dessus de l'eau, ne l'aient invariablement représenté bossu et déformé, quoique dans le fait il soit assez droit.

CLASSE II.—LES OISEAUX.

LES oiseaux forment la seconde classe dans la grande division des animaux. Quoiqu'inférieurs aux quadrupèdes du côté de la force, de l'intelligence et de l'utilité, cependant ils l'emportent sur les autres classes, sous la plupart de ces rapports. Ce qui en général caractérise les oiseaux, c'est qu'ils ont des plumes, deux jambes,

deux ailes, un bec dur et osseux et que les femelles sont ovipares.

La belle race des oiseaux est formée pour embellir les retraites les plus profondes de la nature, pour charmer par sa mélodie et captiver par son innocence. L'homme n'a rien à craindre d'aucun d'eux et il en est très-peu qui portent préjudice à ses intérêts : ainsi, il jouit de leurs plaisirs, de leurs instincts, de leurs désirs et leur bonheur double ses jouissances.

Quoique toutes les classes et tous les ordres des animaux soient admirablement faits pour leur destination respective, il n'en est point qui le soient mieux que les oiseaux : ils partagent le produit de la terre avec les quadrupèdes, et, en dédommagement de la force qui leur manque, ils ont la faculté de s'élever dans la région de l'air où les plus forts ne peuvent les attaquer.

Plus les animaux sont parfaits, moins les espèces sont nombreuses. L'homme la plus noble des créatures terrestres ne diffère d'un autre homme que par le climat ou par d'autres variations accidentelles ; dans les quadrupèdes, les espèces, comme nous l'avons déjà vu, sont assez nombreuses ; dans les oiseaux, elles le sont bien davantage, dans les poissons beaucoup plus encore, et quand on en vient aux dernières classes, à celles des insectes et des vers, les espèces deviennent si multipliées que l'observateur le plus attentif et le plus habile ne peut suffire à les compter toutes.

On remarque que les quadrupèdes ressemblent un peu à l'homme par leur structure intérieure ; mais celle des oiseaux est absolument différente. Comme ils sont principalement formés pour se mouvoir et flotter dans l'élément de l'air, toutes leurs parties sont merveilleusement adaptées à leur destination. Minces et effilés par devant,

ils

ils fendent l'air avec la plus grande facilité, et le corps grossissant par degrés au milieu, est terminé par une queue qu'ils étendent et qui leur sert à soutenir et à diriger leur vol, en même temps que les parties antérieures fendent l'air; c'est ce qui les a fait comparer à un vaisseau en mer, le tronc du corps de l'oiseau répond au fond de cale, la tête à la proue, la queue au gouvernail et les ailes aux rames.

L'appareil extérieur des oiseaux ne mérite pas moins notre admiration que leur forme et leur figure. La position de leurs plumes ramenées en arrière et régulièrement couchées les unes sur les autres entretient la chaleur, facilite la vîtesse des mouvemens et garantit l'animal. Près du corps est un tendre duvet pour les préserver du froid, et leur plumage extérieur forme des rangs doubles disposés et plantés dans l'alignement le plus régulier et le plus parfait que l'homme avec toute son industrie n'est pas capable d'imiter. Outre cela, pour se garantir de la violence du chaud ou de l'humidité, les oiseaux ont près du croupion des glandes qui distillent une sorte d'huile qu'ils font sortir au besoin, en les pressant avec leur bec, et qu'ils répandent sur leurs plumes pour les rendre plus lisses. Ce fluide qui est particulier aux oiseaux, se trouve en plus ou moins grande quantité suivant les habitudes et les besoins de l'individu. Les oiseaux aquatiques en ont très-abondamment, et, tout en donnant une belle couleur à leur plumage, il communique à la chair un goût sauvagin qui rend certaines espèces désagréables et fait que d'autres ne sont pas mangeables.

La position des ailes dans toutes les espèces d'oiseaux est celle qui paroît la plus propre à tenir le corps en équilibre et au bout se trouve un appendice, en forme de doigt, qu'on appelle communément l'aile batarde. Cet

instrument qui leur sert à voler, est également garni de plumes qui ne diffèrent des communes que parce qu'elles sont plus grandes et plus enfoncées dans la peau. C'est-là ce qui facilite leur mouvement progressif et leur communique la force.

Il n'entre point du tout dans notre plan de faire l'anatomie des oiseaux ; cependant nous pouvons très-bien en observer quelques particularités, comme étant de nature à exciter la curiosité et à faire voir comme chaque créature est parfaitement faite pour la sphère qu'elle a à remplir. Les oiseaux ont les yeux, par exemple, plus applatis et plus déprimés que les quadrupèdes, ce qui les met en état de voir plus d'objets à la fois ; en même temps l'organe de la vue, pour être mieux garanti des injures du dehors, est pourvu d'une membrane clignotante que l'animal peut rabattre au besoin sur la prunelle de l'œil, sans fermer les paupières.

Des oreilles extérieures ne serviroient qu'à gêner un animal ainsi constitué ; mais en place les oiseaux ont des conduits auditifs extrêmement délicats. Il faut bien qu'ils ayent l'ouïe très-fine ; sans cela, comment pourroit-on parvenir à leur faire apprendre des notes de musique ou articuler des mots exactement sur le ton de la voix humaine ?

L'odorat n'est pas moins admirable dans les oiseaux. Il y en a qui sentent leur nourriture favorite à une distance étonnante et même le danger, lorsqu'il est encore éloigné. Les personnes qui gagnent leur vie à prendre des oiseaux, se défient si fort de leur odorat que quelquefois elles tiennent près de leur bouche un morceau de charbon allumé, de crainte que l'oiseau qu'elles guettent, ne vienne à sentir leur haleine et par-là n'échappe à leurs poursuites.

D'un

D'un autre côté les jambes et les pieds des oiseaux sont d'une construction légère, afin qu'ils soient plus faciles à transporter dans l'air. Les oiseaux nageurs ont les doigts des pieds joints par des membranes; les autres les ont séparés, afin de mieux saisir leur proie, ou pour s'accrocher sûrement dans le besoin aux branches des arbres. Les oiseaux qui ont les jambes longues, ont aussi le cou long, parce que, sans cela, ils ne pourroient prendre leur nourriture à terre: il faut pourtant en excepter les cygnes et les oies qui ont le cou extrêmement long et les jambes très-courtes, et c'est par cette raison qu'ils sont plus propres à nager qu'à marcher.

Ainsi il paroît que toutes les parties extérieures cadrent parfaitement avec la vie et la destination de l'animal. Quant aux parties intérieures, quoiqu'elles ne soient pas précisément faites pour le vol, elles ne sont pas moins nécessaires pour sa sûreté. Les os de chaque partie du corps sont extrêmement minces et légers, tous les muscles très-délicats et très-foibles, excepté ceux qui donnent le mouvement aux ailes.

Nous allons maintenant dire un mot de l'histoire générale des oiseaux. Il y auroit beaucoup de plaisir à s'étendre sur un pareil sujet; mais un petit abrégé suffira probablement pour nos lecteurs.

C'est aux approches du printemps que les oiseaux s'apparient, et alors commence la saison de l'amour, du plaisir et de l'harmonie pour toute la nature animée, mais plus particulièrement pour les oiseaux. Ces accens mélodieux si flatteurs à l'oreille partent des mâles et sont le langage de leurs amours pour leurs femelles ou l'expression de leur tendresse pour leurs petits. Dans l'état de nature, une fois que les deux sexes sont appariés, c'est un hymen qui dure au moins toute la saison et ils se gardent une fidélité

fidélité inviolable. On diroit au contraire que les animaux que l'homme prend sous sa protection, se ressentent, en quelque sorte, de la corruption de ses mœurs. Il est assez rare de trouver de ces attachemens particuliers parmi les oiseaux domestiques. Qu'on examine les quadrupèdes dans leurs retraites natales; ils sont de même généralement constans dans leurs amours, plus ou moins, et ils ne se pervertissent que dans l'état de domesticité.

L'affaire de la fécondation finie, la femelle se met à pondre; mais auparavant elle construit un nid, et ce nid annonce dans plusieurs espèces bien de l'intelligence, tant dans sa construction que dans le soin qu'elles prennent de le dérober à l'œil avide de l'homme ou aux insultes des autres animaux. Il y en a cependant quelques-uns qui montrent de l'imprévoyance à cet égard; mais toutes ont un genre d'architecture différent et un choix particulier pour l'emplacement, prenant toujours celui qui paroît le plus propre à remplir deux grands objets, celui de la commodité et celui de la sûreté.

La saison de l'incubation est pour les oiseaux le temps le plus heureux. Le père et la mère veillent attentivement sur leurs petits et ne les quittent guères de vue : on diroit qu'ils sentent tout le noble orgueil, toute l'importance de leur fonction et toute la tendresse de la sollicitude paternelle. Comment peut-on donc se faire un jeu et avoir la barbarie d'enlever au tendre musicien ses œufs ou ses petits et de porter par là le coup le plus sensible à son cœur! Tout le plaisir que peut procurer un pareil vol, n'est rien en comparaison du chagrin qu'il occasionne!

Mais, quelque loin qu'aille l'instinct dans les oiseaux, il n'a aucun des attachemens permanens de la raison. Du moment qu'ils ont rempli ce qué leur prescrit la nature;

ture ; en élevant leurs petits et en les mettant en état de se pourvoir eux-mêmes, toute liaison entre le père, la mère et les petits cesse aussitôt, pour ne se renouveller peut-être jamais. Les chants sont alors interrompus, et un morne silence règne dans les bocages où l'on n'entendoit auparavant que mélodie. Il y a effectivement peu d'oiseaux qui nous égayent par leur chant, passé ce terme, et ceux qui continuent leur ramage durant l'automne et pendant l'hiver sont, et avec bien de la raison, les favoris de l'homme. De ce nombre est le rouge-gorge, consacré depuis long-temps aux lares domestiques ; il est à la fois le musicien le plus agréable qui, par ses chants, nous annonce la révolution de l'année, le plus innocent et le plus familier de tous les oiseaux. Le temps de l'incubation fini et les petits élevés, la saison de la mue ne tarde pas à venir. Elle a généralement lieu sur la fin de l'été, ensorte que leur plumage est entièrement refait avant l'arrivée de l'hiver ; du reste cette mue ne se fait jamais, sans causer de la douleur et de la tristesse.

Vers l'automne, différentes espèces d'oiseaux commencent à se rassembler en troupes et se disposent à passer en d'autres pays où ils sont attirés par le désir de trouver un climat plus chaud ou par l'espoir d'une nourriture plus abondante. Quoique rien, peut-être, n'ait plus excité la curiosité, ni plus exercé la spéculation des naturalistes que ces migrations, il est peu de matières qui soient aujourd'hui enveloppées dans une plus grande obscurité.

Malgré les progrès qu'on a faits en géographie et en histoire naturelle, c'est encore un mystère que le lieu d'où viennent certaines espèces d'oiseaux et où elles retournent ensuite ; mais le plus singulier de tous les phénomènes qui ont fait le tourment et le désespoir des ornitho-

nithologistes, c'est la disparition des hirondelles. Quelques-uns prétendent qu'elles se retirent dans les climats chauds de l'Afrique ; d'autres veulent qu'elles restent engourdies dans des cavernes, dans de vieilles murailles, ou dans des creux d'arbres, et, comme si c'étoit pour éprouver jusqu'où peut aller la crédulité humaine, il y a des auteurs graves et respectables qui soutiennent qu'elles se plongent au fond des étangs ou des rivières où elles restent ensevelies dans la vase, jusqu'à ce qu'elles sentent les douces influences du printemps.

Que deviennent donc les hirondelles à l'époque de leur migration ? c'est un problême qui n'est pas résolu et qui, peut-être, ne le sera pas de long-temps ; mais on peut observer que, ces oiseaux vivant d'insectes, il est impossible qu'ils demeurent et qu'ils vivent dans ce climat, pendant l'hiver. On sait que plusieurs animaux tombent dans l'engourdissement, aux approches de l'hiver et qu'ils demeurent en cet état jusqu'au retour du printemps. Pourquoi ne concluroit-on pas, par analogie, qu'il en est, peut-être, de même des hirondelles ? Mais qui a trouvé les lieux où elles se retirent ? Nous les voyons se rassembler en nombre prodigieux ; mais rien ne nous prouve d'une manière satisfaisante qu'on en ait jamais vu s'envoler de nos côtes, se cacher dans nos cavernes ou se plonger dans nos rivières.

Nous avons des preuves sans nombre de la docilité des oiseaux. On a appris à un serin de canarie à choisir les lettres de l'alphabet et à les arranger, aussitôt qu'on lui en donnoit l'ordre, de manière à former le nom de la première personne d'une compagnie, sans qu'aucun spectateur pût discerner les indices donnés en cette occasion par l'instituteur et suivis par le pupille. La susceptibilité d'éducation du faucon, du perroquet, de la pie, du rouge-

queue

queue et de plusieurs autres oiseaux, n'a besoin que d'être citée pour faire convenir de leurs talens et pour exciter l'admiration.

Linnæus divise les oiseaux en six ordres. I. ACCIPITRES, ou les oiseaux de proie. II. PICÆ, ou le genre de la pie. III. ANSERES, ou le genre du canard. IV. GRALLÆ, ou le genre de la grue. V. GALLINÆ, ou le genre des gallinacées. VI. PASSERES, ou le genre du moineau, contenant environ mille espèces.

ORDRE I.—ACCIPITRES.

LES oiseaux du genre du faucon composent la classe des oiseaux de proie : ce qui les distingue, c'est leur bec qui est crochu, fort et entaillé à l'extrémité, leurs jambes courtes et musclées, leurs ongles forts, leurs serres pointues et crochues, la force de leur corps, l'impureté de leur chair, la nature de leurs alimens, la cruauté et la férocité de leur naturel.

LE CONDOR.

Le condor est le plus grand des vautours, et pour la taille, la force et la voracité, il n'a pas son égal parmi les oiseaux. Il est redoutable non-seulement aux animaux, mais quelquefois à l'homme même. Selon quelques auteurs, il a dix-huit pieds de vol ou d'envergure ; son bec est assez fort et assez pointu pour percer le cuir d'une vache, et il ne faut que deux de ces animaux pour dévorer un bœuf à un seul repas.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le condor ne paroît point du tout effarouché à l'approche de l'homme : grâce à la providence, l'espèce n'en est pas nombreuse ; sans quoi les conséquences seroient terribles. Si l'on peut s'en rapporter au témoignage des Indiens de l'Amérique Méridionale qui est le seul pays où se trouve le condor, il

enlevera

enlevera dans ses serres un cerf ou un jeune veau avec autant de facilité qu'un aigle emporte un lièvre ou un lapin. Il ne fréquente guères les forêts, parce qu'il lui faut beaucoup d'espace pour déployer ses aîles ; mais on en voit quelquefois sur les bords de la mer et des rivières, où ils descendent, dans certaines saisons, du haut des montagnes ou du fond des déserts qui sont, pour la plus grande partie, peuplés des productions monstrueuses de la nature. Tout, dans ces lieux sauvages, inspire une horreur sécrète : des précipices affreux,—des panthères cherchant leur proie,—des forêts où l'on n'entend que le sifflement des serpens,—des montagnes dont l'aspect seul fait frémir et rendues encore plus effroyables en ce qu'elles servent de repaire ou de retraite au condor.

Cet oiseau est de couleur brune. Une de ses plumes a près de deux pieds et demi de long, et un pouce et demi de circonférence, par l'endroit le plus épais du tuyau.

LE ROI DES VAUTOURS.

En général les vautours qui sont communs dans certaines parties de l'Europe et connus dans tous les coins du globe, quoiqu'absolument étrangers à l'Angleterre, sont faciles à distinguer des aigles auxquels ils ressemblent beaucoup, parce qu'ils ont la tête et le cou chauves ; ces parties ne sont effectivement couvertes que d'un très-léger duvet ou de quelques poils clair-semés. Tous les vautours sont d'une voracité extrême et fort peu délicats ; il y a sur le nombre quelques espèces assez belles, particulièrement celle dont nous parlons ici.

Le roi des vautours est originaire de l'Amérique et un peu plus grand qu'un coq d'Inde. Il est remarquable par la forme singulière de la peau qu'il a sur la tête et sur le cou ; cette peau est chauve et de couleur d'orange. Elle prend à la base du bec et s'étend des deux côtés de la

la tête, d'où elle s'élève comme une crête dentelée tombant d'un côté ou de l'autre, suivant le mouvement de tête que fait l'oiseau. Les yeux sont entourés d'une peau rouge écarlate, et l'iris a la couleur et l'éclat des perles. Derrière la tête, s'élève une touffe de duvet noir, de laquelle sort et s'étend sous la gorge une peau ridée, de couleur brunâtre mêlée de bleu et de rouge. Au-dessous, sur la partie nue du cou, est une espèce de collier ou de fraise, formée par des plumes assez longues, douces et d'un cendré foncé. L'oiseau ramasse souvent son cou et la plus grande partie de sa tête dans cette espèce de capuchon ; ce qui lui donne alors un air tout-à-fait drôle.

Ces marques caractéristiques suffisent pour faire distinguer le roi des vautours : quoiqu'immonde dans toutes ses habitudes, comme le reste de son genre, il est indubitablement le plus beau de sa famille.

LE GENRE DE L'AIGLE.

Linnæus comprend sous le nom générique de faucon, les aigles dont il y a plusieurs espèces distinctes. Ils fixent généralement leurs retraites loin des habitations des hommes, aimant mieux vivre du gibier sauvage des forêts (et n'avoir ainsi qu'une subsistance précaire) que de sacrifier leur sûreté à leur appétit.

L'aigle est entre les oiseaux, ce que le lion est parmi les quadrupèdes : tous deux exercent une sorte d'empire sur les autres habitans des forêts ; également magnanimes, ils dédaignent tous les petits animaux et ne s'attaquent qu'à ceux qui sont dignes d'une conquête. L'aigle ne touchera point à la proie d'un autre oiseau et il ne veut d'autre bien que celui qui est le fruit de son industrie et de ses prouesses. Quelque affamé, qu'il soit, il ne se rabat jamais sur des charognes, et, une fois

fois rassasié, il ne retourne plus au même cadavre pour satisfaire sa faim. L'aigle est fier dans l'esclavage qu'il ne supporte qu'avec indignation ; cependant, avec de bons traitemens, on parvient à l'apprivoiser, et on en a vu témoigner beaucoup d'attachement à leur fauconnier.

L'aigle est, de tous les oiseaux, celui qui prend l'essor le plus haut et c'est ce qui l'a fait appeler par excellence l'oiseau céleste : il a la vue si forte qu'il peut fixer le soleil, sans en être ébloui ; mais il n'a pas à beaucoup près l'odorat si fin que le vautour. Quoiqu'il ait l'aile très-forte, une fois qu'il a pris l'essor, il a quelque peine à s'élever de terre, quand il s'y est posé ; mais cela n'empêche pas qu'il n'emporte aisément une oie, un lièvre, un agneau ou tout autre animal de pareille grandeur. On a même vu de ces animaux voraces emporter des enfans, et c'est probablement l'observation de quelque fait semblable, qui aura donné lieu à la fable de l'enlèvement de Ganimède au ciel par un aigle.

L'AIGLE COMMUN.

L'aigle commun est de couleur brune ; la tête et le haut du cou tirent sur le rouge ; les plumes de la queue sont blanches, excepté vers le bout où elles sont noirâtres, et les jambes sont couvertes d'un plumage brun rougeâtre. On trouve de ces aigles dans le nord de l'Angleterre, en Ecosse et dans d'autres pays. Ils font leurs aires sur des rochers inaccessibles, et la femelle ne pond guères plus de deux ou trois œufs qu'elle couve trente jours, avant que les petits soient éclos.

L'AIGLE DORÉ, OU L'AIGLE ROYAL.

L'aigle doré est le plus noble et le plus grand de tous les aigles ; il a près de trois pieds de longueur et plus de sept pieds de vol ou d'envergure. La tête et le cou sont

couverts

couverts de plumes étroites dont la pointe est fort aigue, d'un brun foncé, et tannées sur les bords; tout le corps est d'un brun foncé, et le plumage sur le dos agréablement ombré d'une teinte plus foncée de la même couleur. Il a les jambes garnies de plumes jusques sur les pieds et les doigts armés de serres formidables.

Cet aigle se trouve dans les parties montagneuses de l'Irlande et fait communément ses petits sur les rochers les plus élevés. On en a vu quelquefois aussi dans le comté de Carnaervon; mais il n'est qu'oiseau de passage dans ce comté.

L'AIGLE MARIN.

L'aigle marin se trouve dans plusieurs parties de la Grande-Bretagne et de l'Irlande: on l'a généralement confondu avec l'aigle doré, à cause de la grande ressemblance de leurs couleurs; mais l'aigle marin est facile à distinguer par ses jambes nues et encore plus par ses habitudes particulières. On convient généralement qu'il tire sa subsistance des eaux; lorsque le poisson vient se jouer en nageant près de la surface, il s'élance dessus d'une hauteur considérable et ne manque jamais sa proie.

LE GENRE DU FAUCON.

Il y a beaucoup de confusion dans l'arrangement de cette famille, comme il arrive ordinairement par rapport aux animaux dont les races ont été croisées pour satisfaire le goût de l'homme. La fauconnerie a longtemps fait l'amusement favori de nos robustes ancêtres et les personnes de rang ne sortoient guères sans avoir leur faucon sur le poing; cet attribut dans les anciens tableaux est généralement regardé comme une marque de noblesse. Cet amusement était fort dispendieux, et, sous les anciens princes Welches, le grand fauconnier étoit le quatrième officier d'état; cependant il étoit limité à trois

rations

rations de biere par jour, chaque ration de la quantité qu'il en pouvoit boire d'un trait à son cor de chasse, de crainte que venant à s'enivrer il ne manquât à remplir son devoir. Sous le règne d'Edouard Trois, c'étoit un crime capital de voler un faucon, et il y avoit même peine d'emprisonnement pour an et jour contre quiconque en déroboit les œufs.

Ce qui distingue les faucons c'est la longueur et la brièveté des ailes. La première division ou la race des faucons nobles comprend le faucon gerfaut, le faucon proprement dit, le lanier, le hobereau et quelques autres ; la seconde renferme l'autour, l'épervier, le milan et le buzard, ou la buze.

LE FAUCON GERFAUT.

Cette élégante espèce l'emporte sur toutes les autres, excepté l'orfraie que Linnæus met dans cette famille. Le gerfaut a le bec jaune et très-crochu, la gorge d'un beau blanc, et tout son plumage est de la même couleur, excepté qu'il est marqué de lignes, de taches ou de bandes de couleur sombre.

Cet oiseau étoit fort estimé, lorsque la fauconnerie étoit de mode et on le dressoit toujours pour la chasse du plus noble gibier. Il habite les districts du nord de l'Ecosse.

LE FAUCON PÉLERIN.

Le faucon pélerin est un oiseau assez grand qui a le bec très-crochu et armé, au bout de la mandibule supérieure, d'une pointe saillante très-aigue. Le plumage sur le front est blanchâtre ; sur le sommet de la tête, il est noir mêlé de bleu, et sur le derrière, tout à fait noir. Le dos, les plumes scapulaires et les couvertures des ailes sont élégamment barrées de noir et de bleu foncé, et la queue est chargée de points bruns et bleus. La poitrine et

et le ventre sont blanchâtres, les jambes courtes et jaunes, et les doigts des pieds très-longs.

Le faucon pélerin multiplie dans la province de Galles et en Ecosse ; encore aujourd'hui on en élève quelques-uns pour le plaisir de prendre des oiseaux. Son vol est extrêmement rapide ; car un de ces faucons qui avoit été dressé par un gentilhomme du comté d'Angus lui ayant échappé avec deux fortes clochettes attachées aux pieds, fut tué en moins de deux fois vingt-quatre heures après, aux environs de Mostyn dans le comté de Flint.

LE FAUCON GENTIL.

Le faucon gentil est d'une forme très-élégante. La tête est de couleur de rouille un peu claire avec des taches noires de figure oblongue. Toute la poitrine et le ventre sont blancs, avec des teintes de jaune, chaque plume est marquée de taches en forme de cordon, de couleur sombre et qui vont de haut en bas. Le dos est brun et les grandes plumes des ailes qui sont de couleur sombre, ont un des côtés de leurs barbes barré de noir et l'autre de blanc. La queue est traversée de quatre ou cinq bandes noires, et d'autant de couleur cendrée. C'est le faucon proprement dit qui anciennement étoit fort estimé.

LE BUZARD.

Le buzard a environ vingt-deux pouces de longueur et plus de cinquante de vol ou d'envergure. C'est de tous les oiseaux du genre du faucon, le plus commun qu'il y ait en Angleterre ; il multiplie dans les grands bois et la ponte est de deux ou trois œufs. Il est sujet à varier beaucoup en couleur ; mais cet oiseau est si bien connu qu'il n'a pas besoin de description.

Le buzard est un oiseau très-paresseux et très-indolent qui restera perché sur la même branche pendant la plus grande

grande partie de la journée et toujours près du même endroit. Il se nourrit d'oiseaux, de lapins, de taupes, de souris, et, quand la faim le presse, il fera son repas de grenouilles, de vers de terre et de toutes sortes d'insectes.

LE MILAN.

Le milan est facile à distinguer de tout le reste de sa tribu par sa queue fourchue aussi bien que par son vol lent, égal et presque continuel. Il a vingt-sept pouces de longueur et environ cinq pieds de vol ou d'envergure. Il subsiste principalement de bêtes tuées que le hazard lui fait trouver, et c'est un insidieux fripon plutôt qu'un hardi voleur. Il chasse à la proie, et, quand il peut rencontrer un poussin égaré ou un oiseau qui ne se défie de rien, il fond rapidement dessus et l'emporte.

Le milan niche communément dans les bois, et de préférence dans les montagnes. Le lord Bacon observe que quand cet oiseau vole haut, on doit s'attendre à un temps sec. On en faisoit autrefois beaucoup de cas en médecine, mais sans aucun fondement solide.

L'AUTOUR.

L'autour est plus grand que le buzard et d'une forme plus élégante. La peau à la base du bec est d'un verd jaunâtre : au-dessus de chaque œil, est une longue ligne blanche, et des deux côtés du cou un lit de blanc entrecoupé. La tête, le derrière du cou, le dos et les ailes sont d'un brun foncé ; la poitrine et le ventre sont blancs, et traversés de superbes bandes noires. La queue est longue, d'un cendré brunâtre avec des bandes de couleur sombre.

Lorsque la fauconnerie étoit en vigueur, l'autour étoit très-estimé. Il fait son aire sur des arbres élévés ; c'est un terrible destructeur de gibier, sur lequel il fond à travers les bois avec la plus vive impétuosité ; mais si sa proie

proie peut lui faire manquer son premier coup, il cesse presque aussitôt de la poursuivre.

L'ÉPERVIER.

L'épervier, comme les autres oiseaux du genre du faucon, varie beaucoup en couleur ; mais l'espèce est trop bien connue pour avoir besoin d'une ample description. Le mâle et la femelle diffèrent beaucoup par la taille et par les couleurs ; le mâle a environ douze pouces de longueur et vingt-trois de vol ; la femelle a quinze pouces de long et vingt-six d'envergure.

L'épervier est bien le plus élégant des oiseaux de proie d'Angleterre mais en même temps celui qui fait le plus de dégât. Il fait son nid sur des rochers élevés, dans de grands bâtimens en ruine, d'où il sort pour aller à la chasse des pigeons et des perdix dont il fait une terrible déconfiture.

Il paroît que les anciens Egyptiens avoient beaucoup de vénération pour l'épervier et que leur dieu Osiris étoit représenté sous la forme de cet oiseau.

LE GENRE DU HIBOU.

Tous les oiseaux de cette famille peuvent être regardés comme des voleurs qui profitent des ténèbres de la nuit pour exercer leurs brigandages. Ce qui les distingue de tous les autres oiseaux, c'est qu'ils voient mieux la nuit que le jour ; trop de lumière les éblouit, et il leur faut une sorte de crépuscule pour favoriser leurs déprédations. Aussi ne sortent-ils guères de leurs retraites que sur la brune : alors on les voit effleurer de haut en bas les buissons et les haies, pour trouver quelque proie. Leur note est fort disgracieuse, et comme ils se font fréquemment entendre dans le silence de la nuit, leurs cris affreusement discordans troublent le repos public. Il faut bien que les hommes se transmettent de main en main leurs

préjugés avec leurs sensations, pour rendre le cri du hibou odieux ; car il y en a, au moins une espèce, dont le cri a toujours été regardé par le peuple comme le présage de quelque malheur ou de quelque désastre.

Mais, quoique les hibous ne soient point du tout des oiseaux favoris, quoiqu'ils soient, pour la plupart, des êtres ridiculisés ou détestés, ils ne laissent pas d'être utiles. Le hibou de grange entr'autres rend de très-grands services en ce qu'il détruit les souris, et comme il ne fait sa proie que de ce qui nuit à l'industrie de l'homme, on peut le mettre au nombre des bienfaiteurs du genre humain. Il y a environ douze espèces de hibous.

LE HIBOU AIGLE, OU LE GRAND DUC.

Ce hibou est presque de la grandeur de l'aigle : sa tête et tout son corps sont agréablement diversifiés de lignes, de taches et de madrures noires, brunes, cendrées et de couleur ferrugineuse ; les ailes sont longues, la queue courte et marquée de bandes brunes.

On a quelquefois vu de ces oiseaux dans le nord de l'Angleterre et en Ecosse ; ils habitent des rochers inaccessibles, des édifices abandonnés et font leur proie de lièvres et d'oiseaux.

LE HIBOU CORNU.

Ce hibou, au premier coup d'œil, paroît fort gros : cela vient en grande partie de ce que son plumage est très-fourni. Ses cornes qui le distinguent de tous les autres hibous, sont composées de six plumes chacune ; ces plumes tachées de jaune et de noir s'élèvent d'environ un pouce, et l'oiseau peut les rabattre ou les relever à volonté. La poitrine et le ventre sont d'un jaune terne, marqués de petites taches brunes : le dos et les couvertures des ailes sont variées de jaune et de brun foncé.

Le

Le hibou cornu niche ordinairement dans les cavernes, dans les creux des arbres, ou dans des tourelles ruinées. Il est commun dans le nord de l'Angleterre, dans le comté de Chester et dans la principauté de Galles.

LE HIBOU BLANC.

Le hibou communément appellé hibou de grange est le mieux connu de tous. On peut le regarder comme un oiseau presque domestique, parce qu'il se tient, la plus grande partie de l'année, dans les granges et dans les bâtimens dépendans des fermes, où il rend un service infini, en les purgeant de vermine. Il hôle rarement ; mais il souffle, il siffle d'une maniere très-forte et souvent il jette des cris effroyables.

LE CHAT-HUANT COMMUN.

On donne communément à ce chat-huant le nom de chouette, d'effraye ou de frésaye, et la superstition en regarde les cris comme un présage de mort ou de malheur. Les anciens croyoient aussi qu'il suçoit le sang aux petits enfans et c'est ce qui l'a fait craindre ou détester dans tous les siècles ; il y a cependant bien de l'apparence que c'étoit sans aucun fondement. Ses cris sont vraiment effrayans, et, comme il se porte fréquemment vers les fenêtres des chambres où il aperçoit de la lumière, et qu'il y en a presque toujours dans les appartemens des infirmes, le malade à préjugés et ses amis s'imaginent que sa voix l'appelle au cimetière.

LE LANIER, OU L'ÉCORCHEUR.

Ce genre renferme plusieurs espèces, mais les caractères généraux étant les mêmes dans toutes, on peut bien se dispenser d'en faire l'énumération détaillée. La description du grand lanier suffira pour donner une idée exacte de tous les autres.

Le grand lanier n'est guères que de la grosseur du merle ; cependant il est très-féroce et grand destructeur d'oiseaux. Son bec est long d'environ un pouce et crochu par le bout. Le sommet de la tête, le dos et des couvertures des ailes sont de couleur cendrée ; les pennes sont noires, traversées chacune d'une large bande blanche au milieu ; la gorge, la poitrine et le ventre sont d'un blanc sale, et ses jambes sont noires. Ses doigts de pieds qui sont conformés différemment de ceux des autres oiseaux de proie, semblent en faire la nuance entre les oiseaux carnivores, les granivores et les insectivores. Aussi ses habitudes répondent-elles parfaitement à sa conformation ; car il mange indistinctement de la chair ou des insectes, mais de la chair de préférence : il attaque avec une hardiesse étonnante des oiseaux beaucoup plus grands que lui, et souvent il en vient à bout.

Quand il a tué un oiseau ou un insecte, il porte sa proie sur quelque épine voisine où il l'enfonce, et là il la dépèce avec son bec, n'ayant pas les serres assez fortes pour la déchiqueter. En été, il se retire dans les montagnes ; mais en hiver il descend dans les plaines.

Le lanier est extrêmement attaché à ses petits, et toute la couvée, une fois qu'elle est en état de se pourvoir elle-même, ne forme qu'une seule famille, où règnent la tranquillité, la subordination, et communément ils chassent et mangent tous ensemble.

ORDRE II.—PICÆ.

CE qui distingue les oiseaux du genre de la pie, c'est qu'ils ont le bec à peu près en forme de coin et façonné pour fendre ; les jambes courtes et fortes, le corps menu, la chair impure et qu'ils mangent toutes sortes de choses.

Ils

Ils nichent généralement dans les arbres et les mâles nourrissent les femelles pendant qu'elles couvent.

LE GENRE DU PERROQUET.

Dans le règne végétal comme dans le minéral, il nous faut souvent une description détaillée, pour pouvoir distinguer ce qui est utile ou nuisible, vénineux ou salutaire ; mais dans le règne animal dont les productions ne varient que par des nuances de couleurs que le pinceau seul peut rendre, il seroit inutile d'entrer dans des détails particuliers sur des objets dont il n'est pas possible, du moins par les expressions du langage, de donner une idée exacte.

Linnæus compte quarante-sept espèces dans la belle famille des perroquets, et probablement il n'en a pas décrit plus de la moitié ; mais comme l'histoire du genre en général est celle de tous les individus qui le composent, on peut très-bien se dispenser d'une pure répétition de mots techniques ; aussi nous en tiendrons nous ici à classer plutôt qu'à particulariser.

Le caractère distinctif de la famille des perroquets est d'avoir le bec crochu, la mandibule supérieure garnie d'une peau nue mobile, les narines situées à la base du bec, la langue charnue, obtuse et épaisse, les pieds propres à grimper.

Pour distinguer les perroquets, on a divisé le genre en plusieurs espèces, savoir les MACAOS qui sont beaucoup plus grands que tous les autres et approchent du corbeau pour la taille ; les COCKATOONS ou KAKATOES qui sont faciles à distinguer par leur superbe crête ; les PARROTS ou PERROQUETS proprement dits, qui sont de moyenne grandeur, dont le plumage est varié et la queue d'une longueur médiocre ; les LORIS dont la plus grande partie du plumage est blanc ; et les PERRUCHES qui sont les

plus petits des perroquets et qui cependant ont en même temps la plus longue queue.

Le perroquet est de tous les oiseaux étrangers le mieux connu dans ce pays-ci et le plus admiré ; ce n'est pas sans raison, parce qu'il joint la plus grande beauté à une docilité singulière. Il imite mieux la voix humaine qu'aucun autre oiseau, et son gosier est susceptible de nombre de modulations que l'homme même ne peut saisir.

Le perroquet a une mémoire prodigieuse et une facilité étonnante pour apprendre à parler. Un auteur grave nous assure qu'un perroquet avoit appris par cœur un sonnet tout entier de Pétrarque, et Goldsmith dit avoir vu, chez un distillateur à qui un délateur son voisin et dont la maison faisoit face à la sienne, avoit causé un tort considérable, un perroquet qui prononçoit ces mots d'une voix distincte et intelligible ; " tu ne porteras point de " faux témoignages contre ton prochain :" On plaçoit ordinairement l'oiseau en face de la maison du délateur, et il amusoit beaucoup les voisins par ses prédications continuelles.

On a débité tant d'histoires sur la loquacité du perroquet qu'on en feroit un agréable roman ; elle a déjà servi de sujet à un poëme élégant intitulé le *Vert-Vert*. Nous allons citer ici une anecdote de Willoughby, qui sera peut-être plus amusante que ne le sont généralement celles où le perroquet est le héros du roman. " Un " perroquet," dit-il, " appartenant au Roi Henri Sept, " qui résidoit alors dans [illegible] de Westminster, avoit " appris plusieurs mots des [illegible] qui alloient traverser " la rivière. Un jour, en jouant sur sa perche, le pauvre " perroquet tomba dans l'eau ; il se mit aussitôt à crier " de toutes ses forces, " un bateau ! un bateau ! vingt " livres

" livres pour un bateau !" Un batelier qui se trouvoit " près de l'endroit, entendant ces cris, accourut à l'en- " droit où le perroquet étoit à la nage ; il le retira et le " rendit au roi. Comme ce perroquet étoit un favori, " le batélier prétendit qu'en le récompensant on devoit " plus considérer le service rendu que sa peine, et que " le perroquet ayant promis vingt livres, Sa Majesté " étoit en honneur obligée de les lui donner. Le Roi " convint d'en passer par la décision du perroquet ; l'oi- " seau n'eut pas plutôt entendu ceci, qu'il s'écria, " don- " nez quatre sous à ce coquin."

Les perroquets, soit d'une variété, soit d'une autre, sont prodigieusement nombreux aux environs des tropiques. Les forêts en fourmillent, et la beauté de leur plumage donne un nouvel intérêt aux scènes les plus charmantes, encore que leur voix naturelle n'y ajoute aucun agrément.

Il y a dans la conformation de ces oiseaux plusieurs particularités qui méritent attention. Ils ont tous quatre doigts aux pieds, deux devant et deux derrière, dont ils se servent singulièrement pour marcher ou pour manger. Pour marcher, ils allongent deux de leurs doigts en avant et deux en arrière ; mais quand ils veulent porter quelque chose à leur bec, ils ramènent adroitement le grand doigt postérieur en avant, pour mieux tenir leur mangeaille.

La structure du bec est encore plus curieuse : la mandibule supérieure et l'inférieure étant mobiles, ils peuvent à ce moyen ouvrir le bec plus large et faire entrer plus aisément leur nourriture ; ce qui leur seroit difficile à cause de la structure de la mandibule supérieure, s'il n'y en avoit qu'une à se mouvoir.

La langue du perroquet ressemble un peu à celle de l'homme, et quelques-uns prétendent que c'est-là ce qui lui donne tant de facilité pour imiter la voix humaine ;

mais l'organe qui articule les sons, est bien plus enfoncé dans la gorge.

Quoique le perroquet soit communément domestique en Europe, il n'y produit point parce qu'il y fait trop froid. Il supporte bien à la vérité nos plus rudes hivers; mais la rigueur de la saison diminue sensiblement ses appétits et sa vivacité. Il tombe alors dans une sorte de langueur, d'inactivité, et il paroît tout différent de cet oiseau bruyant et jaseur, tel qu'on voit le perroquet dans des climats plus chauds. Cependant avec des ménagemens il vivra long-temps sous la protection de l'homme.

La sagacité et la docilité extrême du perroquet sont la meilleure apologie possible de l'emploi du temps qu'on passe à lui apprendre à parler. D'abord il se refuse opiniâtrément à toute instruction, mais ensuite il se laisse gagner par la persévérance; il fait quelques efforts pour imiter les premiers sons, et, quand une fois il est parvenu à articuler un mot distinctement, il apprend ordinairement le reste de sa leçon avec beaucoup de facilité.

Au reste, la sagacité et la docilité des perroquets dans l'état domestique, ne paroissent pas leur être moins naturelles au milieu des bois qu'ils habitent. Ils vivent en société et se prêtent une assistance mutuelle contre leurs ennemis soit en se défendant courageusement, soit en se donnant des cris d'avertissement. Ils nichent généralement dans des creux d'arbres et leurs nids sont sans art. Les grandes espèces ne pondent que deux ou trois œufs; mais il est probable que les petites en pondent davantage. Les naturels ont très-grand soin de chercher les endroits où ils nichent, afin d'en avoir les petits, parce que ceux qu'on élève en cage, sont plus faciles à instruire et plus spirituels.

Au

Au fond, ce n'est pas seulement le talent de parler, la vente ou la beauté du perroquet qui font rechercher ces oiseaux avec tant d'empressement par les Indiens, mais encore sa chair dont ils se nourrissent; car, quoiqu'il y en ait quelques-uns dont le goût est mauvais, on dit qu'il y en a d'autres qui font un manger fort délicat, spécialement les perruches.

Quelque nombreuses et quelque prodigieusement répandues qu'en soient les espèces en Asie, en Afrique et en Amérique, ils paroît cependant qu'elles n'ont pas été fort généralement connues des anciens. Le perroquet verd à cou rouge est le premier de la famille qu'on ait apporté en Europe, et c'est le seul qui ait été décrit depuis le règne d'Alexandre jusqu'au siècle de Néron.

LE TOUCAN.

Le toucan est un oiseau singulier dont il y a plusieurs espèces, mais qui se ressemblent toutes en ce qu'elles ont un bec énorme, convexe et dentelé sur ses bords: ce qui distingue ce genre de tous les autres.

Le toucan ordinaire est de la forme et à peu près de la grandeur du choucas. La tête est fort grosse et très-propre à soutenir son énorme bec qui a plus de six pouces de longueur et, par l'endroit le plus épais, deux de largeur. Toute la substance de ce membre est extrêmement légère et presque aussi mince que du parchemin. Les mandibules sont d'un jaune vif, excepté sur les côtés qui sont d'un beau rouge. La base du bec est entourée d'une ligne noire, et autour des yeux est un espace de peau bleuâtre dégarnie de plumes. La tête, le derrière du cou, le dos, les ailes, la queue, le ventre et les cuisses sont noirs; le dessous de la tête, la gorge et le commencement de la poitrine sont blancs. Entre ce noir et ce blanc, on voit un rang de plumes rouges en forme de

croissant. Les couvertures du dessous de la queue sont rouges et celles du dessus sont jaunes.

Quoique le toucan soit armé d'un bec aussi formidable, il est prouvé que c'est un oiseau fort doux, tout-à-fait innocent, qui s'apprivoise au point de couver et d'éclorre ses petits dans les maisons. Il se nourrit principalement de poivre qu'il avale très-goulument et dont il se gorge tellement qu'il rend les grains tout entiers et sans être digérés.

Pozzi qui a élevé un toucan en cage, dit qu'il sautoit de haut et de bas, qu'il agitoit fortement sa queue et qu'il crioit comme une pie. Quoiqu'il mangeât de toutes sortes de choses, il avoit une prédilection particulière pour les raisins; il n'y avoit qu'à les détacher grain à grain et les lui jetter en l'air, il les attrapoit fort adroitement avant qu'ils fussent tombés à terre. Pozzi observe que la langue est extrêmement longue, frangée des deux côtés d'une manière curieuse et que l'animal peut l'allonger au delà du bec.

Le toucan qui est originaire des climats chauds de l'Amérique Méridionale, est fort estimé pour la délicatesse de sa chair et par la beauté de son plumage. Les plumes de la poitrine sont les plus belles; les Indiens plument cette partie de la peau, et, quand ces plumes sont sèches, ils les collent à leurs joues, croyant se donner par-là un nouvel agrément et des charmes irrésistibles. Les femmes surtout sont folles de cet ornement singulier.

Le toucan niche dans les creux des arbres et, tout en couvant, il défend l'entrée de son nid avec son grand bec. Si un singe poussé par la curiosité ou par quelqu'autre motif est assez hardi pour monter à son nid, le toucan le reçoit ordinairement si mal qu'il est obligé de se retirer.

LE

LE RHINOCÉROS.

Le rhinocéros, selon quelques ornithologistes, est une espèce du corbeau ; mais Linnæus en fait une espèce du calao. Il est fort laid, très-puant et plus grand que le corbeau ordinaire. Il a la tête et le cou fort gros, les yeux extrêmement grands, le bec courbé en forme d'arc, à la partie supérieure du bec une grande protubérance qui ressemble à une corne, dont la pointe est tournée en haut et d'où l'oiseau tire son nom.

Toute la partie inférieure du bec est jaunâtre; et la supérieure en approchant de la tête est d'un beau rouge vif. Le rhinocéros, en fait de nourriture, a les mêmes goûts que le corbeau.

LE CORBEAU.

Le corbeau est le plus grand des oiseaux du genre de la corneille, et il en diffère non-seulement par la grandeur mais encore par son bec qui est plus crochu. Il a plus de deux pieds de longueur et plus de quatre de vol ou d'envergure. Tout le champ de son plumage est d'un beau noir lustré, nuancé de bleu, excepté au ventre où il est de couleur sombre.

Cet oiseau est de tous les pays et paroît peu sujet aux influences du climat. Il supporte également et sans en être beaucoup affecté les chaleurs de la zone torride et le froid des pôles. Le seul effet sensible est une variation dans sa couleur qui, dans les régions boréales, est quelquefois toute blanche.

Le corbeau est assez docile; il apprend à chasser aux oiseaux comme le faucon, à chercher et à apporter comme l'épagneul et même à parler comme le perroquet. Goldsmith nous assure qu'on peut parvenir à lui faire prendre tous les tons de la musique, et qu'il en a entendu un chanter la chanson intitulée le " Black Jolie" d'une voix

très-distincte, sur le vrai ton et avec beaucoup d'âme et de gaîté.

Le corbeau en domesticité est un oiseau extrêmement amusant, actif, curieux et impudent; il a le nez fourré partout, fait toutes sortes de farces et de grimaces et ne manque jamais de se mettre bien dans l'esprit de la cuisinière, parce qu'il sait qu'elle peut lui procurer bien des douceurs. Gourmand de son naturel, voleur de profession, il dérobe tout pour satisfaire son appétit, et lorsqu'il a mangé tout son soûl, il fait des caches.

Dans l'état de nature, le corbeau est un maraudeur des plus voraces. La proie morte ou vivante, tout lui est bon et, quand il s'est bien gorgé, il va porter à ses camarades la nouvelle de sa bonne fortune. Il a l'odorat très-fin et sent la charogne d'une distance prodigieuse.

Les corbeaux font généralement leur nid dans des arbres et la ponte est communément de cinq ou six œufs. Ils n'aiment pas le voisinage des villes; ils choisissent de préférence les lieux les moins fréquentés. Il a régné dès l'antiquité la plus reculée un préjugé singulier en faveur de cet oiseau: encore aujourd'hui les Suédois le regardent comme si sacré, que personne ne cherche à lui faire du mal. Il n'y a point d'oiseau dont la vie soit plus longue: Hésiode prétend que cet oiseau vit neuf fois autant que l'homme; quoiqu'il y ait de l'exagération en ceci, il est certain qu'il y en a eu qui ont vécu jusqu'à cent ans.

LA CORNEILLE.

Cet oiseau qu'on appelle communément corneille de voirie, ressemble au corbeau par la figure, par les appétits et les mœurs. Il a environ dix-huit pouces de long et plus de deux pieds de vol ou d'envergure. Sa couleur est

est assez connue et ses habitudes sont extrêmement dégoûtantes.

L'Angleterre produit plus de corneilles qu'aucun autre pays de l'Europe. Sous le règne de Henri Huit, le nombre s'en étoit si prodigieusement accru et elles causoient tant de tort aux fermiers qu'elles fixèrent l'attention du parlement qui porta un bill pour les détruire ainsi que les freux et les choucs. Chaque village devoit se pourvoir de filets à corneilles pendant dix ans, et, durant cet espace, les habitans étoient obligés de s'assembler en certains temps pour aviser aux moyens les plus sûrs d'en extirper la race. Mais, quoique les corneilles soient si nombreuses en Angleterre, Linnæus n'en parle que comme d'oiseaux dont il sait qu'on a tué quelques-uns en Suède. Il y a quelques espèces étrangères qui sont bien plus belles.

LA CORNEILLE COIFFÉE, OU EMMANTELÉE.

La corneille coiffée est un oiseau de passage qui ressemble au freux par toutes ses habitudes. Elle arrive en Angleterre vers le commencement de l'hiver et en part avec la bécasse: Elle niche et passe toute l'année dans les parties montagneuses et dans les îles de l'Ecosse. L'espèce a environ vingt-deux pouces de longueur et à peu près autant d'envergure. Le dessus du corps est d'un beau noir lustré de bleu, et le dessous, d'un cendré pâle. Elle fait son nid dans toutes sortes d'arbres indistinctement et se nourrit principalement d'insectes.

LE FREUX, OU LA FRAYONNE.

Cet oiseau bien connu diffère peu, par la taille ou par la couleur, de la corneille ordinaire; sa principale différence consiste dans le bec; comme le freux l'enfonce fréquemment dans la terre, pour chercher des vers et des insectes, il est dégarni de plumes jusqu'aux yeux et paroît de

de couleur blanchâtre. Cette distinction est d'autant plus nécessaire que le pauvre oiseau que nous décrivons ici, a souvent été victime de sa ressemblance avec la corneille, et ainsi un ami du fermier, qui détruit les insectes qui se nourrissent de bled, a été pris pour un ennemi qui fait souvent de terribles dégâts parmi les jeunes volailles, et dont le moindre défaut est d'être dégoûtant et inutile. Il est certain que le freux, au lieu d'être proscrit, comme il l'a été quelquefois, jusqu'à ce qu'on ait senti sa perte et reconnu ses services, mérite d'être protégé de toute personne qui considère le tort incroyable que les chenilles, &c. font aux fruits de la terre, malgré le nombre qui en est détruit par cet oiseau industrieux.

Les freux ont un autre droit à la protection de l'homme, en ce qu'ils semblent la chercher et se mettre sous sa sauvegarde. Ils font souvent leurs nids dans des arbres et dans des bocages proche des maisons, quelquefois même au milieu des villes peuplées. Ils établissent une sorte de fraternité dans ces demeures aériennes, et ne laissent aucun étranger se fixer dans l'endroit.

Au commencement du printemps les freux se mettent à bâtir ou à réparer leurs nids; ouvrage dans lequel ils montrent une activité et une adresse qui méritent attention. Après avoir fait avec discernement le choix d'une branche convenable pour un nouveau nid, ils commencent à amasser des matériaux, construisant le dehors de broussailles, et garnissant le dedans de racines fibreuses, le tout régulièrement et solidement arrangé. Il survient parfois des contestations, lorsqu'un jeune couple veut s'établir trop près de la demeure d'un plus ancien; la querelle se vuide toujours à nombre égal; mais qu'un étranger cherche à s'introduire dans la société, à l'instant

tant tout le bocage se réunit contre lui pour le chasser de l'endroit.

LE CHOUCAS.

Le choucas est un oiseau très-commun qui a la tête grosse pour son corps; le derrière de la tête est d'un beau gris léger qui lui fait une espèce de cravate. La poitrine et le ventre sont de couleur sombre tirant sur le cendré; le corps est noir avec des reflets de bleu.

Le choucas est un oiseau docile et babillard qui fréquente les clochers, les vieux châteaux et les rochers élevés où il fait son nid: il se nourrit d'insectes, de semences et de graines. Il est très-vorace et si enclin au vol qu'il emporte souvent beaucoup plus qu'il ne peut consommer. Dans le fait il est extrêmement nuisible aux fermiers et aux jardiniers; aussi lui fait-on continuellement la guerre et imagine-t-on toutes sortes de moyens pour l'exterminer.

LE GEAI.

Le geai est un des plus beaux de nos oiseaux Anglais; il a le front blanc, rayé de noir; la tête couverte d'une crête de très-longues plumes qu'il peut redresser à volonté; le cou, la poitrine, le dos et le ventre sont d'un pourpre pâle, taché de gris, et les grandes plumes qui couvrent les ailes, sont très-agréablement diversifiées de bandes blanches et noires d'une couleur très-vive.

Le geai se nourrit de fruits et fait beaucoup de tort aux jardins. En hiver, les glands font une partie de sa subsistance et quelquefois il tue de petits oiseaux. Il a naturellement la voix fort désagréable; mais il est si docile qu'on lui apprend aisément à imiter la voix humaine. Il y en a plusieurs espèces, toutes remarquables par leurs charmantes couleurs.

LA

LA PIE.

La pie est un des plus élégans oiseaux du genre de la corneille. Ses couleurs noires, vertes, blanches, pourprées avec les riches variations de sa queue toute mordorée, en font un oiseau vraiment admirable; mais son ambition et son affectation diminuent beaucoup le prix de ses perfections naturelles. Vaine, piaillarde, querelleuse et ne pouvant rester en place, elle se fourre partout, partout elle est gênante et elle semble se plaire dans le désordre.

La pie mange non-seulement des vers et des insectes, mais aussi de petits oiseaux moins forts qu'elle. Elle pousse même l'insolence jusqu'à tourmenter les plus grands quadrupèdes, quand elle est sûre de n'avoir pas à se repentir de sa pétulance. Souvent elle se perche sur le dos d'une brebis ou d'un bœuf épluchant la vermine qu'elle y trouve, piaillant et tourmentant l'animal qu'elle insulte, et si la pauvre bête témoigne le moindre mécontentement, la pie allonge le cou et prend une attitude menaçante.

La pie s'accommode de toutes sortes de nourriture et paroît avoir une prévoyance qui n'est point ordinaire aux gourmands: car, lorsqu'elle est rassasiée, elle met ses restes en réserve pour une autre occasion. La pie privée cachera sa nourriture quand elle aura fini son repas, et, au bout d'un certain temps, elle retourne à sa cache avec un nouvel appétit et des criaillemens redoublés. On lui apprend quelquefois à parler; mais la manière dont elle articule, est trop aigue et trop perçante, pour imiter parfaitement la voix humaine.

LE CHOUC, OU LE CORACIAS.

Le chouc, auquel on donne communément l'épithète de corneille de Cornouailles, est presque aussi grand que la

la corneille et à peu près de la même figure. Le bec, les jambes et les pieds sont rouges ; mais le plumage est tout noir.

Il s'apprivoise parfaitement bien et il est remarquable par la douceur extraordinaire de ses modulations, lorsqu'il demande à manger à ceux qui le caressent ; il ne l'est pas moins par ses cris horribles et perçans, lorsqu'il est effrayé.

Dans l'état sauvage le choue est un oiseau fort timide qui cherche les lieux les plus retirés pour faire son nid. Il se trouve dans les Alpes, en Crète, en Irlande, dans la principauté de Galles, et dans le comté de Cornouailles.

LE LORIOT.

Le loriot est un charmant oiseau, commun dans différentes parties de l'Europe et de l'Inde, où il habite dans les bois et suspend son nid avec beaucoup d'adresse à la bifurcation des petites branches sur la sommité des vieux chênes. Il a la note haute, et l'on diroit qu'il prononce son nom.

Le loriot est à peu près de la grosseur d'une grive : le mâle est d'un beau jaune vif sur tout le corps et sur la tête ; il a le bec rouge. Les ailes sont noires, marquées d'une bande jaune ; les deux plumes du milieu de la queue sont de la même couleur, et les autres se terminent par une pointe jaune. La femelle est d'un verd pâle et a les ailes de couleur sombre.

L'OISEAU DE PARADIS.

Il n'y a pas dans tout l'ordre des oiseaux-pies un seul genre qui soit comparable à celui-ci pour la beauté, ni même, dans toute la classe des oiseaux, une seule espèce qui puisse le disputer à quelques-unes de celles-ci ; mais, comme elles sont confinées dans les régions de l'Orient, les plus éloignées, elles ont été peu connues de nos meilleurs

leurs ornithologistes jusqu'au temps de Sonnerat qui, dans son voyage à la Nouvelle Guinée, a jeté beaucoup de lumières sur ce sujet, et décrit plusieurs espèces jusqu'alors inconnues à tout autre naturaliste.

Tout ce qui est rare et beau, ne manque jamais de donner lieu à des fictions. Quelques-uns ont décrit l'oiseau de paradis comme un habitant de l'air, ne vivant que de la rosée du ciel et ne se posant jamais à terre, et, pour mettre le comble à l'absurdité, ils ont dit qu'il n'avoit point de jambes; dans le fait, elles lui devenoient inutiles avec les habitudes romanesques qu'on lui attribuoit.

Les Européens ont été long-temps les dupes de leur propre crédulité. Les habitans des Moluques où ces oiseaux sont communs, voyant l'empressement des voyageurs à les acheter à cause de la beauté extraordinaire du plumage, et sentant bien que les pieds ne répondoient nullement à la beauté du reste du corps, ils leur coupoient ces membres et accréditoient par là l'idée que l'ignorance s'en étoit premièrement faite. Comme l'oiseau de paradis étoit doué d'une sorte de beauté céleste, on a imaginé de l'honorer d'une résidence céleste : c'est de là qu'il tire son nom et on l'appelle encore de même aujourd'hui, quoique les habitudes du genre prouvent incontestablement que c'est un oiseau de proie, et qu'il n'a aucune qualité qui mérite l'admiration ou le respect.

Il y a deux espèces d'oiseaux de paradis, l'une à peu près de la grandeur d'un pigeon, et l'autre qui n'est pas plus grosse qu'une alouette. Ces deux variétés sont faciles à distinguer de tous les autres oiseaux non seulement par l'éclat de leurs couleurs incomparables, mais encore par les plumes de la queue, y ayant deux longs filets minces et revêtus de barbes seulement à l'extrémité,

lesquels

lesquels partent de la partie supérieure du croupion et s'étendent bien au delà de la queue. Ces filets ne sont pas communs à tout le genre ; mais chaque espèce a dans la disposition du plumage quelques particularités qu'on ne trouve dans aucune des tribus ailées.

Ces charmans oiseaux s'assemblent en grand nombre et se plaisent à voltiger dans les bocages plantés d'arbres qui portent des épiceries dans les îles de l'Orient où ils naissent. La rapidité et la continuité de leur vol leur font quelquefois donner le nom d'hirondelles de Ternate. Mais, comme les contrées où ils nichent sont périodiquement sujettes au tonnerre et à des pluies d'orage, il est rare d'en voir dans ces temps-là ; d'où l'on a conjecturé qu'ils passent dans d'autre pays.

Vers le commencement du mois d'Août, ces oiseaux s'assemblent en nombre prodigieux, et, selon l'opinion reçue parmi les habitans des Moluques, ils suivent leur roi qu'on distingue de ses sujets par l'éclat de son plumage et par les hommages qu'ils s'empressent de lui rendre. Le soir ils se perchent sur les arbres les plus élevés de la forêt et de préférence sur un de baies rouges qui paroissent faire leur nourriture favorite. Les naturels qui gagnent beaucoup à tuer de ces oiseaux et à en vendre aux Européens les plus curieux, se cachent dans les arbres où ils vont se jucher, et s'étant pourvus de flèches, ils employent tout l'art et toute la dextérité dont ils sont capables pour tuer le roi : s'ils peuvent y réussir, il leur est facile d'avoir tout le reste.

LE ROI DES OISEAUX DE PARADIS.

Quoique dans ces oiseaux chaque espèce ait ses beautés particulières pour les nuances ou pour la conformation du plumage, tout le monde se réunit à dire que le roi est le plus singulier et le plus remarquable. Chose bien étrange cependant !

cependant ! c'est qu'on en a donné des figures et des descriptions si différentes qu'on auroit peine à reconnoître l'oiseau véritable, si ce n'étoient le fond de ses couleurs et les deux longs filets qu'il porte à la queue. Selon Sonnerat qui est ici notre meilleure autorité, le roi est à peu près de la grandeur du merle d'Europe. La plus grande partie de son plumage extérieur est d'un carmin vif et brillant, et toutes ses couleurs paroissent douces et soyeuses, brillantes dans certains endroits comme de l'acier poli. Les deux filets ou flèches qui partent du croupion, sont noirâtres, sans barbes, et s'étendent bien au delà de la queue et des ailes. Ces filets près du bout commencent à avoir des barbes et, faisant la boucle, ils forment un assez grand cercle de couleur d'émeraude vive et changeante*.

LE COUCOU.

Tout le monde connoît le chant du coucou ; mais sa véritable histoire et le pays où il se retire, sont enveloppés dans une grande obscurité.

Le bec et les griffes du coucou sont plus petits et plus foibles que ceux des autres oiseaux de proie. Il a sur la surface du bec des narines rondes et prominentes qui seules le distinguent de tous les autres oiseaux. La partie inférieure du corps est de couleur jaunâtre avec des lignes noires transversales sous la gorge et sur le haut de la poitrine ; la tête, la partie supérieure du corps et les ailes sont marquées de belles raies tannées et noires, de couleur transparente et le haut de la tête est parsemé de quelques taches blanches. Les jambes sont couvertes de plumes jusques sur les pieds.

* Nous avons tiré une partie de cette description du journal intitulé, " The Young Gentleman's and Lady's Magazine," du mois de Mars 1799 ; où l'on donne une figure coloriée de cette élégante espèce.

L'arrivée

L'arrivée du coucou est regardée, du moins dans ce pays-ci, comme l'avant-coureur du printemps. La chanson du coucou est si uniforme que c'est de là qu'il tire son nom dans toutes les langues, et, dans tous les pays, ce mot est employé figurativement pour signifier la même ignominie. Ce reproche vient probablement de ce que le coucou va pondre dans le nid d'un autre oiseau et de ce qu'il laisse à d'autres le soin de ses petits. Une lavandière ou même une fauvette fait souvent l'office de nourrice à l'égard des petits du coucou, et, s'ils viennent à éclorre en même temps que les enfans légitimes, les bâtards ne tardent pas à les chasser du nid.

Lorsque le jeune coucou a les ailes assez fortes pour s'envoler, il quitte bientôt sa mère supposée et se livre à ses penchans naturels. On ne sait pas plus ce que devient la famille en hiver qu'on ne connoît la retraite des hirondelles. Quelques-uns ont imaginé qu'il reste engourdi dans les creux des arbres, et Willoughby rapporte à ce sujet un trait assez curieux ; quelqu'un ayant mis des fagots dans un four pour le chauffer, un coucou ranimé de cette manière extraordinaire, se mit à entonner sa chanson, ce qui étonna beaucoup ceux qui étoient présens. Il y a apparence que le coucou se transporte dans des climats plus chauds ; car il est certain que dans ce pays-ci l'hiver est trop rigoureux pour qu'il puisse le supporter. Logan rend très-bien l'histoire naturelle du coucou dans une belle ode dont voici la traduction.

" Salut, bel étranger du bocage ! messager du prin-
" temps ! le ciel a réparé ton séjour champêtre et les bois
" chantent ton heureux retour.—Lorsque la margue-
" rite émaille la verdure, nous sommes sûrs d'entendre
" ta voix. As-tu donc une étoile qui guide tes pas

ou

" ou te marque les saisons ?—Que de charmes dans ta " visite ! avec toi, je salue la saison des fleurs, avec toi " j'entends le doux ramage des oiseaux dans les bocages. " —L'écolier errant dans les bois pour cueillir la riante " prime-vère tressaille à la voix du nouveau chantre du " printemps et imite ta chanson.—Lorsque le pois vient " en fleur, tu quittes le théâtre de tes chants ; nouvel " hôte, tu passes dans un autre climat, pour saluer un " nouveau printemps.—Charmant oiseau ! ton berceau " est toujours verd, ton ciel toujours serein ; rien de " triste dans ta chanson ; point d'hiver dans ton année. " —O ! si je pouvois voler, je m'envolerois avec toi ! " tous les ans, portés sur l'aile de la joie et compagnons " du printemps, nous irions visiter les différentes parties " du globe."

LE TORCOU.

Le torcou est un petit oiseau qui a environ sept pouces de longueur et onze de vol ou d'envergure ; les couleurs de son plumage sont fort simples ; mais le dessin en est charmant. Il a le bec menu, rond et pointu, les narines concaves et nues, la langue longue, cylindrique et terminée par une épine osseuse et pointue, et les pieds d'une structure qui le rend propre à grimper.

Pennant prétend que le torcou est un oiseau de passage. Il paroît généralement un peu avant le coucou et niche dans les creux des arbres où il fait son nid d'herbes sèches. Il tourne le cou et ramène sa tête en arrière sur ses épaules d'une manière fort singulière et tout-à-fait drôle ; c'est pour cela qu'on l'appelle torcou. Il peut aussi hérisser les plumes de sa tête, comme fait le geay. Sa nourriture ordinaire sont des fourmis qu'il perce avec la pointe aigue de sa langue et qu'il attire ensuite dans son bec.

LE PIC.

Le genre du pic renferme plusieurs espèces, telles que le pic verd, le grand pic bigarré, le petit pic bigarré et le pic à trois doigts ; mais quoiqu'elles diffèrent par la couleur et par la taille, elles ont toutes les mêmes mœurs et les mêmes habitudes. On trouve de ces oiseaux dans toutes les parties du monde, et, quant à l'admirable construction et au bel assortiment des parties des animaux pour leurs destinations respectives, la sagesse de la providence ne brille nulle part avec plus d'éclat que dans la famille des pics.

Ces oiseaux ne vivent que d'insectes et leur principale action est de grimper de haut en bas et de bas en haut le long des branches et des troncs d'arbres. Pour se procurer de quoi vivre, ils sont pourvus d'une langue longue, effilée, armée d'une pointe aigue, dentelée des deux côtés, qu'ils allongent dans les fentes de l'écorce des arbres, pour percer et pour en tirer les insectes qui y sont cachés.

Quand un pic découvre un arbre creux et carrié qui probablement renferme les insectes qu'il aime, il se met aussitôt à percer, jusqu'à ce qu'il ait fait brèche à l'habitation. Il jette alors un grand cri pour alarmer les insectes ; à l'instant toute la colonie est sur pied et l'oiseau qui a réussi dans ses plans, les dévore à plaisir. Il ouvre aussi quelquefois des fourmilières et profitant de l'effroi de ces pauvres insectes, il étend et allonge sa longue langue rouge sur laquelle ils viennent se ranger à l'envi ; il la retire ensuite, et ils se trouvent précipités dans son gosier comme dans un gouffre.

Le pic fait son nid dans les cavités des arbres et pond cinq ou six œufs en tout ; il y met une grande propreté, mais il n'y emploie ni paille, ni plume, ni aucune espèce

de

de tapisserie. Cependant les pics de Guinée et ceux du Brésil suspendent leurs nids à l'extrémité des arbres avec un art et une adresse incomparable, pour garantir leurs œufs et leurs petits des singes et des serpens.

LE CASSE-NOISETTE, OU LE TORCHEPOT.

Le casse-noisette qui est natif d'Angleterre et de différentes parties de l'Europe, a environ six pouces de longueur et neuf pouces de vol ou d'envergure. Il a le bec long et droit, le sommet de la tête, le dos et les couvertures des ailes d'un beau gris bleuâtre, la poitrine et le ventre de couleur d'orange pâle.

Le docteur Plott, dans son histoire naturelle du comté d'Oxford, nous dit que, quand cet oiseau fourre son bec dans la fente d'un arbre, il fait un bruit terrible, comme si c'étoit du bois qui se fendroit, et le bruit s'entend de fort loin. Il grimpe le long des troncs d'arbres et se nourrit non seulement d'insectes, mais de noisettes dont il fait des magasins dans les creux d'arbres où il niche. En automne il fait entendre une espèce de caquetage; mais il est muet pendant la plus grande partie de l'année.

LE MARTIN-PÊCHEUR.

On pourroit citer des exemples sans nombre de la crédulité des anciens au sujet de cet oiseau. C'est l'alcyon des anciens naturalistes : on a débité qu'il faisoit son nid sur la mer durant les saisons les plus tranquilles, et c'est de là que les poëtes, dans tous les siècles, ont employé les termes de jours alcyoniques, pour marquer un état de paix et de félicité. Les fables qui ont pris leur source dans l'ignorance payenne, ont été adoptées comme des vérités sérieuses par St. Ambroise, qui nous dit avec une simplicité qui tient de la superstition, que la providence, pour rendre ses faveurs plus sensibles, fait absolument cesser

cesser les tempêtes pendant le temps nécessaire à cet oiseau pour faire éclore ses petits. " Les marins," dit-il, " n'ignorent point ce bienfait ; ils appellent ces jours " de beau temps, jours alcyoniques, et ils ont grand " soin d'en profiter, parce qu'ils n'ont point de tempête " à craindre pendant tout ce temps-là."

Le martin pêcheur est sans doute un bel oiseau, un oiseau extraordinaire ; mais il mérite peu les éloges que les écrivains romanesques de l'antiquité se sont plûs à lui prodiguer. Du reste il a quelque chose de presque toutes les tribus. Il a du goût pour la proie, comme les oiseaux de rapine ; il aime l'eau comme les oiseaux aquatiques. Il a le superbe plumage de paon, les nuances délicates du colibri, les jambes courtes de l'hirondelle et le bec de la corneille.

L'alcyon fréquente le bord des rivières et se nourrit de poisson dont il prend des quantités prodigieuses, eu égard à sa forme grossière et à sa petite taille. Il est presque toujours en action, et, dans un beau jour, son plumage offre une variété de couleurs brillantes, tandis que l'oiseau est sur l'aile.

Pendant le temps de l'incubation l'attachement et la fidélité du mâle sont exemplaires : il apporte à sa femelle tant de poisson qu'elle est communément plus grasse alors qu'en aucun autre temps. Les petits éclosent au bout de vingt jours ; mais la beauté de leur plumage n'est dans sa perfection qu'après la première mue. Les espèces de ce genre sont assez nombreuses et fort répandues.

LE GUÊPIER.

Le guêpier est à peu près de la grandeur du merle et de la même figure de corps que le martin-pêcheur. Il a le bec comme celui de la famille des alcyons, excepté

qu'il est un peu plus courbé, la langue longue, déliée et déchiquetée à la pointe ; ses pieds sont exactement comme ceux du martin-pêcheur. Il est constant qu'il ressemble généralement à cet oiseau par le brillant coloris de son plumage ; mais ses appétits sont totalement différens ; il se nourrit d'abeilles, d'insectes et quelquefois de graines. Ces oiseaux sont communs en Italie, surtout dans l'île de Candie ou de Crète ; mais on n'en voit jamais en Angleterre. On trouve d'autres espèces de ces charmans petits oiseaux dans les contrées de l'Orient, &c. mais surtout dans le Bengal.

LA HUPE.

La hupe visite de temps en temps les îles Britanniques et se trouve en différentes parties de l'Europe et de l'Afrique. Les Turcs lui donnent un nom qui signifie oiseau messager, et les Suédois regardent son apparition comme un présage de guerre. Autrefois on la considéroit aussi dans notre pays comme l'avant-coureur de quelque affreuse calamité.

La hupe est un petit oiseau qui se nourrit de différens insectes, de baies et de végétaux. Il niche dans des arbres creux et tire son nom de son chant. Sa tête est ornée d'une superbe crête ; singularité qui le distingue de tous les autres oiseaux. Cette crête qui s'élève d'environ un pouce et demi de haut, est composée de deux rangs de plumes que l'oiseau peut relever ou rabattre à volonté.

LE GRIMPEREAU.

Le grimpereau est un petit oiseau, à peu près de la taille du roitelet et qu'on voit communément collé contre les troncs et les branches d'arbres et grimpant tout le long comme le pic. Outre le grimpereau vulgaire, on en trouve plusieurs autres espèces dans différentes parties

ties du monde ; l'une qu'on voit quelquefois en Angleterre, se nomme grimpereau de murailles. On l'appelle ainsi, parce qu'il grimpe le long des murailles ; mais il niche dans des trous d'arbres.

L'OISEAU BOURDONNANT OU LE COLIBRI.

Linnæus compte plus de vingt espèces du genre de ces charmans oiseaux qui ne se trouvent que dans l'hémisphère occidental. Le caractère distinctif de la famille est d'avoir la bec subulé et finissant en tube ou tuyau fin, la langue filiforme et rendue tubuleuse par la jonction de deux filets, et la conformation des pieds propre à marcher.

On trouve que ces oiseaux varient par la taille depuis celle d'un petit roitelet jusqu'à celle d'une humble abeille, et conséquemment ils sont, sans contredit, les plus petits de tous les oiseaux. Un Européen peut à peine se figurer combien ces nombreuses et petites tribus contribuent à embellir un riche paysage au delà de la Mer Atlantique. Le soleil n'est pas plutôt sur l'horison, qu'on voit différentes espèces de colibris voltiger continuellement autour des fleurs, sans y poser le pied. Le battement de leurs ailes est si vif qu'il est impossible d'en discerner les couleurs autrement que par leur éclat. Ils ne font que voltiger de fleur en fleur et passer de l'une à l'autre pour en sucer le miel ! c'est pour cela que la nature leur a donné une langue fourchue propre à se plonger dans le calice des fleurs et à en pomper le nectar qui fait, à ce qu'il paroît, toute la subsistance de ces innocens oiseaux. Le mouvement rapide de leurs ailes produit une espèce de bourdonnement, et c'est de là qu'ils tirent leur nom.

Ces oiseaux suspendent leurs nids au bout des petites branches de différens arbres avec une adsesse singulière

et ils les revêtent de la manière la plus élégante. Les œufs sont à peu près de la grosseur d'un petit pois ; le mâle et la femelle couvent tour à tour. Les petits éclosent au bout de douze jours et ils ne sont alors guères plus gros qu'un papillon bleu ordinaire.

Le plumage du colibri étoit autrefois fort estimé des Indiens qui s'en servoient pour orner leurs ceinturons et pour parer leurs têtes. Ces oiseaux se prennent avec des baguettes enduites de glue. On en fait sécher les plumes dans des étuves ; c'est la meilleure façon qu'on ait trouvée, pour conserver le brillant de leur coloris.

ORDRE III.—ANSERES.

LES oiseaux du genre du canard ont le bec uni, couvert d'une peau et nerveux par le bout, servant comme de passoire à leur nourriture. Ils ont les jambes courtes, les pieds faits pour nager et les doigts joints par des membranes. Ils passent la plus grande partie de leur temps dans l'eau, mais ils pondent et couvent ordinairement à terre.

LE CYGNE.

Il y a deux variétés de ces élégans oiseaux, le cygne sauvage et le cygne privé. Le cygne sauvage est originaire des régions boréales et ne vient dans nos climats tempérés que lorsque le froid est trop rigoureux dans son pays natal. Il fréquente, comme les autres oiseaux aquatiques, les lacs et les forêts de la Laponie, pendant les mois de l'été, et c'est là aussi qu'il élève ses petits.

Le cygne sauvage n'est pas à beaucoup près si grand que le cygne privé : il est de couleur cendrée le long du dos et sur le bout des ailes ; les yeux sont chauves et jaunes

jaunes, et les jambes de couleur sombre. Il a la note très-haute et on l'entend de fort loin. Dans les nouveaux établissemens du comté de Cumberland, dans la Nouvelle Hollande, les cygnes noirs sont aussi communs que les blancs chez nous.

Le cygne privé est trop bien connu pour avoir besoin d'une ample description. C'est le plus grand des oiseaux d'Angleterre, et de tous les autres le plus majestueux et le plus pittoresque, lorsqu'il est à s'ébattre dans son élément. Il pond sept ou huit œufs et couve environ deux mois. Il se nourrit principalement de plantes et de racines aquatiques, et quelquefois il mange des insectes.

Les anciens trouvoient la chair du cygne fort délicate ; mais ils ne vouloient point de celle de l'oie, parce qu'ils la regardoient comme absolument indigeste. On diroit que les révolutions dans les mœurs auroient changé les goûts comme les opinions : nos modernes épicuriens aiment singulièrement l'oie, et on ne sert plus le cygne que pour la magnificence ou l'ostentation.

Mais ce n'est pas sur ce point seul que les anciens nous jettent dans l'erreur ou dans l'embarras ; ils vantent beaucoup la voix de cet oiseau, tandis qu'il est de fait et d'expérience que c'est le plus silencieux de tous les oiseaux aquatiques, ou celui dont la note est la plus dissonante. On ne peut expliquer les récits qu'ils nous ont transmis à cet égard, qu'en supposant quelque entente mythologique cachée sous l'attribution du chant mélodieux dont ils ont fait hommage au cygne ; car il seroit ridicule de s'imaginer que sa voix, non plus que sa nature, ait pu changer par le laps des temps.

On porte la vie du cygne à près de cent ans, et on le regarde comme un des plus beaux ornemens des rivières ou des pièces d'eau artificielles.

L'OIE.

Le principal attribut caractéristique qui distingue l'oie de toutes les tribus ailées, c'est le bec. Dans les autres oiseaux, il est rond et conique ou crochu par le bout; dans la famille de l'oie, il est large et plat, fait tout exprès pour faucher les longues herbes qui croissent sur la surface des étangs et des lacs.

L'oie, sans avoir de répugnance pour la chair, se contente volontiers de végétaux et ne cherche guères d'autre nourriture. Elle a de la corpulence et malgré cela elle n'est pas difficile à rassasier. La fécondité des oies dépend de la facilité qu'elles ont à se procurer de quoi vivre, et ce qui a déterminé l'homme à les apprivoiser et à les rendre domestique, ce sont leurs différentes bonnes qualités. Il n'est pas facile de fixer l'époque de leur esclavage ou de leur domesticité. Il faut qu'elle soit bien ancienne, si l'on en juge d'après les différentes variations qu'elles ont subies sous la main de l'homme, dans leurs couleurs, dans leur figure et jusques dans leur conformation intérieure.

Les couleurs sont fort simples dans les différentes espèces d'oies sauvages. Quand une fois on a donné une exacte description du plumage d'une oie ou d'un canard sauvage, on a décrit trait pour trait celui de tous les autres; mais dans les espèces privées, vous ne trouverez pas deux individus qui se ressemblent.

La chair de l'oie passe pour un manger fort délicat; et dans certains endroits, surtout dans les marais de Lincoln on ne fait pas moins de cas de ses plumes. Il y a dans ce comté des particuliers qui ont jusqu'à mille vieilles oies; ces oies produiront dans une saison sept fois leur nombre, et on les plume communément cinq fois par an. C'est là sans doute une opération très-cruelle; mais

mais comme les plumes font une branche de commerce lucrative, il en est de cela comme de bien d'autres choses; la nécessité qui y contraint et le profit qu'on en retire, font passer par-dessus toute considération d'humanité.

L'oie privée est fort assidue à couver; mais quelquefois elle est remplacée par le mâle. Quand les petits sont sortis de la coque, le jar est d'un orgueil qui ne se conçoit pas; se regardant comme un champion pour défendre sa progéniture, il donne courageusement la chasse aux chiens et même aux hommes quand ils approchent de trop près. Il siffle et allonge le cou, comme s'il étoit pourvu d'armes offensives, et, lorsque l'objet de sa colère s'est retiré, il retourne vers sa femelle, d'un air triomphant faisant le *Kan Kan* et battant des ailes, comme s'il avoit remporté une victoire.

On s'accorde généralement à regarder l'oie de marais qui est la plus grande espèce qu'on trouve en Angleterre, comme la tige des oies domestiques. Si nous voulions décrire toutes les oies sauvages, cet article nous meneroit trop loin. Voici les principales; l'oie de marais, l'oie à bec de gourgannes, l'oie rieuse, l'oie de Canada, l'oie des Esquimaux, l'oie de Moscovie, l'oie armée ou l'oie de Gambie, l'oie antarctique ou l'oie aux ailes blanches, l'oie de montagne de Spitzberg, et l'oie de montagne du Cap de Bonne-Espérance.

LE CANARD.

Le genre du canard renferme une infinité d'espèces, le canard privé, le canard sauvage, la grande macreuse, la macreuse, le petit morillon, le millouinan, le canard aux yeux d'or, la tadorne, le canard à queue pointue, le canard à longue queue, le millouin, le ferrugineux, le garganey, le ridenne ou chipeau, le garrot, le morillon, la religieuse, le siffleur, le canard à ventre blanc, le ca-

nard de Barbarie ou de Guinée, le grand canard noir, le canard à crête noire, le canard de Moscovie et plusieurs autres outre la sarcelle et le vingeon. Le caractère de la famille est d'avoir le bec, proportion gardée, plus court que l'oie, fort, plat ou écrasé et communément garni d'un onglet à la pointe : elle a les pieds proportionnellement plus longs que l'oie, les jambes plus courtes, le bec plus applati et le corps plus comprimé.

Les canards domestiques sont très-faciles à élever, et ils le sont aussi souvent par des poules que par des cannes. Mais cela ne change pas la moindre chose à leurs habitudes ; car ils ne sont pas plutôt en état de marcher, qu'ils abandonnent leur tendre nourrice et cherchent à gagner l'eau s'ils le peuvent ; cette bonne mère a beau les rappeler pour les retirer du danger où elle croit les voir ; elle a beau glousser autour de l'eau, témoigner sa frayeur et ses alarmes, ces petites bêtes ne s'en tiennent pas moins à la nage pendant tout ce temps-là, s'en faisant un plaisir et un jeu.

L'espèce commune du canard domestique vient du mâlard, et cette origine est démontrée par des rapports auxquels il n'est pas possible de se méprendre. Quoique les canards varient en couleur, ils ont tous les plumes de la queue frisées, et le mâle et la femelle conservent la forme du bec du canard savage. On diroit vraiment que la nature s'est fait un jeu de diversifier les couleurs de tous les animaux domestiques, pour qu'il soit plus facile à chacun de reconnoître et de réclamer ceux qui lui appartiennent.

Les canards domestiques forment une basse-cour extrêmement avantageuse, et, comme ils vivent de grains de blé perdus, de vers, de limaces et d'autres insectes, ils ne coûtent pas beaucoup à élever. Les cannes pondent

dent une grande quantité d'œufs, tous les ans; on les engraisse facilement et en peu de temps.

La principale différence qu'il y a entre les canards sauvages et les canards domestiques, vient de leur grosseur et de la nature des lieux d'où ils tirent leur subsistance. Les différentes variétés du canard sauvage se réunissent en troupes pendant l'hiver; en été on les voit voler deux à deux et elles élèvent leurs petits sur le bord de l'eau ou du moins dans des lieux humides. Leurs nids sont généralément faits d'herbes longues mêlées de bruyère et fourrés de plumes; mais à mesure que le climat devient plus froid, elles mettent plus d'art à le construire et le garnissent d'une fourrure plus chaude.

Les canards qui nous viennent aux approches de l'hiver et qu'on peut conséquemment appeller oiseaux de passage, ne sont ni si gras, ni si bien goûtés que ceux qui demeurent toute l'année dans ce pays-ci. Aussitôt qu'ils sont arrivés dans cette île, ils vont chercher des quartiers d'hiver convenables; ils ont deux objets en vue dans le choix de leur domicile, l'un de trouver une nourriture abondante, et l'autre de se mettre à l'abri d'être inquiétés. Pour cet effet, ils choisissent de préférence les lacs voisins de marais et de halliers, parce qu'ils y trouvent quantité d'insectes et qu'ils sont à portée de s'y réfugier en cas d'attaque. Mais toutes leurs précautions n'empêchent pas les oiseleurs d'en détruire des quantités prodigieuses: on a dans les canardières de ces oiseaux apprivoisés pour servir d'appeaux et pour attirer les autres dans des filets dont il leur est impossible de se dégager.

Les canardières du comté de Lincoln se louent fort cher tous les ans, et c'est de là principalement qu'on apporte ces excellens canards dont le marché de Londres est garni. On dit que, dans le cours d'une seule saison,

on y a envoyé de dix canardières des environs de Wainsfleet, plus de trente mille canards, vingeons et sarcelles.

LE HARLE.

Cet oiseau appartient au genre des oies auxquelles il ressemble à bien des égards. Il fréquente nos rivières et nos lacs, spécialement dans les hivers rudes; mais en été, il s'enfonce bien avant dans le nord, pour faire ses petits et jamais on n'en voit dans les parties les plus méridionales de cette île. Il ne vit que de poisson; ce qui donne à sa chair un goût si fort qu'il n'est presque pas possible d'en manger.

LE BEC À RASOIR, OU BEC TRANCHANT.

Le bec à rasoir qui est originaire des parties septentrionales de l'Europe, à environ huit pouces de longueur, vingt-sept pouces de vol ou d'envergure, le bec assez long, noir, fort et tranchant sur les bords, avec quatre rainures transversales à la mandibule supérieure et trois à celle de dessous. La tête, la gorge, et toute la partie supérieure du corps sont noires; mais les pointes des petites plumes des ailes et tout le dessous du corps sont blancs.

Ces oiseaux s'établissent sur l'extrémité de la pointe des rochers élevés qui s'avancent dans la mer, où ils font une figure tout-à-fait grotesque par l'ordre et l'arrangement, dans lequel ils se placent les uns au dessus des autres. Les habitans des lieux où il y a de ces oiseaux, en trouvent les œufs excellens, et souvent ils iront dans les endroits les plus dangereux exposer leur vie pour les attraper. Le bec à rasoir ne pond qu'un œuf, mais aussi il est très-gros pour la grandeur de l'oiseau; si cet œuf est enlevé ou détruit, il en pondra un second pour le remplacer et même un troisième. Il ne fait point de nid; mais il dépose ses œufs sur la pointe d'un rocher,

où

où il les met si bien en équilibre qu'il n'y a pas de risque qu'ils tombent; qu'on vienne à les déplacer, il est extrêmement difficile et quelquefois impossible à l'homme avec toute son adresse de les remettre exactement comme ils étoient. Il y a une très-grande espèce de ces oiseaux, qui niche dans l'île de St. Kilda vers le commencement du mois de Mai et disparoît vers la mi-Juin.

LE PÉTREL.

Le pétrel est un oiseau de mer dont il y a plusieurs espèces: son caractère distinctif est d'avoir le bec droit, crochu par le bout, les narines cylindriques et tubuleuses, les jambes nues au dessus des genoux, et en place du doigt de derrière un ergot aigu dont la pointe est en bas.

Le pétrel vulgaire qu'on nomme encore fulmer ou pétrel-puffin, est commun, dans l'île de St. Kilda où il niche et passe la plus grande partie de l'année. La femelle ne pond qu'un gros œuf et le petit éclot vers la mi-Juin. Cet oiseau se nourrit de lard ou de graisse de baleine et de substances semblables qui, se convertissant bientôt en huile, lui fournissent une arme défensive et servent de nourriture à son petit. Une faculté particulière qu'a tout le genre des pétrels, c'est de jetter fort loin par le bec une grande quantité d'huile pure, et jamais ils ne manquent de la lancer au visage de l'ennemi qui les approche: aussi les naturels qui regardent cette substance comme un excellent remède, ont-ils généralement grand soin de les prendre par surprise.

Il y a une espèce de ces oiseaux, qui est presque continuellement à la mer et qu'on appelle l'oiseau de tempête, parce qu'on prétend que son apparition annonce du gros temps. On en trouve par tout sur la vaste étendue de l'océan Atlantique, à une distance prodigieuse

des terres et souvent ils suivent les vaisseaux, pour ramasser ce qui peut tomber par-dessus le bord.

L'ALBATROS.

L'albatros est un des plus grands et des plus redoutables de tous les oiseaux aquatiques. Il est fort commun dans les mers australes, particulièrement aux environs du Cap de Bonne-Espérance et du Cap-Horn. Il a une très-forte corpulence et dix pieds d'envergure d'un bout d'une aile à l'autre. Le bec qui est long de six pouces, est jaunâtre et se termine par une pointe crochue. Le sommet de la tête est d'un brun clair, le dos plus foncé et le ventre est blanc.

Voilà les principaux traits de la figure de l'albatros, mais qui seuls ne nous donneroient qu'une idée bien imparfaite de son histoire. Il saisit sa proie sur l'aile et il mange non-seulement une grande quantité de poisson, mais encore tous les oiseaux aquatiques qu'il peut surprendre. Les parages de nos mers du nord n'offrent qu'une immense étendue d'eau bouleversée par les vents et un séjour qui semble avoir été déserté par toutes les classes des animaux ; mais ceux des tropiques et les latitudes méridionales présentent une scène animée dont les acteurs sont les poissons et les oiseaux se faisant la guerre et alternativement poursuivans et poursuivis. On y voit planer à une distance immense des terres, toutes les différentes espèces de mouettes ou de goëlands. A chaque instant le poisson volant s'élève du sein des eaux, pour ne pas devenir la proie des habitans des mers, ses ennemis ; mais, en évitant un danger, souvent il tombe dans un autre. Au moment qu'il s'élève, on voit s'élancer après lui le dauphin qui manque ordinairement son coup ; mais souvent la mouette est plus heureuse, quoiqu'elle n'en profite pas ; car l'albatros poursuit la mouette

mouette et l'oblige à lâcher prise ou à dégorger sa proie. Ainsi toute la surface du globe n'offre qu'une scène générale de rapacité et de ruse, de stratagèmes et d'évasions.

Il n'y a peut-être pas un seul oiseau capable de tenir sur l'aile aussi long-temps que l'albatros. Il n'approche guères de terre qu'au temps de l'incubation; mais il est nuit et jour en l'air, sans que le vol semble le fatiguer; il paroît toujours extrêmement maigre.

Quoiqu'on puisse avec raison regarder l'albatros comme un des plus grands tyrans des mers, il n'en a pas moins quelques qualités sociales. Il paroît y avoir entre le pengouin et lui une affection réciproque: ils choisissent toujours les mêmes lieux pour faire leurs nichées; c'est ordinairement quelque île déserte; ils y font leurs nids l'un à côté de l'autre et vivent dans la meilleure intelligence.

LE PÉLICAN.

Le pélican ordinaire, car il y en a plusieurs espèces, est bien plus grand que le cygne auquel il ressemble beaucoup par la figure et par la couleur. Il a le cou long et tous les doigts joints par des membranes. Mais ce qui distingue particulièrement le pélican, c'est son énorme bec avec la poche extraordinaire qu'il a dessous. Le bec a quinze pouces de longueur depuis la pointe jusqu'à l'ouverture qui commence à quelque distance derrière les yeux. Des bords inférieurs de la mandibule de dessous, pend un grand sac qui prend toute sa longueur et capable, dit-on, de contenir quinze pots d'eau mesure d'Angleterre. L'oiseau peut contracter ou étendre cette poche à volonté. Quand elle est vide, elle est à peine visible; mais, lorsque le pélican a fait bonne pêche, elle se dilate à un point incroyable: car le premier

mier objet que l'oiseau se propose en pêchant, c'est d'emplir son sac ; il se retire ensuite pour manger à l'aise. Tertre assure que cette poche peut contenir autant de poisson qu'il en faudroit pour rassasier six hommes affamés.

Quelque extraordinaire que soit la conformation du pélican, il s'en faut certainement beaucoup qu'il ait tout ce que la fable lui a attribué. On nous a bercés de contes en nous débitant gravement qu'il nourrissoit ses petits de son propre sang et qu'il emplissoit son sac d'eau pour leur en fournir dans les déserts. Frappé de sa figure extraordinaire, il semble que l'homme ait voulu lui donner des appétits et des qualités aussi merveilleuses, et, comme il lui a trouvé un grand réservoir, il n'en a pas fallu davantage pour lui faire conclure que l'oiseau le faisoit servir aux usages les plus tendres et les plus paternels. Mais le fait est que les pélicans sont des oiseaux fort niais, indolens et voraces, et qu'ils n'ont d'instinct qu'autant qu'il leur en faut pour la conservation de l'espèce et pour se procurer suffisamment de quoi vivre. Cependant ils nourrissent quelque temps leurs petits avec du poisson qu'ils leur hachent et ils les soignent avec autant d'attention que de tendresse, jusqu'à ce qu'ils soient en état de se pourvoir eux-mêmes.

Le pélican, malgré tout son air de stupidité, n'en est pas moins susceptible de certaine éducation, lorsqu'il est apprivoisé. Le père Raymond dit en avoir vu un si bien privé et si bien dressé qu'il partoit le matin à l'ordre de son maître, et revenoit sur le soir, sa poche pleine de poisson dont il dégorgeoit de lui-même une partie pour le compte du propriétaire et retenoit l'autre pour sa propre subsistance. Gesner nous dit aussi que l'empereur Maximilien avoit un pélican privé qui vécut plus de

de quatre-vingt ans et qui suivoit toujours son armée, quand elle étoit en marche.

LE CORMORAN.

Le cormoran a plus de trois pieds de longueur et quatre pieds de vol ou d'envergure. Les plumes qui couvrent les ailes, les scapulaires et le dos sont d'un vert foncé bordé de noir et lustré de bleu; les pennes et la queue sont de couleur sombre, la poitrine et le ventre sont noirs. Sa forme est grossière et annonceroit l'indolence; cependant il est peu d'oiseaux qui détruisent autant de proie. Il dévore des quantités prodigieuses de poisson, et il le digère si vîte qu'il paroît toujours affamé et jamais rassasié.

Le cormoran a toujours, même dans sa meilleure santé, une odeur très-forte et très-désagréable, beaucoup plus fétide que l'odeur de chair pourrie. Sa forme est dégoûtante, il a la voix enrouée et croassante, et toutes ses habitudes sont immondes. Il ne faut pas s'étonner après cela que Milton ait fait prendre à Satan la figure de cet oiseau, lorsqu'il l'envoie examiner d'un œil inquiet les beautés du paradis et se poser sur l'arbre de vie, méditant la mort.

L'industrie infatigable et la grande adresse du cormoran à prendre du poisson a déterminé certains peuples à en élever dans l'état de domesticité. En Chine, on s'en sert encore pour la pêche; mais alors il a la gorge constamment bouclée d'un anneau pour l'empêcher d'avaler, pour sa propre subsistance, ce qui est destiné pour celle de l'homme.

L'OIE DE POLAND OU D'ÉCOSSE.

L'oie de Poland est de la grandeur de l'oie domestique, mais elle a les ailes beaucoup plus longues. Elle a le bec long de six pouces, la pointe en bas et des dentelures irrégulières aux deux côtés pour mieux saisir sa proie. De l'angle du bec part un petit filet de peau noire

noire et sans plumes, qui se prolonge jusqu'au derrière de la tête, et au dessous se trouve un sac susceptible de dilatation comme celui du pélican, et qui peut contenir cinq ou six harengs tout entiers : le mâle, dans le temps des nichées, en porte quelquefois tout autant d'un seul coup à sa femelle et à ses petits. Le fond de son plumage est le blanc. Ces oiseaux sont extrêmement nombreux dans quelques-unes des Hébrides, dans les îles de Skelig en Irlande et dans l'île de Feroë entre l'Ecosse et la Norwège ; mais on n'en voit nulle part autant que dans l'île de Bass située dans le bras de mer de Forth. La femelle ne pond qu'un œuf et jamais plus de trois dans une saison, si on lui enlève le premier et le second. Les jeunes passent pour avoir la chair très-délicate et se vendent fort cher en Ecosse.

L'oie de Poland est un oiseau de passage. En hiver elle se porte vers les côtes les plus méridionales de Cornouailles, ou plutôt elle y est attirée par les migrations des harengs qui, arrivant par multitudes innombrables dans le canal d'Angleterre, lui fournissent des provisions inépuisables et la nourriture la plus conforme à son goût.

LE PENGOUIN MAGELLANIQUE.

La conformation du pengouin n'est pas propre pour le vol et les ailes lui servent plutôt de rames pour favoriser ses movemens progressifs qu'à l'élever dans la région de l'air : la structure de ses jambes est si singulière qu'elles paroissent à peine formées pour la marche ; point d'animal du reste plus admirablement fait pour une vie aquatique ; il nage et plonge avec autant de vîtesse que de facilité. Comme les pengouins ne vont jamais à terre que pour nicher, leur plumage prend une teinte du lieu qu'ils fréquentent : la partie continuellement baignée par l'eau est blanche, au lieu que les couleurs du dos et des ailes varient,

varient, suivant la diversité des espèces. Leur plumage est aussi plus serré et plus chaud que celui de la plupart des autres oiseaux, en sorte que la mer paroît être leur élément naturel, et, si ce n'étoit la loi impérieuse de la nature qui les porte à propager leur espèce, on ne les verroit guères à terre, et conséquemment leur histoire seroit inconnue.

Le pengouin Magellanique, le plus grand et le plus remarquable de l'espèce, est à peu près de la grandeur de l'oie ordinaire. Il a les ailes fort courtes et couvertes de plumes roides, dures et qui ne lui servent point à voler. Les plumes sur la tête, sur le dos, et sur le croupion sont également roides et de couleur noire; le ventre et la poitrine, dans celui-ci comme dans tout le reste de la famille, sont d'un blanc de neige, à l'exception d'une ligne noire qui traverse le jabot.

Les pengouins marchent la tête levée et droite, laissent pendre comme des bras leurs ailerons qui ressemblent à des nageoires, et, quand on les voit de loin, on les prendroit volontiers pour des enfans avec des tabliers blancs. Ils ne vivent que de poisson qui est fort abondant dans les parages qu'ils fréquentent, et, ce qui prouve bien qu'ils vivent dans l'abondance, c'est leur embonpoint. Ils plongent avec beaucoup de vîtesse et sont très-voraces. Du reste, leur chair a fortement l'odeur et le goût de poisson ; cependant les matelots, faute de mieux, sont quelquefois bien aises d'en faire un repas.

Les pengouins vivent en société et vont en troupe surtout quand ils viennent à terre où on les voit rangés en file avec l'albatros comme s'ils étoient en conférence sérieuse. Ils commencent à pondre vers le mois de Novembre. Leurs préparatifs pour la ponte sont bientôt faits : ils ne font point de nid, un petit trou dans la terre

leur

leur suffit; malgré cela, leurs plumes et leur corps donnent tant de chaleur qu'en peu de temps leurs petits sont éclos. La ponte n'est que d'un œuf; cet œuf est plus gros que celui de l'oie: quelquefois plusieurs femelles conviennent de déposer leurs œufs dans le même trou et de les couver chacune à leur tour.

LE PLONGEON.

Les oiseaux de ce genre ont le bec droit, pointu, étroit, les narines oblongues, la langue pointue, dentelée près de sa base, les ailes courtes, les jambes placées fort loin en arrière et les pieds larges. Le plongeon du nord, l'un des plus remarquables de la famille, a environ trois pieds et demi de longueur et quatre pieds et demi de largeur. Sa tête et son cou sont d'un noir foncé; le derrière du cou est rayé d'une large bande blanche en forme de croissant, et il s'en trouve exactement sous la gorge une autre tout-à-fait semblable qui y correspond. La partie inférieure du cou est d'un noir foncé, avec de superbes nuances d'un pourpre éclatant, et le dessous du corps est tout blanc; mais le dos, les couvertures des ailes et les plumes scapulaires sont noires, tachetées de blanc. La queue est très-courte et cachée par les plumes scapulaires qui sont de couleur sombre, tachetées de blanc: les jambes et les doigts des pieds sont noirs.

Ces oiseaux qui fréquentent les mers du nord, ne vivent que de poisson. Le petit plongeon de mer appartient à cette famille, et, comme tous les autres, il nage mieux sous l'eau que dessus. Il a de la peine à s'élever de cet élement; mais, une fois qu'il a pris l'essor, il est capable de soutenir son vol pendant un tems considérable. Il fait son nid sur le bord des lacs ou des rivières.

LA MOUETTE, OU LE GOELAND.

Les mouettes forment un genre assez considérable dont les marques caractérisques sont d'avoir le bec long, droit

droit, courbé à l'extrémité, la langue un peu fendue, le corps menu et couvert d'un plumage épais, les ailes larges et les jambes courtes. Ces oiseaux qui sont presque continuellement sur l'aile, se nourrissent de poisson, et sont extrêmement criards le long des rivages qu'ils fréquentent. Les îles Britanniques, particulièrement les parties septentrionales, en fournissent plusieurs espèces. La mouette ordinaire, la plus nombreuse de toutes, va nicher sur les bords des rochers qui s'avancent dans la mer, et en hiver elle fréquente presque toutes les parties de nos côtes où les angles saillans des rochers lui offrent un emplacement favorable. La mouette, comme les autres oiseaux de proie, ne pond qu'un petit nombre d'œufs; ce qui, joint à la quantité qu'on en détruit continuellement et qu'on mange, fait que la race n'en est pas si nombreuse dans bien des endroits.

Ordre IV.—GRALLÆ.

Les oiseaux du genre de la grue ont la bec fait pour fureter et sonder le fond des étangs, les jambes longues et faites pour marcher dans l'eau, les cuisses demi-nues, le corps menu et couvert d'une peau épaisse, la queue courte et la chair généralement savoureuse. Ils vivent d'animaux et nichent communément à terre.

LE FLAMAND.

Le flamand est gros, grand et un très-bel oiseau. Son corps qui est d'un rouge vif écarlate, est à peu près de la grosseur de celui du cygne; mais les jambes et le cou sont d'une longueur si extraordinaire, que, quand l'oiseau est tout droit, il a plus de six pieds de haut.

Il paroît que cet oiseau extraordinaire se voyoit anciennement sur toutes les côtes de l'Europe; mais aujourd'hui

jourd'hui il se trouve le plus et le mieux en Amérique, et dans quelques parties de l'Afrique. Sa beauté, sa grandeur, et la bonté de sa chair qui est fort délicate, quand les oiseaux sont jeunes, en on tant fait détruire que depuis long-temps il a déserté les rivages fréquentés par l'homme et s'est réfugié dans des lieux où il paroît rarement ! Dans certaines plages sauvages et solitaires de l'Amérique, ces oiseaux vivent en société et sous un gouvernement dont l'ordre excite à la fois notre étonnement et notre vénération.

C'est dans le voisinage des lacs salés et aux environs des îles marécageuses que les flamands se plaisent davantage. Le jour, ils descendent à l'embouchure des rivières; mais vers le soir, ils se retirent plus avant dans les terres, pour se mettre à l'abri des attaques. Quand ils se laissent voir aux marins, ils paroissent toujours sur une ligne bien serrée, deux ou trois cents ensemble, et, selon Dampier, il n'y a personne qui, à la distance d'un demi-mille, ne les prît pour un long mur de briques, tant ils y ressemblent. Lorsqu'ils cherchent à manger, l'ordre des rangs ne s'observe plus; mais auparavant ils ont grand soin d'en mettre un en vedette, qui n'est chargé que de veiller et d'avertir au moindre danger. Dès que cette fidèle sentinelle en voit la moindre apparence, elle jette un cri bruyant aussi fort que celui d'une trompette, et à l'instant toute la troupe est sur l'aile.

LE BEC À SPATULE.

La singularité la plus remarquable dans cet oiseau, c'est la forme de son bec, d'où il tire son nom. Ce bec est d'un beau noir luisant et ondé, sur sa surface supérieure, des protubérences en forme de mamelons; toute la substance en est mince, légère et élastique comme des barbes

de

de baleine. Le plumage de tout son corps, de ses ailes et de sa queue est blanc, et sa tête est ornée d'une superbe crête de plumes blanches qui retombent en arrière. Il a les jambes noires ainsi que les cuisses qui sont nues jusqu'à moitié de leur longueur ; en un mot, cet oiseau a tous les instincts naturels et la forme grossière du genre de la grue, vivant dans l'eau et subsistant de grenouilles, d'animaux aquatiques, &c.

La palette d'Amérique diffère de celle d'Europe que nous venons de décrire, en ce qu'elle est d'une superbe couleur de rose ou de cramoisi. Il faut convenir que tous les oiseaux de ce continent ont un plumage magnifique, et la palette dont il s'en faut bien que la conformation générale soit un modèle d'élégance, n'est pas mal partagée de ce côté-là.

La palette pond de trois à cinq œufs et niche communément sur les arbres élevés dans la compagnie du héron.

LE GENRE DE LA GRUE.

La genre de la grue compose une nombreuse famille d'oiseaux qui, y compris la cigogne et le héron, sont faciles à connoître soit par la longueur de leurs jambes, ou par leurs couvertures écailleuses et par ce qu'elles sont faites pour marcher dans l'eau. Ils vivent dans les marais, sur les bords de la mer ou des lacs où ils jouissent d'une liberté bien précaire, et se nourrissent de poisson, de reptiles et d'insectes.

LA GRUE ORDINAIRE.

La grue ordinaire est un oiseau de grande taille, long, mince et qui n'est pas avantageusement partagé du côté de l'élégance ou de la beauté. Il a le sommet de la tête couvert de soies noires, et le derrière qui est nu et rouge, suffit pour le faire distinguer de la cicogne

cicogne à laquelle il ressemble beaucoup à d'autres égards. Son plumage est cendré et du pignon de chaque aile partent deux grandes touffes de plumes qui ressemblent assez à des cheveux et que l'oiseau peut relever ou rabattre à volonté. Autrefois on enchassoit souvent ces plumes dans de l'or et les personnes de distinction les portoient comme ornement à leurs bonnets.

Les anciens ont inventé, au sujet de la grue, bien des fables qui ont été recueillies et débitées par les modernes. La manière dont ces oiseaux vivent en société, leur affection filiale et paternelle, leur attachement marital, tout cela a fourni une juste matière à la spéculation, et semble avoir accrédité les contes qu'on a debités et répandus en leur faveur.

La retraite habituelle de ces grues est dans les régions arctiques: il est vrai qu'il en paroît quelquefois dans les parties les plus méridionales de l'Europe; mais c'est plutôt comme oiseaux de passage que comme habitantes, et il y a long-temps qu'elles ne fréquentent plus les îles Britanniques dans aucune saison. On y en voyoit cependant autrefois, et on les y estimoit beaucoup pour la délicatesse de leur chair. Leur nourriture favorite, c'est le blé; mais il n'est presque rien dont leur appétit ne s'acommode. On conserve encore dans tous les pays une sorte d'égards et de compassion pour les grues; c'est un effet et un reste des anciens préjugés en leur faveur.

Il y a plusieurs espèces de grues, la grue baléarique, ou la grue d'Afrique à aigrette, la grue du Japon et la grue de Numidie. Nous allons décrire la dernière à cause de la singularité de ses habitudes.

La

LA GRUE DE NUMIDIE.

La grue de Numidie a différens noms : on l'appelle comédienne et demoiselle de Numidie, parce que dès qu'elle s'aperçoit qu'on la regarde, elle se met à danser, à faire des révérences et toutes sortes de gestes ; est-ce la vanité, est-ce la peur qui lui fait faire ces grimaces ? C'est ce qu'on ne sait pas.

La grue de Numidie est ornée d'une crête de plumes blanches ; mais le reste de son plumage est d'un gris plombé, excepté quelques grandes plumes des ailes, qui sont d'une couleur plus sombre, ainsi que quelques-unes autour de la tête et du cou. Outre la crête, elle a le devant du cou revêtu de quelques plumes noires formées de filamens très-fins et très-doux qui lui pendent sur l'estomac et donnent à l'ensemble de la figure un nouveau degré d'élégance.

LA CIGOGNE.

La cigogne est plus grande que le héron ordinaire ; mais elle n'a le cou ni si long ni si menu. Elle a la tête, le cou, la poitrine, le ventre et la queue blancs, le croupion et les plumes extérieures des ailes noirs, les paupières nues, le bec long, rougeâtre, et les jambes de la même couleur.

La cicogne ressemble si fort à la grue, qu'au premier coup d'œil on les prendroit l'une pour l'autre ; mais la cigogne a certaines habitudes particulières qui la rendent facile à distinguer. La cicogne est un oiseau silencieux, au lieu que la grue a une voix forte et perçante ; la cicogne se nourrit de grenouilles, de poissons, d'oiseaux et de serpens ; la grue a un goût de préférence pour les végétaux et pour le grain. La grue fuit les habitations de l'homme, et la cigogne semble se plaire dans sa société.

On

Les cigognes sont des oiseaux de passage, qui paroissent communément en Europe vers la mi-Mars et qui font leurs nids sur le haut des cheminées et des grands arbres. On en voit quelquefois sur les côtes d'Angleterre, mais on n'a pas de connoissance qu'elles aient jamais multiplié dans cette île.

Comme les cigognes détruisent un grand nombre de reptiles malfaisans, il n'est point étonnant que plusieurs peuples aient eu de la prédilection et même une sorte de respect pour ces oiseaux.

L'ibis qu'on regarde généralement comme une espèce de cigogne, étoit honoré comme un Dieu par les anciens Egyptiens, à cause de ses qualités bienfaisantes. Encore aujourd'hui les Hollandois ont très-grand soin de conserver la cigogne qui paroît s'être naturalisée dans leurs villes où elle fait son nid sur le toit des maisons, sans être inquiétée, poussant la familiarité jusqu'à se poser dans les rues, et protégée, ce semble, par les lois comme par les préjugés vulgaires. Il y a sur le continent très-peu de villes, situées dans des lieux bas et marécageux, dont la cigogne ne soit habitante et partout elle est favorablement accueillie du peuple. Il y a la cigogne noire qui est l'ibis moderne de l'Egypte, et la cigogne d'Amérique qui diffère peu de la cigogne ordinaire.

LE HÉRON.

Le héron que tout le monde connoît, est un oiseau singulièrement léger pour son volume, parce qu'il a le corps et tous les membres extrêmement menus. Le mâle a une crête de longues plumes flottantes et la femelle n'en a point : cette crête est mobile et pendante. La couleur et le plumage varient tellement dans les deux sexes, que

que plusieurs naturalistes les ont regardés comme des espèces différentes.

Quoique tout, dans la figure du héron, paroisse annoncer un oiseau fait pour guerroyer, c'est cependant un oiseau fort timide, excepté à l'égard des poissons parmi lesquels il exerce des ravages horribles, les attaquant et les dévorant sans pitié. C'est un voleur public d'étangs et de lacs, qui par prévoyance et par spéculation fera souvent son nid près des réservoirs destinés à conserver du poisson, pour être plus à portée d'en voler.

Le héron marche dans l'eau aussi avant qu'il lui est possible et là il attend patiemment qu'une troupe de poissons viennent à sa portée : aussitôt qu'ils paroissent, il s'élance sur sa proie et la frappe d'un coup de bec si prompt qu'il est presque inévitable; effectivement il détruira dans une semaine plus de poisson que tout autre oiseau ne feroit peut-être dans un mois. " J'ai vu," dit Willoughby, " un héron tué d'un coup de fusil, qui avoit dix-sept " carpes dans le ventre; il ne lui faut que sept ou huit " heures pour les digérer; après quoi il retourne à la " pêche." Il est certain que le héron est extrêmement vorace : aussi est-il proscrit dans presque tous les parcs et dans tous les lieux où il y a des pièces d'eau fournies de poisson.

Autrefois la chair du héron étoit fort estimée en Angleterre; aujourd'hui on ne l'y tue plus nulle part, tant les goûts sont changés, que comme un oiseau généralement nuisible. Cependant on estime encore beaucoup les héroneaux en France, et conséquemment les héronnières y sont soignées. Il y a une espèce de héron qu'on appelle corbeau de nuit, parce qu'il vole la nuit et qu'il a la voix singulièrement enrouée.

LE BUTOR.

Le butor est une espèce de héron distingué de tous les autres par sa voix lugubre et sourde dont il est impossible de donner une idée exacte à quiconque ne l'a pas entendue: son cri ne ressemble pas mal au mugissement entrecoupé d'un taureau; mais il est plus continu, plus sourd et on le prendroit volontiers pour celui d'un animal formidable résidant au fond de quelques eaux profondes. Cependant l'oiseau qui fait ce terrible bruit qu'on entend à la distance d'un mille, n'est pas si grand que le héron. Il a une courte crête pendante de couleur noire, et le fond de son plumage est d'un jaune pâle, avec des taches et des bandes noires.

Le butor est un oiseau solitaire qui se cache le jour dans les roseaux et commence son appel avant la brune: il débute par des cris très-forts qu'il répète six ou huit fois de suite, et après un silence de quelques minutes il recommence. Le temps où il se fait principalement entendre, c'est depuis le commencement du printemps jusqu'à la fin de l'automne, et tout effrayans ou alarmans que peuvent être ses cris pour quelqu'un qui ne sait pas d'où ils partent, il y a tout lieu de croire qu'ils sont l'accent et l'appel de l'amour ou l'expression de la félicité. Le vulgaire est dans la croyance que le butor fourre son bec dans un roseau qui lui sert de tuyau pour grossir sa voix à un point aussi extraordinaire, et une tradition répandue en certains endroits, c'est qu'il se plonge la tête dans l'eau, et que dans cette position, il souffle de toute sa force.

Quoique le butor ait bien des rapports de ressemblance avec le héron, il en diffère essentiellement par ses mœurs et par ses appétits. Il n'est ni si grand destructeur ni si vorace;

vorace ; il se contente de manger des grenouilles, des insectes et des végétaux : c'est un oiseau retiré et timide dans toutes ses habitudes. Certains épicuriens en estiment beaucoup la chair ; c'est pour cela que les oiseleurs le recherchent avec autant d'empressement que le simple paysan en met à le fuir.

LE COURLIS, OU CORLIEU.

Le courlis fréquente nos côtes maritimes en hiver ; aux approches du printemps il se retire dans l'intérieur du pays et va nicher sur les montagnes. C'est un oiseau assez grand dont les couleurs sont très-diversifiées de noir et de cendré. Les uns en trouvent la chair délicate, d'autres disent qu'elle sent le marais et n'en veulent point. Il y a plusieurs espèces distinctes de courlis, mais qui toutes ont les mêmes caractères génériques, savoir, le bec plus long que la tête, arrondi, obtus par le bout, quatre doigts à chaque pied, et celui de derrière composé de plusieurs jointures.

LA BÉCASSE.

La bécasse est un oiseau fort délicat, très-recherché des bouches friandes et dont la prise est singulièrement amusante pour les oiseleurs. Ses couleurs sont un mélange de noir, de gris et de brun rougeâtre ; elle a le bec long de trois pouces et fait pour fouiller les terres molles et les pâtis humides.

En été les bécasses se tiennent dans les Alpes et dans les contrées septentrionales de l'Europe où elles font leur ponte. Elles ne vivent que de vers et d'insectes qui sont fort abondans dans les vastes forêts et dans les lacs immenses du nord ; mais, dès que les premiers frimats se font sentir, elles passent dans des climats plus tempérés où elles demeurent jusqu'au commencement de Mars qu'elles repartent régulièrement ; il en reste cependant

quelques-unes qui multiplient quelquefois dans notre pays. Pour le départ, elles se rendent en troupes sur les côtes, et quand le vent est bon, elles partent sur le champ ; mais s'il est contraire, elles ont la prudence d'en attendre un plus favorable.

LA BÉCASSINE.

Quoiqu'en général la bécassine soit un oiseau de passage, il nous en reste quelquefois pendant toute l'année, et il est constant que ces oiseaux produisent dans le nord de l'Ecosse. Elle fréquente les endroits marécageux, fait un nid sans art et fort simple parmi les joncs et les roseaux, et pond quatre ou cinq œufs de couleur olive sale, marbré de taches brunes.

La bécassine a la poitrine et le ventre d'un blanc mat, le dos couvert d'un long plumage varié de noir et d'un roux brun, avec une ligne de blanc rougeâtre qui passe sur le milieu de la tête : son bec est long d'environ deux pouces et demi.

Quand on effarouche la bécassine, surtout dans le temps de l'incubation, elle s'envole et s'élève à une hauteur considérable faisant un bruit singulier assez semblable à un bêlement, et, en descendant, elle se rabat avec une extrême rapidité. Pendant que la femelle couve, on voit son coq se balancer sur l'aile presque au-dessus du nid où il fait une espèce de sifflement ou de bruit de tambour, peut-être pour l'avertir du danger ou pour témoigner la joie qu'il ressent de la voir tranquille et en sûreté.

Outre la bécassine ordinaire que nous venons de décrire, il y a la petite bécassine surnommée la sourde et la grande bécassine ; mais la dernière ne se voit que fort rarement en Angleterre. Toutes les bécassines ont la chair extrêmement délicate, et, en hiver, c'est une grande

grande partie de plaisir pour les chasseurs, que de tirer sur ces oiseaux.

LE COMBATTANT.

La femelle de cet oiseau, qui s'appelle en Anglois *reeve*, est toujours de couleur brune et plus petite que le mâle. Le plumage du combattant est de différentes couleurs; mais ce qui le distingue particulièrement, c'est un gros collier de longues plumes qu'il a autour du cou et qui lui a fait donner en Anglois le nom de *ruffe*. Ces plumes tombent à la mue et ne repoussent qu'au printemps suivant.

Les combattans sont des oiseaux de passage, qui arrivent dans ce pays-ci dès le commencement du printemps, et en repartent vers la St. Michel. Ils nichent dans certaines parties des comtés de Lincoln, de Cambridge et d'York. Aussitôt qu'ils sont arrivés, les mâles s'assemblent sur un rive sèche, à portée d'un amas d'eau, et chacun occupe une petite étendue de terrain qu'il ne quitte point que l'herbe ne soit mangée. Là, ils attendent que des femelles viennent les joindre, et leur apparition ne manque jamais d'occasionner des batailles, parce que d'abord il n'y a pas à beaucoup près tant de femelles que de mâles. Quand ces oiseaux sont tués en bon temps, ils font un mets délicieux qu'on sert sur la table des riches.

LE VANNEAU.

Ce bel oiseau qui fréquente les bruyères et les terrains marécageux dans presque toute l'étendue des îles Britanniques, fait à terre un nid fort léger et très-simple où il pond quatre œufs. Cet oiseau est si bien connu qu'il n'a pas besoin de description; mais il a certaines habitudes particulières qui méritent attention. Les van-

neaux ont un soin tout particulier de leurs petits : ils emploient toutes sortes de ruses pour donner le change aux hommes et aux chiens, pour leur cacher leur retraite et, dans un pressant danger, ils frapperont même les passans ou leurs ennemis.

Les vanneaux deviennent fort gras en hiver où on en prend dans des marais avec des filets. Ce sont des oiseaux de passage dans certaines parties de cette île. Ils arrivent dans le nord de l'Ecosse vers le mois d'Avril, et quand les petits sont élevés, ils se disposent à passer dans un climat plus doux où leur nourriture est plus abondante. Pendant l'espace de dix jours, avant que ces oiseaux quittent finalement le nord de l'île, on les voit se rassembler en troupes nombreuses, voler de l'avant et de l'arrière comme pour exercer leurs petits, et après nombre d'évolutions et d'exhortations ou pourparlers dans lesquels ils font beaucoup de bruit, ils disparoissent tous à la fois, dirigeant leur vol vers le sud.

LA GUIGNETTE.

La guignette que les Anglois appellent *common sand piper*, à cause de ses sifflemens ou du son flûté de sa voix, est un oiseau solitaire, excepté dans le temps de la pariation. Il fréquente les rivières, les lacs et autres eaux douces. Il a la tête brune, rayée de lignes noires, le cou d'un cendré obscur, le dos et les plumes qui couvrent les ailes, de couleur brune mêlée d'un vert luisant, et joliment marqués de lignes sombres transversales, la poitrine et le ventre d'un blanc pur. Le bruneau est distingué de la guignette non-seulement par la différence des couleurs, mais encore parce qu'il se trouve sur les bords de la mer, quoique certainement on puisse le regarder comme un oiseau rare dans ce pays-ci.

LE PLUVIER DORÉ.

En hiver on voit de petites volées de ces élégans oiseaux dans nos marais et dans nos bruyères. Ils ont onze pouces de longueur et deux pieds de vol ou d'envergure. La couleur de la tête, du dos et des plumes qui couvrent les ailes, est d'un noir entremêlé de superbes taches un peu vertes et tirant sur le jaune; la poitrine est d'un brun tacheté de nuances verdâtres de figure oblongue, et le ventre est blanc. Cet oiseau fait un cri aigu assez semblable au bruit d'un sifflet, et, en imitant habilement sa voix, on peut l'attirer à portée de fusil. Il niche sur les montagnes qui ne sont point fréquentées, et il est fort commun dans les îles à l'ouest de l'Ecosse.

LE PETIT PLUVIER, OU LE DOTTEREL.

Le dotterel dont il y a différentes espèces, est un des plus petits pluviers. On voit de ces dotterels dans les comtés de Lincoln, de Cambridge et de Derby, où ils sont oiseaux de passage; ils y paroissent en petites bandes vers la fin du mois d'Avril et y demeurent jusqu'à la mi-Juin: ils deviennent extrêmement gras pendant cette saison, et leur chair passe pour un mets délicieux. On en voit aussi en Avril et en Septembre dans les plaines et dans les vallées des comtés de Wilts et de Berk; mais on ne sait point où ils se retirent l'hiver, ni où ils nichent.

Le dotterel, comme on l'appelle communément, est un oiseau extrêmement niais qui se laisse quelquefois prendre la nuit à la chandelle. Si l'oiseleur étend un bras, l'oiseau de son côté étendra une aile; quand l'oiseleur remue un pied, l'oiseau en fait autant: en un mot, la sotte créature imite, du mieux qu'elle peut, la manœuvre de son ennemi, lorsqu'il lui tend des piéges et travaille à jeter le filet pour le détruire. Mais, depuis que l'usage des armes à feu est devenu universel, on a

presque totalement abandonné cette manière lente de prendre les dotterels.

L'AVOCETTE.

Cet oiseau qui est natif d'Italie et paroît de temps en temps en Angleterre, est un peu plus grand que le vanneau. Il a le bec long d'environ deux pouces, menu, applati et recourbé en haut, la tête et le haut du cou noirs, le plumage de la poitrine, du ventre et de la gorge, ainsi que celui de la queue, d'un blanc de neige, les ailes et le dos coupés de noir et de blanc, les jambes longues et nues au-dessus des genoux.

Ces oiseaux, en volant, portent le cou et les jambes étendues de tout leur long et font un cri aigu qui exprime la syllabe *twit*, deux fois répétée ; ce qui leur a fait donner par les gens de la campagne le nom d'aboyeurs. Ils se nourrissent de vers et d'insectes qu'ils tirent du sable avec leur bec, laissant des demi-cercles empreints l'un après l'autre dans l'endroit où ils ont fouillé, pour chercher leur pâture.

LA POULE D'EAU, OU LA FOULQUE.

La foulque a le bec terminé en pointe, le plumage blanchâtre et les pieds d'un vert sombre. Les trois doigts de devant ont, de chaque côté, des membranes latérales dentelées. Elle a une excroissance de chair sans plumes, qui va depuis le bec presque jusqu'au sommet de la tête. La tête et le corps sont entièrement noirs, la poitrine et le ventre sont couleur de plomb.

On voit généralement la foulque voltiger sur les rivières et sur les lacs dont les bords sont garnis de joncs et de roseaux : elle y fait son nid avec les herbes qui croissent dans l'eau, et ses œufs qui flottent sur la surface, s'élèvent et s'abaissent avec elle. Les petits, quand ils éclosent, sont fort laids et ont la tête couverte d'un gros duvet

vet rouge. En hiver les foulques von souvent à la mer, et quelquefois en si grand nombre qu'elles obscurcissent les ondes. Ce genre renferme plusieurs espèces.

LE RÂLE D'EAU.

Le râle d'eau a le corps long, grêle, les ailes courtes et concaves ; la tête, le cou, le dos, les plumes couvertes des ailes et la queue, bordés d'un brun olive ; la gorge, la poitrine et la partie supérieure du ventre, de couleur cendrée ; les jambes placées fort loin en arrière, les doigts très-longs et divisés à l'origine ; cependant le râle nage avec beaucoup de facilité et on le voit souvent raser la surface de l'eau.

Le râle d'eau aime moins à voler qu'à courir le long et sur le bord des rivières ; ce qu'il fait avec beaucoup d'agilité. La chair en est fort estimée.

LE RÂLE DE TERRE.

Le râle de terre est fort commun en Ecosse et dans les îles qui en dépendent, ainsi que dans celle d'Anglesey ; mais il y est passager et en part avant l'hiver. Il a le bec fort, court, épais, les jambes longues avec un cri singulier qui rend assez bien le mot *crex* qu'il répète souvent. Il a la tête, le cou et le dos noirs, de couleur châtain sur les bords, la queue d'un bai foncé, et le ventre blanc. On entend le râle beaucoup plus souvent qu'on ne le voit, parce qu'il aime à se cacher dans le blé en herbe, le long duquel il court, sans s'élever dans l'air.

L'OUTARDE.

L'outarde est le plus grand oiseau terrestre qui soit originaire de la Grande-Bretagne ; il a neuf pieds de vol ou d'envergure et presque quatre de longueur de corps. Le mâle a, de chaque côté du demi-bec inférieur, une touffe de plumes longues d'environ cinq pouces, la tête et le cou cendrés, le dos de couleur de rouille et rayé transver-

salement de bandes noires, le ventre blanc et la queue marquée de larges bandes rouges et noires.

La femelle est à peu près moitié plus petite que le mâle. Elle a le sommet de la tête de couleur d'orange foncée, traversé de lignes noires et le reste de couleur brune. La partie inférieure du devant du cou est cendrée : du reste elle ressemble au mâle.

On voit souvent de petites troupes d'outardes dans la plaine de Salisbury et dans d'autres vastes bruyères au nord jusqu'à Lothian en Ecosse. Elles étoient anciennement plus nombreuses ; mais comme la bonté de ce gibier l'a fait extrêmement rechercher des chasseurs et qu'on a enclos beaucoup de communes, on y en voit aujourd'hui fort peu, et il est probable que la race s'en éteindra tout-à-fait avec le temps, du moins dans ce pays-ci, malgré toutes les précautions qu'elles prennent pour éviter le danger, ne vivant et ne mangeant que dans des plaines spacieuses où elles peuvent voir de loin l'ennemi approcher.

Comme il n'y a que peu d'endroits où les outardes puissent trouver la nourriture et la sûreté tout ensemble, elles se tiennent communément autour de leurs anciennes retraites. Elles peuvent se passer long-temps de boire ; mais, pour les garantir de la soif, la nature a donné au mâle une poche dont l'ouverture se trouve placée précisément sous la langue et qui est, dit-on, capable de contenir sept pots d'eau, mesure d'Angleterre. Il va de temps en temps emplir ce sac pour abreuver sa femelle lorsqu'elle couve, ou ses petits, jusqu'à ce qu'ils soient en état de se pourvoir eux-mêmes.

La femelle pond deux œufs dans un petit trou qu'elle fait en terre et qu'elle garnit quelquefois d'un peu de foin

ou

ou de paille. Elle couve environ cinq semaines, et ses petits sont en état de courir à la sortie de la coque.

Il paroît qu'il n'est pas possible de faire multiplier l'outarde en domesticité, et cela vient peut-être de la difficulté de lui procurer une quantité suffisante de la nourriture qu'elle aime. Les différentes espèces d'outardes qu'on trouve dans les pays étrangers, sont l'outarde d'Arabie, l'outarde de l'Inde et la petite outarde ; la dernière qui se voyoit anciennement dans ce pays-ci, est aujourd'hui commune en France.

L'AUTRUCHE.

Ce singulier oiseau dont l'élégant plumage est si souvent employé dans la parure des femmes, paroît en quelque sorte faire la nuance entre la classe des quadrupèdes et celle des oiseaux. Il a dans l'ensemble de sa figure certaine ressemblance avec le chameau et l'égale presque en grandeur ; son plumage ressemble à du poil plutôt qu'à des plumes, et, jusques dans sa conformation intérieure, il tient autant du quadrupède que de l'oiseau.

L'autruche est certainement le plus grand de tous les oiseaux ; elle paroît presque aussi haute qu'un homme à cheval. Elle a communément sept pieds de haut du sommet de la tête à terre ; mais elle n'en a que quatre à mesurer du dos, conséquemment la tête et le cou ont plus de trois pieds de long. Du sommet de la tête au croupion, lorsque le cou est allongé en ligne droite, elle a six pieds de long, sans compter la queue qui donne encore à peu près un pied de plus.

La couleur du plumage de l'Autruche est généralement un mélange de noir et de blanc ; il y a cependant des variétés où il est gris. Les grandes plumes situées à l'extrémité de la queue et des ailes sont communément blanches ; le rang suivant est noir et blanc, et, parmi les

petites plumes du dos et du ventre, il y en a quelques-unes qui sont de ces deux couleurs. Elle n'en a point aux flancs non plus qu'aux cuisses et sous les ailes : les plumes qui couvrent le bas du cou, sont encore plus petites que celles du ventre et du dos. Toutes les plumes sont d'un genre particulier à l'autruche, molles et tendres comme du duvet, point du tout propres pour le vol et encore moins pour la défendre des injures du dehors.

Les parties supérieures de la tête et du cou sont couvertes de brins de poil très-fins, d'un blanc fort clair, luisans comme des soies de cochon, et, dans plusieurs endroits, il y a des touffes de ce poil, composées d'environ douze brins qui tous partent d'une seule tige. A l'extrémité de chaque aile, se trouve une espèce d'éperon ou d'ergot qui ressemble à un piquant de porc-épic. L'autruche a sur les cuisses des écailles en table, le bec court et pointu.

On voit par cette courte description que l'autruche ne ressemble guères à aucun autre oiseau, et ce n'est pas seulement dans sa structure qu'elle est particulière, mais encore dans ses habitudes. Elle habite les contrées brûlantes de l'Afrique et de l'Asie, et on ne l'a jamais vue multiplier hors de son pays natal. Elle paroît admirablement faite pour les déserts sablonneux et brûlans de ces continens, et elle se plaît dans des lieux sauvages et solitaires, où peu de végétaux couvrent la face de la nature, et où rarement la pluie tombe pour rafraîchir la terre. On assure que l'autruche ne boit jamais et ce sentiment paroîtroit assez fondé d'après le choix qu'elle fait de son domicile.

Dans ces contrées inhabitables, on trouve les autruches par grandes troupes. Elles se nourrissent indistinctement de tout ce qui se mange, et elles ne seront probablement jamais

jamais embarrassées pour trouver de quoi vivre, tant que subsistera le terrain qu'elles occupent, tout stérile qu'il peut être. Il ne faut pas une nourriture bien recherchée pour satisfaire leur appétit, et elles digèrent avec une facilité incroyable.

La femelle pond de quarante à cinquante œufs par chaque couvée, et, quoique dans les climats chauds qu'elle habite, il ne soit pas nécessaire qu'elle les couve continuellement, elle ne les laisse point éclore à l'ardeur du soleil, comme on l'a généralement débité dans tous les siècles. Dans le fait, il n'y a point d'oiseaux qui puissent porter plus loin la tendresse et les soins pour leurs petits, ou mettre plus d'assiduité à leur apporter de l'herbe ou toute autre chose qui peut convenir à des enfans nouvellement nés. Le plumage de l'autruche n'est pas la seule chose à laquelle on attache un grand prix; on en estime aussi beaucoup les œufs et la chair: l'autruche a conséquemment bien des ennemis à craindre, et, si ce n'étoit sa prodigieuse fécondité, la race en seroit vraisemblablement éteinte, il y a long-temps.

CASOAR.

Le casoar est, après l'autruche, un des plus grands et des plus pesans oiseaux qu'il y ait. Il a environ cinq pieds et demi de la pointe du bec au bout des ongles. Ses ailes sont en grande partie cachées sous les plumes du dos et si petites qu'elles sont presque imperceptibles: d'où l'on peut conclure que le casoar ne s'en sert point pour voler: il n'a qu'une seule espèce de plume qui sont extérieurement de la même couleur. La plupart de ces plumes sont doubles; chaque tuyau court et fixé dans la peau donne naissance à deux longues tiges toujours de longueur inégale, les unes ayant quatorze pouces et les autres n'en ayant que trois.

Mais

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans la figure du casoar, c'est la tête qui est armée d'une espèce de casque de substance de corne, extrêmement dure et capable de résister à un coup violent. Ses yeux sont d'un jaune vif, et, pour tout dire en un mot, toute sa figure est singulièrement majestueuse. Il a la tête d'un guerrier, l'œil d'un lion, les armes d'un porc-épic et la vîtesse d'un coursier. Mais, quoiqu'il paroisse pourvu de moyens formidables pour sa propre défense, il n'attaque jamais les autres oiseaux, et, quand il est poursuivi, il rue comme un cheval, ou bien il se retourne contre celui qui l'attaque, le terrasse et le foule à ses pieds. Il court d'une vîtesse étonnante; mais son allure a la plus mauvaise grâce possible. Il avale indistinctement tout ce qu'il attrape, et ce qu'il ne peut digérer, il le rend, tel qu'il l'avait pris, sans en être incommodé.

Les îles de l'Archipel Indien et la Nouvelle Hollande paroissent être le climat naturel de cet oiseau extraordinaire, et son domaine, si on peut l'appeller ainsi, commence où finit celui de l'autruche. On n'a jamais trouvé d'autruches au delà du Gange, ni vu de casoars plus près que les îles de Java, de Banda, du Sumatra et les Moluques; encore y est-il rare, ensorte qu'il est regardé comme une curiosité même dans son pays natal.

Ordre V.—GALLINÆ.

Les oiseaux du genre des gallinacées, qui composent les plus précieux de tous les ordres, ont le bec un peu convexe pour ramasser leur nourriture, la mandibule supérieure plus avancée que l'inférieure, le corps gras et musculeux, la chair blanche et pure. Le fond de leur nourriture, c'est le grain; ils font des nids simples et sans art,

art, et, tout au contraire des autres oiseaux, ils ne sont point fixes dans leurs amours et ne savent ce que c'est que la fidélité conjugale.

LE DRONTE.

Le dronte est un gallinacée très-grand, fort lourd et peut-être le moins élégant de tous les oiseaux : nous n'avons point d'expressions qui puissent donner une idée exacte de sa conformation singulière. Il a le bec d'une longueur et d'une figure extraordinaire, des jambes qui ressemblent à des pilliers. La plus grande partie de son corps est couvert de plumes grisâtres; ses ailes sont trop courtes pour lui aider à voler, et sa queue qui est composée de quelques plumes blanches frisées, a, par la manière dont elle est placée, tout aussi mauvaise grâce que tout le reste de sa figure. En un mot, le dronte paroît accablé de son propre poids : il est parmi les oiseaux ce que le paresseux est parmi les quadrupèdes, une créature sans résistance, également incapable de fuir ou de se défendre.

Le dronte est originaire de l'Ile de France. On dit que la chair en est bonne et saine; quant aux habitudes, il paroît qu'il n'en a que d'innocentes.

LE PAON.

Nous n'avons point de termes pour exprimer au naturel la beauté du paon, s'il falloit entrer dans le détail de ses superbes nuances; mais heureusement c'est un oiseau trop bien connu pour avoir besoin d'une longue description. Quand il étale sa queue, il n'y a pas un seul oiseau qui lui soit comparable pour l'élégance et la magnificence; mais ses cris perçans et désagréables diminuent beaucoup du plaisir que cause le brillant de ses couleurs, et d'un autre côté sa gourmandise insatiable et son caractère destructeur contribuent encore davantage

à

à lui faire perdre de l'intérêt qu'inspire le seul mérite auquel il puisse prétendre, son incomparable beauté.

C'est des Indes Orientales que les paons ont été d'abord apportés en Europe, et, dans plusieurs parties de ces vastes contrées, on en trouve des troupes prodigieusement nombreuses qui sont encore dans l'état sauvage. Cet oiseau étoit trop beau, et l'on a toujours estimé sa chair pour la somptuosité des tables comme un mêts trop délicat, pour qu'on le laissât long-temps dans ses retraites natales. Dès le temps de Salomon, nous voyons le paon parmi les choses précieuses que ses flottes rapportoient. Les Grecs avoient aussi une prédilection toute particulière pour cet oiseau, et il paroît que le premier paon qu'on montra dans Athènes, fit faire à bien des personnes le voyage de Lacédémone dans cette ville, pour le plaisir de voir cet oiseau.

Le paon vit de grain comme les autres volailles; mais sa nourriture de goût c'est l'orge. Cependant il s'accommode assez d'insectes, de plantes tendres, et ses appétits sont si capricieux qu'il n'est pas facile de l'empêcher de commettre des dégâts incroyables sur les maisons, dans les fermes ou dans les jardins.

La poule est beaucoup moins belle que son coq. Elle pond cinq ou six œufs et a grand soin de cacher son nid à son mâle, de crainte qu'il ne l'empêche de couver ou qu'il ne casse ses œufs.

LE COQ D'INDE, OU LE DINDON.

Ce gallinacée qui est aujourd'hui parfaitement naturalisé dans notre pays, étoit inconnu avant la découverte de l'Amérique où il étoit indigène. Ce fut sous les règnes de François I, et de Henry VIII, que les premiers dindons furent apportés en France et en Angleterre.

Elien,

Elien, à la vérité, parle d'un oiseau trouvé dans l'Inde que quelques-uns croient être le dindon ; mais Gesner et Pennant pensent que c'étoit ou le paon ou quelque oiseau de ce genre.

Les dindonneaux de ce pays-ci sont des oiseaux des plus délicats ; cependant, dans l'état sauvage, ils peuvent supporter l'hiver du Canada qui dure neuf mois. Les dindons sont beaucoup plus grands et plus beaux dans leurs forêts natales, que dans l'état de captivité domestique ; ils ont le plumage gris, bordé sur les tranches d'un filet d'or luisant.

La chasse du dindon fait un des principaux amusemens des Indiens de l'Amérique, et sa chair est une grande ressource pour l'entretien de leurs familles. Quand ils ont découvert la retraite d'une troupe de dindons, ils prennent avec eux un chien qu'ils ont dressé à cette chasse, et ils le lâchent au milieu de la bande. Les dindons s'enfuient précipitamment et courent d'une vîtesse étonnante, mais à la fin lassés, ils se réfugient et se perchent sur un arbre où ils demeurent jusqu'à l'arrivée du chasseur qui, avec une longue perche, les abbat tous les uns après les autres.

Les dindons sont furieux entre eux, mais extrêmement foibles et timides vis-à-vis des animaux d'une espèce différente. En général, le coq ordinaire sait bien s'en faire respecter et leur en imposer ; cependant le dindon est un être insolent, vain, et qui, lors même qu'il est battu, retourne vers ses femelles, se carrant et piaffant avec tout l'orgueil d'un vainqueur. La ponte est d'environ dix-huit ou vingt œufs, et la femelle est assez soigneuse de chercher des insectes à ses petits qui préfèrent cette nourriture à toute autre.

L'OISEAU

L'OISEAU DE CURACAO, OU LE COQ INDIEN.

Cet oiseau est à peu près de la grandeur d'une poule d'Inde. Il a le bec noir à la pointe et couvert à la base d'une peau jaune. Entre les narines est une protubérance ronde et dure qui ressemble à de la cire, et sur la tête il a une crête de longues plumes noires dont la pointe se porte en avant. Tout le corps est d'un noir foncé et luisant, avec des reflets de bleu et de pourpre, excepté le bas du ventre et les plumes couvertes du dessous de la queue.

L'oiseau de curacao est commun en Guinée où il fait une grande partie de la nourriture des planteurs. Sa chair ressemble à celle du dindon. Ces oiseaux sont faciles à apprivoiser, et on en trouve beaucoup dans les établissemens Hollandois de Berbice, d'Esséquébo, et de Démérara.

LE FAISAN COMMUN.

Le plus beau de tous les oiseaux après le paon, tant pour la vivacité des couleurs que pour l'agréable mélange et la superbe variété du plumage, c'est le faisan. Tous les peintres ensemble ne sauroient rien tirer de leurs pinceaux qui soit aussi lustré, aussi brillant ou aussi délicatement nuancé. On rapporte que Crésus, roi de Lydie, étant un jour sur son trône, entouré de toute la pompe et dans tout l'appareil de la splendeur orientale, demanda à Solon s'il avoit jamais rien vu d'aussi magnifique. Le philosophe nullement intimidé par l'éclat de la majesté royale et se faisant gloire de la liberté et de la simplicité de son pays, répondit qu'après le superbe plumage du faisan qu'il avoit vu, rien n'étoit dans le cas de l'éblouir.

Au reste la beauté ne fait pas tout le mérite du faisan; c'est encore un manger fort délicat; mais, comme s'il évitoit la protection de l'homme, il choisit les bois les plus épais pour son séjour et se plaît dans les parties les moins

moins fréquentées des forêts. Quoiqu'éloigné des climats chauds et agréables où il a pris naissance, il conserve toujours son amour naturel pour l'indépendance, et il vit aujourd'hui parmi nous sauvage et sans être apprivoisé, faisant l'ornement de nos parcs et de nos forêts où il se nourrit de gland, de baies et de grain.

Dans l'état sauvage la faisanne pond de dix-huit à vingt œufs dans une saison ; mais en captivité, il est bien rare qu'elle en ponde plus de dix. Dans l'état de nature, elle est d'une ardeur, d'une vigilance et d'une patience singulière à couver et à élever ses faisandeaux ; mais, en domesticité, elle n'a plus le même empressement pour ces devoirs et c'est communément une poule domestique qui la remplace.

Il y a dans le faisan, comme dans toutes les autres volailles domestiques, plusieurs variétés, le faisan blanc, le faisan tacheté et le faisan à crête ou hupé. Parmi les faisans qui ne sont point naturalisés dans ce royaume et qu'on ne conserve que dans des volières, nous trouvons le faisan noir et blanc de la Chine, le faisan doré de la Chine, la faisan cornu de l'Inde, le faisan du Brésil et le faisan paon, tous singulièrement remarquables par leur beauté et par l'élégance générale de leur forme.

LE COQ.

Il paroît que le coq est, de tous les oiseaux, le premier que l'homme ait apprivoisé et celui qu'il a pris le plus anciennement sous sa protection. Comme il y a longtemps qu'on le cultive, il offre un nombre prodigieux de variétés, et ne conserve presque plus de vestiges de son instinct et de son indépendance primitive.

On ne sait point du tout à quelle époque cette précieuse volaille a été réduite en domesticité ; mais l'opinion générale est qu'il est venu de Perse en Occident ; c'est ce qui lui fait donner le nom d'oiseau de Perse par Aristo-

Aristophane qui nous dit, sans doute dans un langage métaphorique, que le coq étoit en possession de cet empire avant quelques-uns de ses plus anciens monarques. Nous voyons dans l'histoire que, sous le gouvernement des Druides, il étoit défendu aux anciens Bretons de manger le coq.

Cet oiseau domestique semble avoir fait perdre, pour ainsi dire, toute idée du coq sauvage, et, si l'on n'en voyoit pas de temps en temps dans les bois de l'Inde et dans quelques îles orientales, on pourroit avoir des doutes sur sa forme primordiale, dans l'état de nature. Cependant les naturalistes savent assez que dans ses retraites natales, le coq a le plumage jaune et noir, la crête et les barbes pourprées et jaunes.

Le coq est un des animaux qui déploient le plus de courage dans les combats d'espèce à espèce, et dans tous les lieux où les sentimens délicats de l'humanité, où des mœurs douces et polies n'ont pas fait disparoître la barbarie et la férocité, il paroît qu'on a beaucoup aimé ces sortes des combats. Dans l'Inde, à la Chine, aux Iles Philippines et dans tout l'Orient, ce brutal passe-temps fait et a toujours fait l'amusement des rois et des princes. Heureusement, pour l'honneur de la nation Anglaise, cet amusement sauvage tombe parmi nous en désuétude, et nous espérons qu'avant peu il sera regardé avec horreur même par les dernières classes du peuple. La race des coqs de ce pays-ci passe généralement pour être plus intrépide et plus hardie que celle de tous les autres; mais, dans le fait, les coqs de la Chine égalent, s'ils ne surpassent, ceux de la Grande Bretagne, et, comme il y a des gens qui risquent des sommes considérables sur la prouesse d'une simple volaille, il paroît extraordinaire qu'on n'ait point cherché à en améliorer la race par un mélange étranger. Mais, le combat des coqs étant un amusement

qui

qui a quelque chose de lâche, de cruel et d'ignoble, nous ne voulons point fournir de nouveaux attraits à la barbarie, parce que celui qui conseille ou recommande la cruauté, ne peut guères être autrement regardé que comme un complice.

Il est rare qu'une poule fasse plus d'une couvée par an : elle pondra annuellement plus de deux cents œufs, prouvu qu'on lui donne bien à manger et à boire, et cela prouve ce qu'elle vaut dans l'économie domestique.

Les anciens avoient consacré le coq à Minerve, comme le symbole de la vigilance, voulant faire entendre par là que la vraie sagesse est toujours sur ses gardes.

LA POULE DE GUINÉE.

Ce singulier gallicanée réunit en quelque sorte les marques caractéristiques du faisan et du dindon, ayant la forme fine et délicate de l'un et la tête chauve de l'autre. Il est à peu près de la grandeur d'une poule ordinaire ; mais il a le cou et les jambes beaucoup plus longs, et la forme de son corps ressemble à celle de la perdrix. Sa couleur est d'un gris foncé, joliment bigarré de petites taches blanches ; il a un collier noir au tour du cou, la tête rougeâtre et dessus une caroncule de couleur brune, le dessous des yeux bleu ; et il lui part de la mandibule supérieure un appendice rouge et charnu qui ressemble un peu aux barbes d'un coq.

Il y a dans toute l'Europe des particuliers qui ont de ces oiseaux en domesticité ; mais c'est sur les côtes de la Méditerranée qu'ils sont le plus communs. Il paroît que l'Afrique est leur pays natal, et c'est probablement de Guinée qu'ils ont été apportés en Angleterre.

Les poules de Guinée sont des oiseaux naturellement actifs, vifs, remuans et qui vont en troupe ; elles ne s'apprivoisent jamais aussi bien que les espèces communes

munes des gallinacées. Elles courent très-vite et leur allure est celle de la perdrix ; mais comme elles ont les ailes courtes, elles ne volent pas bien. Elles ont un cri perçant, désagréable, et l'espèce paroît être naturellement acariâtre.

Le poule de Guinée, ou, comme on l'appelle souvent la pintade, est si commune en Amérique que plusieurs ont cru qu'elle étoit originaire du nouveau monde ; mais c'est certainement une erreur. On ne peut guères douter qu'elle n'y ait été portée de Guinée en 1508 avec quelque cargaison de nègres. Les Espagnols n'ont jamais cherché à la rendre domestique, et elle y a multiplié au point qu'aujourd'hui les Savannes en sont peuplées et qu'on la prendroit d'ailleurs pour un oiseau d'ancienne origine Américaine.

LE COQ DE BOIS.

Le coq de bois se trouve en Scandinavie, en Allemagne, en France, dans les Alpes et dans la Haute Ecosse ; mais on n'en voit cependant que peu dans cette dernière partie. Il y a des mâles qui pèsent quatorze livres ; la femelle est beaucoup plus petite et les deux sexes diffèrent aussi beaucoup par la couleur. En hiver le coq de bois se tient dans les endroits les plus sombres et les plus retirés des forêts ; mais, en été, il sort de sa retraite pour faire de courtes excursions et des déprédations dans les champs de blé. La délicatesse de sa chair le fait assez estimer des épicuriens ; mais, comme s'il sentoit le danger, il paroît être continuellement sur ses gardes. Quand il est dans les forêts, il tire une partie de sa subsistance des sommités de sapin dont les branches épaisses lui servent communément d'abri. Il mange aussi des œufs de fourmis, différentes sortes de baies, et il finira son repas par manger du gravier.

La

La femelle dépose ses œufs sur la mousse dans un lieu sec, et, quand elle les quitte pour aller chercher à manger, elle a grand soin de les couvrir. Dès que les petits sont éclos, ils courent après leur mère avec beaucoup d'agilité, et ils ont bientôt appris à manger les œufs de fourmis, les mûres sauvages et autre production tendre. La famille demeure unie jusqu'au printemps suivant où, l'amour se faisant sentir, ils commencent à se regarder comme des rivaux ; il s'élève entre eux des querelles, et le combat finit par donner au vainqueur autant de femelles qu'il veut en emmener.

LE COQ NOIR.

Ce coq, comme le précédent, se plaît beaucoup dans les bois, sur les montagnes et a les mêmes goûts en fait de nourriture. Ces oiseaux ne s'apparient point ; mais, au printemps, le mâle monte sur une éminence où il se met à chanter et à battre des ailes ; à ce signal, les femelles se rendent à lui. Il est rare que la poule ponde plus de six ou sept œufs, et, comme la femelle du coq de bois, elle les couvre, quand elle sort de son nid pour aller chercher à manger.

Le coq noir, ou le coq de bruyères noir, ainsi appellé à cause de sa couleur, pèse près de quatre livres, quand il a pris tout son accroissement. La chair en est fort estimée.

LA POULE DE MARAIS, OU LA GELINOTE HUPÉE.

La poule de marais est particulière aux îles Britanniques. Le mâle pèse environ dix-neuf onces et la femelle quinze. Ils s'apparient dès le commencement du printemps et la femelle pond de six à dix œufs. Les petits suivent leur mère en été, et l'hiver on les voit par bandes de quarante ou cinquante sur les hauteurs les plus écartées.

écartées. Ils se nourrissent de baies et de sommités de bruyère.

LE PTARMIRGAN, OU LA GELINOTE BLANCHE.

L'espèce du ptarmirgan est à peu près de la grandeur de la poule de marais et tout aussi estimée pour sa chair. On n'en trouve en Angleterre que sur la cime des montagnes les plus élevées de la Haute Ecosse, des Hebrides, des Orcades, dans les montagnes de la principauté de Galles et près de Keswick dans le comté de Cumberland.

Le ptarmirgan est un oiseau niais, et si privé qu'il se laisse toucher et conduire comme la volaille domestique. Si on le force à prendre son vol, il ne va pas loin ; il fait un circuit comme le pigeon. Sa chair a à peu près le même goût que celle du coq noir.

LA PERDRIX.

Quoiqu'on ne puisse apprivoiser la perdrix, elle ne vit pas moins sous la protection de l'homme, du moins dans ce pays-ci, que si elle étoit une propriété particulière. Elle peut, à la vérité, changer de maître ; mais on suppose toujours qu'elle appartient à des gens d'un certain rang. Si une personne du commun, c'est-à-dire, un pauvre homme, vient à tuer une perdrix, il devient sujet à certaines amendes et même à l'emprisonnement ; il faut cependant que le fermier la nourrisse, souvent sans avoir le moindre intérêt à sa conservation.

La perdrix est de tous les pays et de tous les climats ; on la trouve dans les régions boréales comme sous les tropiques. Dans tous les lieux qu'elle habite elle semble s'accommoder à la nature du climat. Au Groënland, elle est brune en été ; mais en hiver elle devient blanche et elle est vêtue en dessous d'un duvet chaud.

Les

Les perdrix ressemblent à la volaille domestique à bien des égards, pour les mœurs et pour les habitudes; mais elles sont bien au-dessus, pour la ruse et pour l'instinct. Accoutumées aux attaques de l'ennemi, elles emploient toutes sortes de petites ruses pour se sauver, et souvent ces moyens leur réussissent.

Les perdrix ne font point de nid à proprement parler; mais elles déposent leurs œufs dans le premier endroit qui leur convient. Chaque couvée ou compagnie de perdrix est ordinairement de dix à quinze, et l'on porte leur vie à environ quinze ans, quoique rarement on les laisse parvenir jusqu'à cet âge. Les champs de blé sont le séjour favori de cet oiseau fort estimé, surtout lorsque le blé est encore debout. Il y trouve non-seulement un abri, mais la nourriture, et même, après que les blés sont coupés, il se tient dans les estoubles de préférence à tout autre lieu.

Il y a dans l'espèce de la perdrix plusieurs variétés, la perdrix rouge, la perdrix de la Baie d'Hudson, la perdrix de montagne de la Jamaïque, la perdrix du Brésil, et la perdrix blanche des Alpes.

LA CAILLE.

La caille est plus petit des gallinacées, n'ayant guères que la moitié de la grosseur de la perdrix. Elle ressemble à ses consanguins par la plupart de ses habitudes; mais c'est un oiseau de passage, quelque peu faite qu'elle paroisse pour des voyages de long cours. Cependant il est certain qu'elle cherche un climat plus chaud aux approches de l'hiver, ou du moins qu'elle passe d'une province à une autre, probablement autant par l'espoir d'y trouver une nourriture plus abondante, que pour y jouir d'un climat plus tempéré.

La caille fait son nid à terre et elle est beaucoup moins prolifique que la perdrix, produisant rarement plus de six ou sept petits. Elle se prend aisément à l'appeau qui imite la voix de la femelle.

Les combats de cailles étoient un amusement favori chez les Athéniens; mais ils s'abstenoient d'en manger la chair. Les mœurs modernes ont bien changé les sentimens par rapport à cet oiseau. On en regarde aujourd'hui la chair comme un mets singulièrement délicat, et, quant à son courage, on n'y fait pas même attention. Il y a plusieurs espèces ou variétés de cailles.

Ordre VI.—PASSERES.

Le genre du moineau renferme toutes les tribus d'oiseaux dont le ramage et la beauté font l'ornement et la gaieté de nos campagnes et de nos bocages. Ils ont le bec en forme de pincettes, les jambes faites pour sautiller, et le corps tendre; la chair est pure dans ceux qui se nourrissent de grains et impure dans ceux qui vivent d'insectes. La plupart d'entre eux montrent beaucoup d'art et d'intelligence dans la construction de leurs nids, sont d'une fidélité singulière dans le pacte conjugal et se perchent principalement sur des arbres.

LE PIGEON.

Cet oiseau et toutes ses belles variétés tirent leur origine du biset; mais la culture de l'espèce y a mis tant de différences qu'il est impossible d'en faire l'énumération ou la description. Le pigeon domestique qui est lui-même l'ouvrage de l'art, a donné naissance à bien des variétés élégantes, toutes distinguées par des noms qui expriment leurs différentes propriétés, comme le pigeon tournant, le messager, le jacobin, le pigeon à gorge frisée,

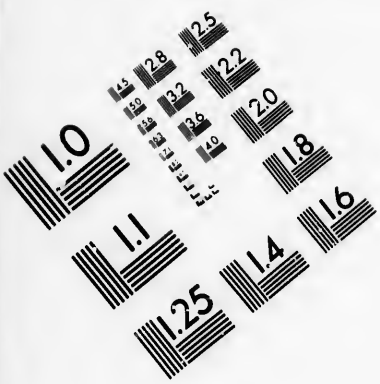
sée, le pigeon grosse-gorge, le pigeon de campanie, le pigeon culbutant, le pigeon huppé, le nonain, &c. et ceux qui ont la manie des oiseaux, peuvent multiplier les familles à l'infini en couplant un mâle et une femelle de différentes sortes.

Le pigeon domestique est d'une fécondité prodigieuse : la femelle pond deux œufs, produit communément tous les mois, et ce pigeon est en état de se nourrir par lui-même presque en tout temps, excepté durant les grands froids. L'incubation dure quinze jours pendant lesquels le mâle et la femelle couvent alternativement. Leurs tours sont généralement réglés avec beaucoup d'exactitude : la femelle couve ordinairement depuis environ quatre heures après midi jusqu'au lendemain matin sur les neuf heures ; alors le mâle prend sa place qu'il occupe, tandis qu'elle va chercher à manger et il ne la quitte que vers quatre heures du soir. S'il arrivoit que la femelle négligeât son devoir, le male va la chercher et la pousse à son nid ; la femelle en fait autant au mâle et ne le ménage pas davantage, s'il manque de revenir à l'heure marquée.

Quand les petits sont éclos, ils n'ont pas besoin de manger pendant les trois premiers jours, mais seulement d'être tenus chaudement ; après quoi le père et la mère les nourrissent pendant une huitaine de jours, en dégorgeant dans le bec de leurs petits qui attendent la pâture, tout ce qu'ils ont pu ramasser dans leur jabot. Cette manière de nourrir les petits du jabot est particulière à la famille des pigeons, et la nature leur en a fait un assez grand, afin qu'ils puissent y mettre en réserve une ample provision. C'est communément le mâle qui souffle la petite femelle, et la femelle qui souffle le petit mâle. Ils donnent d'abord à leurs petits une nourriture bien

 macérée ;

[redacted]



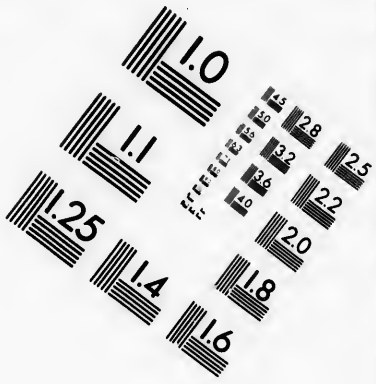
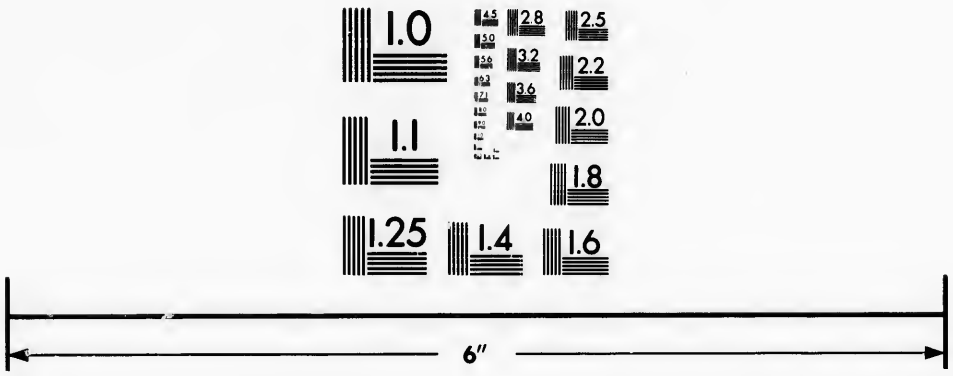
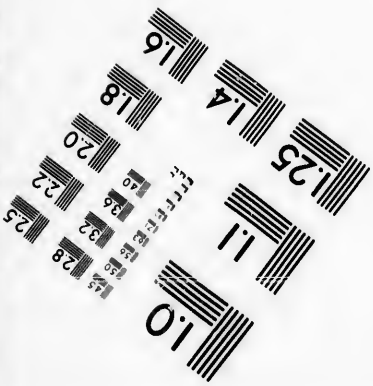
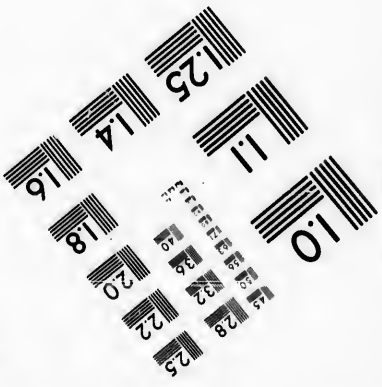


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

macérée; mais à mesure qu'ils grandissent, ils se donnent moins de peines pour la préparer, allant toujours par degrés, et enfin ils les renvoient, les laissant à se pourvoir eux-mêmes. Cependant, quand les provisions sont abondantes, ils ne congédient pas absolument leurs petits; car il n'est pas rare de voir des pigeonneaux presque en état de voler pêle-mêle dans le même nid avec une jeune couvée.

Les pigeons domestiques ne savent guères ce que c'est qu'une longue constance conjugale; les mâles par fois se battent pour la même maîtresse, et par fois il se fait entre eux une espèce d'échange à l'amiable.

La fécondité du pigeon est si prodigieuse qu'il n'en faut qu'un couple pour donner à peu près quinze mille individus dans l'espace de quatre ans. Ainsi, si l'on est obligé de leur fournir des bâtimens faits exprès et de leur donner à manger de temps en temps, c'est une dépense dont on est bien dédommagé.

Les pigeons sont des oiseaux extrêmement fins, avisés, et qui ont l'ouïe très-subtile. Ils passent aussi pour être légers de vol; leur naturel est d'aller en troupe, leur manière de faire l'amour, est de s'entre-baiser et leur roucoulement est l'accent de la plainte ou de la tristesse.

LE BISET.

Le biset, comme nous l'avons déjà observé, est la tige primitive d'une très-nombreuse et d'une très-belle famille; mais il est trop bien connu pour avoir besoin d'une description particulière. Il niche dans les trous des rochers ou dans les creux des arbres des forêts. Tous les autres pigeons font leurs nids sur les branches les plus élevées; mais le biset se fixe ordinairement dans des cavités artificielles, et deux choses l'engagent à se ranger volontiers sous la protection de l'homme, l'assurance de trouver

trouver une nourriture toute prête et l'agrément de la société. Cependant il conserve en domesticité sa couleur primitive pendant plusieurs générations, et il ne devient plus bigarré qu'à proportion qu'il perd de la première simplicité des teintes qu'il a dans les forêts.

LE RAMIER.

Les Anglais appellent le ramier, pigeon à collier, à cause d'un très-beau cercle blanc très-régulier qu'il porte au tour du cou : les parties qui se trouvent au-dessus et au-dessous, sont agréablement variées de couleurs changeantes suivant les différens jours sous lesquels on les voit.

Le ramier est le plus gros pigeon qui soit originaire de la Grande Bretagne : Il vole rarement seul, mais en troupe nombreuse et se nourrit de graine de lierre et autres substances végétales. Il fait son nid sur des branches d'arbres et l'on n'a jamais pu jusqu'ici, malgré toutes les tentatives qu'on a faites, parvenir à le rendre domestique. Le ramier cesse de roucouler à l'entrée de l'hiver ; mais il se rapparie vers le commencement de Mars.

LA TOURTERELLE.

On trouve de ces charmans petits oiseaux dans plusieurs parties de l'Angleterre, mais principalement dans les comtés de l'ouest. La tourterelle se nourrit de différens végétaux, et, comme elle est singulièrement modeste et réservée, elle ne niche que dans les lieux le plus écartés. Le mâle et la femelle ont l'un pour l'autre un attachement et une fidélité qui ont passé en proverbe dans tous les siècles, et, s'il en faut croire la tradition vulgaire, quand il en meurt un, l'autre qui survit, passe le reste de ses jours dans le veuvage et à gémir dans la solitude.

L'ALOUETTE.

Cette charmante musicienne qu'on regarde universellement comme l'avant-courière du printemps et le héraut du matin, rappelle tant d'idées agréables qu'il est peu d'oiseaux plus généralement chéris de l'homme. Il y a plusieurs espèces d'alouettes, savoir, l'alouette vulgaire, l'alouette de bois ou le cujélier, l'alouette de pré ou la farlouse et l'alouette des champs. L'alouette vulgaire est trop bien connue pour qu'il soit besoin de donner une description particulière de sa forme. Cette alouette et le cujélier sont les seuls oiseaux qui chantent en se balançant dans la région de l'air. La première commence à chanter dès avant l'aube du jour : rien de plus agréable pour l'amateur de la nature que de la voir voler en gazouillant et de l'entendre forcer de voix, à mesure qu'elle s'élève, jusqu'à ce qu'elle paroisse comme perdue dans l'immensité des airs. Lorsqu'on la voit ensuite descendre d'un vol rapide et redoublé, filer peu à peu et par reprises, à mesure qu'elle approche de son nid, le centre de toutes ses délices, ce spectacle fait éprouver au cœur sensible, à l'âme délicate qui raisonne et qui pense, une satisfaction et un plaisir inexprimable.

L'alouette fait son nid à terre ; sa ponte est de quatre ou cinq œufs, et ses petits éclosent communément vers le commencement de Mai. Tandis que la femelle est à couver, le mâle chante presque continuellement pour charmer son ennui et, quoiqu'il s'élève à une hauteur imperceptible, il ne perd jamais un instant de vue sa compagne chérie. Cette mélodie continue pendant plusieurs mois. En hiver cependant les alouettes, comme la plupart des autres oiseaux, sont réduites au silence : elles se rassemblent alors en troupes nombreuses, et, comme la chair

chair en est grasse et délicate, on en prend des quantités immenses.

Quoique le ramage de tout oiseau en captivité doive nécessairement peiner et faire souffrir en quelque sorte un cœur sensible, on met souvent en cage l'alouette vulgaire et l'alouette de bois pour le plaisir de les entendre chanter. Il y a des personnes qui préfèrent le chant de la dernière à celui du rossignol, et quelquefois on la prend pour ce premier chantre de l'univers. Mais ce n'est que dans l'état de nature qu'elles font entendre toutes les charmantes modulations de leur voix. L'emprisonnement et l'esclavage, en diminuant les plaisirs et les jouissances de tous les êtres animés, en affoiblissent aussi les attraits et les charmes.

LA GRIVE.

Nous avons en Angleterre plusieurs espèces de grives, la draîne, la grivette, la tourdelle, la grive à ailes rouges et le merle.

Ce qui distingue principalement la draîne de la grivette, c'est la grandeur : la draîne est la plus grande des grives ; la grivette, outre qu'elle est plus petite, en diffère encore en ce qu'elle a le dedans des ailes jaune.

La grivette, sans être une des plus élégantes, est certainement une des plus agréables musiciennes de nos bocages, aussi remarquable par la variété que par la longue continuité de ses notes. Elle se perche comme la draîne sur la cime de quelque arbre élevé et là elle chante à gorge déployée ; mais quand elle veut faire son nid, elle descend dans des buissons ou des halliers peu élevés.

Ces grives sont passagères en France. Elles se nourrissent d'insectes, de graine de houx et de guy, et en hiver, dans le temps de neige, quand elles ne trouvent

plus de baies, on les voit béqueter dans les buissons des racines *d'arum* ou pied de veau, plante singulièrement chaude et piquante qui leur fournit une nourriture salutaire et très-convenable pour la saison.

LA TOURDELLE.

La tourdelle est un oiseau de passage, qui se retire l'été dans le nord de l'Europe et nous arrive vers la St. Michel. Elle est plus grande que la grive commune et la chair passe pour en être fort délicate. Les tourdelles vont par compagnies et font en hiver un grand amusement pour les petits chasseurs. Elles quittent ce pays-ci vers le commencement de Mars.

LA GRIVE À AILES ROUGES, OU LA ROSELLE.

La roselle est un peu plus petite que la grive commune, à laquelle elle ressemble beaucoup pour les couleurs du dos, du cou et de la tête ; mais elle a les côtés et le dessous des ailes de couleur orangée ou d'un rouge rembruni : la poitrine et le ventre sont blanchâtres.

Les roselles sont des oiseaux de passage qui paroissent dans cette île et en repartent communément avec la tourdelle. La chair en est moins estimée que celle de leurs consanguines. Elles ont dans ce pays-ci un son de voix flûté assez désagréable ; mais en Suède où elles nichent, elles chantent très-agréablement, perchées sur la cime de quelque arbre dans les forêts d'érables.

LE MERLE.

Le plumage du merle mâle est noir comme du charbon, celui de la femelle est de couleur rembrunie ou d'un brun roux. Quoiqu'il aime naturellement la retraite et la solitude, c'est un oiseau très-bien connu, et le chantre des bois, qui a la voix la plus haute.

Le merle est peut-être de tous les musiciens des bocages celui dont la note est la plus égayante, quand on

on l'entend d'une distance convenable; mais en cage, il a la voix criarde et assourdissante. On peut cependant lui apprendre à siffler toutes sortes d'airs et même à imiter la voix humaine.

On trouve quelquefois dans certains pays très-froids et surtout dans les Alpes, une variété de merles tout blancs.

LE BEC CROISÉ.

Le bec croisé est du genre nombreux des laxia ou gros-becs. Il est à peu près de la grandeur de l'alouette et facile à distinguer par la singularité de son bec dont les deux mandibules se croisent et sont tournées l'une en haut et l'autre en bas. La couleur dominante du mâle est un rouge pâle tirant sur le rose mêlé de brun; celle de a femelle est un fond vert avec des ombres ou des nuances rembrunies. Ces oiseaux sont originaires d'Allemagne et du nord de l'Europe; mais il en vient quelquefois en Angleterre. On ne trouve aussi dans l'Amérique Septentrionale et au Groënland, où ils choisissent les pins les plus élevés pour faire leurs nids qu'ils attachent aux branches par le moyen de la gomme résineuse qui suinte de ces arbres.

LE GROS BEC MANGEUR DE NOYAUX.

Cet oiseau est généralement mis au nombre de ceux que produit la Grande Bretagne; il est cependant vrai que c'est un oiseau de passage qui ne nous vient que de temps en temps et le plus souvent en hiver. Mais il est commun en Italie, en Allemagne, en Suède et dans le sud de la Russie, où il se nourrit de baies, d'amandes et autres fruits des forêts. Il a le bec si fort qu'il casse les noyaux d'aube-épine et de cerises avec la plus grande facilité.

La longueur du mange-noyaux est d'environ sept pouces sur treize de largeur ; il a le bec fait en entonnoir, fort et épais, tout le dessous du corps de couleur de chair sale, le dos et les plumes des ailes couvertes d'un brun foncé et celles de la queue d'un bai jaunâtre. Il fait son nid à la bifurcation des branches, à environ douze pieds de terre, il met beaucoup de soin et d'art à le construire.

LE BOUVREUIL, OU PIVOINE.

Le bouvreuil est un oiseau si généralement connu qu'il n'a, pour ainsi dire, pas besoin de description. Sa tête, ses ailes et sa queue sont noires ; il a la poitrine et le ventre rouges ; mais dans la femelle ces dernières parties tirent sur le brun.

Le bouvreuil ou pivoine est commun dans la plus grande partie du continent d'Europe et n'est point du tout rare en Angleterre. Il fait son nid dans les buissons et ses petits éclosent vers la fin de Mai. En hiver il fréquente les vergers et les jardins pour chercher les insectes qui logent dans les boutons naissans, et, sous ce rapport, on peut le considérer comme un bienfaiteur du genre humain.

Le bouvreuil ne chante pas merveilleusement dans l'état sauvage ; mais, une fois qu'il est apprivoisé, il devient fort docile et on peut lui apprendre à siffler des airs sur le ton le plus juste. On lui apprend même quelquefois à parler, et, comme il est très-docile, on le met souvent en cage ; voilà tout ce que lui valent ses aimables qualités !

LE CARDINAL GROS-BEC.

Il y a différentes espèces de gros-becs qui tirent leur nom de la grosseur de leur bec ; mais voici celle qui mérite le plus d'attention. Le cardinal gros-bec a pour ornement

ornement sur la tête une superbe hupe et le reste du corps d'un beau rouge, mais la femelle est d'un brun rougeâtre.

Le cardinal gros-bec est originaire de plusieurs parties de l'Amérique Septentrionale où la supériorité de son chant lui a fait donner le nom de rossignol de ce continent. Au printemps et en été, il se perche sur la cime des plus hauts arbres où il chante de très-grand matin à gorge déployée, faisant retentir l'air du son flûté de sa voix. On le met quelquefois en cage, et alors il chante durant la plus grande partie de l'année.

L'OISEAU, OU L'ORTOLAN DE NEIGE.

Cet oiseau a différens noms. Ray l'appelle le pinçon pie de montagne, et en Ecosse on le nomme le flocon de neige, parce qu'il a les ailes blanches et qu'il y paroît dans les grands froids et lorsqu'il y a beaucoup de neige. Dans ces temps-là, on en voit arriver des compagnies prodigieusement nombreuses dans la haute Ecosse, et il y en a quelques-uns qui y nichent sur la cime des plus hautes montagnes ; mais le plus grand nombre passe de ce pays bien avant dans le nord. Quand ils paroissent dans des climats tempérés on peut dire à coup sûr qu'il fait excessivement froid dans leur pays natal. Ils se tiennent fort serrés en volant, tous pêle-mêle, sans garder d'ordre et formant une espèce de boule ; ce qui donne la facilité d'en abattre un grand nombre d'un seul coup de fusil.

L'ORTOLAN.

Le fond de la nourriture de l'ortolan dont les épicuriens regardent la chair comme un morceau si fin, c'est le panic (*sorte de millet*). Cet oiseau se trouve dans presque toute l'Europe excepté dans la Grande Bretagne.

Il a les ailes noires, les trois premières plumes de la queue bordées de blanc et la tête verdâtre.

On prend beaucoup d'ortolans dans leur passage d'un pays à un autre. Ils n'ont pas la voix désagréable, et on en met quelquefois en cage à cause de leur chant.

L'ORTOLAN, OU L'OISEAU DE RIZ.

L'ortolan de riz, ou l'agripenne a la tête et tout le dessous du corps noirs, le derrière du cou d'un jaune blanchâtre, les plumes qui couvrent les ailes, les principales pennes et le dos noirs, nuancés d'un peu de blanc et de jaune.

Ces oiseaux sont prodigieusement nombreux dans l'île de Cuba où ils font de terribles dégâts sur les gousses de riz dont la récolte est précoce. Ils passent ensuite dans la Caroline et, dans le choix de leurs quartiers, ils se règlent sur la maturité des grains dont ils se nourrissent. Leur chair passe pour être fort délicate, et le chant du mâle n'est pas indifférent.

Le traquet, le bruant, et plusieurs autres sont des oiseaux qui appartiennent au même genre; mais, plus les tribus deviennent petites dans les animaux, plus l'énumération des espèces devient difficile, et moins elle nous paroît intéressante pour ceux à qui nous destinons ce traité élémentaire.

LE CHARDONNERET.

Ce charmant petit musicien est trop bien connu dans ce pays-ci, pour qu'il soit besoin de donner une description de sa forme ou de ses couleurs. Son chant, lors même qu'il est en captivité, est extrêmement agréable, et l'oiseau qui fait ce doux ramage n'est pas moins admirable par sa docilité, par la gaieté et la résignation avec laquelle il se plie à l'esclavage.

Sur

Sur la fin de l'automne, les chardonnerets se réunissent en troupes nombreuses et se nourrissent de différentes sortes de graines, entr'autres de celles de chardon. Ils aiment beaucoup les vergers où ils nichent souvent, et quelquefois ils font deux couvées par an. Ils vivent très-vieux et sont originaires de presque toutes les parties de l'ancien continent; mais c'est en Europe qu'ils sont plus nombreux.

LE PINÇON.

Le pinçon s'appelle en Anglais *chaffinch*, parce qu'il se plaît beaucoup dans la paille. Il nous régale de ses chants fort agréablement et de bonne heure dans l'année; mais, sur la fin de l'été, il ne fait plus que piailler. Le pinçon passe toute l'année en Angleterre; mais en Suède les femelles passent en Hollande vers le mois de Septembre, laissant derrière elles leurs mâles; et l'ingénieux feu Mr. White de Selbourne en a observé dans le comté de Hants des compagnies nombreuses qui n'avoient que peu ou point de mâles avec elles. C'est dans l'économie de la nature, un de ces phénomènes tout-à-fait singuliers dont nous ne sommes point du tout en état de donner la raison.

LE MOINEAU VULGAIRE.

Comme le moineau ne fréquente que nos habitations et les lieux adjacens, on peut le regarder comme un parasite qui vit principalement des fruits de l'industrie humaine; car, malgré toutes les précautions, ils vient dans nos basses cours partager la nourriture de nos pigeons domestiques, de nos volailles, et il consomme une quantité de grain considérable; c'est pour ces dégâts qu'on l'a depuis long-temps frappé de proscription en mettant sa tête à prix; mais malgré cela l'espèce n'en est pas moins nombreuse.

En

En automne, les moineaux s'assemblent en troupes, se perchent sur les arbres voisins des habitations, et alors on peut les tuer par douzaines. Leur chair n'est pas d'un très-bon goût ; ils ont encore la voix moins agréable. Cependant la vivacité du moineau et son opiniâtreté à toujours revenir ont pour l'amateur de la nature quelque chose d'assez amusant. C'est un oiseau familier, mais fin et, quoiqu'il paroisse peu timide, il est toujours en défiance et sur ses gardes.

LA LINOTTE.

Ce petit oiseau a la poitrine d'un beau rouge couleur de sang, qui devient plus vif, à mesure que la saison avance. La linotte est fort estimée et elle mérite de l'être pour son chant qui du reste la fait souvent réduire en captivité. Elle vit de toute sorte de graines ; mais il paroît qu'elle préfère le chénevis à tout le reste.

LE SERIN DES CANARIES.

Quoique ce charmant petit oiseau soit originairement venu des îles d'où il tire son nom, il y a au moins deux siècles qu'il est domestique en Europe où il fait assez souvent l'ornement du parloir ou de la chambre ; mais, encore qu'il produise en captivité et même avec d'autres oiseaux du même genre, il est trop délicat pour supporter notre température dans l'état sauvage ; il peut vivre en cage de dix à quinze ans.

LE GOBE-MOUCHE.

Les globe-mouches font un genre très-nombreux ; mais nous n'en décrirons qu'une espèce, celle du gobe-mouche tacheté, qui suffira pour donner une idée passable de toute la famille. Cet oiseau a un peu plus de cinq pouces de long, la tête grande et de couleur brunâtre, tachetée d'un noir obscur, le dos couleur de souris, les ailes et la queue d'un marron foncé ; le ventre et la poitrine

trine sont blancs. C'est un oiseau de passage qui paroît au printemps en Angleterre où il niche, et nous quitte en Septembre. Il colle son nid contre la première partie d'un arbre, qui sera assez forte pour le porter, et l'on remarque que d'année en année il revient presque toujours au même endroit.

Le gobe-mouche vit d'insectes qu'il attrape en volant. Quand les petits sont en état de voler, les vieux se retirent avec eux dans des bois fourrés où ils s'amusent à voltiger de branches sur la cime des arbres, se laissant tomber presqu'à plomb sur les mouches qui se jouent au dessous et se relevant dans la même direction.

LE ROSSIGNOL.

Le rossignol qui, pour l'harmonie des sons, n'a peut-être point de rival parmi les oiseaux, est depuis long-temps si vanté pour sa charmante mélodie, que son nom seul semble embellir une description poétique et faire éprouver à l'âme une sorte de plaisir qui se sent mieux qu'il ne s'exprime. Il n'est presque point de versificateurs modernes qui n'en parlent avec une espèce de ravissement et d'enthousiasme, et les anciens bardes qui peignoient si bien d'après nature, se sont exercés à lui donner de la célébrité.

Mais la philomèle, avec toute sa belle mélodie, n'a pas un plumage magnifique ni bien flatteur pour le coup d'œil et c'est lorsqu'on ne la voit pas qu'elle charme davantage. Elle a la tête et le dos d'un roux pâle olivâtre, la gorge, la poitrine et le haut du ventre d'un cendré clair et luisant, et le bas ventre presque blanc. Les barbes extérieures des pennes sont d'un brun rougeâtre, la queue d'un roux foncé, les yeux fort grands et très-vifs.

Le

Le rossignol qui est le plus vanté de tous les oiseaux pour la variété, la longueur et la douce harmonie de son chant, paroît en Angleterre vers le commencement d'Avril et nous quitte au mois d'Août. On n'en trouve que dans quelques-uns des comtés du midi et du milieu des terres, et l'on prétend qu'on n'en voit ni en Ecosse, ni en Irlande, ni dans la partie nord du pays de Galles. C'est au soir que le rossignol commence à chanter; il choisit le temps où les autres oiseaux sont presque tous en repos, comme s'il dédaignoit de mêler son ramage au leur et qu'il craignît que ses coups de gosier ne fussent pas distingués dans la foule. Il continue de chanter toute la nuit par intervalles et à différentes reprises; si on ne l'inquiète pas, il passera des semaines entières presque toujours sur le même arbre. Il fait son nid au fond de quelque buisson où il le cache si bien qu'il le derobe généralement à l'œil et aux recherches de l'écolier; et sûrement c'est une triste satisfaction que celle de voler au rossignol ou à d'autres oiseaux leurs œufs ou leurs petits, sans aucune intention de les élever, quand on la compare au chagrin que ce vol occasionnne. Voici comme le poëte de la nature peint la sensibilité et plaide la cause du chantre que nous décrivons.

" Gardez-vous bien surtout d'affliger le rossignol, en " lui enlevant ses petits, l'objet chéri de ses soins; ils " sont trop délicats pour supporter les rigueurs de l'es- " clavage. Souvent la tendre mère surprise, lorsqu'elle " revient à son nid le bec chargé, de n'y plus trouver " ses petits devenus la proie d'un ravisseur impitoyable, " laisse tomber par terre sa provision désormais inutile: " l'aile abattue et languissante, elle a peine à gagner " l'ombre d'un peuplier, et là livrée au désespoir, tant " que la nuit dure, elle ne cesse d'exhaler sa douleur

" par

" par ses chants ; seule et solitaire sur la branche,
" chaque fois que la nuit vient fermer le jour, elle re-
" commence ses airs tristes et plaintifs, faisant répéter
" aux échos et aux bois d'alentour ses soupirs et ses dou-
" loureux accens."

Le Printemps de THOMSON.

LE ROITELET À CRÊTE DORÉE, OU HUPÉ.

Le roitelet hupé est le plus petit oiseau qu'il y ait en Angleterre ; il ne pese pas plus de vingt-six grains. Il est facile à distinguer des autres roitelets, non seulement par sa petitesse, mais encore par la belle marque de couleur écarlate qu'il a sur la tête et qui est bordée de chaque côté d'une superbe ligne jaune. Ce charmant petit oiseau fréquente les bois et les endroits couverts ; on le voit d'ordinaire perché sur le chêne. Son chant ne diffère pas beaucoup de celui du roitelet ordinaire. Il passe toute l'année en Angleterre et paroît assez fort pour supporter la rigueur de nos plus rudes hivers.

LE BONNET-NOIR, OU LA FAUVETTE À TÊTE NOIRE.

Ce petit oiseau a le sommet de la tête noir, et c'est de là qu'il tire son nom. Le derrière du cou est d'un cendré clair, le dos et les plumes qui couvrent les ailes, sont d'un vert grisâtre, la poitrine et le haut du ventre d'un cendré pâle.

Le bonnet-noir est un oiseau de passage, qui nous quitte avant l'arrivée de l'hiver ; mais pendant son séjour il nous régale de son chant qui est si doux que dans le comté de Norfolk on l'a nommé le faux rossignol. Effectivement ses coups de gosier sont pleins, moelleux, enflés avec âme, sonores, articulés avec force, et ne le cédent qu'à ceux de l'oiseau auquel on l'a comparé.

LE ROUGE-GORGE.

Le rouge-gorge est le plus familier de tous les oiseaux ; aussi est-il en quelque sorte consacré aux lares domestiques. La beauté de sa forme, la vivacité de ses mouvemens, la confiance qu'il paroît avoir dans l'homme, tout concourt à le faire ménager. Ajoutez à cela plusieurs préjugés populaires qui règnent en sa faveur et qui paroissent répandus dans tous les lieux où on le connoît. Il se nourrit d'insectes, mange des miettes de pain, quand sa nourriture ordinaire vient à lui manquer, et, lorsque les autres oiseaux sont exposés à mourir de froid et de faim, il vient chercher dans nos maisons ou dans nos chaumières un asyle où on l'accueille généralement avec plaisir.

Le chant du rouge-gorge est extrêmement doux, moelleux et d'autant plus appréciable que nous en jouissons pendant la plus grande partie de l'hiver, temps où les autres oiseaux chanteurs sont réduits au silence. En été le rouge-gorge chante également ; mais alors ses modestes notes ne se distinguent point dans le *chorus* général que font les oiseaux.

Thomson fait une description aussi juste qu'élégante des habitudes domestiques de cet oiseau pendant l'hiver ; mais le vaudeville des " Enfans dans le Bois," a peut-être autant contribué que tout le reste, à lui procurer les bonnes grâces et l'estime universelle dont il jouit parmi nous.—Non seulement nos poëtes, mais nos peintres ont travaillé chacun dans leur genre à fixer notre attention sur ce chantre innocent, et, quand le génie cherche à faire naître la sensibilité ou à réveiller la générosité dans nos cœurs, nous lui devons de l'amour et du respect.

LE CUL-BLANC, OU LE VITREC.

Le vitrec se voit dans la plus grande partie de l'Europe, soit comme habitant soit comme oiseau de passage. Il a

le

le haut de la tête, le derrière du cou et le dos d'un gris d'ardoise, le dessous du corps d'un blanc jaunâtre, la poitrine teinte de rouge et les jambes noires.

Le vitrec arrive tous les ans en Angleterre au mois de Mars et en part au mois de Septembre. Ces oiseaux sont prodigieusement nombreux dans quelques-uns des comtés de l'est, particulièrement dans celui de Sussex où on les prend, pour ainsi dire, à milliers, et d'où on les envoie aux poulaillers de Londres. Leur chair mise au pot est aussi estimée en Angleterre que celle de l'ortolan peut l'être sur le continent.

LE GENRE DE L'HIRONDELLE.

Les hirondelles forment un genre assez nombreux dont quatre espèces prennent naissance en Angleterre, l'hirondelle domestique, l'hirondelle de rivage, le petit et le grand martinet; nous allons donner une description abrégée de chacune de ces espèces, après avoir dit un mot de la famille en général, dont l'histoire est assez extraordinaire.

La famille des hirondelles est remarquable par la largeur de leur bec qu'elles tiennent toujours ouvert en volant, par leurs pieds courts et minces et par la longueur excessive de leurs ailes. Ces qualités sont bien essentielles pour leur genre de vie et pour les mettre en état de se procurer de quoi vivre. Les insectes font leur principale nourriture, et le printemps n'a pas plutôt réveillé cette classe d'animaux de leur léthargie qu'on voit paroître l'hirondelle. D'abord elle vole pesamment et foiblement, comme si elle étoit fatiguée de son voyage; mais, à mesure que la saison devient plus chaude et que le nombre des insectes augmente, elle acquiert peu à peu des forces et de l'activité.

On

On peut généralement prédire le changement de temps par le vol plus ou moins élevé de l'hirondelle poursuivant sa proie; mais il paroît que c'est l'insecte plutôt qu'elle qui presse ces variations.

Lorsqu'aux approches de l'hiver les insectes dont elle vit, viennent à disparoître, ce manque de nourriture indique naturellement que l'hirondelle pense à son départ; mais où va-t-elle? que devient-elle pendant l'hiver? c'est un problème qui, comme nous l'avons déjà remarqué, embarrasse encore aujourd'hui les savans et exerce les conjectures.

L'HIRONDELLE DOMESTIQUE, OU L'HIRONDELLE DE CHEMINÉE.

Ce qui distingue l'hirondelle domestique, c'est qu'elle a la queue extrêmement fourchue, avec une tache rouge sur le front et une sous le menton. Elle fait son nid au haut des cheminées avec beaucoup d'art et d'industrie, et quelquefois elle fait deux nichées par an.

L'hirondelle domestique arrive en Angleterre environ vingt jours avant les autres hirondelles qui nous viennent, et elle nous quitte sur la fin de Septembre. Son chant n'est pas désagréable.

LE PETIT MARTINET.

Le petit martinet est moins grand et a la queue moins fourchue que l'hirondelle domestique. La tête et le dessus du corps, excepté le croupion, sont noirs, lustrés de bleu; la poitrine, le ventre et le croupion sont blancs, et il a un duvet court et blanc sur les pieds. Il fait son nid sous les avant-toîts des maisons, d'une manière très-curieuse, n'y laissant qu'un petit trou pour pouvoir y entrer. Tant que les petits sont dans le nid, la mère les nourrit en s'accrochant au dehors par les pattes pour leur donner la becquée; mais aussitôt qu'ils le quittent, elle les abecque

en

en volant d'un mouvement très-rapide et presque imperceptible.

L'HIRONDELLE DE RIVAGE.

Les Anglois donnent à l'hirondelle de rivage le nom de *sand-martin*, parce qu'elle fait son nid dans les fentes des sablières et sur le bord des rivières. C'est la plus petite de toutes les hirondelles qui fréquentent cette île. Elle a la tête et tout le dessus du corps d'un gris de souris, la gorge blanche avec un collier couleur de souris à l'entour, le ventre blanc, les pieds noirs et sans plumes.

LE GRAND MARTINET.

Le grand martinet a environ huit pouces de longueur avec dix-huit de vol ou d'envergure, et avec cela il ne pèse pas plus d'une once. Tout le champ de son plumage est d'un sombre luisant couleur de suie, excepté à la gorge où il a une tache blanche. Il a les pieds petits et s'élève difficilement de terre; mais une fois sur l'aile il fend l'air avec vîtesse et soutient long-temps son vol. Il niche sous les avant-toits des maisons, dans les clochers et autres bâtimens élevés; il arrive après l'hirondelle domestique et ne manque jamais de s'en aller quelques semaines avant les autres hirondelles.

LE TETTE-CHÈVRE, OU L'ENGOULEVENT.

Le tette-chèvre que quelques-uns mettent dans la famille des hirondelles, a environ dix pouces de longueur et vingt-deux de vol ou d'envergure. Ses couleurs sont simples; mais elles font un bel effet par l'élégance de leurs dispositions: c'est un mélange de noir, de brun, de gris, de blanc et de roussâtre, le tout formant des raies, des taches et des bandes. Ce qui distingue le mâle de la femelle, c'est qu'il a deux taches ovales, l'une près du bout

bout de chacune des trois premières pennes de l'aile, et l'autre sur les deux plumes extérieures de la queue.

L'engoulevent vole principalement de nuit et ne demeure que peu de temps dans cette île ; il y paroît sur la fin de Mai et ne se voit plus en aucun endroit de l'Angleterre après le mois de Septembre. Sa note ressemble au bruit d'un grand rouet à filer, et le son en est très-aigu et très-perçant. On l'a nommé tette-chèvre parce qu'on a imaginé qu'il tettoit les chèvres ; erreur vulgaire qui remonte pour le moins jusqu'au temps d'Aristote ; et que Scopoli, parmi les modernes, semble vouloir accréditer.

Classe III.—LES AMPHIBIES.

La classe des amphibies, quoique certainement la moins précieuse et la moins nombreuse de toutes, renferme des animaux dont les habitudes et les conformations sont extrêmement différentes, et l'on y trouve quelques-uns des plus formidables ennemis de l'homme, objets continuels de frayeur pour lui et souvent cause de sa mort. Il a beau se tenir sur ses gardes, il ne lui est pas toujours possible de s'en garantir, et la force ne peut rien non plus que l'adresse contre leurs efforts.

Les caractères essentiels des animaux qu'on réunit ici sous le nom d'amphibies, sont d'avoir le corps nu ou écailleux, point de dents molaires, mais toutes tranchantes ou pointues, point de nageoires à rayons, de n'avoir qu'un ventricule au cœur et de respirer par les poumons.

Les amphibies, dans l'arrangement de Linnæus composent quatre ordres.

I. Les Reptiles, qui comprennent la tortue, le lézard et les grenouilles.

II. Les Serpens, ou les animaux dont le mouvement est ondulatoire et dont plusieurs sont venimeux.

III. Meantes; nous n'avons dans cet ordre que la Sirène.

IV. Nantes; où les amphibies nageurs qui ont des nageoires et respirent par les branchies latérales ou les ouïes; cet ordre comprend la raie, la lamproie et plusieurs autres.

Il n'est pas possible de mettre de l'uniformité dans l'histoire générale d'animaux dont la nature et les habitudes sont aussi différentes. Dans l'ordre des reptiles, nous trouvons l'innocente grenouille, cet animal si vivace, la précieuse tortue et le formidable alligator ou crocodile qui est le plus grand des lézards et fort commun dans le Nil, le Niger, la Plata, le Gange et autres grands fleuves de la zone torride. La nourriture ordinaire de ces monstres, c'est le poisson dont ils dévorent des quantités étonnantes; et, quand ils n'en trouvent pas suffisamment pour assouvir leur voracité, ils se cachent dans les joncs ou dans les roseaux sur le bord de leur élément natal, épiant le moment et l'occasion d'attaquer quelque autre animal, sans en excepter l'homme lui-même.

Dans l'heureuse partie que nous habitons sur le globe, il y a peu de serpens venimeux et la morsure de tous produit le même effet; c'est d'exciter une douleur cuisante à laquelle nous avons différens rémèdes; le plus efficace et le plus sûr est l'huile d'olive.

Mais la zone torride où les champs sont à la fois fertiles et sans culture; le climat chaud et humide, est le séjour et l'empire où cette terrible race exerce toute sa malignité, et il y en a des espèces qui ne sont pas moins rédoutables par leur grandeur que dangereuses par leurs morsures.

Dans

Dans les premiers âges du monde, lorsque la terre n'étoit encore peuplée que d'un petit nombre d'habitans et dans les lieux où ces animaux ont été long-temps les tyrans et les maîtres, sans que rien leur y disputât l'empire, il est très-probable qu'ils acquéroient une taille dont nous n'avons point d'exemple dans ces derniers temps. L'histoire nous en fournit bien des preuves, et, quand on vient à considérer que le liboya a, comme tout le monde sait, assez de force pour tuer un bœuf, qu'on a trouvé de ces serpens qui avoient trente ou quarante pieds de long, il ne faut pas refuser de croire ni rejetter comme fabuleux tout ce qu'on nous dit à cet égard, parce qu'on ne l'a pas vu de nos jours.

On dit que, Regulus conduisant son armée le long de la Bagrada en Afrique, un énorme serpent lui disputa le passage. Pline qui en a vu la peau, assure qu'il avoit cent vingt pieds de long et qu'il tua bien du monde avant qu'on pût parvenir à le détruire. A la fin cependant on amena contre lui l'artillerie du temps et on eut bientôt réussi à se débarrasser de cet ennemi singulier. La dépouille en fut portée à Rome, et cette victoire valut au général les honneurs de l'ovation.

On trouve encore des serpens d'une grandeur monstrueuse dans l'île de Java, sur le continent de l'Inde, en Afrique, à Surinam et dans d'autres endroits de l'Amérique; mais ce qu'ils ont de plus formidable, c'est la force, car heureusement et grâces à la Providence, ils ne sont pas venimeux.

Ce sont les petits serpens qui sont les plus venimeux; ce sont aussi les plus dangereux, parce qu'on ne peut pas toujours les apercevoir ni par conséquent les éviter. Leur venin agit de diverses manières, et, quoiqu'il y ait probablement un antidote particulier pour en arrêter les différens

différens effets, si on ne le connoît pas ou qu'on tarde trop à en faire usage, la mort est presque inévitable. Mais, comme si l'espèce humaine n'étoit pas déjà assez exposée à la malignité naturelle des serpens, il se trouve, tant dans l'ancien que dans le nouveau continent, plusieurs hordes de barbares qui trempent leurs flèches dans le poison ou le mêlent dans des breuvages que la vengeance apprête.

Quoiqu'il y ait une ressemblance générale dans la conformation extérieure de cette tribu nuisible et dégoûtante, la classe venimeuse a deux grandes dents ou griffes qui sortent de la mâchoire supérieure et qui dépassent l'inférieure. On croit généralement que la classe innocente n'a point ces instrumens de mort, et c'est le défaut de cet attribut qui les distingue et les différencie. Le poison se trouve renfermé dans un sac ou une poche sous la griffe, et il y a à la griffe même une ouverture pour l'injection du venin dans la blessure.

Mais, quoique les serpens aient presque tous un aspect dégoûtant ou qu'on tremble d'en être assailli, la superstition n'en a pas moins divinisé quelques-uns, et il en est un petit nombre que l'homme prend sous sa protection, à cause de leurs qualités innocentes ou des services qu'ils rendent en détruisant la vermine. Cependant il y a bien peu de personnes qui ne ressentent une certaine horreur à la vue même de ceux qu'elles savent n'être pas mal-faisans : cette antipathie est probablement un sentiment gravé dans notre nature, pour nous faire tenir en garde et pour nous servir de préservatif contre les facultés dangereuses de la famille.

LA TORTUE.

Caractère du genre de la tortue : une [illegible]e écaille qui défend le corps, une queue, les mandibules nuées, point de dents et quatre pattes.

Les tortues qui vivent principalement dans l'eau, se nomment tortues de mer, et celles qui vivent à terre, s'appellent tortues de terre ; mais quant à leur conformation extérieure il y a fort peu de différence entre elles.

On trouve des tortues de terre depuis un jusqu'à cinq pieds de longueur, à mesurer du bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, et depuis cinq jusqu'à dix-huit pouces de largeur par le travers du dos. La tête est petite et ressemble un peu à celle des serpens : l'animal peut la faire sortir de dessous l'écaille ou l'y faire rentrer, comme il lui plaît ; il n'a point de paupières au-dessus des yeux ; sa queue est longue et écailleuse comme celle du lézard et son enveloppe extérieure est composée de plusieurs pièces d'écailles qui se tiennent toutes de la manière la plus solide et la plus compacte.

Quoique cet animal soit du naturel le plus pacifique, il est admirablement fait pour la défense et semble, pour ainsi dire, doué d'immortalité. Il faut lui faire bien des violences pour le tuer. Il vit encore après qu'on lui a arraché la cervelle et même depuis qu'on lui a coupé la tête. Il a la vie singulièrement longue, et, quoiqu'il soit difficile de s'assurer précisément de sa durée, il y a eu et on a gardé dans le jardin du palais de Lambeth une tortue qu'on savoit avoir vécu plus de cent vingt ans.

La tortue passe l'hiver engourdie dans quelque caverne à trois ou quatre pieds sous terre, et elle ne sort de sa léthargie qu'au retour des douces chaleurs du printemps. Elle a tant de force qu'on en a vu une porter un enfant sur son dos et marcher aussi vîte qu'à l'ordinaire.

Quant aux tortues de mer, il y en a plusieurs espèces très-vantées pour la plupart dans les annales de l'épicurism

risme. La tortue verte en particulier forme une branche de commerce considérable, et nos marins qui vont aux Indes Occidentales, se pourvoient généralement des commodités nécessaires pour en apporter de vivantes; mais pour les manger dans toute leur bonté, il faut faire le voyage de leur pays natal. Une tortue verte de grandeur ordinaire pesera deux cents livres; on en a pris qui en pesoient plus de huit cents.

La tortue de mer ne sort guères de l'eau, si ce n'est pour déposer ses œufs sur le sable où l'ardeur du soleil fait éclore les petits au bout d'environ vingt jours. Ils ne sont pas plutôt sortis du sable qu'ils courent vers la mer sans autre guide que leur instinct. La Méditerranée fournit une espèce de tortue d'une grandeur monstrueuse, mais dont la chair, quoiqu'extrêmement grasse, est coriace et mal saine. On prend quelquefois de ces tortues sur les côtes d'Angleterre.

LA GRENOUILLE COMMUNE.

Un animal aussi bien et aussi généralement connu n'a pas besoin de description; mais quelques-unes de ses habitudes et de ses propriétés sont trop intéressantes aux yeux du naturaliste, pour être passées sous silence. La grenouille saute admirablement bien eu égard à sa grosseur, et c'est incomparablement le plus habile nageur de tous les quadrupèdes. Lorsque les grenouilles ne forment encore que de petits têtards, elles ne sortent point du tout l'eau et c'est aussi dans cet élément que se fait leur génération; mais, dès qu'ils ont acquis la forme de grenouilles parfaites, ils vont aussitôt à terre, et, après des chaleurs, lorsqu'il tombe des ondées rafraîchissantes, on voit quelquefois la terre toute couverte de ces petits animaux; c'est-là probablement ce qui a donné lieu à l'erreur du vulgaire qui croit qu'il pleut des gre-

nouilles. Une seule femelle pondra un millier d'œufs à la fois; il n'est pas étonnant après cela que le nombre des grenouilles soit immense. Elles se nourrissent d'insectes et deviennent elles-mêmes la proie de différens animaux.

La grenouille est extrêmement vivace et saute encore après qu'on lui a coupé la tête. On a fait bien des expériences cruelles sur cette race innocente et l'on doit aux observations de Galvani, naturaliste Italien, sur l'espèce, la découverte de cette branche d'électricité qui porte son nom et qui, quoique certainement pleine de spéculations curieuses, ne paroît avoir produit, du moins jusqu'ici, aucun résultat utile.

Le croassement des grenouilles est l'indice certain d'une pluie prochaine, et il est quelquefois si fort dans les pays marécageux, comme la Hollande, qu'il en devient étourdissant et insupportable. Mais par un temps sec elles sont muettes, parce qu'elles n'ont point d'humidité, ni conséquemment la nourriture qu'elles aiment.

LA GRENOUILLE QUI SE MANGE.

Cette grenouille diffère de la grenouille commune, en ce qu'elle a sur le milieu du dos une grande protubérance qui forme un angle très aigu. Ses couleurs sont aussi plus vives et ses marques plus distinctes. Il y a quelques pays où l'on mange cette grenouille et l'espèce commune. " J'ai vu," dit Pennant, " dans les marchés de Paris des " paniers pleins de grenouilles que les vendeurs prépa- " roient pour la table; ils les écorchoient et en coupoient " [illegible] la partie du devant, ne réservant que le croupion " et les cuisses."

LA GRENOUILLE-TAUREAU, OU MUGISSANTE.

Cette grenouille est fort grande et franchit un espace de neuf pieds d'un seul saut, en sorte qu'elle peut aller aussi

aussi vîte qu'un cheval au galop. Le croassement de ces grenouilles ressemble au mugissement d'un taureau ; seulement il est un peu plus rauque, et, quand elles se réunissent plusieurs en *chorus*, c'est un horrible concert qu'il n'est guères possible d'entendre, sans qu'on éprouve des sensations désagréables.

Ces bêtes tuent et mangent les petits gallinacées, et, quand on leur fait mal, elles jettent des cris plaintifs assez semblables à ceux d'un enfant. Aussitôt que l'air commence à se refroidir en automne, elles se plongent dans la vase au fond des eaux stagnantes et y demeurent engourdies tout l'hiver ; mais à l'approche du printemps, elles sortent de leurs retraites et reprennent leur activité naturelle. Dans la Virginie où elles sont prodigieusement nombreuses, le peuple est dans l'idée qu'elles purifient l'eau, et par cette raison, il les respecte comme les génies tutélaires des fontaines.

LE CRAPAUD VULGAIRE.

Le crapaud ressemble généralement à la grenouille ; mais il est beaucoup plus laid et on ne peut guères le regarder sans éprouver une sorte de répugnance et d'aversion. Cependant les personnes qui ont le courage de l'examiner avec attention, disent qu'il a de très-beaux yeux ; c'est à quoi Shakspeare fait allusion quand il fait faire à Juliette la remarque suivante : .... " l'alouette " et le dégoûtant crapaud changent, dit-on, d'yeux."

Sa laideur naturelle et l'horreur qu'on en a généralement, lui ont fait attribuer bien des qualités fictices qui confirment les préjugés conçus contre lui. On a été jusqu'à dire que son regard seul étoit fatal ; on a pris ses entrailles pour préparer de prétendus breuvages empoisonnés et on l'a regardé comme un des principaux ingrédiens dont les sorcières se servoient pour exercer leurs

enchantemens nocturnes. D'un autre côté quelques anciens écrivains ont cru que la tête du crapaud renfermoit une pierre qui avoit tout plein de vertus médicinales et magiques; mais il y a long-temps qu'on ne donne plus dans ces fables, et, si l'on ne peut lui accorder une figure agréable, du moins est-il prouvé qu'il n'est point mal-faisant. Loin d'être venimeux, il a passé dans ces derniers temps pour avoir des propriétés utiles, et, selon quelques auteurs, on s'en est servi avec succès pour guérir par la succion la plus terrible maladie de l'espèce humaine, les cancers.

Le crapaud est un animal amphibie, comme la grenouille, et qui, comme elle, vit de vers et d'insectes qu'il attrape en dardant sa langue. C'est principalement sur le soir et par un temps humide qu'on le voit se traîner et ramper; ses petits subissent les mêmes métamorphoses que les têtards des grenouilles.

Le crapaud pendant les rigueurs de l'hiver demeure engourdi comme les grenouilles. Il a aussi la vie très-longue et extrêmement dure. On fait sur les crapauds des histoires étonnantes, comme quand on nous dit qu'on en a trouvé dans des blocs de marbre ou de pierre, où il falloit qu'ils fussent depuis des siècles, et qui au sortir de là paroissoient très-vivans. Ce seroit être par trop incrédule que de contester tout ce qu'on rapporte dans ce genre; mais, si le fait est vrai, il faut convenir qu'il y a là un dérangement manifeste dans le cours ordinaire des loix de la nature.

Il y a plusieurs variétés de crapauds, le crapaud de terre et le crapaud aquatique; mais nous nous bornerons à l'histoire particulière de l'espèce suivante qui est tout-à-fait curieuse.

LE PIPAL, OU LE CRAPAUD DE SURINAM.

Le pipal est plus hideux que le crapaud vulgaire. Il a la tête plate et large, les yeux petits, la gueule ample et très-fendue, le dos couvert de nombre de petites pustules qui ressemblent à des yeux et qui ne sont dans le fait autre chose que les œufs d'où les petits sont produits d'une manière tout-à-fait unique. Ces œufs ne se trouvent pas tous dans le même état de maturité, et l'on voit la pipa se traîner de côté et d'autre, avec ses petits sur son dos, les uns sortant de la coque et montrant la tête, d'autres ne faisant justement que prendre leur forme et encore sans vie.

Le pipal mâle est beaucoup plus grand que la femelle et a d'autres marques distinctives de son sexe. Toutes hideuses que sont ces créatures, elles ne font probablement aucun mal, quoiqu'on dise que, ces crapauds étant calcinés, leur poudre est un poison très-violent.

LE CROCODILE.

Le crocodile est le plus grand et le plus formidable des lézards, ayant souvent plus de vingt pieds de long et plus de cinq de circonférence. Ses jambes de devant ont les mêmes parties et la même conformation que les bras d'un homme ; mais elles sont un peu plus courtes que celles de derrière : il a la tête longue et les yeux petits. Sa couleur générale, est d'un brun foncé sur le dessus du corps, et le dessous est de couleur de citron tirant sur le blanc avec de grandes taches de ces deux couleurs sur les côtés. La peau est défendue par une armure presqu'impénétrable à la balle du mousquet. La femelle fait sa ponte dans le sable où elle laisse éclore ses petits à l'ardeur du soleil.

Le crocodile est un animal fort dangereux et terrible. Il est très-commun dans le Nil, le Niger, le Gange et

dans d'autres grands fleuves ou rivières de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Dans la Haute Egypte il est extrêmement destructeur : il se tient sur le bord du Nil attendant et guettant les animaux qui vont y boire, et il n'épargne ni l'homme ni les plus féroces quadrupèdes qui viennent à sa portée. Dans un saut il est sur sa proie, il la saisit et l'entraîne dans l'eau où il la dévore à son aise. Quelquefois la victime blessée lui échappe ; alors le crocodile court après avec beaucoup plus de vîtesse qu'on n'en supposeroit à un animal aussi pesant. Il est capable de venir à bout même du tigre qui souvent lutte en vain contre un si redoutable ennemi.

Il y a cependant des pays où les naturels font la chasse au crocodile pour l'amour de sa chair dont ils sont extrêmement friands, et, au goût de certaines personnes ses œufs ne sont pas moins bons à manger. Cela contribue à diminuer le nombre des crocodiles ; mais tous les moyens de destruction qui sont à la disposition de l'homme, seroient inefficaces, si toutes les bêtes et tous les oiseaux de proie, entr'autres l'ichneumon et l'ibis ne le secondoient pas, en cherchant continuellement et sans relâche leurs œufs et leurs petits pour les dévorer. On dit plus ; c'est que la mère travaille elle-même de son côté à délivrer l'espèce humaine de ce fléau, en détruisant sa progéniture et que le mâle se joint à elle et en fait autant, quand ils vont a l'eau.

Il y a dans cette famille plusieurs variétés, le crocodile à fausse matrice. l'alligator ou le crocodile d'Amérique, et le caïman ou le crocodile des Antilles. Mais ils se ressemblent tous pour la force, pour la taille et pour la férocité, et ils sont justement redoutés dans tous les pays où il s'en trouve.

L'IGUANA.

L'IGUANA.

L'iguana qui est un des plus grands lézards de terre est sans contrédit le plus précieux à raison de sa chair que les Africains et les Américains trouvent excellente. Chez eux on fait la chasse à l'iguana avec la même ardeur qu'on la fait en Europe au faisan ou au lièvre, et, malgré son air dégoûtant et formidable, cet animal est plus doux que féroce; cependant il mord assez serré, quand on l'irrite.

L'iguana est long d'environ cinq pieds et de la grosseur de la cuisse d'un homme; sa peau est toute couverte de petites écailles, et il a sur le dos un rang de pointes droites ou de piquans. Le mâle a sous la gorge une peau lâche qui lui pend jusqu'à la poitrine et qu'il enfle quand on l'irrite. La femelle est beaucoup plus petite et de couleur cendrée, au lieu que le mâle est de couleur verte. Ils vivent généralement parmi les arbres qui bordent les rivières des environs des tropiques et ils mènent une vie fort innocente.

LA SALAMANDRE.

On a débité sur la salamandre bien des fables qui toutes s'évanouissent, quand on en vient à l'expérience et à un examen sérieux. On a cru pendant bien du temps que la salamandre pouvoit vivre dans le feu, et l'on a dit que sa morsure étoit extrêmement venimeuse; cependant ni l'un ni l'autre n'est vrai. Toute la famille des lézards inspire la terreur, le dégoût ou des soupçons, parce qu'ils ressemblent un peu au serpent; mais il ne paroît pas qu'il y en ait un seul qui fasse réellement du mal autrement que par sa morsure qui est aussi facile à guérir que toute autre blessure.

L'espèce de salamandre la mieux connue en Europe, a depuis huit jusqu'à onze pouces de long; elle est com-

munément noire, tachetée de jaune et, quand on la prend dans la main, on la trouve excessivement froide. Lorsqu'on la jette dans le feu où l'on a prétendu qu'elle pouvoit vivre, elle crève et répand son humeur laiteuse qui peut bien effectivement diminuer pour un moment l'activité des flammes ; mais ensuite l'animal périt à l'instant même.

Toutes les salamandres sont des animaux amphibies qui supportent long-temps la faim et font leurs petits vivans.

LE CAMÉLÉON.

Le caméléon a environ un pied de long y compris la queue qui est cylindrique et crochue. Sa grosseur varie suivant les temps, parce qu'il peut se contracter ou se dilater à volonté. Il a la peau fort inégale mais douce, et, quand l'animal est endormi, les espèces de petites dents dont il a le dos hérissé, paroissent d'un gris bleuâtre, et les espaces qui sont entre, d'un rouge pâle et de couleur jaune ; mais les couleurs du caméléon changent suivant les différens jours sous lesquels on le voit et il n'y a pas deux individus qui s'accordent sur les vraies teintes ou nuances qu'il présente à l'œil ; de là l'allusion faite de tout temps au caméléon comme étant l'emblème d'un esprit volage et léger qui se laisse emporter à tout vent d'opinion et qui n'a de constant que son inconstance même.

LE LÉZARD ÉCAILLEUX.

La famille du lézard est si nombreuse et en même temps si peu intéressante que nous allons prendre l'espèce du lézard écailleux comme un échantillon suffisant pour donner une idée de toutes les autres. Sa longueur, y compris la queue, est d'environ sept pouces. Il a une lisière noire qui règne le long du dos, une lisière brune

sur

sur chacun des côtés, le ventre jaune, les écailles larges, unies, variées de noir et de brun, les jambes et les pieds de couleur sombre, et à chaque pied cinq doigts armés d'ongles.

Cet animal est extrêmement souple, et par un temps chaud on le voit au soleil le long des levées de terre sèches ou le long des vieux arbres ; mais, dès qu'il s'aperçoit qu'on le voit, il se retire bien vîte dans son trou. Il se nourrit d'insectes, comme toutes les autres espèces qui se trouvent en Angleterre, et il devient à son tour la proie des oiseaux. Tous les lézards d'Angleterre sont des animaux parfaitement innocens : ce n'est que leur figure qui excite notre aversion, et qui en a rendu l'idée désagréable et répugnante. Il est vraiment peu de personnes qui ne ressentent une certaine horreur, à la vue même des plus petits lézards : chez nous, ils n'ont pour attirer les regards, ni beauté dans les couleurs ni élégance dans la forme ; mais les climats chauds en produisent quelques espèces qui, pour la beauté des couleurs, pourroient mériter notre attention et notre admiration.

ORDRE II.—SERPENTES.

CE qui distingue et caractérise les serpens, c'est qu'ils respirent par la gueule, au moyen des poumons seulement et qu'ils n'ont ni pieds, ni oreilles, ni nageoires. M. Linnæus en a établi six genres dont nous allons traiter par ordre.

LE SERPENT À SONNETTE.

Ce reptile horriblement venimaux est originaire du continent de l'Amérique ; on y en trouve quelquefois de la grosseur de la jambe d'un homme et de six pieds

de long. Il ressemble par bien des rapports à la vipère ; comme elle, il a la tête grosse, le cou menu et ses couleurs sont à peu près les mêmes. Mais il en diffère en ce qu'il a une grande écaille qui lui pend sur chaque œil et une membrane clignotante, outre une marque distinctive unique qui est une sonnette à la queue ; instrument avec lequel il fait beaucoup de bruit et que la providence semble lui avoir donné, pour avertir les autres animaux de son approche et pour les mettre en état d'éviter le danger. Cette sonnette est composée de plusieurs osselets minces, durs et creux qui sont attachés ensemble et résonnent au moindre mouvement de l'animal. On a dit, et ce n'est peut-être pas sans raison, que cette sonnette est renforcée tous les ans d'un nouvel osselet ; on peut connoître son âge par le nombre de ces osselets ; ce qu'il y a du moins de bien certain, c'est que les jeunes n'ont point cet appendice.

Ce terrible et alarmant grelot ne se fait pas plutôt entendre que les autres animaux prennent la fuite de frayeur et d'épouvante. La mort presque inévitable qui est l'effet de la morsure de ce terrible reptile, crée une espèce de désert autour de sa retraite. Il est cependant très-inactif et très-indolent, excepté quand on l'irrite, et sûr de la supériorité de son pouvoir et de ses moyens, il est rarement l'aggresseur, à moins que la faim ne le force à attaquer sa proie naturelle.

On a recommandé différens antidotes contre sa morsure ; mais telle est la malignité de son venin qu'on a douté si les guérisons dont on a des exemples, n'ont point été dues à la légèreté de la blessure et à la force du tempérament plutôt qu'à tous les remèdes qui ont été prescrits. Les personnes qui en sont mordues, éprouvent une douleur qui devient bientôt insupportable, et on en a

vu

vu mourir au bout de cinq ou six heures ; d'autres souffrent les douleurs d'une agonie un peu plus longue ; mais ce n'est que pour succomber enfin à la violence du venin qui gagne par degrés et en très-peu de temps par tout le corps et corrompt ou mortifie les chairs.

LE BOIGUACU, OU LE SERPENT-BŒUF.

Le boiguacu est un énorme reptile dont il y a bien des espèces qu'on distingue par le nombre des bandes écailleuses ou anneaux qu'elles ont à l'abdomen et à la queue : elles sont toutes redoutables par leur grandeur et par leurs morsures ; mais elles ne sont pas venimeuses. Le boiguacu *constrictor* (serreur) auquel nous bornerons nos observations, a deux cent quarante anneaux au ventre et soixante à la queue. Il a souvent plus de trente pieds de long et il est gros à proportion. Sa couleur est d'un blanc sale, fouetté de taches de différentes couleurs. Ses écailles sont petites, faites en rond ovale et polies. Les Indiens Orientaux, les Malays, les habitans de Ceylan, &c. qui adorent cette monstrueuse production de la nature, se servent de sa peau pour se vêtir. Ils en mangent même la chair que quelques écrivains disent n'être pas mal-saine.

Le boiguacu fréquente les cavernes et les forêts épaisses où il se tient caché, s'entortillant quelquefois autour d'un tronc d'arbre, jusqu'à ce que sa proie vienne à portée. Quand il a saisi des animaux, surtout des gros, il s'entortille tout de suite autour d'eux, de manière à leur serrer le corps et à les empêcher de remuer, tandis que par la force prodigieuse de ses muscles circulaires, il leur casse et leur broye tous les os. Après qu'il les a tués, il leur lèche la peau par tout pour faciliter la déglutition ; par ce procédé, il fait de sa victime une masse informe et luisante ; il commence par manger le bas, puis

puis avançant successivement, il entame et suce le corps. On a vu pendant long-temps le boiguacu porter le bois d'un cerf sortant de sa gueule, parce que ses cornes étoient trop ramifiées pour qu'il pût les avaler, comme aussi trop difficiles de digestion.

Quand le boiguacu a avalé un cerf ou un tigre, il reste pendant quelques jours dans l'endroit, sans pouvoir bouger, tant il est soul, et alors les naturels n'ont pas de peine à le tuer. Lorsqu'il est en colère, il fait par ses sifflemens un bruit épouvantable.

LA VIPÈRE.

Le genre colubrin auquel appartient la vipère. renferme au moins quatre-vingt-dix-sept espèces distinguées par le nombre des anneaux qu'elles ont au ventre et par les petites écailles de la queue. Il y en a beaucoup de venimeuses, d'autres qu'on peut mettre, sans danger, dans son sein, et qu'on y met quelquefois à cause de leur beauté et de leurs habitudes innocentes. On ne sait pas bien positivement s'il y a dans les îles Britanniques d'autres serpens venimeux que la vipère ; il est de la dernière conséquence de savoir la distinguer de celui qui ne l'est pas. Il y a des vipères dans plusieurs parties de cette île, mais c'est dans les Hébrides (Iles *Westernes*) qu'on en trouve le plus. En général, elles cherchent de préférence les terrains secs, pierreux et où il y a de la craie. Leur longueur ordinaire est d'environ deux pieds : le fond de la couleur du mâle est un jaune sale ; la femelle est d'une couleur plus foncée. Elles ont le dos marqué dans toute sa longueur d'un rang de taches noires rhomboïdes qui se touchent les unes les autres par la pointe, avec des taches triangulaires sur les côtés et le ventre tout noir. Ce qui distingue principalement la vipère du charbonnier c'est la couleur aussi bien que la tête, et la queue encore mieux : les couleurs du charbonnier sont beaucoup plus agréablement mélangées ;

langées ; la vipère a la tête plus grosse que le corps et sa queue ne va pas si loin en diminuant que celle de l'autre.

La vipère n'a pas tant d'agilité que la couleuvre et elle produit ses petits vivans. " On nous a souvent assuré," dit Pennant, " que les vipéraux, quand ils sont effrayés, " se réfugient dans le ventre de leur mère pour se met- " tre à l'abri, et de là quelques-uns se sont imaginé " qu'elle est assez dénaturée pour dévorer sa progéni- " ture ;" mais c'est une fable à laquelle il ne faut pas ajouter foi, vu que ces animaux vivent de grenouilles, de crapauds, de lézards et de jeunes oiseaux qu'ils avalent tout entiers, quoique le morceau soit souvent trois fois aussi gros qu'ils le sont par le corps.

La vipère est capable de supporter la faim pendant un temps considérable. On en a tenu une renfermée pendant six mois dans une boîte, sans qu'on lui donnât rien à manger, et qui malgré cela n'avoit rien perdu de sa vivacité ordinaire. Sa morsure est suivie sur le champ d'inflammation et d'enflure ; mais, pour en arrêter les funestes effets, il n'y a qu'à appliquer tout simplement sur la blessure beaucoup d'huile d'olive ou en boire. Il y a différens autres spécifiques qui manquent rarement de réussir, quand ils sont administrés en temps et lieu. On regardoit autrefois la chair de la vipère comme un souverain restaurant ; mais aujourd'hui il est bien tombé dans le discrédit, et pour le bien de l'humanité, nous en serions presque fâchés, parce que les preneurs de vipères diminuoient considérablement le nombre de ces reptiles dangereux, lorsqu'il y avoit quelque chose à gagner à ce métier.

LA COULEUVRE.

La couleuvre est le plus grand des serpens d'Angleterre ; il y en a qui ont plus de quatre pieds de long. Elle

Elle a le cou menu ; le corps grossit au milieu ; le dos et les côtés sont couverts de petites écailles, et le ventre de bandelettes oblongues étroites et transversales. Le dos et les côtés sont de couleur sombre ou brune ; elle a deux rangs de petites taches noires qui règnent tout le long du milieu du dos depuis la tête jusqu'à la queue, et d'où partent des lignes ou taches sans nombre qui traversent les côtés. Sous le ventre, les bandes sont de couleur sombre, et sur les côtés d'un blanc bleuâtre. Elle a de chaque côté du cou une tache d'un jaune pâle et à sa base une tache noire de figure triangulaire.

Ce reptile est parfaitement innocent et ne fait aucun mal. Il se nourrit de grenouilles, d'insectes, de vers et de souris ; il loge parmi les buissons dans des endroits humides. Il dépose ses œufs dans le fumier dont la chaleur jointe à l'ardeur du soleil contribue à faire éclore ses petits. La couleuvre, comme tous les autres serpens, passe l'hiver engourdie dans les haies, dans les buissons et sous de vieux arbres.

L'ANVOYE, OU L'AVEUGLE.

L'anvoye est le plus petit de tous les serpens d'Angleterre. Il a la queue très-longue, mais obtuse et assez grosse par le bout, le dos cendré, marqué de petites lignes formées par de petits points noirs, les côtés rougeâtres, le ventre de couleur sombre et madré comme le dos, la langue large et fourchue ; ses dents sont en grand nombre, mais petites ainsi que ses écailles. Ce reptile n'a pas beaucoup d'agilité et il est parfaitement innocent. Il passe l'hiver engourdi et on en a quelquefois trouvé dans cette saison plusieurs entortillés les uns autour des autres.

L'AM-

L'AMPHISBÈNE.

L'amphisbène est remarquable par la facilité qu'il a de marcher en arrière comme en avant et de là on a cru qu'il avoit deux têtes. C'est probablement la grosseur de sa queue, qui a donné lieu à cette erreur; mais quand on l'examine de près, on ne trouve dans sa conformation rien qui s'écarte du cours ordinaire de la nature.

Quelques-uns ont prétendu que sa morsure est dangereuse; mais ils se sont évidemment trompés, parce qu'il n'a ni dents canines, ni dents molaires et par conséquent point de moyens de préparer le venin. Linnæus parle de deux espèces d'amphisbènes, l'amphisbène fuligineux et l'amphisbène blanc, tous deux originaires de l'Amérique.

ORDRE III.—MEANTES.

LES animaux de cet ordre singulier ont des ouïes et des poumons, et voilà leur caractère distinctif. Il n'y en a qu'une espèce.

LA SIRÈNE.

C'est le docteur Garden qui a fait la découverte de cet animal dans la Caroline, et Linnæus l'a trouvé si étrange qu'il a fait un ordre tout exprès pour sa réception. La sirène a deux pieds, le corps nu, une queue, les pieds branchiés et armés d'ongles. Elle se trouve sous les troncs des vieux arbres dans des endroits fangeux et marécageux; sa longueur est de trente à quarante pouces.

ORDRE IV.—NANTES.

LES amphibies nageurs respirent par les poumons comme par les ouïes, et leurs nageoires sont formées de rayons cartilagineux.

LA LAMPROIE.

La lamproie ressemble beaucoup à l'anguille ; mais elle est d'une couleur moins foncée et d'une forme plus grossière. Elle a aussi la bouche ronde et placée un peu obliquement au dessous du bout du museau. Sur le haut de la tête elle a un conduit par où elle rejette l'eau comme les poissons cétacées ; de chaque côté sept ouvertures qui lui servent pour respirer ; et ses nageoires sont plutôt formées par un prolongement de la peau que par aucun osselet ou épine particulière.

La lamproie a la propriété singulière de s'attacher par la succion à tous les corps contre lesquels elle se trouve appliquée. Elle se tient si fortement collée contre les pierres qu'on a de la peine à l'en arracher. On croit que ce qui lui donne cette force étonnante de succion c'est qu'elle pompe l'air de son corps, en même temps qu'elle colle si parfaitement la bouche contre l'objet, qu'il ne peut y en entrer aucune particule.

La lamproie quitte communément la mer vers le commencement du printemps, pour aller déposer son fray sur le fond graveleux de quelque rivière, et, après une absence de quelques mois, elle retourne dans son lieu natal ; mais elle n'y rentre que lorsque ses lampryons sont assez forts pour gagner l'océan.

La chair de la lamproie est plus ou moins estimée, suivant la saison où on la prend. Le temps où l'on croit qu'elle est meilleure, c'est le mois d'Avril ou le mois de Mai. Les lamproies de la Séverne sont préférables à celles qu'on prend dans les autres rivières d'Angleterre. Les anciens en faisoient beaucoup plus de cas que nous ; mais on ne sait pas si le poisson appelé murène étoit effectivement ce que nous nommons lamproie.

Il

Il y a plusieurs espèces de lamproies, la petite et la grande. La dernière est très-commune dans l'Isis aux environs d'Oxford; mais elle n'est point du tout particulière à cette rivière.

LA TORPÈDE, OU LA RAIE ÉLECTRIQUE.

Les propriétés narcotiques de la torpède, ou la vertu qu'elle a d engourdir, ont été célébres dans tous les temps. Elle a le corps presque rond et plus gros que toutes les autres raies, la peau douce, unie et jaunâtre, marquée de grandes taches annulaires; sa queue qui va en diminuant, se termine en pointe: il y a des torpèdes qui pesent jusqu'à quatre-vingt livres.

La commotion causée par la torpède ressemble beaucoup à celle que produit l'étincelle électrique. Qu'on vienne seulement à marcher dessus ou à la toucher avec un bâton, le coup se fait aussitôt sentir d'une manière irrésistible. La commotion cause un tremblement dans tous les membres, un mal de cœur, une convulsion générale et une privation momentanée de tout sentiment. Cependant les nègres manient, dit-on, la torpède, sans ressentir aucun engourdissement; tout leur secret consiste à retenir leur haleine pendant ce temps-là.

Au reste les qualités nuisibles de la torpède n'affectent point du tout sa chair; les Français et d'autres nations en mangent fréquemment. La torpède est un poisson de la Méditerranée et de plusieurs autres mers; on en trouve assez souvent sur les côtes d'Angleterre.

L'expérience suivante faite par M. Walsh en présence des étudians de la Rochelle pour connoître, marquer et pour déterminer le circuit de la matière électrique qui sort de la torpède, mérite bien de trouver place ici.

Une torpède vivante ayant été mise sur une table dans une serviette mouillée, cinq personnes se rangèrent autour d'une

d'une autre table, toutes les cinq isolées, et avec des cordons de soie on suspendit au plafond deux fils de laiton, longs chacun de treize pieds. Un de ces fils d'archal portoit par un bout sur la serviette mouillée, et l'autre étoit plongé dans un baquet plein d'eau, posé sur la seconde table où l'on avoit mis quatre autres baquets remplis d'eau. La première personne mit un doigt d'une main dans le baquet où le fil d'archal étoit plongé, et un doigt de l'autre main, dans le second baquet, et ainsi de suite jusqu'à ce que les cinq personnes communiquassent les unes avec les autres par le moyen de l'eau contenue dans les baquets. On plongea dans le dernier baquet un des bouts du second fil d'archal, et, avec l'autre bout, M. Walsh toucha le dos de la torpède : à l'instant les cinq personnes ressentirent une commotion qui ne différoit en rien de celle de la bouteille de Leyde, si non qu'elle n'étoit pas si forte. M. Walsh qui faisoit l'expérience, ne se trouvant point dans le cercle de communication, ne ressentit rien. L'expérience fut répétée différentes fois, même sur huit personnes, et le résultat fut toujours le même.

Il paroît que l'étrange propriété de la torpède lui sert à deux fins : c'est un moyen de défense contre les poissons voraces qu'elle met hors d'état de lui nuire, simplement en les touchant, et, cachée dans la vase, elle engourdit tellement les animaux marins qui viennent étourdiment nager autour d'elle, qu'il lui est aisé d'en faire sa proie.

LA PASTENAQUE, OU RAIE À AIGUILLON.

La pastenaque est une espèce de raie fort singulière armée d'un aiguillon découpé comme une scie, long d'environ cinq pouces, et sur les formidables qualités duquel les anciens ont débité bien des fables qui nous ont été transmises. Quelques anciens naturalistes ont attribué à cet

cet aiguillon une sorte de venin qui fait impression même sur les créatures inanimées; on a prétendu que des arbres qui en étaient touchés, perdoient à l'instant leur verdure, et les rochers même sont représentés comme ne pouvant résister à la malignité de son terrible venin. On dit que l'enchanteresse Circé arma son fils d'une lance portant à la pointe l'aiguillon d'une pastenaque, comme étant l'arme la plus irrésistible qu'elle put lui mettre entre les mains: les anciens n'ont pas été les seuls à faire usage de cet aiguillon; les Indiens de l'Amérique s'en servent encore aujourd'hui pour armer la pointe de leurs flèches.

Mais, quoique la pastenaque puisse faire une terrible blessure suivie de symptômes dangereux, il n'y a pas de raison de croire qu'elle ait les qualités délétaires qu'on lui attribue. Elle ne peut certainement pas être venimeuse, parce qu'elle n'a point les glandes nécessaires pour la coction du venin. En un mot, il paroît que l'aiguillon dont les pêcheurs les plus hardis et les plus expérimentés se font une idée si terrible, n'a été donné à cet animal que pour sa propre conservation.

Quoique la torpède et la pastenaque soient les deux espèces de raies les plus remarquables, il y en a plusieurs autres qu'on prend assez communément et qu'on mange. Toutes les raies ont le corps large, plat, mince, cinq ouvertures de chaque côté, placées en dessous, la bouche située fort bas et la queue petite pour leur grandeur: elles se ressemblent toutes par la figure extérieure, et c'est ce qui rend les espèces difficiles à distinguer. Dans le fait, quand on ne se connoît pas en histoire naturelle, on peut tout à coup se trouver engourdi par une torpède, croyant ne manier qu'une raie ondée, et piquée par la pastenaque quand on pense avoir pris une raie bouclée.

LE GOULU DE MER.

Caractère des goulus de mer : le corps effilé et allant en diminuant vers la queue, deux nageoires sur le dos, la peau rude, cinq ouvertures au côté du cou et la gueule généralement placée fort au-dessous de l'extrêmité du museau.

Les goulus sont les plus féroces et les plus voraces des habitans des mers. Il n'y a pas jusqu'aux plus petites espèces de goulus que des poissons beaucoup plus grands ne redoutent, et ils ont bien raison; car il n'est pas un seul poisson dont le naturel soit de moitié si féroce ni qui nage avec une vîtesse comparable à celle du goulu. Il dévance les vaisseaux les plus légers, joue tout au tour, s'élance et prend les devans, revient et semble regarder fixement les matelots, sans en paroître le moins du monde effrayé. Avec une agilité et des moyens aussi étonnans, joints à un appétit aussi vorace, le goulu auroit bientôt dépeuplé l'océan, si la mâchoire supérieure ne dépassoit pas de beaucoup l'inférieure, ce qui l'oblige de se tourner sur le côté pour pouvoir saisir sa proie. Comme cette manœuvre demande quelque temps, l'animal qu'il poursuit, profite de ce moment et souvent lui échappe. Malgré cela il commet de terribles ravages : il est la terreur et l'effroi des matelots dans les climats où il est commun, et les bains de mer, qui sont si agréables et si salutaires dans les pays chauds, deviennent par cette raison extrêmement dangereux.

On cite bien des exemples fâcheux de personnes qui ont péri par ces monstres en tombant d'un vaisseau dans la mer ou pour s'être imprudemment exposées à leurs attaques. Un Monsieur qui vit encore et membre de la législature Anglaise, a eu le malheur de perdre une jambe par une de ces terribles bêtes, en se baignant dans les

Indes

Indes Occidentales, et, s'il falloit rapporter tous les malheurs causés par les goulus de mer, un pareil détail rendroit cet article excessivement long.

Il paroît que le goulu préfère la chair humaine à toute autre ; mais tout lui est bon, et souvent il devient la victime de sa propre avidité, avalant les hameçons amorcés avec de la chair qu'on laisse tomber dans la mer pour l'attraper.

Il n'y a guères que les plus forts estomacs qui puissent digérer la chair du goulu ; cependant les nègres en mangent, et, sur quelques-unes de nos côtes, les pauvres gens font usage de celle d'une espèce qui est le chien de mer. Les principales espèces sont l'ange, le goulu à longue queue, la roussette, l'émisole, le squale long nez, le très-grand chien de mer, le requin, le cagnot bleu et l'aiguillat. On a vu de très-grands chiens de mer, qui avoient plus de douze verges (trente-six pieds) de longueur.

LA GRENOUILLE PÊCHEUSE, OU LE DIABLE DE MER.

La tête de ce dégoûtant animal est aussi grosse que tout le reste du corps. On voit quelquefois de ces grenouilles qui ont quatre ou cinq pieds de longueur, et M. Pennant parle d'une, prise près de Scarborough, dont la bouche avoit une verge (trois pieds) de large. Ce qui rend encore la grenouille pêcheuse plus laide, c'est que la mâchoire inférieure est beaucoup plus longue que la supérieure ; immédiatement au-dessus du museau, elle a deux longs barbillons et sur le dos trois autres filamens pareils qui ressemblent à des lignes jettées en avant pour attirer les poissons. Le corps va en diminuant vers la queue. Elle a la partie supérieure du corps de couleur sombre, l'inférieure blanche et la peau lisse.

Les pêcheurs ont une sorte de vénération pour ce vilain poisson qu'ils regardent comme l'ennemi du chien de mer,

mer, parce qu'on lui trouve souvent dans le ventre le corps de cet animal féroce et vorace; aussi, quand ils prennent une grenouille pêcheuse, la rejettent-ils ordinairement dans la mer.

L'ESTURGEON.

L'esturgeon parvient quelquefois à une longueur prodigieuse. Il y en a de dix-huit pieds de long et qui pesent jusqu'à cinq cents livres. L'esturgeon a le corps long, pentagone et couvert de cinq rangs de longs tubercules osseux. Le dessus du corps est d'une couleur olivâtre sale, le dessous est argenté et le milieu des tubercules blanchâtre.

Les esturgeons voyagent dans toutes les parties de l'Europe en différentes saisons. Ils remontent tous les ans les grands fleuves pour y déposer leur fray. Les habitans des bords du Pô, du Danube et du Wolga tirent un profit considérable de ces poissons qui remontent leurs fleuves respectifs, où ils ont grand soin de placer et de tenir leurs filets tout prêts pour les recevoir. On en voit alors tous les jours d'exposés en vente dans les marchés de Rome et de Venise. L'esturgeon étoit autrefois très-estimé en Angleterre; mais on n'en fait plus tant de cas aujourd'hui, quoiqu'on en serve encore quelquefois sur la table des riches. Cependant ses œufs dont on fait le caviar, forment une branche de commerce très-lucrative.

L'ICHTHYOCOLLE, OU LE GRAND ESTURGEON.

Ce qui distingue l'ichthyocolle des autres esturgeons, c'est qu'il n'a point de tubercules. On en prend beaucoup dans le Danube. Il pèse depuis cinquante jusqu'à quatre cents livres et davantage. La chair en est douce, glutineuse et mollasse: mais salée, elle passe pour un assez bon manger. Cependant ce qu'on se propose principalement dans la pêche de ce poisson, c'est d'en tirer cette

cette colle précieuse, l'ichthyocolle, qu'on apprête de la manière suivante. On coupe par petits morceaux la peau, les entrailles, les nageoires et la queue du poisson. On les met macérer pendant quelque temps dans une quantité suffisante d'eau chaude et on les fait ensuite bouillir à petit feu, jusqu'à ce que toutes ces parties soient dissoutes et réduites en bouillie. On étend cette bouillie sur des instrumens faits exprès où elle se réduit en forme de parchemin, et, quand elle est sèche, on la roule et on lui donne la forme qu'on lui voit dans les boutiques où elle est exposée en vente.

LES BALISTES.

Ce genre de nageurs amphibies, qui comprend huit espèces, a la tête plate, le corps plat, les écailles jointes ensemble par la peau et le ventre caréné ou fait comme la quille d'un vaisseau. Immédiatement au-dessus des nageoires pectorales est un trou qui tient lieu d'ouïes. Toutes ces espèces sont des poissons des mers de l'Inde et de l'Amérique.

Le poisson le plus remarquable de la famille, c'est l'unicorne. Catesby nous apprend que les entrailles de ce poisson sont pleines de petits coquillages et de substances corallines, et qu'il a les mâchoires assez fortes et les dents assez dures pour les broyer fort minces.

La chair de ce poisson passe pour être venimeuse. Il est très-commun dans les mers aux environs des îles de Bahama.

LE SOLEIL, OU LA LUNE.

Le soleil est l'espèce la plus remarquable du genre tétrodon. Il a le corps large et court, l'extrémité postérieure terminée par une nageoire circulaire qui tient la place d'une queue. Le tout ressemble à la tête d'un gros poisson, séparée de son corps. Il n'a point d'écailles,

mais il est couvert d'une peau âpre et dure. Le dos est noir, le ventre blanc et les côtés sont entre noir et blanc. La bouche est très-petite pour la grandeur de l'animal et la tête ne dépasse pas le corps. Il y a de ces poissons qui pèsent jusqu'à deux cents livres.

Le soleil a la chair très-molle, tous les os cartilagineux et tendres. On en prend dans la Méditerranée et quelquefois dans les mers d'Angleterre.

Pennant a décrit le soleil de Mount-Bay en Cornouailles sous le nom de duodon oblong. Il ressemble, dit-il, pour la forme à la brême ou à quelque poisson épais, coupé par le milieu; il a la bouche fort petite, les yeux petits, et au-dessus de chaque œil une ouverture en forme de croissant; les nageoires pectorales sont aussi très-petites et placées derrière les yeux; les nageoires du dos et de l'anus sont situées à l'extrémité du corps, et la queue qui est étroite, occupe tout l'espace qui descend tout à coup et qui se trouve entre ses deux nageoires. La couleur du dos est d'un brun pommelé, le ventre est argenté. Il n'y a point d'écailles sur la peau, et la chair a un goût extraordinairement fort.

Il règne beaucoup de confusion dans l'histoire du soleil, parce qu'on a donné ce nom à deux animaux d'un genre différent. Vers le commencement de ce siècle, on prit dans les environs de Plymouth, un de ces poissons qui pesoit cinq cens livres, et, quand on vint à en faire bouillir un morceau pour voir quel goût il avoit, on le trouva au bout de quelques minutes converti en une gelée qui avoit fort peu le goût de poisson et qui parut extrêmement glutineuse, quand elle fut mise sur du cuir ou du papier. Il est probable que les anciens tiroient leur colle de ce poisson, et il y a tout lieu de croire qu'il pourroit fournir une véritable ichthyocolle.

LE

LE LUMP, OU LIÈVRE MARIN.

Ce singulier animal qui appartient à la famille du remore, a quelquefois dix-neuf pouces de long et pèse environ sept livres. Le corps est très-épais et très-profond, le dos est aigu et élevé, le ventre plat et large. Il a le long de l'épine du dos un rang de grands tubercules osseux ; un second rang prend un peu au-dessus de l'œil et se prolonge jusqu'à l'origine de la queue ; un troisième se trouve au-dessous, et de chaque côté du ventre il en a un autre composé de cinq tubercules semblables aux autres. Toute la peau est rude et garnie de petits tubercules. Le ventre est d'un cramoisi vif. Les nageoires pectorales qui sont presque contigues à leur base, sont grandes et larges, et sous ces nageoires est un membre avec lequel le poisson s'attache aux rochers ; faculté qu'il possède dans un degré extraordinaire. Ce membre consiste dans une ouverture ovale, environnée d'une substance charnue, musculeuse, obtuse et spongieuse, bordée de petits appendices filiformes, qui lui servent comme d'autant de crampons pour s'attacher au premier objet. Ce poisson a la prise si bonne qu'on en a vu jeter un dans un seau d'eau, qui s'accrocha si fortement au fond, qu'on ne put l'en détacher, en le levant par la queue, lui, le sceau, et toute l'eau qu'il contenoit.

Le lump se prend en plusieurs endroits sur les côtes d'Angleterre, et il y a des gens qui en mangent ; mais la chair en est mollasse et insipide. Au printemps, ces poissons sont très-communs sur les côtes septentrionales de l'Ecosse, où ils servent à nourrir les phoques et les autres habitans des mers qui vivent de proie. Dans les mers du Groënland, ils vont en grand nombre déposer leur frai sur le rivage, vers les mois d'Avril et de Mai ; leurs œufs

sont alors fort grands et fournissent un excellent plat aux habitans du pays.

LA FLUTE, OU LA TROMPETTE.

Il y a plusieurs espèces du genre de ces poissons, dont les caractères sont d'avoir le museau long et tubuleux, point d'orifice aux ouïes, le conduit de la respiration au derrière de la tête et le corps couvert d'une forte croûte. Le plus long animal de ce genre, qui est aussi le plus grand, a quelquefois deux pieds de long. Le museau est comprimé par les côtés et rebroussé à l'extrémité de la mandibule inférieure. Le corps, par l'endroit le plus épais, n'est pas plus gros qu'un tuyau de plume de cygne; il est de figure exagone jusqu'au bout de la nageoire dorsale et ensuite de figure carrée jusqu'à la queue. Le ventre est légèrement caréné, et, sous la queue, se trouve une rainure couverte de deux valvules longitudinales qui, dans la saison propre, cachent une multitude de petits poissons. Sa couleur générale est un brun olive; mais les côtés sont marqués de quantités de lignes bleuâtres qui vont en travers du dos au ventre.

Quand ce poisson est sec, on diroit qu'il seroit couvert de quantités de croûtes angulaires avec des rayons bien marqués qui partent du centre.

LE CHEVAL MARIN, OU L'HIPPOCAMPE.

Ce singulier poisson qui se trouve dans la Méditerranée, a communément environ trois pouces de long et la grosseur de l'index. Le museau est long et creux comme un flageolet; le corps est de figure eptagone jusqu'à l'anus, mais ensuite il n'est plus que triangulaire ou quadrangulaire: Il a sous le ventre deux trous dont l'un sert de conduit aux excrémens, et par l'autre sortent les œufs de la femelle. Il y a sept variétés du cheval marin, qui ont une crinière; mais en général ces poissons n'ont point

cet

cet appendice. Cependant ils ont tous du poil sur différentes parties du corps et particulièrement autour de la tête.

CLASSE IV.—LES POISSONS.

PLUS les animaux sont petits et hors de la portée des observations de l'homme, moins ils doivent être connus par là même. Comme l'Océan est le grand réceptacle des poissons et qu'il n'y en a que très-peu qui en sortent et qui remontent les rivières pour y déposer leur frai, il est probable que la mer renferme dans son sein des milliers de créatures vivantes dont les mœurs et la forme même sont et ont toujours été *des secrets de la nature.* Il est vrai que l'homme, pour satisfaire sa curiosité et plus encore ses besoins, en a tiré un grand nombre de la profondeur de leurs abymes : il connoît au moins la figure de ceux-là ; mais ce seroit dans le sein des mers, dans cet élément toujours agité qui les environne, qu'il faudroit les voir, pour connoître à fond leur genre de vie, leurs habitudes et différentes autres qualités intéressantes.

Le nombre des poissons dont les noms et la figure nous sont un peu familiers, ne monte pas à cinq cents ; encore, par rapport à ceux-là mêmes, sommes-nous réduits à avouer notre ignorance sur leur histoire particulière. La plupart des poissons présentent la même forme extérieure, effilée par les extrémités et grossissant par le milieu ; conformation qui, comme nous l'avons déjà remarqué dans les oiseaux, les met en état de fendre avec plus de vîtesse et de facilité l'élément qu'ils sont destinés à habiter. L'industrie humaine a cherché à imiter, dans la construction des vaisseaux, cette forme particulière que la main de la nature a imprimée aux poissons ; mais il

faut convenir que la marche de ces machines est une marche bien lente en comparaison de leurs mouvemens légers et rapides. La plupart des plus grands poissons sont capables de dévancer le vaisseau le mieux agréé, et, comme pour montrer leur supériorité, ils tourneront, rôderont tout autour librement et sans efforts, mieront ensuite et prendront les devans, se faisant un jeu de toutes ces manœuvres. Il est vrai aussi que toutes les parties d'un poisson sont admirablement faites pour accélérer ses mouvemens ; les nageoires, la queue, l'ondulation de l'épine, tout concourt à favoriser sa marche progressive, et la fléxibilité de ses membres lui donne une vîtesse supérieure à celle de toutes les inventions de l'esprit humain.

Les nageoires sont ce qui sert le plus au mouvement, et un poisson complètement équippé en a deux paires et trois simples, deux en dessus et une en dessous. Avec ces agrès il se meut avec la plus grande rapidité et peut entreprendre les voyages les plus longs ; mais les poissons qui ont le plus de nageoires, ne sont pas toujours ceux qui nagent le mieux, comme on le voit assez par le goulu qui n'a point de nageoires au ventre.

Non-seulement les nageoires servent au mouvement progressif ; elles aident encore aux poissons à s'élever et à plonger, à se tourner ou même à s'élancer hors de l'eau, et c'est quelque chose de curieux à observer comme chaque paire de nageoires et même chaque nageoire simple remplit quelque objet particulier. Les nageoires pectorales servent à soutenir la tête du poisson, celles du dos à le tenir en équilibre et celle du derrière à conserver la position droite ou verticale. La grandeur de ses nageoires n'est pas moins merveilleusement adaptée à la conformation du corps, ni moins propre à en faciliter tous les efforts.

Les

Les animaux terrestres, comme nous l'avons vu, sont généralement pourvus d'une enveloppe ou d'une robe pour les garantir des injures du temps : les habitans des mers n'ont pas été moins favorablement traités. Ils sont couverts en premier lieu d'une humeur visqueuse et gluante qui garantit leurs corps d'un contact immédiat avec le fluide environnant et lubrifie leur passage. Par dessous, il y a dans bien des espèces une forte couverture d'écailles sous laquelle se trouve une substance huileuse qui entretient la chaleur et la vigueur dont ils ont besoin.

Ainsi en rapprochant les conditions, on trouve que le poisson a, comme le quadrupède, tout ce qu'il faut pour jouir du bonheur ; mais si l'on considère ses facultés, on le trouvera certainement bien inférieur de ce côté-là. Le sens du toucher si fin dans l'homme et dans les quadrupèdes, ne peut être que bien imparfait dans les poissons. Ils sentent, mais il s'en faut bien que l'odorat chez eux soit exquis ; quant au goût, c'est un sens qui paroît dans les poissons très-défectueux, et l'ouïe est encore plus imparfaite, si toutefois ils entendent. Ce dernier sens seroit, dans le fait, inutile à des créatures qui n'ont point de voix pour se faire entendre de leurs semblables, et conséquemment les organes auditifs ne leur serviroient de rien. M^Gowan qui a conservé quelques poissons d'or dans un vase, nous apprend que, quelque bruit qu'il pût faire, rien ne les effarouchoit. On peut donc présumer que, lorsqu'ils paroissent effrayés de quelque bruit, ce n'est que parce que les vibrations du son agitent l'eau.

Cependant les poissons ont la vue assez bonne, parce que ce sens est essentiellement nécessaire pour leur conservation. Malgré cela, si l'on compare leurs yeux avec

ceux des animaux terrestres, on trouvera que, même sous ce rapport, ils sont moins avantageusement partagés.

On peut donc conclure d'après cet aperçu de leurs facultés que les poissons sont infiniment au-dessous des quadrupèdes et même des oiseaux pour les sensations et conséquemment pour les jouissances. La nature généreuse et libérale envers tous ses enfans, les a admirablement pourvus de tout ce qu'il leur faut pour leur sphère et leur destination respectives; mais les jouissances qu'elle a accordées aux poissons, sont moins actives que passives. Conserver leur propre existence, et multiplier leur espèce, voilà où se borne tout le cercle de leurs occupations et de leurs jouissances : encore est-ce autant un effet du besoin qu'une suite de choix, qui les y portent. Leurs appétits sont dans un sens incapables de faire des distinctions, et ces animaux courent après tout ce qu'ils peuvent avaler, maîtriser ou saisir.

Il paroît que le grand mobile de toutes les actions et de tous les mouvemens des poissons, c'est un appétit insatiable. Quelqu'abondante que soit leur nourriture, leur avidité ne dit jamais assez, et, pour attraper une nouvelle pâture, ils risquent souvent leur propre vie. Même en expirant, ils avaleront goulument l'appât trompeur qui les fait périr. On diroit en quelque sorte que leurs facultés digestives augmentent avec la quantité de nourriture qu'ils prennent, et les plus habiles physiologistes se tourmentent depuis long-temps, pour expliquer comment la digestion peut se faire si vîte dans des estomacs aussi froids que ceux des poissons.

Cependant, quelque affamés et quelque insatiables que soient les poissons, il n'y a point d'animaux, si on en excepte les serpens, qui puissent supporter la faim si long-temps. On a tenu dans des vases des poissons dorés et argentés

argentés pendant des mois entiers, sans aucune nourriture apparente : le brochet même le plus vorace de tous les poissons, mis seul dans un étang, y vivra et s'y conservera.

Les poissons qui ont la bouche petite, se nourrissent de vers et du frai de leurs propres tribus ; mais ceux qui ont la bouche grande, font la chasse à tout ce qu'ils peuvent maîtriser, et souvent ils se livrent de terribles combats. Dans le fait, la vie d'un poisson, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, n'est qu'une scène continuelle d'hostilité, de violence et d'évasions. Il y a des poissons qui, tous les ans, passent d'une partie de l'Océan à une autre, pour chercher de quoi vivre ou pour trouver un séjour qui convienne mieux à leur tempérament. En général, ils paroissent ennemis d'une eau très-froide, et ils cherchent un atmosphère plus chaud où les bas-fonds de leurs côtes natales où l'influence du soleil puisse se faire sentir.

Quoique tous les poissons vivent dans l'eau, ils ne sauroient cependant se passer d'air. Quand un poisson est dans l'eau, il est facile d'observer les mouvemens de ses lèvres et de ses ouïes, mouvemens qui sont incontestablement analogues à notre respiration. Ils ont aussi, pour contenir cet élément, une bourse appelée vessie, qui, tout en donnant à l'animal la facilité de s'élever et de descendre dans l'eau, lui sert en même temps de réservoir d'où il tire la quantité d'air dont il a besoin.

" La plupart des maladies auxquelles l'espèce humaine " est sujette, viennent," dit Bacon, " des variations et " des vicissitudes de l'atmosphère," et, si les poissons sont bornés dans leurs autres jouissances, vivant dans un élément peu sujet aux variations, ils sont par là même exempts de bien des maladies. Il est certain que c'est

une existence bien uniforme que celle des poissons : leurs mouvemens s'exécutent sans efforts, ils vivent sans peine et sans travail. S'ils peuvent échapper aux dangers de leur état, ils vivent fort vieux, et il est impossible de fixer le terme de leur grandeur ou de leur âge. Il est très-probable qu'ils ont une vie extraordinairement longue ; mais leur fécondité est plus étonnante encore. Les uns produisent leurs petits vivans, les autres ne font que des œufs : les premiers sont les moins prolifiques ; cependant le blenne vivipare produit deux ou trois cents petits à la fois. Les poissons ovipares sont obligés de laisser leurs œufs aux chances du hasard dans les bas-fonds ou à la surface de l'eau, et conséquemment, il en est très-peu qui parviennent à éclore heureusement, en comparaison du nombre qui périt. Sans cela les mers et les rivières regorgeroient de poisson. On dit qu'une seule morue produit dans une saison autant d'œufs qu'il y a d'habitans dans le midi de l'Angleterre, et il y a d'autres espèces qui ne sont pas moins prolifiques.

Quant à la génération des poissons, le sentiment général est que, quand la femelle a déposé son frai ou ses œufs dans l'eau, le mâle les féconde en passant par dessus. Mais Linnæus combat fortement cette opinion, et, raisonnant par analogie, il prétend qu'il ne peut y avoir de fécondation hors du corps de l'animal.

Tout le monde sait ce que valent les poissons comme aliment, quoiqu'ils ne soient pas tous bons à manger. Quelques-uns cependant ont prétendu que la chair du poisson est moins nutritive que la viande, parce qu'elle a moins de particules volatiles ; tandis que d'autres la croient plus saine et non moins substantielle.

Linnæus divise la classe des poissons en quatre ordres :

I. Apodes,

I. Apodes, ou les poissons qui n'ont point de nageoires au ventre, tels que l'anguille, le congre, &c.

II. Jugulures, ceux qui ont les nageoires du ventre placées devant les nageoires pectorales, comme la morue, &c.

III. Thoracici, ou les poissons qui n'aspirent que par les ouïes et qui ont les nageoires du ventre sous les pectorales, comme la perche, &c.

IV. Abdominales, les poissons qui ont les nageoires du ventre placées derrière les pectorales à l'abdomen, tels que le saumon, le brochet, &c.

Ces ordres renferment quarante sept-genres et plus de quatre cents espèces; mais nos découvertes dans les régions orientales et dans les mers du Sud en ont considérablement augmenté le catalogue, et il reste encore un vaste champ ouvert aux recherches. Il est extrêmement probable que les profonds abymes de l'Océan renferment bien des espèces de poissons, surtout des grands qui n'ont jamais approché des rivages ou des bas-fonds, et qui, si elles n'y paroissent pas, ne seront jamais à portée de l'œil de l'observateur.

Comme le système d'Artédi a beaucoup fixé l'attention et que les termes dont il se sert, sont fréquemment employés, il sera peut-être à propos de donner ici une esquisse de sa méthode et de son plan. Il distribue les poissons en cinq ordres; les poissons à nageoires molles, *malacopterygii*; les poissons à nageoires épineuses, *acanthopterygii*; les poissons qui ont les ouïes couvertes de membranes osseuses, *brancheostegii*; les poissons à nageoires cartilagineuses, *chondropterigii*; les *plagiures*, ou les poissons à queue horisontale.

ORDRE I.—APODES.

CE qui distingue et caractérise particulièrement les poissons de cet ordre, c'est qu'ils n'ont point de nageoires au ventre. Il comprend huit genres dont quelques-uns sont peu remarquables ou peu intéressans.

L'ANGUILLE COMMUNE.

L'anguille ordinaire peut être regardée comme un des plus universellement répandus de tous les poissons. Elle fréquente toutes nos eaux douces, nos étangs, nos fossés et nos rivières, où quelquefois elle acquiert une grosseur prodigieuse. Elle a la tête unie, les yeux couverts d'une peau commune, les membranes des ouïes composées de dix rayons ou arêtes, le corps cylindrique et gluant.

Il y a dans l'histoire naturelle de l'anguille bien des particularités tout-à-fait singulières et elle tient quelque chose des reptiles. La nuit, elle quitte souvent l'eau, pour aller rôder dans les prairies et chercher des limaces ou des grenouilles; en hiver elle s'ensevelit dans la vase où elle demeure engourdie comme le serpent.

Il seroit difficile aussi de trouver une créature dont la génération ait plus embarrassé les zoologistes, quand ils ont voulu l'expliquer; mais il ne nous est pas possible d'entrer dans la discussion des sentimens qui les partagent. L'opinion la plus universellement reçue aujourd'hui et vraisemblablement la mieux fondée, c'est qu'elle propage son espèce de la manière ordinaire, quoiqu'on ne sache pas bien positivement si elle est ovipare ou vivipare. Nous penchons toutefois pour le dernier sentiment par des raisons dont le détail seroit ici trop long.

L'anguille est extrêmement vorace dans ses appétits et un terrible destructeur de jeune frai. Il n'y a pas un seul poisson qui puisse vivre aussi long-temps que l'anguille

guille hors de l'eau, ni qui ait la vie si dure. On voit les parties de son corps bouger long-temps après qu'elle est écorchée et coupée par morceaux.

Les anguilles varient beaucoup en couleur, et ces variations sont du noirâtre à un vert d'olive clair. Il y en a aussi quelques-unes qu'on appelle anguilles argentées qui ont le ventre d'un blanc clair. Il s'en trouve dans l'Isis près d'Oxford une variété que les Anglais appellent *grigs:* elles ont la tête plus grosse, le museau plus émoussé, la peau plus épaisse et sont moins grasses que l'anguille ordinaire. Celles qui habitent une eau claire et courante, passent pour les meilleures; mais en général elles sont bonnes et fort estimées. Les anguilles ne se vendoient pas fort cher, à ce qu'il paroît, chez les anciens Romains, et cela, peut-être, à cause de leur ressemblance avec les serpens; les Sybarites au contraire, peuple efféminé et adonné à la bonne chair, les trouvoient si délicieuses que, chez eux, les personnes qui en vendoient, étoient exemptes par la loi de payer le tribut.

LE CONGRE.

Ce qui distingue le congre de l'anguille ordinaire, c'est que ses couleurs sont plus foncées, qu'il vit dans l'Océan et qu'il est plus grand. On a pris dans les environs de Scarborough des congres qui avoient dix pieds et demi de long et près de dix-huit pouces de circonférence par le milieu du corps.

Quoique le congre soit un poisson de l'Océan, on croit qu'il engendre comme l'anguille d'eau douce. Tous les ans, vers le mois d'Avril, il remonte dans la Séverne des quantités prodigieuses de leur frai supposé qu'on appelle *elvers*. Il précède l'alose qui le suit, croit-on, pour en faire sa proie. Il y en a une si grande abondance dans cette saison qu'on le prend avec une sorte de crible fait

de crin, qu'on attache à une longue perche et qu'on descend dans l'eau. La chair de ce fretin passe pour être très-délicate.

Les congres sont étonnamment voraces, faisant leur proie de toute sorte de poissons indistinctement et mangeant même les cadavres qu'ils trouvent, chemin faisant. Ils ressemblent par ce dernier rapport à l'anguille commune. Dans la province de Cornouailles, ils forment une branche de commerce très-lucrative; on en prend beaucoup sur cette côte, on les sale et on les transporte en Espagne et en Portugal. Il y a différentes manières de les prendre; mais la pêche des gros est quelquefois dangereuse, ces poissons étant sujets, quand ils sont pris, à s'entortiller autour des membres des pêcheurs; c'est ce qui fait qu'on les tue, le plutôt possible. Ils sont très-communs dans les îles Hébrides, et M. Pennant prétend que l'établissement d'une pêcherie de congres seroit singulièrement avantageux aux habitans; mais il paroît que dans plusieurs parties de l'Ecosse on a de la répugnance pour les anguilles, à cause de la ressemblance qu'elles ont avec les serpens.

L'ANGUILLE ÉLECTRIQUE.

Excepté la torpède, il n'y a point dans la nature d'animal qui possède des qualités aussi remarquables que celui-ci. Bancroft, dans son Histoire Naturelle de la Guyane, donne une description générale de sa figure et de ses effets; mais nous devons la connoissance des particularités les plus importantes qu'il y ait dans ce phénomène de la nature, aux détails circonstanciés et exacts que le docteur Garden de la Caroline Méridionale a communiqués à la société royale. Ce monsieur eut occasion d'inspecter à la fois cinq de ces anguilles qui avoient été, à ce qu'il paroît, apportées de Surinam par un marin Anglais.

glais. La plus grande avoit environ trois pieds huit pouces de longueur et de dix à quatorze pouces de circonférence, par l'endroit du corps le plus épais. Elle avoit la tête grande, large, plate, la bouche comprimée avec des trous ça et là qu'on eût dit avoir été faits avec une aiguille émoussée. Il y avoit deux narines de chaque côté, les premières grandes, tubuleuses et élevées au-dessus de la surface, les autres petites et de niveau avec la peau. Les yeux étoient petits et bleuâtres; et sur tout le corps, depuis environ quatre pouces au-dessous de la tête, on distinguoit bien à clair quatre parties ou divisions longitudinales. Le corps étoit traversé de quantité de petites bandes, de divisions annulaires, ou plutôt par des rides de la peau, par le moyen desquelles le poisson pouvoit s'allonger ou se contracter comme un ver et nager en arrière comme en avant. Il y avoit précisément derrière la tête deux nageoires pectorales à peine longues d'un pouce; il paroît que le poisson s'en servoit principalement pour lever la tête au-dessus de l'eau; ce qu'il faisoit fréquemment pour respirer.

L'anguille électrique, quand on la touche, fait éprouver une très-forte commotion qui se communique à toutes les personnes qui se tiennent par la main, quelque nombreuses qu'elles soient; c'est par cette raison qu'il a été difficile de l'examiner en vie. M. Jean Hunter qui en a disséqué une, a trouvé que les nerfs de ce poisson, propres à produire cette commotion électrique et qui partent principalement de la moelle de l'épine, sont beaucoup plus gros que ceux de toutes autres parties du corps destinées à agir ou à transmettre les sensations. Cette commotion est accompagnée de tous les phénomènes et de tous les effets du fluide électrique de notre atmosphère quand

il

il est condensé, autant, du moins, qu'on a pu en juger par les différentes expériences faites jusqu'ici.

LE LOUP MARIN.

Le loup marin paroît principalement confiné dans les parties septentrionales du globe. Il se trouve dans les mers du Groënland, d'Islande et de Norwège, sur les côtes de l'Ecosse, du comté d'York, de l'Allemagne et de la Hollande, mais on n'en a pris que peu ou point plus avant vers le sud.

Le loup marin parvient à une grandeur prodigieuse; il y en a depuis quatre jusqu'à sept pieds. Il a la tête petite, le corps long et un peu applati en biaisant, la peau lisse et glissante. C'est un poisson très-vorace et très-féroce qui, quand il est pris, s'accroche à tout ce qu'il peut saisir. Les pêcheurs qui craignent sa morsure, cherchent, aussitôt qu'ils peuvent, à lui faire sauter les dents de devant qui sont si fortes que, selon Shoneveld, elles sont capables de marquer sur une ancre. Il est certain que ses dents qu'on trouve quelquefois parmi les fossiles sous le nom de crapaudines ou pierres de crapauds, sont admirablement faites pour son genre de vie. Il ne se nourrit, pour ainsi dire, que d'animaux crustacées et testacées qu'il broye par morceaux avec une facilité étonnante. On n'estime pas beaucoup la chair de ce poisson, probablement à cause de sa figure dégoûtante et hideuse; mais les pêcheurs, après lui avoir coupé la tête et l'avoir écorché, en font quelquefois un repas et le préfèrent au flétan.

L'ANGUILLE DE SABLE.

L'anguille de sable ressemble pour la forme à l'anguille ordinaire, ayant le corps long, rond, et sa longueur ordinaire est de neuf ou dix pouces. Elle est bleue verdâtre sur le dos, argentée aux côtés. Elle a sur le dos une nageoire

geoire longue et étroite qui va presque jusqu'à la queue, deux nageoires proches de chaque ouïe et point au ventre. Le corps n'a point d'écailles.

Ces poissons sont très-communs, dans certains mois de l'été, sur les rivages sablonneux de la Grande-Bretagne. Quand la mer se retire, ils se cachent dans le sable ou dans la vase, à un demi-pied de profondeur, environ, et, dans quelques endroits, on creuse pour les avoir, dans d'autres on les tire avec des crochets faits exprès. Leur chair sert ordinairement d'appât pour les autres poissons; mais, d'elle-même, elle fait un manger fort délicat. On a trouvé de ces anguilles dans le ventre du marsouin; preuve qu'il se sert de son groin pour fouiller le sable.

L'ÉPÉE DE MER.

L'épée de mer est un poisson qui pèse quelquefois jusqu'à cent livres. Il a le corps long et arrondi, fort gros près de la tête et allant ensuite en diminuant vers la queue, le dos noir et le ventre d'un blanc argenté. La mâchoire supérieure s'allonge en une pointe très-longue et déprimée, d'une substance osseuse et en forme d'épée: l'inférieure est beaucoup plus courte et terminée par une pointe aigue. La nageoire du dos prend presque toute la longueur du corps: la queue est extrêmement fourchue; il a deux nageoires à chaque ouïe et point au ventre.

L'épée de mer est un poisson commun dans la Méditerranée et qui n'est pas absolument étranger à nos côtes. On le dit très-vorace et l'ennemi mortel du thon. La chair en est fort estimée. L'ancienne manière de le prendre, telle que Strabon l'a décrite, étoit absolument la même que celle d'aujourd'hui. Une personne monte sur un rocher saillant dans la mer, et, du moment qu'elle aperçoit le poisson, elle donne connaissance de la route qu'il

qu'il fait, à une autre qui est dans un bateau à peu de distance. Celle-ci monte sur le champ au haut du mât et fait ramer du côté où il est. Quand elle est à portée, elle descend, prend une lance qu'elle enfonce dans le corps du poisson, qui, après s'être inutilement fatigué à force de se débattre, est à la fin saisi et tiré dans le bateau.

ORDRE II.—JUGULARES.

CARACTÈRE général de l'ordre : les nageoires du ventre placées devant celles de la poitrine. L'ordre renferme cinq genres et à peu près trente-cinq espèces.

LE DRACONCULE.

Le draconcule commun, car il y en a trois espèces, a quelquefois un pied de long. Il a le corps menu, rond et uni, la tête grosse, le sommet de la tête déprimé; sur le derrière de la tête sont deux trous par lesquels il respire et rejette, comme les poissons cétacées, l'eau qu'il a reçue par la bouche. Les ouvertures des ouïes sont fermées, et, à l'extrémité de chacun des osselets qui les couvrent, se trouve une épine ou arête très-singulière et triplement fourchue. La mâchoire supérieure dépasse de beaucoup l'inférieure, les dents sont très-petites et la gueule extrêmement large.

Les couleurs de ce poisson offrent un agréable mêlange de jaune, de bleu et de blanc : le bleu, surtout, est d'une beauté inconcevable et brille d'un éclat qui ne le cède guères à l'éclat du diamant. Pontoppidan donne à cette espèce le nom de poisson volant; mais se sert-il de ses nageoires pour s'élever au-dessus de l'eau? C'est sur quoi nous n'avons point encore des renseignemens satisfaisans. Le draconcule se trouve à différentes latitudes, dans le nord jusqu'au Spitzberg et dans le midi jusqu'à la Méditerranée.

terranée. On en prend beaucoup sur la côte du comté d'York.

LE DRAGON DE MER, OU LA VIVE.

Le dragon de mer parvient jusqu'à la longueur de douze pouces. Il a la mâchoire inférieure beaucoup plus longue que la supérieure, le dos tout droit, les flancs serrés et le ventre prominent. Les couvercles des ouïes sont armés d'une très-forte épine; la première nageoire du dos est composée de cinq osselets très-forts, et la seconde de plusieurs rayons mous.

Il paroît que le dragon de mer a été très-bien connu des anciens qui disent que les blessures faites par ses épines sont extrêmement douloureuses, accompagnées d'une chaleur violente, d'un lancement cuisant et quelquefois d'inflammation. On croit généralement que ces symptômes sont l'effet d'une sorte de venin insinué dans la blessure; du moins la première épine du dos, qui est noire, paroît-elle forte suspecte. Ce poisson se cache dans le sable, ne laissant que son museau à découvert, et, si l'on vient à marcher dessus, il frappe un coup terrible; mais, malgré les funestes effets que produisent ses épines, la chair en est excellente.

On trouve fréquemment dans la mer près de Scarborough une autre espèce de dragon qu'on nomme le grand dragon. Ce qui le distingue particulièrement du premier, c'est la grandeur.

L'URANOSCOPE.

Ce poisson d'une forme singulière est long d'environ sept ou huit pouces: il a la tête grosse, rude, osseuse et presque carrée, le corps long et arrondi. Le dessus est de couleur cendrée et le dessous blanchâtre. Sa face est plate et paroît tournée en haut; ses yeux regardent aussi le ciel: c'est de là que l'animal a tiré son nom. La ma-

ière

nière dont les yeux de l'uranoscope sont situés, est un trait bien marqué de la sagesse de la Providence ; car ce poisson demeurant toujours au fond de l'eau, il faut nécessairement qu'il regarde en haut pour chercher sa pâture. Au reste, l'uranoscope n'est pas le seul habitant des mers, dont les yeux soient tournés de cette façon-là : la grenouille pêcheuse et quelques autres lui ressemblent à cet égard et possèdent les mêmes avantages. L'uranoscope se trouve dans la Méditerranée.

LA MORUE COMMUNE, OU LE CABÉLIAU.

Ce poisson, pour la table et pour le commerce, forme une article précieux, et, comme tel, il est généralement bien connu. Sa longueur n'est pas proportionnée à son volume ; le ventre est fort gros et prominent. Il a le dos et les côtés de couleur cendrée, tachetés de jaune et le ventre blanc ; mais les morues varient considérablement non-seulement pour la couleur, mais encore pour la figure, quoiqu'elles aient toutes des marques distinctives, qui sont de petits barbillons à l'extrémité de la mâchoire inférieure et une queue n'on fourchue.

Ces poissons sont particuliers aux parties septentionales du monde et paroissent confinés entre le cinquantième et cinquante-sixième degré de latitude. Il y en a des quantités prodigieuses sur le banc de Terre-Neuve, sur les côtes du Cap Breton, de la Nouvelle-Ecosse et de la Nouvelle-Angleterre, où ils sont attirés par l'abondance des vers et des petits poissons qui se trouvent dans ces parages, et par le voisinage des mers polaires où ils se rendent pour frayer.

Les bancs de morue de Terre-Neuve sont une sorte de montagnes *soumarines* qui, si elles n'ont pas la même valeur intrinsèque, rapportent indirectement plus à la Grande-Bretagne que les mines du Potose à l'Espagne.

La

La pêche commence ordinairement au mois de Février, et finit au mois de Mai; c'est alors que le poisson se trouve dans toute sa perfection et que l'état de l'atmosphère donne le plus de facilité pour l'assaisonner comme il faut. La plupart des cargaisons de morue se vendent dans les pays catholiques pour le carême ; mais l'influence papale ayant bien diminué, a fait tomber aussi considérablement le commerce de morue. Cependant on en consomme des quantités prodigieuses dans notre île, surtout des morues fraîches ; mais elles se prennent presque toutes sur nos propres côtes. Avant la découverte de Terre-Neuve, c'étoit dans les mers d'Islande et aux îles Hébrides que se faisoit la principale ou la seule pêche de morue, et elles étoient, comme telles, le grand rendez-vous des vaisseaux de toutes les nations commerçantes. On en trouve cependant beaucoup sur les côtes de la Norwège, dans la Baltique et dans presque toutes les parties des mers Britanniques ; mais ou n'en voit plus dans le midi, passé le détroit de Gibraltar. Les morues se nourrissent de vers, de petits poissons, d'animaux testacées et crustacées, et leurs facultés digestives sont si fortes qu'elles dissolvent la plus grande partie des coquillages qu'elles avalent.

La Providence, par un effet de sa bonté, a voulu qu'un poisson aussi utile au genre humain multipliât prodigieusement, afin de réparer ses pertes et de remplacer par sa fécondité le nombre immense qu'on en détruit tous les ans. Leewenhoeck a compté dans une morue qui n'étoit que de moyenne taille, neuf millions trois cents quatre vingt quatre mille œufs. Dans nos mers, ce poisson commence à frayer en Janvier et dépose ses œufs sur un terrain rude parmi les rochers et les bancs de sable. Les morues qu'on prend dans les mers Britan-

Britanniques, pèsent communément depuis quatorze jusqu'à quarante livres, mais on en trouve quelquefois de beaucoup plus fortes. En 1755 on en prit une à Scarborough, qui avoit cinq pieds huit pouces de long et cinq pieds de circonférence par les épaules ; elle pesoit soixante et dix-huit livres : ce poisson, à ce qu'il paroît, ne fut vendu qu'un shelling ; prix bien modique !

L'ÉGLEFIN.

L'églefin est un poisson qui fournit un manger fort délicat pendant quelques mois de l'hiver, et il est très-estimé pour la table. Il pèse communément environ deux ou trois livres ; mais on en a quelquefois pris qui en pesoient plus de douze. Il a le corps long et menu, la tête en pente et échancrée jusqu'au museau, l'espace sur le derrière de la première nageoire du dos, sillonné, le menton garni de petits barbillons, et, de chaque côté des ouïes, se trouve une grande tache noire que la superstition a long-temps prise pour l'empreinte du doigt ou du pouce de St. Pierre, lorsqu'il tira de l'argent de la bouche d'un poisson pour payer le tribut. Le dessus du corps est de couleur sombre ou brune, le ventre et le bas des côtés sont argentés, et la queue est bifide.

Il arrive périodiquement sur les côtes du comté d'York des troupes immenses d'églefins dont le retour est si régulier que, pendant plusieurs années consécutives, on a remarqué qu'ils paroissoient exactement le même jour du mois. Ces colonnes occupent souvent un espace de trois milles en largeur, et, en longueur, elles prennent depuis la pointe de Flamborough jusqu'au château de Tinmouth et peut-être plus loin. Elles sont continuellement harassées par le chien de mer qui les poursuit et

et les resserre, comme une barrière, dans certaines limites.

L'églefin, selon les pêcheurs, se plonge pendant l'orage au fond de la mer où il demeure caché dans le sable et dans la vase, jusqu'à ce que la tempête soit passée ; quand on le prend à la suite d'un orage, il a communément du limon sur le dos. En été, il fait sa principale nourriture de jeunes harengs, et, en hiver, il mange une espèce de serpolet qu'on appelle par cette raison viande à églefin.

LE CHARBONNIER.

Ce poisson est commun sur les côtes d'Angleterre et fourmille aux environs des Orcades où son frai fait une partie considérable de la subsistance des pauvres. Vers le commencement de Juillet, il arrive par bandes sur la côte du comté d'York ; alors il a à peu près un pouce et demi de long et passe pour un manger délicat, jusqu'à ce qu'il ait un an. Vers cet âge, il commence à prendre près des ouïes et sur le dos une couleur noire dont la teinte devient plus foncée à mesure qu'il vieillit. La chair en devient alors coriace et fraîche, on ne l'estime pas beaucoup ; mais salée et séchée, elle fait une assez bonne branche de commerce.

Le charbonnier ne manque pas d'élégance dans la forme, et, quand il a fait toute sa crue, il a près de deux pieds et demi de long et pèse environ trente livres. Il y a beaucoup de variétés dans ses couleurs ; mais le noir est la dominante et c'est de là qu'il tire son nom.

LE LIEU.

Ce poisson a la mâchoire inférieure plus longue que la supérieure, la tête et le corps jusqu'à la première nageoire du dos, asssez prominens. Le dos est de couleur

leur sombre, tirant quelquefois sur le vert ; les côtés, au-dessous de la ligne latérale, sont marqués de raies jaunes et le ventre est blanc.

Ce poisson est commun sur plusieurs côtes caillouteuses. On en voit en été des troupes immenses se jouer sur la surface de l'eau et prendre mille attitudes différentes. Il mord ordinairement dans ce temps-là à tout ce qui flotte sur l'eau, et on en prend très-souvent avec une plume d'oie attachée à l'hameçon. La chair passe pour un excellent manger ; on en a quelquefois pris qui pesoient jusqu'à vingt-huit livres ; mais, pour l'ordinaire, ils n'en pèsent pas plus de six ou sept.

LE MERLAN.

Le merlan est un poisson d'une forme élégante et qui n'a jamais guères plus d'un pied de long. Il a les yeux grands, le museau pointu, les dents de la mâchoire supérieure si longues qu'elles outre-passent l'inférieure, quand la bouche est fermée, le dos d'un brun pâle, la ligne latérale blanche et courbe, le ventre et les flancs argentés.

Il paroît au printemps dans les mers d'Angleterre des colonnes de merlans qui n'approchent guères du rivage qu'à la distance d'un demi mille et ne s'en éloignent pas de plus de trois. Leur chair, en fait d'aliment, est plus délicate et plus saine que celle de tous les poissons du genre auquel ils appartiennent, et dans la vraie saison, ils fournissent un plat délicieux sur nos tables.

Il est défendu par un acte du parlement de prendre dans la Tamise ou dans la rivière de Medway, des merlans au-dessous de six pouces de long ou en toute autre saison que depuis la St. Michel jusqu'aux Quatre-Temps.

LE

LE MERLU, OU LA MERLUCHE.

Le merlu est extrêmement commun sur plusieurs de nos côtes et particulièrement sur les côtes d'Irlande; mais on fait peu de cas de sa chair fraîche ou salée. Ce poisson salé est connu sous le nom du *pauvre Jean*. (c'est le capelan de Marseille). Il croît depuis un pied et demi jusqu'à près de deux fois cette longueur. Il a le corps effilé, le dos d'un cendré pâle, et le ventre d'un blanc sale.

Il y avoit autrefois une pêcherie considérable de merluches, dans un endroit nommé *Nymph-bank* au sud-est de la côte d'Irlande, où elles paroissoient deux fois par an. Il n'étoit point extraordinaire que six hommes en prissent à l'hameçon et à la ligne un millier dans une nuit, outre une grande quantité d'autre poisson. On les saloit et on les embarquoit pour l'Espagne. Mais il paroît que cette pêche est bien tombée, les merluches ayant déserté leurs anciens parages. Parmi les poissons qui vont en troupe, il y en a beaucoup qui abandonnent pour un temps les lieux qu'ils avoient coutume de fréquenter, et y reviennent ensuite. Cela vient probablement de ce qu'ils n'y trouvent plus la nourriture qu'ils aiment, ou de ce que leurs ennemis connoissant leur rendez-vous y accouroient en foule.

LE LING, OU LA LONGUE MORUE.

Ce poisson a le corps très-long et très-effilé; sa longueur est depuis quatre pieds jusqu'à sept. La tête est plate, la mâchoire supérieure plus longue que l'inférieure et le menton garni de petits barbillons. Les couleurs varient dans ces morues; les unes sont de couleur olive sur les côtés et sur le dos, les autres cendrées; mais elles ont toutes le ventre blanchâtre.

Le ling, ainsi nommé par corruption du mot *long*, est fort commun aux environs des Sorlingues, comme aussi sur les côtes du comté d'York, de l'Ecosse et de l'Irlande où l'on en fait un commerce assez considérable. Dans les mers du comté d'York, ces poissons sont dans toute leur bonté depuis le commencement de Février jusqu'au mois de Mai. Ils frayent en Juin et déposent leur frai sur une vase molle. On en sale des quantités prodigieuses pour l'exportation aussi bien que pour la consommation du pays. Quand on a fendu ou éventré le ling pour le saler, il a vingt-six pouces ou davantage à mesurer depuis les épaules jusqu'à la queue. Quand il est dans sa perfection, on peut tirer de son foie, à petit feu, une quantité d'huile considérable; mais si le feu est violent, la quantité diminuera en proportion. L'huile que la nature accumule si abondamment dans la membrane cellulaire de certains poissons, est destinée à les nourrir dans le temps qu'ils sont occupés de la génération à laquelle ils se livrent avec tant d'ardeur qu'ils négligent de manger.

LE BURBOT, OU LA LOTE.

Le burbot ressemble un peu à l'anguille par le corps et pour les mouvemens. Il a la tête plate et mal faite, deux petits barbillons à l'extrémité du museau et un autre au menton. Les couleurs varient beaucoup dans ces poissons; il y en a de couleur sombre, d'autres d'un vert sale, mouchetés de noir ou de jaune et le ventre est quelquefois blanc; mais les vraies couleurs sont souvent cachées par la peau qui couvre le corps.

Il y a beaucoup de burbots dans le lac de Genève. On en trouve en Angleterre, dans la rivière de Trente, dans celle de Witham et dans le grand marais à l'est du comté de

de Lincoln. La chair en est fort délicate. Les plus forts de ce pays-ci ne pèsent pas plus de deux ou trois livres. C'est un poisson très-vorace et dont la figure a quelque chose d'extrêmement rebutant.

LE BLENNE.

Il y a plusieurs espèces de blennes, toutes distinguées en ce qu'elles ont six osselets à la membrane des ouïes, le devant de la tête en pente et échancré, le corps lisse et glissant, les nageoires du ventre ordinairement composées de deux rayons joints ensemble. Nous ne parlerons que de deux espèces, du blenne gattorugine et du blenne vivipare.

LE BLENNE GATTORUGINE.

Le blenne gattorugine est une espèce curieuse, longue d'environ sept pouces et demi, et qui a le corps mince comprimé sur les côtés, le ventre un peu élevé et les dents si petites et si épaisses qu'elles paroissent pour ainsi dire cétacées. Entre les yeux est un petit enfoncement, et, au-dessus de chaque œil, précisément à la sommité, se trouve une membrane étroite et lâche, triplement fourchue par le bout. Le dessus du corps est de couleur sombre, marqué en travers de bandes façonnées en onde; le ventre est d'un cendré clair : la partie inférieure des nageoires pectorales et le bout de celles du ventre sont d'une belle couleur d'orange. Ce blenne se trouve dans plusieurs des mers de l'Europe.

LE BLENNE VIVIPARE.

C'est Schonneveld qui a découvert le premier cette singulière espèce et le chevalier Robert Sibbald l'a trouvée depuis sur la côte d'Ecosse. Elle produit ordinairement deux ou trois cents petits à la fois, et cela dès le commencement du printemps : elle quitte les baies et les côtes avant la St. Jean, pour gagner la haute mer. La

chair en est très-coriace et il n'y a que les pauvres à en manger.

Les blennes vivipares sont communs dans la rivière d'Esk ainsi qu'à Whitby dans le comté d'York et en quelques autres parties de l'Angleterre. On en prend quelquefois d'environ un pied de long. Ils ont le corps effilé et l'épine du dos aussi verte que peut l'avoir l'aiguille de mer.

Ordre III.—THORACICI.

La position des nageoires du ventre sous les nageoires pectorales forment le caractère distinctif de cet ordre. Il renferme dix-sept genres et plus de deux cents vingt espèces dont nous allons examiner les plus curieuses et les plus précieuses chacune dans son rang.

le remora, ou remore, ou le suceur.

Ce poisson qui ressemble un peu au hareng, est l'échénéis des Grecs, célèbre dès l'antiquité la plus reculée par la faculté qu'il a de s'attacher fortement à ce qu'il saisit. Il a la tête épaisse, déprimée, nue et marquée transversalement sur le dessus de stries raboteuses, le corps couleur de moisi, de figure oblongue, arrondi et nu, la queue bifide.

Les anciens qui attribuoient des qualités merveilleuses à tout ce qu'ils ne pouvoient bien comprendre, ont généralement dit et cru que l'arrête-nef étoit capable d'arrêter un vaisseau voguant à pleines voiles ou une baleine à la nage, et c'est de là qu'il tire le nom Latin de *remora* qu'il porte aujourd'hui. Mais Catesby remarque, et avec beaucoup de raison, que plusieurs de ces poissons ensemble n'ont pas plus le pouvoir d'arrêter des corps qui se meuvent dans la mer, que des coquillages et du corail qui,

qui, venant à s'y attacher, ne font tout au plus que retarder un peu leur marche : il ajoute qu'il en a tiré plusieurs du ventre d'un goulu.

LE PERROQUET DE MER.

Le poisson auquel Catesby donne le nom de perroquet, à cause de la superbe variété de ses nuances, ne se trouve qu'aux environs des côtes de St. Domingue, de Cuba et des îles de Bahama. Il a la bouche grande, pleine et comme pavée de dents émoussées et fort près les unes des autres, le corps couvert de grandes écailles vertes, les yeux rouges et jaunes, le haut de la tête brun, le bas et les ouïes de couleur bleue, bordés d'un rouge sombre; il a une raie de couleur rouge, qui s'étend depuis la gorge jusques derrière les ouïes, et terminée par une tache d'une jaune vif. Les nageoires sont ornées des couleurs les plus vives et les plus diversifiées; il a la queue longue, fourchue et verte, avec une ligne courbe de couleur rouge qui règne sur le milieu, et une grande tache jaune de chaque côté de sa base. On diroit que la nature auroit employé son art à former un poisson qui put le disputer en beauté au plus magnifique des oiseaux; mais si le perroquet de mer a des avantages extérieurs, c'est là à peu près tout son mérite, et sa chair, comme aliment, n'est point du tout estimée.

LE TÊTARD, OU LE MEÛNIER.

Ce vilain et dégoûtant petit poisson est commun dans nos ruisseaux et dans nos rivières graveleuses où il se cache sous des pierres ou dans des trous. En été il mord à l'appât du ver rouge, et il est si niais que le pêcheur le moins expérimenté le prend sans peine. Il a la tête arrondie, grosse, large et applatie, la bouche large, le corps long d'environ quatre ou cinq pouces, le dos jaune avec trois ou quatre bandes noires, et le ventre blanchâtre

Jeune, le têtard fait un excellent appât pour la truite. Il y en a une autre espèce qu'on nomme têtard armé, ou *pogge*, qui est fort commune sur les côtes d'Angleterre. Ce qui le distingue, ce sont quatre courts barbillons tout droits qu'il a à l'extrémité du museau.

LE SCORPÉNO, OU LE SCORPION DE MER.

La longueur de ce poisson passe rarement huit ou neuf pouces; on le trouve communément tapi sous les pierres, sur les côtes de cette île, où il y a des roches. Il y en a une quantité si prodigieuse sur les côtes du Groënland qu'il fait une grande partie de la subsistance des habitans du pays, et cuit en soupe, il est sain et nourrissant.

Ce poisson a un air formidable par la tête qui est très-grosse et comme armée de grands aiguillons avec lesquels l'animal combat tous les ennemis qui l'attaquent, enflant prodigieusement ses joues et les couvercles de ses ouïes. Il a le dessus du corps d'un brun foncé, marbré de blanc et quelquefois taché de rouge, les nageoires et la queue transparentes, le ventre d'un blanc argenté.

LA DORÉE.

Le nom vulgaire de ce poisson en Anglais est *John Dory*, corruption du mot *Jeanne dorée*, qui est son nom François. La superstition a fait à la dorée l'honneur de disputer à l'eglefin celui d'avoir été le poisson de la bouche duquel St. Pierre tira la pièce de monnoie pour payer le tribut, laissant sur ses côtés l'empreinte de son doigt et de son pouce. Nous ne nous ingérerons point de juger le procès; nous observerons seulement qu'il y a selon Bélon et Aldrovande, une autre anecdote remarquable sur le compte de la dorée. St. Christophe, à ce qu'il paroît, prit un de ces poissons, en passant un bras de mer, et, pour éterniser la mémoire du fait, il grava une

une empreinte sur ses côtés, pour être transmise à toute la race future.

La figure de la dorée n'est point du tout engageante. Elle a le corps ovale et fortement comprimé sur les côtés, la tête grosse, le museau fort avancé et la bouche large. Ses couleurs cependant, quand elle est en vie, sont très-belles et paroissent lustrées; c'est de là que lui vient le nom de dorée ou de poisson doré.

On a été long-temps en Angleterre qu'on ne regardoit pas ce poisson comme mangeable. Le fameux comédien, Mr. Quin, l'a introduit le premier sur nos tables, et il a toujours eu depuis la réputation d'un mets délicieux, malgré sa forme et sa mine rebutante. On croyait autrefois quil était confiné dans les mers méridionales de ce royaume; mais on en a pareillement trouvé sur la côte d'Anglesey. On en a pris quelques-uns qui pesoient douze livres, et il s'en trouve de plus forts encore dans la Baie de Biscaye et dans la Méditerranée.

LE FLÉTAN.

Le flétan est le plus grand des pleuronectes (poissons plats et qui nagent à plat) ou du genre de la plie. On a pris, dans les mers d'Angleterre, de ces poissons qui pesoient de deux à trois cents livres, et l'on en trouve de beaucoup plus forts dans celles de Terre-Neuve, du Groënland et de l'Islande. Le flétan fait une grande partie de la subsistance des Groënlandois qui coupent sa chair par grandes tranches et la font sécher au soleil.

On en voit fréquemment des tranches exposées dans les marchés de Londres; mais la chair en est dure et coriace, excepté la partie attenante aux nageoires latérales, qui est extrêmement grasse et excellente, mais

en même temps, assez indigeste. Le flétan est vorace à l'excès, et, eu égard à sa longueur, c'est le poisson le moins large de tout le genre, excepté la sole. Il a le corps parfaitement uni et sans épines, le dessus du corps de couleur sombre et le dessous d'un blanc pur. Les deux yeux sont placés, comme c'est l'ordinaire dans les poissons plats, du même côté de la tête. Ces poissons nagent à plat et un peu sur le côté; c'est ce qui leur a fait donner le nom générique de pleuronectes.

LA PLIE.

La plie est un poisson extrêmement plât et qui a derrière l'œil gauche un rang de six tubercules, qui va jusqu'au commencement de la ligne latérale. Le dessus du corps et les nageoires sont d'un brun clair, mouchetés de grandes taches de couleur d'orange claire; le ventre est blanc.

Ces poissons sont très-communs sur la plupart des côtes d'Angleterre; on en a pris qui pesoient quinze livres; mais, en général, ils sont beaucoup plus petits. Les meilleurs et les plus grands se prennent près de Rye dans le comté de Sussex et sur les côtes d'Hollande. Ils frayent vers le commencement de Février.

LE CARRELET.

Les carrelets fréquentent toutes les parties des mers d'Angleterre, et entrent même dans nos rivières qu'ils remontent à une grande distance de l'eau salée, ils sont moins grands que la plie; il n'y en a guères qui pèsent plus de six livres. Ce qui distingue et caractérise le carrelet, c'est un rang de petits aiguillons pointus qui entourent la partie supérieure de ses côtés et se trouvent placés précisément à la jonction des nageoires avec le corps. La ligne latérale est marquée par un autre rang qui se prolonge jusqu'à moitié de la longueur du dos.

Le

Le dessus du corps est d'un brun pâle, quelquefois marqué de taches obscures d'un jaune sale: le ventre est blanc. Ce poisson est assez bon à manger.

LA LIMANDE.

La limande quoique plus petite, est meilleure pour le goût que la plupart des poissons plats. Elle a le corps couvert de petites écailles dont les extrémités sont très-rudes. Les yeux sont placés à droite et fort près l'un de l'autre. Elle est communément d'un brun uniforme sur le dessus du corps, et le dessous est blanc.

La limande se trouve dans la compagnie des autres poissons plats; mais elle est moins commune. C'est dans le printemps qu'elle est meilleure à manger; après quoi, jusqu'au retour de cette saison, la chair en est mollasse et pleine d'eau. Il y a un autre espèce de limande nommée limande tachetée, qui ne ressemble pas mal à la première, excepté qu'elle a des taches d'un jaune obscur sur le dessus du corps avec des marques de couleur sombre sous le ventre.

LA SOLE.

La sole est un des poissons les plus délicats que nous ayons en Angleterre: elle est commune sur toutes nos côtes où on la nomme quelquefois la reine de la mer; mais ce sont les soles des côtes occidentales, qui deviennent les plus grandes. Ce poisson se tient communément au fond de la mer où il se nourrit de petits coquillages et où on le pêche avec le filet.

La sole a l'iris jaune, la prunelle brillante de l'éclat du plus beau saphir, les écailles petites et très-âpres, le dessus du corps d'un brun foncé et le dessous blanc, la ligne latérale toute droite et la queue arrondie par le bout.

Quoique toutes les soles aient la chair blanche et délicieuse, celles d'une grandeur moyenne sont bien les meilleures. La principale pêche de soles se fait a Brixham en Torbay. Il étoit défendu par une ancienne loi des Cinq-Ports d'en prendre depuis le premier de Novembre jusqu'au quinze de Mars et de les inquiéter depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, afin qu'elles pussent profiter de la nourriture de la nuit précédente.

LE TURBOT.

Cet excellent poisson bien connu est de figure carrée. Il a le dessus du corps de couleur cendrée, marqué de quantités de taches noires de différentes grandeurs, le ventre blanc, la peau sans écailles, mais très-ridée et parsemée de petits piquans courts et irrégulièrement disposés.

Le turbot parvient à une grandeur prodigieuse, pesant souvent de vingt à trente livres. C'est sur les côtes septentrionales d'Angleterre et sur celles d Ecosse et d'Irlande qu'on en prend le plus. Il se tient généralement dans une eau profonde et se pêche d'ordinaire à l'hameçon et à la ligne. Les turbots, comme tout le poisson plat, sont extrêmement délicats sur le choix de l'amorce; ils ont une prédilection pour le hareng frais. La pêche du turbot demande à être conduite avec art et avec ordre. Un des meilleurs endroits connus pour cette pêche, c'est l'endroit nommé *Dogger bank*.

LE CHÆTODON OU LE CHASSEUR.

Ce poisson a la bouche creuse et cylindrique et il en fait un usage très-singulier. C'est un poisson des Indes-Orientales qui fréquente les bords de la mer ou des rivières, pour chercher sa pâture. Quand il aperçoit une mouche posée sur les plantes qui croissent dans les bas-fonds,

fonds, l'espion nage de ce côté-là, et, à la distance de quelques pieds, il lui lance de sa bouche tubuleuse une petite goutte d'eau qui ne manque jamais d'abattre le gibier qu'il guettoit et dont il a bientôt fait sa proie. Ce genre de poissons renferme plusieurs espèces; mais il n'y en a point de si remarquable que celle-ci.

LA DORADE.

La dorade est un poisson large et plat, comprimé sur les côtés et qui ressemble un peu à la brême. Il pèse jusqu'à dix livres, quand il a fait toute sa crue: on en prend des quantités prodigieuses dans la Mediterranée. Il a le dos pointu et d'un vert sombre; entre les yeux, une raie arquée en forme de croissant et de couleur d'or, dont les cornes sont tournées vers la tête; c'est de cette tache, en forme de demi-lune et de couleur d'or, qu'il tire son nom.

La dorade est un de ces poissons qui fréquentent les eaux profondes ou les rivages pleins de roches. Elle se nourrit principalement de petits coquillages qu'elle broie avec les dents avant de les avaler. Elle passe pour avoir la chair dure; mais il paroit que les anciens Romains l'estimoient assez, quand elle avoit été nourrie d'huîtres du lac Lucrin.

Il y a différentes espèces de dorades, dont trois se trouvent sur les côtes d'Angleterre.

LA VIEILLE.

Le vieille ressemble un peu à la carpe par la figure, et a le corps couvert de grandes écailles. Il y a beaucoup de variétés dans ses couleurs, le rouge, le jaune et le brun se trouvant fréquemment entremêlés dans ses écailles, et elle a cinq ou six lignes longitudinales qui sont alternativement d'un jaune pâle, de couleur olive et

d'un rouge sombre. Son museau est long et recourbé en haut; ses lèvres sont épaisses et charnues. Elle a dans la gorge précisément au-dessus de l'œsophage, trois osselets, deux en dessus de figure oblongue, et un en dessous de figure triangulaire, la surface de chacun de ces osselets formant des protubérances arrondies; ces osselets lui sont d'une utilité singulière pour broyer, avant la mastication, les coquillages dont elle se nourrit. Sa queue est arrondie par le bout et formée de quatorze rayons mous et branchus. Les membranes des nageoires et la queue sont variées de taches rouges et bleues: Les rayons antérieurs de la nageoire du dos sont garnis de piquans.

La vieille est fort commune sur les côtes d'Angleterre où il y en a qui pèsent quatre ou cinq livres. Les pauvres gens de Cornouailles et du pays de Galles en mangent; mais ce n'est point du tout un poisson délicat. On la trouve dans les eaux profondes près des rochers, où elle fait sa proie de coquillages et de petits animaux crustacées. Ce genre renferme un grand nombre d'espèces différentes; la *bimaculée*, la *trimaculée*, la rayée, la bossue et la vieille de Balan: nos mers en produisent plusieurs.

LA PERCHE COMMUNE.

La perche est un poisson qui va en troupe et qu'on trouve communément dans des trous profonds et dans des rivières dont le courant n'est pas trop rapide. Elle est extrêmement vorace et mord avec tant d'avidité que, si le pêcheur a le bonheur de donner dans une colonne, il ne manque guères d'en prendre un bon nombre. On a généralement cru que le brochet n'osoit attaquer ce poisson, à cause de ses aiguillons et de ses épines qu'il hérisse à l'approche de l'ennemi; mais, quoique le fait puisse être

être littéralement vrai par rapport aux grosses perches, on sait très-bien que les petites sont la meilleure amorce pour prendre le brochet.

La perche a le corps profond, les écailles extrêmement âpres, le dos très-arqué, de superbes couleurs, le dos et partie des côtés d'un vert foncé, marqués de cinq larges bandes noires qui vont de haut en bas, le ventre blanc, nuancé de rouge, les nageoires du ventre d'une belle couleur écarlate, la nageoire du derrière et la queue de la même couleur, mais un peu moins vive.

Pennant parle d'une variété de perches singulière qui a le dos tout-à-fait vouté et le bas de l'épine du dos tout bossu, mais qui ressemble du reste à l'espèce commune. On a pris de ces perches dans un lac du comté de Merioneth et dans la Tamise proche Marlow.

La perche a la vie extrêmement dure : On la transporte souvent à cinquante ou soixante milles dans de la paille sèche sans qu'elle meure dans le voyage. Elle pèse rarement plus de trois livres; mais on en a pris quelques-unes qui pesoient le double et davantage. Elle est très-bonne à pêcher depuis le commencement du printemps jusqu'à la St. Jean. C'est par un temps couvert qu'elle mord le mieux ; mais elle se prend à toute heure du jour.

Les anciens Romains faisoient beaucoup de cas de la perche, et elle n'est pas moins estimée aujourd'hui, comme un poisson ferme et délicat. Les Hollandois en sont singulièrement friands, quand elle est apprêtée d'une certaine façon.

LE RUFFE, OU LA PERCHE DORÉE.

Ce qui distingue cette perche de toutes les autres, c'est qu'elle n'a qu'une nageoire sur le dos et que sa tête est pleine de cavités. La nageoire dorsale prend la plus grande

grande partie du dos : elle a la queue un peu fourchue, le corps couvert d'écailles rudes, le dos et les côtés d'un vert sale, tirant sur le jaune aux côtés et taché de noir sur les côtés et au dos, la nageoire dorsale tachetée des mêmes couleurs et la queue marquée de bandes transversales.

Le ruffe produit dans les étangs, dans plusieurs rivières d'Angleterre, et ce poisson se rassemble par troupes nombreuses dans les eaux profondes. On peut le conserver dans des jarres de verre, pourvu qu'on ait soin d'en renouveller souvent l'eau. Il s'y apprivoise et y devient très-familier. Il n'y a point de poisson plus vivace : il vivra une demi-heure hors de son élément natal, sans en paroître incommodé.

LE LUBIN, OU LE LOUP DE MER VULGAIRE.

Le lubin est un poisson vif, fort, actif, et c'est ce qui lui a fait donner le nom de loup de mer. Il pèse environ quinze livres, et pour la figure, il ressemble à la truite ; mais il a la tête plus grosse à proportion. Son dos est de couleur sombre, nuancé de bleu, le ventre est blanc et la queue un peu fourchue. La chair en est saine et d'un très-bon goût.

Le lubin se trouve dans les mers qui environnent les îles Britanniques ; mais il entre rarement dans nos rivières, quoique ce soit évidemment une espèce de perche.

LA PERCHE DE MER.

La perche de mer, pour la grandeur, pour la figure et pour la couleur, ressemble beaucoup à la perche d'eau douce ; mais elle est un peu plus mince pour sa longueur, et ses couleurs sont plus variées. Elle a le dos marqué transversalement de six ou sept lignes noirâtres, et l'espace intermédiaire, surtout vers la tête, tire sur le rougeâtre. Toute la tête et partie du ventre sont agréablement va-

riée

riées de bandes rouges et bleues; elle a la bouche extrêmement large et les yeux fort grands. Ce poisson est commun dans la Méditerranée, et on estime beaucoup sa chair.

L'ÉPINOCHE.

Ce qui distingue proprement ce poisson, c'est qu'il a le dos armé de trois aiguillons, et voilà en quoi il diffère du reste du genre. Il parvient à la longueur d'environ deux pouces : ce poisson est fort commun, particulièrement dans les fossés nouvellement faits : il n'est pas trop aisé de dire d'où ni comment il y vient. C'est ce qui fait regarder au vulgaire sa génération comme équivoque. La couleur du dos et des côtés est d'un vert olive, le ventre est blanc; mais, dans quelques-uns, la mâchoire et le ventre sont d'un cramoisi vif.

Ces poissons sont très-nombreux dans les marais du comté de Lincoln et dans quelques-unes des rivières qui y prennent leur source. Il en paroît une fois tous les sept ou huit ans dans le Welland près de Spalding des myriades sans nombre qui remontent les rivières par colonnes. On croit que cette multitude prodigieuse de poissons est emportée hors des marais par les débordemens de plusieurs années et qu'ils se rassemblent dans quelque retraite souterraine, jusqu'à ce que, la colonie étant devenue trop nombreuse, ils soient obligés de chercher un nouvel établissement. On en prend dans ces temps-là des quantités si prodigieuses que les paysans en engraissent leurs terres.

LE PILOTE.

Le pilote est un poisson qui se trouve dans la Méditerranée et dans l'Océan Atlantique, particulièrement aux environs de l'équateur. Les divers ichthyologistes l'ont décrit différemment; mais il paroît qu'il a la forme de

corps

corps du maquereau, la tête longue et unie, le museau un peu avancé au delà de la bouche. Il a près de la tête deux petites nageoires, une autre qui règne le long du dos depuis la tête jusqu'à la queue et une troisième de même longueur sous le ventre. Il est de couleur brunâtre et dans quelques endroits de couleur d'or : il est rayé transversalement de plusieurs bandes noires.

Les marins observent que ce poisson accompagne souvent leurs vaisseaux, et, comme ils le voient généralement à l'avant du navire, ils s'imaginent qu'il cherche à diriger la marche ou à tracer la route, et c'est de là qu'il tire son nom. Le fait probablement est, ou qu'il s'amuse ou qu'il poursuit sa proie. Il accompagne quelquefois le chien de mer et le goulu. Daubanton prétend qu'il nage à la hauteur d'un pied et demi de la gueule du dernier, imitant tous ses mouvemens, saisissant avec adresse tout ce qui échappe au goulu de sa proie, et tout ce qui est assez léger pour surnager. Quand le goulu se tourne pour attraper sa proie, le pilote fait un saut de côté ; mais il revient immédiatement après à son premier poste. Barbut nous apprend que le pilote propage son espèce de la même manière que le goulu, et il ajoute que dans le golfe de Guinée il suit les vaisseaux pour ramasser des ordures et les excrémens humains. Quoiqu'il n'ait pas plus de six pouces de long, il ira aussi vîte que le vaisseau qui marche le mieux.

LE MAQUEREAU ORDINAIRE.

Le museau de ce poisson va en diminuant et est pointu ; le corps est un peu comprimé sur les côtés, mais vers la queue il devient très-mince et un peu angulaire. La couleur du dos et des côtés au-dessus de la ligne latérale est d'un beau vert varié de bleu, entremêlé de traits ou de lignes noires qui vont de haut en bas, et, au-dessous de cette

cette ligne, les côtés et le ventre sont argentés. En un mot, le maquereau est un très-beau poisson, lorsqu'il est en vie, et toutes ses couleurs sont brillantes ; mais il n'est pas plutôt tiré de son élément natal, que leur éclat se ternit.

Le maquereau a dans le printemps un membrane blanche qui lui couvre presque les yeux ; mais, vers le commencement de l'été, il recouvre parfaitement la vue.

En été, les maquereaux viennent par troupes nombreuses visiter les côtes d'Angleterre, et, quoiqu'on ne puisse les conserver frais en les transportant loin, ils fournissent une excellente nourriture aux habitans des côtes et à ceux à qui on peut les faire passer en peu de temps.

On marine et on sale les maquereaux dans la province de Cornouailles, et on les conserve ainsi comme un ressource contre la disette qu'on éprouve dans l'hiver. On les prend aisément à l'appât; on se sert pour cela tantôt d'un morceau de papier à écrire, tantôt d'un chiffon rouge. Le meilleur temps pour les prendre, c'est lorsqu'il fait un vent frais.

Le maquereau fournissoit aux Romains leur excellent *garum* et ils l'estimoient beaucoup à cause de cela. Ce *garum* étoit une espèce de marinade ou saumure qui donnoit un goût relevé aux sauces et à laquelle on attribuoit en outre certaine vertu médicinale.

Il y a une espèce particulière de maquereau bâtard qu'on nomme lézard de mer et généralement connu en Cornouailles sous le nom de *scad :* ce qui le distingue, c'est qu'il a la ligne latérale garnie de piquans. Il parvient jusqu'à la longueur d'environ seize pouces et a le même goût que le maquereau ordinaire.

LE THON.

Le thon est un poisson commun dans la Méditerranée et dans quelques autres mers : on en prend aussi quelquefois sur les côtes de cette île, surtout dans les lacs à l'ouest de l'Ecosse. Le thon parvient quelquefois jusqu'à la longueur de sept ou huit pieds : en 1769 on en prit un à Inverary, qui pesoit quatre cent soixantes livres. Il a le corps arrondi et épais, allant peu-à-peu en diminuant vers la queue. La peau sur le dos est unie, épaisse et de couleur noire, avec une teinte de bleu ou de vert ; le ventre et la moitié des côtés sont d'un blanc argenté, nuancés de violet ou d'un pourpre pâle. Les écailles sont très-petites et la queue est faite en forme de croissant.

Les thons qu'on prend sur nos côtes, se vendent frais, ou bien on les sale et on les conserve dans des barils. Quand ils sont frais, leur chair ressemble à du bœuf cru ; mais elle devient pâle à bouillir et prend quelque chose du goût du saumon. Il paroît que les anciens ont très-bien connu le thon et qu'ils en ont fait une branche de commerce assez considérable. Aujourd'hui il y a des pêcheries considérables de thons, établies sur les côtes de Sicile et dans d'autres parties de la Méditerranée, où on les sale et où ils font un article précieux pour la subsistance des habitans.

LE MULET.

Le mulet a la tête presque carrée, le sommet de la tête applati, le museau émoussé, le corps assez gros, les écailles grandes et tombantes, le dos de couleur sombre, varié de bleu et de vert, les côtés argentés, marqués de larges lignes parallèles de couleur sombre, qui vont depuis la tête jusqu'à la queue, et le ventre argenté.

Le mulet est un excellent poisson pour la table, quoiqu'il n'y soit plus de mise aujourd'hui. Aristote a bien raison

raison de le ranger parmi les poissons qui préfèrent les rivages à la haute mer. Il se trouve des quantités prodigieuses de mulets sur plusieurs rivages sablonneux de cette île, particulièrement dans de petites baies où vont se rendre des eaux douces. Ils arrivent par grandes troupes : ce sont des poissons extrêmement lestes et rusés ; car, quand ils sont enveloppés dans un filet; souvent ils se sauvent tous jusqu'au dernier, en sautant par-dessus, surtout si l'un d'eux donne l'exemple. Dans le midi de la France, on en prend des quantités prodigieuses, dans des nasses faites de roseaux, qu'on place dans les bas-fonds. C'est avec la laite des mâles et les œufs des femelles, qu'on fait la botargue.

LE SURMULET.

On peut voir que ce poisson étoit fort estimé des épicuriens de Rome, par ce que disent Horace et Juvenal, lorsque, se déchaînant contre le luxe et la profusion des tables dans leurs siècles respectifs, ils citent ce mets pour prouver ce qu'ils avancent. Le surmulet ressemble au mulet par bien des rapports, mais il est du double plus grand. Il a les nageoires jaunâtres, avec une légère teinte de rouge, les écailles grandes, larges, épaisses et très-fortement attachées à la peau, trois ou quatre lignes droites de couleur jaune qui descendent sur les côtés, parallèlement les unes aux autres.

Le surmulet se pêche dans la Méditerranée et dans les mers d'Angleterre, particulièrement sur la côte de Cornouailles : il passe universellement pour un manger fort délicat.

LE GOURNEAU.

Le gourneau est commun dans les mers d'Angleterre, et la chair en est fort estimée. Il mord avidement à un chiffon rouge et il se prend ordinairement à l'hameçon.

C'est

C'est un poisson de figure longue, mince et qui a souvent trente pouces de long. Le dos est d'un vert sombre, marqué de tâches noires, jaunes et blanches : les lignes latérales sont grenées et rudes, les côtés au-dessous de ces lignes sont d'une couleur pâle, variés de quantité de taches blanches. Il a le ventre blanc, le museau assez long, échancré, divisé par le bout et armé de chaque côté de trois courts aiguillons. Près de l'extrémité des couvercles des ouïes, se trouve un aiguillon fort, long et pointu : il y en a un autre précisément au-dessus des nageoires du dos.

On distingue plusieurs espèces de gourneaux ; le rouget, l'hirondelle de mer, le rayé et le jaune. Il y en a un autre qu'on nomme le roi des gourneaux, parce qu'il est plus grand. Il est sans barbillons ; il a de grandes écailles et le corps tout rouge. Ce poisson se trouve sur les côtes de l'île de Malte.

LE GRONEAU, OU GROGNAUT.

Le groneau est un poisson qu'on prend assez souvent sur les côtes occidentales du royaume ; il pèse plus de trois cents livres et la chair en est fort estimée. Il a la tête et la partie supérieure du corps fort grosses, le museau divisé en deux larges bandes, terminées chacune par trois aiguillons : il a aussi une forte épine à l'angle intérieur de chaque œil. Ses écailles sont petites, dures et fort âpres.

ORDRE IV.—ABDOMINALES.

CARACTÈRE distinctif de cet ordre : les nageoires du ventre placées derrière les pectorales à l'abdomen. Cet ordre comprend dix-sept genres et environ cent trente espèces.

LA LOCHE.

La loche se trouve dans plusieurs de nos ruisseaux d'Angleterre, surtout près d'Amesbury dans le comté de Wilt. Elle

Elle se tient au fond de l'eau, et sa longueur passe rarement quatre pouces. Il y a quelquefois des pêcheurs qui, pour s'amuser, en avalent dans un verre de vin blanc. Elle a la bouche petite et point de dents, la mâchoire supérieure ornée de six petits barbillons, le corps lisse et glissant, la tête, le dos et les côtés quelquefois blancs, d'autres fois d'un jaune sale, agréablement marbrés de grandes taches, le ventre et les nageoires du ventre de couleur blanche : toutes les autres nageoires sont tachetées.

LE SILURE.

On a quelquefois pris dans la Vistule des silures qui avoient seize pieds de long et vingt-sept pouces de largeur. On en trouve aussi dans différens lacs et dans plusieurs fleuves d'Allemagne, où ils se tiennent communément au fond de l'eau. Le silure est un poisson extrêmement vorace ; mais on en estime beaucoup la chair. Il a le dos de couleur sombre comme l'anguille, le ventre et les côtés variés d'espaces ou de grandes taches noires et blanches, le corps gluant, épais et arrondi, la tête large et plate, la bouche extrêmement large, avec deux barbillons fort longs et fort durs à la mâchoire supérieure devant les yeux, et quatre autres, mais plus courts et plus minces, qui lui pendent à la lèvre inférieure. La chair de ce poisson s'apprête comme celle de l'anguille.

LE SAUMON.

Cet excellent poisson est principalement, pour ne pas dire uniquement, confiné dans les latitudes nord. On n'en voit point dans la Méditerranée ; mais on en trouve dans le nord, jusqu'au Groënland. Il fait dans certains pays un objet de commerce considérable et une grande ressource pour la subsistance des habitans. Il y a des pêcheries

cheries de saumon établies dans l'Islande, dans la Norwège et dans la Baltique, à Coleraine en Irlande, à Berwick sur la Tweed, à Aberdeen en Ecosse et en différens autres endroits. Ces poissons sont à peu près de la même grandeur par toute l'Europe. Les grands pèsent depuis trente jusqu'à quarante livres; on en a cependant pris de beaucoup plus forts qui pésoient soixante et dix livres la pièce.

Le saumon est si généralement connu qu'il suffira de donner ici une courte description de sa figure et de ses couleurs. Il a le corps longuet et couvert de petites écailles minces, la tête petite pour sa grandeur, le museau pointu; la queue fourchue, le dos bleuâtre, le reste du corps généralement blanc, entremêlé de tâches noirâtres ou rougeâtres, magnifiquement arrangées. La femelle est facile à distinguer du mâle, parce qu'elle a le museau plus grand et plus crochu, les écailles plus sombres et sur tout le corps plus de tâches d'un brun foncé.

Le saumon frais tué n'a pas la chair si rouge que quand il est bouilli ou salé: elle est tendre, douce et s'exfolie: on la préfère généralement à celle de tout autre poisson. Elle devient cependant un peu fade, lorsque le poisson fraye, et le saumon perd alors beaucoup de ses charmantes couleurs.

Les saumons habitent dans les eaux douces comme dans les eaux salées; ils quittent la mer à certains temps pour aller déposer leurs œufs en sûreté sur les lits graveleux des rivières, loin de leur embouchure. On en prend souvent dans le Rhin jusqu'à Bâle; ils remontent jusqu'aux sources des rivières de la Laponie, malgré leur rapidité, passent et sautent par dessus les cascades perpendiculaires de Leixlip, de Kennerth et du Pont-Aberglastyn.

Ces

Ces poissons ont la vie très-longue et portent différens noms suivant leur âge. Le saumon, comme aliment, abonde en sels volatils, en particules huileuses et balsamiques qui rendent sa chair nutritive, restaurante et fortifiante; mais, si l'on en mange trop, elle cause quelquefois des envies de vomir et des indigestions. Il faut garder le saumon quelques jours avant de le manger; c'est par cette raison qu'il est ordinairement meilleur, quand il est arrivé à Londres, que tout frais, lorsqu'on vient de le pêcher, dans la rivière de Mersey ou dans d'autres à égale distance de la capitale.

Il n'y a rien de plus remarquable dans l'histoire du saumon que son instinct et son agilité pour franchir tous les obstacles que la nature oppose à son passage, quand il veut remonter les rivières ou retourner à la mer. On le voit souvent s'élancer plusieurs verges au-dessus de la surface de l'eau pour franchir des cataractes et des précipices, et, quoiqu'il manque son coup de la première fois, il n'abandonne pas la partie qu'il n'ait réussi. Il y a sur la rivière de Tivy dans le comté de Pembroke, une fameuse cataracte où les habitans des environs s'assemblent souvent pour admirer la force et l'agilité de ces poissons, lorsque quittant la mer, ils cherchent à remonter la rivière. Il se trouve sur la rivière de Wear, proche Durham, une autre cataracte qu'on appelle le saut du saumon, et il y en a une troisième près de Don au vieux Aberdeen: mais aucune de celles-là n'est comparable au fameux saut du saumon de Leixlip en Irlande.

Tous les pêcheurs s'accordent à dire qu'on ne trouve jamais de nourriture dans l'estomac du saumon. Il est probable que, pendant qu'il fraye, il néglige de manger comme quelques autres animaux, et une observation qu'on peut faire, c'est qu'il retourne toujours fort maigre

à

à la mer, quoiqu'il l'ait quittée assez gras. Il est évident que ces poissons varient leurs alimens ; car les pêcheurs en prennent avec du poisson et des vers : quelquefois même le saumon se laisse amorcer par une mouche artificielle.

LA TRUITE SAUMONÉE.

Ce poisson remonte, comme le vrai saumon, de la mer dans plusieurs de nos rivières ; après avoir jeté ses œufs, il retourne à la mer. Du reste il diffère du saumon, en ce qu'il a la queue moins fourchue et rarement plus de vingt pouces de long. La chair en est aussi plus blanche et moins délicate.

La truite saumonée se plaît dans les creux profonds et se met communément à l'abri sous les racines des arbres. Elle est bonne à manger pendant toute l'été, et le temps favorable, pour la pêcher, c'est vers le matin et sur le soir.

LA TRUITE VULGAIRE.

Ce poisson varie extrêmement en couleur et pour le goût suivant les différentes eaux ; la chair en est partout fort estimée. La truite a le corps long, la tête courte et arrondie, la queue fort large et la bouche grande.

La truite est extrêmement vorace ; et la pêche en est fort amusante. Elle change de séjour pour déposer ses œufs et remonte vers les sources des rivières. Il y a quelques variétés remarquables pour l'épaisseur de leurs estomacs qui ressemblent un peu aux organes de la digestion qu'on appelle gésiers dans les oiseaux.

Il est rare de trouver des truites qui pèsent plus de quatre livres et elles sont généralement beaucoup plus petites. Quoique ce poisson soit aussi universellement répandu, et que la chair en soit aussi délicate, nous ne voyons parmi les anciens qu'Ausone qui en ait parlé. On

trouve

trouve dans la rivière d'Usk et dans quelques autres une espèce de truite qu'on appelle truite blanche, dont la chair rougit à cuire et qu'on préfère à la truite ordinaire.

LE SAUMONEAU.

Le saumoneau est le plus petit poisson du genre de la truite, et quelques-uns l'ont pris pour le frai du saumon; mais ce n'est pas là l'opinion de Pennant. Le saumoneau se trouve dans la rivière de Wye, dans la Severne et dans plusieurs rivières du nord de l'Angleterre et du pays de Galles, aussi bien qu'en Ecosse où on lui donne le nom de *parr*. Il ressemble beaucoup à la truite; mais il en diffère par plusieurs caractères spécifiques.

LE CARPIONE.

Le carpione a le corps plus long et plus svelte que la truite, le dos olivâtre, moucheté de blanc, le ventre ordinairement rouge, les écailles très-petites et les lignes latérales toutes droites. Ce poisson se trouve dans les lacs du nord et dans ceux des parties les plus montagneuses de l'Europe. Il a un goût de préférence bien marqué pour les eaux pures et claires, et il est bien rare qu'il cherche des eaux courantes, à moins que le fond n'en soit semblable à celui des lacs où il est né. On en trouve dans la Mere de Winander et dans d'autres lacs des comtés de Westmoreland et Cumberland, ainsi que dans les lacs de l'Ecosse. Les naturalistes ont parlé de la bergforelle, du carpione rouge, du carpione argenté ou doré et du carpione stérile; mais, quand on vient à examiner de près chacune de ces variétés, il paroît impossible de trouver entre elles une vraie différence spécifique.

L'ÉPERLAN.

L'éperlan est un poisson des mers du nord de l'Europe, et nous savons qu'on en a même pris vers le midi jusques dans la Méditerranée. L'éperlan varie beaucoup pour la

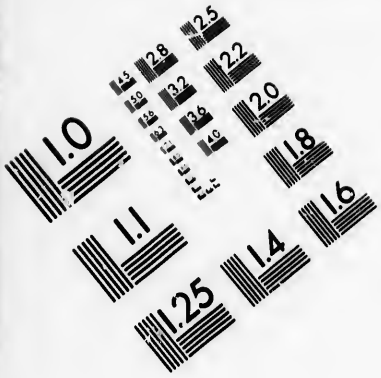
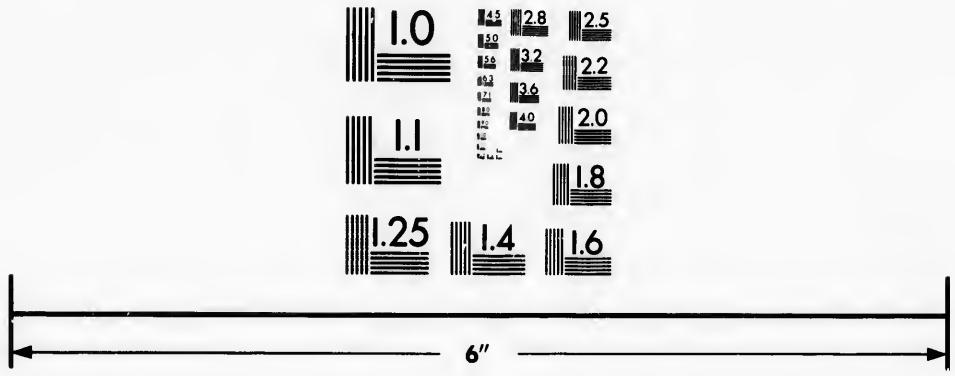
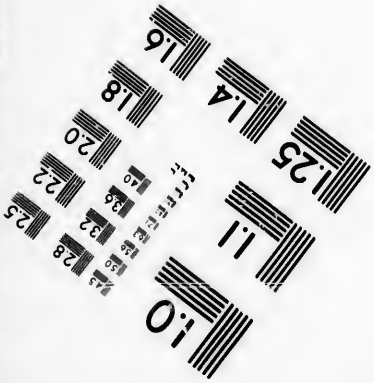
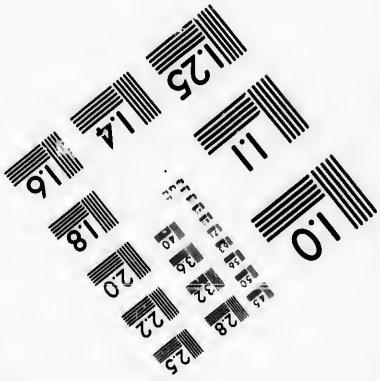


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

la grandeur ; mais le plus grand dont on ait parlé, ne pesoit pas plus d'une demi-livre. C'est un poisson dont la forme et la couleur sont très-belles : il a la tête transparente et la peau si fine qu'à l'aide d'un bon microscope on peut voir la circulation du sang. Il est de couleur blanchâtre, lavée de verd sur le dos ; plus bas, il est varié de bleu et au-dessous lustré d'une superbe couleur argentée. La chair de ce poisson a une odeur de violette ; mais elle est généralement d'un goût agréable.

LE GUINEAD, OU L'ALBELEN.

L'albelen se trouve en différens lacs des parties montagneuses de l'Europe. Il y a en Ecosse une tradition qui porte que ce fut l'infortunée Marie Stuart qui l'y introduisit la première. Ce poisson va en bande : au printemps et en été, il en vient sur les bords des troupes immenses qui, dans bien des endroits, font une grande ressource pour les pauvres des lieux adjacens. Cependant la chair en est insipide et il faut le manger peu de temps après la pêche, ou du moins le saler, si on veut le conserver. Il y a de ces poissons qui pèsent jusqu'à trois ou quatre livres.— L'albelen a la tête petite, unie et de couleur sombre, le dos un peu arqué, lustré d'un bleu foncé et de pourpre ; mais au ventre et sur les côtés, il prend une couleur argentine avec une teinte de jaune. Il a la queue très-fourchue, les écailles grandes et fort adhérentes.

LE BROCHET.

Le brochet est un poisson bien connu et dans quelques endroits on le nomme broche. Il a la tête fort plate, la mâchoire supérieure large et plus courte que l'inférieure, les dents fort aigues. On a quelquefois pris de ces poissons qui pesoient trente livres ; mais cela est fort rare : en général ils ne pèsent qu'environ six livres et ces brochets sont ceux qu'on estime le plus.

Les

Les brochets frayent en Mars ou en Avril, selon que le temps est doux. Quand ils sont dans toute leur bonté, ils ont de très-belles couleurs : c'est un vert tacheté d'un jaune clair, et les ouïes sont d'un beau rouge vif. Hors ce temps-là, le vert se change en gris, et les taches jaunes prennent une couleur pâle.

Ces poissons sont communs dans la plupart des lacs et des rivières de l'Europe, mais c'est en Laponie que se trouvent les plus beaux. On y en prend des quantités immenses; on les sèche et on en fait un objet de commerce.

Ce fut, suivant le dire commun, vers l'an 1537, que le brochet fut d'abord introduit en Angleterre. C'étoit un poisson si rare dans ces temps-là, quoique extrêmement commun aujourd'hui, qu'un seul brochet se vendoit le double de prix d'un de ces agneaux qu'on élève dans les maisons. Tous les écrivains qui traitent de ce poisson, le décrivent comme le plus actif et le plus vorace des poissons d'eau douce; il est certain qu'il détruit des quantités immenses de petits poissons. Il mange même des rats, des oiseaux aquatiques et se bat contre la loutre. Gesner raconte qu'un jour un brochet affamé saisit une mule par la lèvre, comme elle étoit à l'abreuvoir, et qu'elle ne put lui faire lâcher prise, que quand elle l'eut tiré à sec sur les bords.

Le brochet n'est pas moins remarquable par sa longue vie que par sa voracité. Selon l'auteur que nous venons de citer, on prit en 1497 à Hailbron en Suabe un brochet avec un anneau d'airain qu'on lui avoit attaché, portant l'inscription suivante : " Je suis le poisson qui a été jetté " le premier dans cet étang par les mains de l'Empereur " Frédéric II, le 5 Octobre 1230."

L'AIGUILLE DE MER.

Ce poisson arrive en troupe sur les côtes d'Angleterre vers le commencement de l'été, devançant le maquereau auquel il ressemble par le goût. Il croît quelquefois jusqu'à la longueur de trois pieds et davantage, il a les mâchoires longues, minces et pointues, l'inférieure beaucoup plus avancée que la supérieure, le corps effilé, le ventre tout-à-fait plat et les lignes latérales, rudes et âpres.

Ce poisson dans l'eau a les plus belles couleurs : le dos est d'un beau vert au-dessous duquel paroissent un magnifique bleu et un superbe pourpre de couleur changeante : les côtés et le ventre sont de couleur argentine.

LE POISSON VOLANT.

Le poisson volant a la tête écailleuse, le ventre angulaire, et les nageoires pectorales qui lui servent à voler sont fort grandes. Quand il est poursuivi par quelqu'autre animal marin, il s'élance hors de l'eau par le moyen de ces longues nageoires, et il se soutient dans l'air, jusqu'à ce qu'elles soient sèches ; après quoi il retombe dans son élément natal. Il paroît qu'il mène une vie misérable, les poissons de proie lui faisant continuellement la guerre, et, s'il a recours au vol, il se trouve souvent dévoré par la mouette ou par l'albatros, ou peut-être, devient-il, en retombant dans l'eau, la proie de son premier ennemi qui le guette et l'attend. Il est très-commun entre les tropiques, et c'est là qu'il rencontre le plus d'ennemis. Dans ces climats, on voit des poissons volans s'élancer hors de la mer par centaines, et quelquefois ils se réfugient à bord des vaisseaux, pour échapper aux différens ennemis qui les poursuivent. Ils ont environ un pied de long ; ils sont de couleur blanchâtre, et on dit que la chair en est bonne et nourrissante.

LE HARENG.

Les harengs diffèrent beaucoup en grandeur; mais leur longueur est ordinairement de neuf à douze pouces. Ils ont le dos et les côtés variés de vert et de bleu, le ventre argenté, l'ouverture des ouïes extrêmement grande; ce qui fait que ce poisson meurt, sitôt qu'il est hors de son élément natal, et de là vient le proverbe vulgaire, " mort comme un hareng."

Le hareng est un poisson extrêmement commun dans toutes les hautes latitudes du nord. Ces mers inabordables qui sont couvertes de glaces pendant la plus grande partie de l'année, lui offrent une retraite tranquille et assurée contre toute la multitude de ses ennemis. Les insectes dont il se nourrit y sont extrêmement abondans; c'est ce qui fait que ces poissons multiplient à un point inconcevable. Cette fécondité les oblige d'aller chercher de nouveaux établissemens. La grande colonie des harengs part des mers polaires vers le milieu de l'hiver; mais bientôt elle se divise en deux corps d'armée, dont l'un fait route vers l'ouest et va ranger les côtes de l'Amérique jusqu'à la Caroline, et l'autre file vers l'Europe et paroît d'abord à la hauteur des îles de Shetland au mois d'Avril. Aux îles de Shetland, cette grande armée se divise encore; un détachement se porte le long des côtes occidentales d'Angleterre vers l'Irlande, et l'autre à l'est vers le bout du monde. Dans leur route ils sont poursuivis par des millions d'ennemis de toute espèce, entr'autres par l'homme; les pêcheurs ont grand soin d'épier le moment de leur arrivée et ils en prennent un nombre incalculable.

Les harengs frais, comme aliment, ne sont pas malsains; on en sale tous les ans des quantités immenses qui fournissent aux pauvres une nourriture à bon marché;

mais ils ne passent pas pour un aliment nutritif ni facile à digérer. Les Hollandois sont ceux qui savent le mieux apprêter ce poisson ; mais depuis quelques années, cette pêche a été fort bien conduite en Angleterre, et la nation l'encourage beaucoup, comme elle mérite vraiment de l'être sous un point de vue tant économique que politique.

LE SPRATT.

On a généralement pris le spratt pour un hareng qui n'est pas parvenu à son entier accroissement ; mais c'est une erreur. La longueur ordinaire de ce poisson n'est que de quatre ou cinq pouces. Il a d'ailleurs le corps beaucoup plus profond qu'un jeune poisson d'égale grandeur et la nageoire dorsale placée plus loin du museau. Il se trouve un autre caractère qui les distingue encore mieux. Le hareng a cinquante-six vertèbres, et le spratt n'en a que quarante-huit.

Outre ces différences, les spratts paroissent sur nos côtes et nous restent, après que les harengs ont généralement disparu. Ils arrivent communément dans la Tamise vers le commencement de Novembre et en partent dans le mois de Mars. Leur chair est grasse et huileuse ; mais frits, les pauvres en font, dans la saison de l'année la plus rigoureuse, un repas qui ne leur coûte pas cher et qui est assez bon. On en apprête quelquefois pour tenir lieu d'anchois ; mais leurs arêtes sont plus difficiles à dissoudre.

LE PILCHARD, OU LA SARDINE.*

La sardine ressemble généralement au hareng ; mais elle a le corps moins comprimé, plus épais et plus rond, le museau plus court ainsi que la mâchoire supérieure,

* Plusieurs auteurs appellent *célerin*, qui est une espèce de sardine, le pilchard des Anglois.

le

le dos plus élevé et le ventre moins aigu. Les écailles de la sardine tiennent aussi très-fort, au lieu que celles du hareng s'enlèvent aisément : la sardine est plus petite, mais en même temps plus grasse et plus huileuse.

Les sardines arrivent par milliers sur les côtes de Cornouailles vers la mi-Juillet et disparoissent vers le commencement de l'hiver. Les motifs de leurs migrations sont les mêmes que ceux du hareng; mais elles cherchent un lieu plus chaud pour l'été; car, excepté sur la côte de Cornouailles où on en prend des quantités prodigieuses, on n'en voit pas beaucoup ailleurs sur les côtes d'Angleterre.

La pêche de la sardine, dans le comté de Cornouailles, est immensément lucrative. La quantité qu'on en prend d'un coup de filet, est vraiment étonnante. Le docteur Borlase a assuré à Mr. Pennant que le cinq d'Octobre 1767, on en prit d'un seul coup sept mille tonneaux dans la baie de St. Yves; chaque tonneau contenoit trente-cinq mille poissons.

L'ANCHOIS.

Ce poisson fort connu, si généralement employé dans les sauces, est à peu près long comme le doigt; il a le museau pointu et l'ouverture de la bouche grande. On prend des quantités prodigieuses d'anchois dans la Méditerranée, surtout à Gorgone, et on les apporte ici tout marinés.

L'ALOSE.

L'alose a le museau fourchu et des taches noires sur les côtés. Elle est fort commune dans la Méditerranée, particulièrement dans le fleuve du Nil qu'elle remonte tous les ans. Les meilleures aloses d'Angleterre sont celles de la Severne où ce poisson paroît en Avril ou en Mai, et où il demeure environ deux mois. Il est rare

qu'on en voie dans la Tamise avant le commencement de Juin, et la chair en est moins délicate que celle des aloses de la Severne.

LA CARPE.

La carpe, quoique parfaitement connue aujourd'hui, n'a été introduite dans cette île que vers l'an 1514. C'est le meilleur poisson qu'on puisse choisir pour peupler un étang, parce qu'il croît fort vîte et qu'il multiplie prodigieusement. Il a le corps épais, les écailles très-grandes, les mâchoires d'égale longueur, avec un simple barbillon de chaque côté de la bouche et deux autres, mais plus courts au-dessus. Il pèse communément environ cinq livres; mais on en a vu qui en pesoient vingt. Les carpes ont la vie longue: Gesner en cite une qui a vécu cent ans. Elles sont capables de vivre très-long-temps hors de l'eau, et on a trouvé le secret d'en nourrir, après les avoir tirées de l'étang. Elles sont extrêmement rusées et ne mordent pas vîte à l'appât; cependant, quand elles frayent, elles se laissent chatouiller, manier, et alors on les prend aisément.

LE BARBEAU.

Le barbeau est un poisson très-coriace et il n'y a guères que les pauvres à en manger; ils le font quelquefois bouillir avec un peu de lard, pour en relever le goût. Ses œufs sont fort mal-sains.

Les barbeaux fréquentent les endroits profonds des rivières où les eaux sont dormantes; ils vivent en société, et comme les cochons, ils fouillent avec leur museau les bords qui sont tendres. Ils ne sont point du tout farouches et on les prend aisément avec la main. Leur longueur ordinaire est d'environ trois pieds et ils pèsent jusqu'à vingt-cinq livres. Ils ont le ventre blanc, la nageoire du dos armée d'un aiguillon extrêmement fort et dentelé

dentelé, dont les pointes aigues font quelquefois une terrible et dangereuse blessure.

LA TANCHE.

Quoiqu'on fit anciennement aussi peu de cas de la tanche que du barbeau, on en estime assez la chair aujourd'hui. Elle passe, du moins dans ce pays-ci, pour un mets sain et délicieux. Elle pèse communément environ quatre livres; mais on en a vu qui en pesoient dix et même vingt. Elle se plaît dans les eaux dormantes; c'est un poisson niais et facile à prendre.

La tanche a le corps gros et court pour sa longueur, le dos de couleur sombre, la tête, les côtés et le ventre de couleur verdâtre, avec de superbes nuances de jaune entremêlé, surtout lorsqu'elle est dans toute sa perfection.

LE GOUJON, OU BOULEROT.

Le goujon se trouve généralement dans les rivières dont le courant n'est pas rapide; il est rare qu'il pèse plus d'une demi livre et n'a pas plus de six pouces de long. Il a le corps rond, les écailles petites, le dos brun ou couleur d'olive et le ventre blanchâtre. La chair en est fort estimée, et comme c'est un poisson qui mord avec beaucoup d'avidité, (avidité qui a long-temps fait employer son nom pour marquer la bêtise,) on peut le prendre avec différens appâts. On est dans l'usage de racler le lit d'une rivière, pour enlever la boue, et par ce moyen on amène les goujons où l'on veut.

LA BRÊME.

La brême se trouve dans les lacs et dans les endroits les plus profonds des rivières dont les eaux sont dormantes. Elle a le corps profond et mince pour sa longueur, le dos très-élevé, et, au printemps, l'animal est quelquefois couvert de quantité de petits tubercules blanchâtres.

Le dos et les nageoires sont de couleur sombre, les côtés jaunâtres et la queue représente un croissant. La brême est un poisson qui n'est pas fort estimé.

LE GARDON.

Il y a des pays où le gardon ne se trouve que dans les eaux stagnantes; mais en Angleterre, il fait également bien dans les étangs et dans les rivières profondes dont les eaux sont tranquilles. Ce poisson nage en troupe; il est singulièrement prolifique, actif et vivace: c'est ce qui a donné lieu au proverbe, " sain comme un gar- " don."

Le gardon a le corps profond et mince, le dos très-élevé, les vertèbres fort pointues, les écailles grandes et faciles à enlever, la ligne latérale considérablement courbée. Il ne devient pas ordinairement très-grand, quoique Walton parle de gardons qui pesoient deux livres.

LA VANDOISE, OU LE DARD.

La vandoise nage en troupe comme le gardon, fréquente les mêmes lieux, multiplie beaucoup, est fort alerte, et, en été, elle aime singulièrement à jouer sur la surface de l'eau. Elle pèse rarement plus d'une livre et sa chair n'est pas fort estimée; cependant la pêche en est très-amusante pour les habiles pêcheurs, parce qu'elle mord au premier appât qu'on lui présente. Elle a le dos de couleur sombre, lavé d'un vert jaunâtre, les côtés et le ventre argentés.

LE CHABOT, OU CHEVIN.

Le chabot est un poisson très-coriace et tout plein d'arêtes. Il a le corps de figure oblongue, un peu arrondi, la tête courte et grosse, le dessus du corps d'un vert sombre, les côtés argentés et le ventre blanc.

Ce poisson fréquente les creux profonds des rivières, et, en été, il se tient communément à la surface de l'eau, à l'ombre

à l'ombre d'un arbre ou d'un buisson. Il est fort timide et plonge au fond au moindre bruit ; mais il ne tarde pas à revenir sur l'eau. La chair en est peu estimée et il pèse rarement plus de cinq livres.

L'ABLE, OU L'ABLETTE.

Ces poissons sont très-communs dans plusieurs de nos rivières et sont toujours en bandes nombreuses. Il est rare qu'ils aient plus de cinq ou six pouces de long : on fait de fausses perles avec leurs écailles.

LE POISSON D'OR, OU DORÉ.

Quoiqu'originaires de la Chine, ces charmans poissons sont parfaitement naturalisés dans ce royaume, où ils multiplient en plein air tout aussi aisément que la carpe. Ils y étoient fort peu connus avant l'année 1728, époque où l'on en apporta un certain nombre qu'on distribua dans les environs de Londres, d'où ils se sont peu à peu répandus jusqu'aux extrémités de l'île.

Le poisson doré ressemble généralement à la carpe et croît jusqu'à la longueur d'environ huit pouces. Ses couleurs varient singulièrement : il y en a de marqués d'un beau bleu, de brun ou d'une couleur vive argentée ; mais la couleur dominante est celle de l'or le plus brillant.

En Chine, tous les gens riches conservent de ces poissons pour leur plaisir, dans des vases de porcelaine. L'extrême beauté de leur couleur et la vivacité de leurs mouvemens offrent un coup d'œil charmant, et c'est pour cela qu'on y en voit souvent de renfermés dans des vases de verre où ils vivront des mois entiers sans aucune nourriture apparente, pourvu qu'on change l'eau de temps en temps.

Classe V.—LES INSECTES.

Plus on pénétre avant dans l'examen de la nature, plus on découvre de merveilles dignes d'attention et plus les recherches deviennent difficiles. Les grandes espèces dans les animaux et dans les plantes, sont assez bien distinguées et faciles à compter ; mais quand on en vient aux classes inférieures de la nature, soit dans le règne animal ou dans le végétal, on trouve les êtres si multipliés que l'observateur le plus curieux et le plus habile doit se borner à les ranger en masse, plutôt que de chercher à les décrire en détail.

Caractère distinctif des insectes : ils n'ont ni sang, ni s, ni cartilages ; leur corps est couvert d'une espèce de substance osseuse au lieu de peau ; ils respirent généralement par les poumons latéraux et ils ont communément la tête garnie d'antennes ou de cornes.

La classe des insectes, quoique la plus petite dans l'échelle des êtres, n'est certainement pas la moins intéressante. Leur petitesse, à la vérité, feroit presque croire, au premier coup d'œil, que ce sont des êtres de peu de conséquence, de là les gens ignorans et peu instruits pourroient les regarder comme l'effet du hazard et le rebut de la nature ; mais quand on vient à les examiner bien attentivement, à considérer l'art et le mécanisme de leur structure, où tant de vaisseaux, de fluides et de mouvemens sont concentrés dans un point souvent imperceptible à l'œil, on est forcé de reconnoître en eux la même sagesse et la même puissance qui forma le monstrueux éléphant et l'énorme baleine.

Le nombre des insectes qui par leur grandeur ou par leur beauté fixent notre attention, ne fait que la plus petite

petite partie des animaux qui composent cette classe : toute la terre fourmille d'êtres animés : chaque plante, chaque feuille, chaque grain nourrit des animalcules que l'œil a peine à découvrir, même à l'aide du microscope.

Dans les grandes espèces on trouvera que l'histoire de deux animaux qui se ressemblent à peu près pour la forme, est la même ; mais dans les insectes, quelque ressemblans qu'ils soient d'ailleurs, on trouvera souvent des différences essentielles tant pour leur manière de produire et de subsister que pour les métamorphoses qu'ils subissent dans le très-court espace de temps qu'ils vivent. Aussi, comme cette classe multiplie à un point incalculable, il est impossible d'en nombrer les variétés. Chaque espèce, pour ainsi dire, a ses habitudes particulières, ses mœurs, ses appétits, sa manière de propager, et avec les recherches de plusieurs siècles, uniquement consacrées à ces objets, on ne parviendroit encore qu'à donner une esquisse imparfaite d'entomologie.

Il ne faut donc pas s'attendre à trouver un plan exact des opérations de la nature dans ces petites tribus : on peut néanmoins tracer un tableau général qui suffira pour faire voir le soin que la Providence a mis dans la production de ses plus viles créatures et pour exposer dans tout son jour cette admirable économie de la nature qui a voulu que certaines espèces d'êtres vécussent aux dépens des autres et que les espèces se perpétuassent sans interruption dans tous les ordres des êtres créés.

Quoique les insectes, à en juger par l'utilité dont ils sont pour l'homme, doivent être regardés comme des êtres comparativement insignifians, il s'en trouve certains ordres que la nature n'a pas mal partagés du côté de l'embellissement. Les papillons, les cantharides et toutes les mouches luisantes sont des êtres attrayans par

leur

leur beauté, et la même sagesse qui a rendu certains insectes admirables par le brillant de leur coloris, a aussi départi à d'autres une certaine mesure de force et un genre d'armes dont ils avoient besoin pour se défendre ou pour se procurer de quoi vivre. La guêpe et l'abeille portent de redoutables aiguillons; les escarbots sont généralement couverts d'une forte enveloppe écailleuse, et les fourmis, surtout les fourmis blanches, sont armées de dents formidables. Les insectes les plus délicats, comme les chenilles, sont couverts de poils qui servent à rompre la violence des chocs auxquels ils sont exposés et à diminuer la force des coups qui viennent du dehors. En général, les insectes peuvent échapper par une fuite prompte au danger qui les menace, les uns à l'aide de leurs ailes, les autres par le moyen de filamens qu'ils savent jeter en avant et auxquels ils se suspendent, jusqu'à ce que le péril soit passé, tandis que d'autres, comme la cigale, peuvent, d'un saut, franchir une espace considérable. Ainsi chaque espèce, quelque petite qu'elle soit, se trouve pourvue de certains moyens propres à sa conservation.

Mais, si nous venons à considérer les différens organes dont les insectes sont doués et les instrumens dont ils se servent pour le travail, nous trouverons encore un bien plus grand sujet d'admiration. Le ver à soie, le plus précieux de tous les insectes, est si complètement pourvu de tout ce qu'il faut pour filer, ayant ses deux quenouilles et des doigts pour tirer le fil, que tous les efforts de l'art pour en faire autant, n'imiteront jamais qu'imparfaitement la nature. L'araignée forme des fils et des toiles, et en conséquence elle est pourvue d'instrumens à cet effet; la guêpe, par le moyen de deux petites pinces qui lui sortent des angles de la bouche des deux côtés,

se

se procure les matériaux dont elle a besoin pour la construction de sa cellule; de même, les abeilles sont pourvues de quantité d'outils ou instrumens indispensablement nécessaires pour former leurs rayons et pour cueillir leur miel. On ne peut vraiment rien voir de plus admirablement construit que la trompe d'une abeille; instrument dont la forme est propre à tirer le suc le plus doux des herbes même les plus venimeuses.

La structure de l'œil dans les insectes diffère à bien des égards de celle des autres créatures; sa tension même le garantit des injures du dehors : la cornée est toute divisée par facettes lenticulaires qui, vues au microscope, ont l'air d'un superbe treillis, chaque section représentant les objets renversés. Ce mécanisme est bien imaginé pour tenir la place de l'humeur cristalline qui ne se trouve point dans les insectes. Les araignées ont généralement huit yeux, et on peut dire que les mouches ont autant d'organes pour voir, qu'il y a de perforations dans la cornée ou dans l'enveloppe extérieure de l'œil. Les animaux, en général, sont obligés de tourner les yeux de différens côtés pour voir les objets; mais les mouches les ont faits de manière qu'elles aperçoivent en même temps tout ce qui les environne.

Le mécanisme des pieds des insectes n'est pas moins digne d'attention. Pour la commodité des insectes amphibies, tels que les scarabées aquatiques qui sont obligés de vivre à terre aussi bien que dans l'eau, les jointures et les articulations des jambes de derrière sont plates, et les cartilages qui sont placés à l'extrémité de ces membres de chaque côté, font l'office de rames ou d'avirons. D'un autre côté, dans les insectes qui sont faits pour sauter comme la cigale et le grillon, les jambes sont fortes et membrues, dans ceux au contraire qui se servent de leurs

leurs pattes pour percer la terre, ces membres sont faits d'une manière propre à l'usage qu'ils en font. Il y a même certaines tribus d'insectes qui se transportent d'un lieu dans un autre, sans qu'on ait encore pu expliquer comment : ceux qui s'engendrent dans des eaux stagnantes, se trouvent souvent dans des fossés ou dans des étangs nouvellement faits ; et les araignées se portent fréquemment, par le moyen de leur toile, sur le faîte des tours le plus élevées.

Les insectes ailés sont pourvus de tendons pour déployer et pour renforcer leurs ailes : dans ceux qui ont quatre ailes, comme la mouche éphémère, les ailes extérieures leur servent plutôt d'étui pour défendre les intérieures que d'instrumens pour voler. Lorsque l'insecte est en repos, les ailes intérieures sont généralement repliées, et ce n'est pas sans efforts que le petit animal parvient à les déployer. Les insectes, au contraire, qui n'ont que deux ailes, sont pourvus de petits balanciers attachés au corps sous la partie postérieure de chaque aile ; ces poids servent à les tenir fermes et à contre-balancer en quelque sorte les vicissitudes de l'air dont le courant pourroit sans cela les emporter. Qu'un de ces balanciers vienne à lui manquer, l'insecte perd l'équilibre et tombe à terre. Si tous les deux sont enlevés, il continuera de voler, mais au gré et suivant toutes les directions du vent.

La génération des insectes se fait, à ce que nous croyons, comme chez les grands animaux : ils proviennent d'œufs, et ces œufs sont d'abord renfermés dans une enveloppe simple ou double qui s'ouvre, lorsque l'animal naissant est parvenu au point de maturité convenable. Quand les petits rompent leur enveloppe à leur première apparition dans le monde, comme les mille-pieds, on appelle vivipare l'espèce qui les a produits ; mais quand l'embrion

l'embrion reste emmaillotté dans une enveloppe où il doit demeurer quelque temps, comme le ver à soie, on nomme l'espèce ovipare.

L'instinct des espèces ovipares dans le choix qu'elles font, pour déposer leurs œufs, d'un lieu convenable où elles puissent trouver la nourriture et le degré de chaleur qu'il leur faut, n'est pas ce qu'il y a de moins frappant dans leur histoire. Il n'est point d'insectes qui abandonnent leurs œufs au hasard, ni qui se trompent dans le choix d'un lieu propre à faire éclore leurs petits. On ne verra jamais sur des saules les chenilles qui se nourrissent d'herbes potagères, ni sur des choux celles qui vivent de feuilles de saules. Les mittes aiment à se loger parmi les étoffes de laine ou parmi des papiers ; mais on n'en voit point s'établir sur des plantes ou dans la boue. Ainsi l'instinct, dans les insectes, va aussi loin que la raison dans l'homme pour ce qui concerne la conservation de leurs petits.

Dès que les petits de certaines espèces éclosent, ils paroissent sous leur forme parfaite et permanente ; mais la plupart des insectes subissent différentes métamorphoses et prennent successivement la figure de différens animaux qui ne se ressemblent point du tout. L'œuf du cousin produit des animalcules qui commencent par vivre dans l'eau, deviennent ensuite amphibies et finissent par devenir habitans de l'air.

L'été qui a tant de pouvoir et de vertu pour développer la force et l'énergie de tout ce qui a vie ou accroissement, est la saison du plaisir et de l'activité pour les insectes. Il en est peu dont la vie se prolonge au-delà d'une année, et quelques-uns ne vivent qu'un jour ou même que peu d'heures. Quant à ceux qui ont du temps à vivre, ils prennent toutes les précautions nécessaires pour pour-

voir

voir à leur sûreté et à leur subsistance pendant l'hiver, ayant soin de choisir les endroits les plus commodes pour passer cette saison rigoureuse et d'amasser une quantité suffisante de provisions. Mais le plus grand nombre tombe dans l'engourdissement, pendant les rigueurs de l'hiver, et ils n'ont conséquemment pas besoin d'amasser de quoi vivre. Certaines chenilles, par exemple, après s'être bien nourries durant l'été, se retirent, aux approches de l'hiver, dans des lieux de sûreté, où, filant des toiles comme celles de l'araignée, elles se suspendent sous l'enveloppe, et à l'abri d'un manteau factice qui a le double avantage de les tenir chaudement et de les garantir des injures de dehors. Elles demeurent dans un état de torpeur jusqu'au retour des chaleurs où, le soleil les rappellant à la vie et les ranimant par son influence, elles déploient leurs ailes et se mettent aussitôt à faire toutes les fonctions d'insectes vivans et animés.

L'abeille de ruche et la fourmi des climats chauds sont des exemples remarquables parmi les animaux qui amassent des provisions pour l'hiver. La guêpe, le frêlon, et l'abeille sauvage, ne sont pas moins attentifs à se procurer des logemens commodes et à les munir de provisions, mais tous ces soins sont uniquement pour leurs petits; car, après les avoir élevés, ils abandonnent leurs nids en hiver et s'en vont chercher d'autres établissemens où probablement ils passent cette saison dans une léthargie absolue.

Mais, malgré toutes les habitudes admirables et tout l'instinct étonnant qu'on peut observer dans la classe des insectes, il faut convenir qu'elle est bien inférieure à toutes les précédentes. Comme en mécanique, ce sont les machines les plus compliquées qui donnent les plus beaux.

beaux résultats, de même en anatomie, ce sont les animaux les plus nobles qui offrent le plus de variétés et de merveilles. L'homme est de toutes les créatures vivantes celle dont la structure est la plus étonnante par la prodigieuse variété et par le merveilleux assortiment de ses parties. Après l'homme ce sont les quadrupèdes, et après les quadrupèdes, les autres animaux, suivant les facultés qu'ils ont et les avantages dont ils sont doués. Les insectes paroissent être les plus imparfaitement organisés de tous ceux dont nous avons parlé ; il y en a beaucoup qui vivent un temps considérable, après avoir perdu les parties essentielles à la vie dans les animaux d'un rang plus élevé, et la chenille ne meurt pas pour avoir le cœur et les poumons arrachés.

Ce n'est cependant pas du côté de la conformation seulement que les insectes sont inférieurs à ces animaux ; ils sont encore bien au-dessous pour l'instinct. Il est vrai que l'abeille et la fourmi nous offrent des exemples frappans d'industrie et de prévoyance ; mais tout cela n'approche pas de ces traits de sagacité qu'on remarque dans le chien de chasse ou dans le cheval. Séparez une abeille de l'essaim ; elle est absolument inactive et incapable de varier le moins du monde son instinct : elle n'a qu'une seule manière d'opérer, et, si on lui en ôte l'exercice, elle ne sait point en employer d'autres. On remarque dans les opérations du chien une sorte de choix, de promptitude et de fertilité en expédiens ; mais dans le travail de l'abeille, tout porte l'empreinte de la contrainte ou d'une inévitable nécessité.

Une autre observation qui tend à prouver l'imperfection et l'infériorité des insectes, c'est leur nombre prodigieux. C'est une règle généralement vraie que dans les nobles espèces, les productions sont lentes et qu'à leur

égard

égard la nature agit avec une sorte de dignité et d'économie, au lieu que dans les classes des petits animaux, elle se fait comme un jeu de prodiguer la vie et qu'elle produit des milliers d'êtres uniquement pour fournir aux besoins de ceux qu'elle a le plus favorisés. Les sujets qui tiennent le plus haut rang dans le règne animal, sont tous susceptibles de certaine éducation et doués de plus ou moins de docilité. On peut réformer ou changer leur instinct; on apprend au chien à chercher et à apporter, à l'oiseau à siffler des airs et au serpent à danser; mais il est impossible de rien apprendre à l'insecte; tout l'art du monde ne sauroit lui donner plus d'instinct qu'il n'en a, et toutes les bontés possibles n'en feront jamais un être reconnoissant.

Si d'un côté, l'on considère les insectes sous les rapports qu'ils peuvent avoir avec l'homme et comme servant à ses plaisirs ou à ses besoins, on trouvera qu'ils sont encore à cet égard bien au-dessous du niveau des autres êtres que nous avons considérés jusqu'ici. Il est vrai que l'abeille, le ver à soie, la cochenille et les cantharides sont d'une utilité essentielle dans le commerce et dans l'économie domestique; mais combien y a-t-il d'insectes qui sont nuisibles ou tout au moins inutiles? Dans les pays même peuplés et cultivés, où l'on a réprimé ou réduit dans de justes bornes les animaux mal-faisans, on n'a pas pu faire perdre aux insectes un seul pouce de terrain, et les fruits de l'industrie humaine se trouvent souvent ravagés par ces parasites incommodes. Mais c'est bien pis dans les contrées sauvages et moins peuplées; les dégâts et les dévastations qu'ils commettent, sont inconcevables. Quelle triste idée ne doit-on pas se former de la vie d'un Lapon et des naturels de plusieurs

plusieurs parties de l'Amérique et de l'Afrique, où il n'est pas possible d'allumer une chandelle que des tribus d'insectes ne viennent à l'instant l'éteindre, ni de tirer un morceau de viande qu'il ne soit aussitôt couvert de ces bêtes, où les habitans, pour sauver leurs personnes, sont obligés de se parfumer avec les onguens le plus dégoûtans, et où des millions d'insectes détruits sont aussitôt remplacés par d'autres millions qui leur succèdent constamment et viennent ajouter aux incommodités de ces affreux climats!

Quoiqu'il faille convenir que les insectes n'ont généralement ni prix ni utilité par rapport aux besoins ou aux commodités de l'homme, cependant, comme ils ont la vie commune avec lui et qu'ils forment partie des ouvrages du père bienfaisant DE TOUTES CHOSES, il est certain qu'à ce titre on leur doit des égards et de l'humanité. Tuer un grand animal pour son plaisir, c'est une espèce de cruauté qui révolte une âme sensible et bien née : cependant nous voyons, sans le moindre sentiment de compassion, détruire des insectes qui ne sont point réellement nuisibles. Cette insensibilité paroît venir d'une erreur grossière, de ce qu'on s'imagine que tout être dont le corps se trouve infiniment disproportionné au nôtre, est réellement méprisable en soi-même, et de ce qu'on ne fait pas attention que le *grand* et le *petit* ne sont que des termes relatifs et que

" Le pauvre escarbot que nous écrasons sous nos pieds, souffre, peut-être, en mourant, des douleurs aussi cruelles qu'un géant qui expire."

Il y a effectivement tout lieu de croire que les sensations sont aussi vives, peut-être plus, dans bien des insectes que dans des animaux beaucoup plus grands.

Pourquoi

Pourquoi donc se jouer de la vie du plus vil des êtres, quand il ne vous attaque point et que vous n'avez aucune raison qui justifie un pareil meurtre ? Montaigne remarque que l'homme doit certains égards et certaine bienveillance à toutes les espèces d'animaux et que ces égards et cette bienveillance sont leur droit. Nous voudrions fortement inculquer dans le cœur des jeunes gens ce principe dans toute son étendue. Il faut de bonne heure prémunir les enfans contre tout ce qui a la moindre apparence de cruauté : un penchant à tourmenter les insectes peut venir d'un tempérament trop actif ou être attribué au manque de réflexion ; mais, s'il n'est pas réprimé, il peut passer en habitude et les rendre insensibles à toute espèce de souffrances qui ne les touchent pas personnellement. Un enfant fut puni à Athènes par l'Aréopage pour avoir crevé les yeux à un pauvre oiseau qui eut le malheur de tomber entre ses mains, et les parens, ainsi que les maîtres, ne devroient jamais passer un acte de cruauté envers un être vivant, quelque petit et quelque méprisable que puisse être l'objet. L'insecte qui ne se voit qu'au microscope, porte l'empreinte évidente de la même sagesse et de la même bonté paternelle que l'énorme léviathan : chaque créature est pourvue de tout ce qui lui est nécessaire tant pour sa conservation que pour son bonheur, dans la sphère que la Providence lui a assignée, et c'est certainement violer les loix de la nature, manquer au Dieu de la nature que de se faire un jeu de causer des souffrances, d'affoiblir ou d'empêcher les jouissances.

Pour se mettre seulement un peu au fait de l'histoire des insectes, i faudroit des années d'une étude soutenue, et, au bout du compte, on auroit acquis une connoissance peut-être plus curieuse qu'utile. Nous n'oserions donc

donc engager personne à consacrer sa vie à des occupations d'un rang aussi inférieur; cependant tout amateur de la nature trouvera du plaisir et des avantages dans une connoissance générale de cette classe d'êtres, en étudiant le plan des arrangemens systématiques et en se mettant au fait des termes de l'art employés dans la science de l'entomologie.

La première chose à laquelle un jeune étudiant doit s'appliquer, c'est à se mettre en état de distinguer exactement les insectes des vers ou des amphibies; animaux qui, avant le temps de Linnæus, ont été fréquemment pris les uns pour les autres, quoiqu'il y ait entre eux des différences aussi essentielles qu'entre les animaux à mamelles et les oiseaux. Tout insecte a une tête, des antennes ou des cornes et des pieds; les vers n'ont rien de tout cela. Tous les insectes pareillement ont six pieds ou davantage, ils respirent par de petites ouvertures sur les flancs, qu'on appelle points à miroirs ou soupiraux; ils ont une peau extrêmement dure et qui leur tient lieu d'os dont ils sont dépourvus intérieurement. Mais ce qui distingue principalement les insectes des vers et des amphibies, ce sont les antennes qu'ils ont au-devant de la tête. Ces organes ont des articulations et sont mobiles dans tous les sens, et voilà en quoi ils diffèrent des cornes des autres animaux : on suppose que ces antennes sont le siége de quelque sens; mais de quelle nature est ce sens? c'est surquoi nous n'avons pas de connoissance plus précise qu'on n'en peut supposer à un aveugle né qui chercheroit à déterminer l'action particulière des rayons de lumière sur la rétine de l'œil ou à expliquer les sensations qu'elle fait naître dans l'âme. Mais ce qui prouveroit qu'elles sont les organes d'un sens particulier, c'est leur mouvement perpétuel; cependant le test osseux dont

elles

elles sont revêtues et leur brièveté dans les mouches et dans d'autres insectes, nous porteroient à croire qu'elles ne sont pas les organes du toucher, et c'est ce qui a fait dire à Barbut, auteur d'un savant traité sur cette science, qu'elles sont ou qu'elles renferment les organes de l'ouie.

Outre les antennes, il faut encore que l'entomologiste considère attentivement la tête, le tronc, le proboscis, les tâtoirs, la poitrine, le ventre, les membres, la queue et les ailes. Il faut aussi apprendre différens termes de l'art, employés pour exprimer les différences et les positions des ailes; mais comme tous ces noms sont empruntés du Latin, ils apprendroient peu de choses au commun des lecteurs, et les personnes instruites peuvent les trouver dans les ouvrages de Linnæus. Notre langue, ou du moins nos dictionnaires fournissent très-peu de noms Anglais pour les insectes. Il en est beaucoup dont les figures nous sont fort connues, mais nous n'avons que peu de noms distinctifs sous lesquels nous les connoissons, comme escarbots, mittes, teignes, mouches, abeilles, guêpes. Il seroit donc en quelque sorte inutile pour les jeunes lecteurs de faire une énumération de l'immense variété des genres et des espèces. C'est pourquoi nous nous bornerons à donner un tableau abrégé des différens ordres et une courte notice de quelques-uns des insectes les plus remarquables de chaque ordre, avec leurs retraites ou habitations respectives.

Linnæus divise la classe des insectes en sept ordres.

Ordre I.—LES INSECTES COLEOPTÈRES.

Caractère distinctif des insectes coléoptères: quatre ailes dont les deux supérieures sont crustacées, garnies d'une suture droite. Quantité

Quantité de ces insectes, comme le scarabée, proprement dit, se trouvent dans le fumier des quadrupèdes, surtout dans celui des vaches, des brebis et des chevaux. Quelques-uns, comme le cerf-volant et le capricorne, logent dans le bois ver-moulu et sous l'écorce pourrie des arbres. D'autres, comme le scarabée disséqueur, se voient sur des cadavres en putréfaction, sur des os qui ont été rongés par des chiens, sur des fleurs d'une odeur fétide et sur des substances puantes et fongueuses. Le charançon, le bruche ou le miliabre et d'autres, fréquentent, dans la matinée, le fond des rochers perpendiculaires et des carrières de sable, les fleurs des arbres et les plantes herbacées. Plusieurs espèces, telles que le gyrin et le dytisque ou scarabée d'eau, se prennent dans les rivières, dans les lacs et dans les eaux stagnantes, par le moyen d'un réseau attaché à une longue perche. Vers midi, lorsque le soleil brille dans tout son éclat, certaines espèces, comme la coccinelle, le bupreste ou l'enfle-bœuf, la chrysomèle, la cantharide, le maréchal ou scarabée à ressort et la puce volante, peuvent se voir sur les plantes et sur les fleurs, sur des arbres pourris et sur des arbrisseaux. D'autres, comme le ver luisant dont la pâle couleur jette une espèce de lustre sur les nuits tranquilles de l'été, fréquentent les prairies humides ou les bords des buissons, et ce qui les fait mieux apercevoir, c'est l'éclat lumineux qu'elles jettent. Grand nombre de ces insectes se tiennent sur les feuilles des plantes, particulièrement sur celles de bardanne, de pas-d'âne et autres semblables ; on y voit le scarabée tortue ; la méloë et d'autres se voient sur différentes espèces d'herbes tendres dont ces insectes se nourrissent. Le ténébrion se trouve dans les maisons, dans les caves, dans les creux et dans les passages souterrains, et nombre sur les troncs aussi bien

que dans les feuilles des arbres, dans le merrein et dans les trous de bois pourri. Quelques-uns, comme la lepture et le cicindèle, habitent les communes en friche, les bords des étangs, des marais, des petits ruisseaux, et on les voit aussi grimper et se traîner sur les glayeuls, sur les roseaux et sur d'autres plantes aquatiques. Il y en a des multitudes, comme le carabe, qui vivent sous les pierres, sous la mousse, sous les décombres et sous des fragmens d'une espèce de vareck au bord des lacs et des rivières. On en trouve aussi dans les fondrières, dans les marais et dans les lieux humides, dans les creux, dans les trous de la terre, et, dans certaines soirées, après une ondée rafraîchissante, ils fréquentent les sertiers battus. D'autres encore, comme le perce-oreille, se voient dans les tiges creuses des plantes ombellifères qui sont pourries et sur différentes sortes de fruits et de fleurs. Dans tout cet ordre, quoiqu'il renferme nombre d'espèces extrêmement belles et singulièrement curieuses, nous ne nous en rappellons pas une seule qui soit d'aucune utilité particulière en médecine ou dans les arts, excepté les mouches cantharides,* mises dans le genre des scarabées des maréchaux; il y en a beaucoup au contraire qui font tort à la végétation ou dévorent les fruits de l'industrie humaine. Les cantharides, si précieuses en médecine, comme formant le principal ingrédient du vessicatoire ordinaire, diffèrent extrêmement entre elles par la grandeur; les plus grandes ont environ un pouce de long et autant de circonférence. Les unes sont pur azur, les autres pur or, d'autres mêlées d'or et d'azur, mais toutes d'un brillant qui charme la vue et d'une beauté singulière. C'est particulièrement l'Espagne, l'Italie et le Portugal qui pro-

* Il faut pourtant observer qu'on a recommandé depuis peu une espèce de coccinelle comme un remède contre le mal de dents.

dui-

duisent ces mouches; mais on en trouve en été dans les environs de Paris sur les branches du frêne, du peuplier et du rosier, parmi les blés et dans les prés. Les paysans, dit-on, les attendent tous les sept ans, et elles paroissent par essaims si nombreux que l'atmosphère est imprégné au loin de leur odeur désagréable. Cette mauvaise odeur sert de guide aux gens qui font métier de ramasser de ces insectes. Quand ils sont secs, cinquante pèsent à peine un gros.

Ordre II.—LES INSECTES HEMIPTÈRES.

L'ordre des insectes hémiptères est beaucoup moins nombreux que celui des coléoptères: ce qui le distingue et le caractérise, c'est que les insectes qui le composent, ont quatre ailes dont les deux supérieures sont sémicrustacées, et en recouvrement, c'est-à-dire, que les bords intérieurs se trouvent placés l'un sur l'autre.

Parmi ces insectes, les uns, comme la blatte, se trouvent autour des boulangeries; les autres, comme la mante ou le pric-dieu et la sauterelle, se nourrissent d'herbes et de toutes sortes de végétaux: la punaise à avirons, le scorpion aquatique, et quantité d'autres, fréquentent les lacs, les rivières et les eaux stagnantes.

L'ordre des hémiptères renferme quelques-unes des plus nuisibles et quelques-unes des plus précieuses espèces qu'il y ait dans la classe des insectes. Les dégâts occasionnés par les sauterelles sont trop bien connus, pour qu'il soit besoin de s'étendre ici sur ce sujet. Devant elles se trouve souvent "le Jardin d'Eden, et derrière, un désert affreux." Lorsque ces insectes se mettent en campagne, ils ont à leur tête un chef dont ils observent le vol qui sert à régler leurs mouvemens. On les prendrait de loin pour un nuage épais qui, à mesure

qu'il approche, dérobe la vue de l'horison et menace d'éclipser la lumière du soleil. Le laboureur voit souvent ce menaçant orage passer par dessus sa tête et tout l'essaim se porter dans quelque autre quartier qui lui convient mieux, pour en ravager les fruits et la moisson. Malheur au canton sur lequel ces sauterelles se rabattent! En peu de minutes, elles ont ruiné toutes les espérances d'une année et souvent elles apportent avec elles toutes les horreurs de la famine. Il y a cependant certains pays où les habitans savent tirer parti de ce fléau: dans plusieurs royaumes de l'Orient et dans quelques parties de l'Afrique, on fait la chasse aux sauterelles pour s'en nourrir, et, quand elles sont bien apprêtées, elles font un aliment sain et qui n'est pas mauvais.

Le genre de la cochenille fournit aussi quelques drogues précieuses et est de quelque utilité dans les arts. La cochenille, le kermès et la gommelaque sont autant de productions de différentes espèces de ce genre.

ORDRE III.—LES INSECTES LEPIDOPTÈRES.

LES insectes de cet ordre ont quatre ailes, toutes les quatre à écailles imbricées. Il renferme les superbes tribus des phalènes et des papillons diurnes. Ce qui les distingue les uns des autres, c'est que les phalènes ont des antennes filiformes et volent principalement la nuit: les papillons ont des antennes à boutons ou à massues et cherchent leur vie pendant le jour. Ces insectes si attrayans par l'élégance de leur forme, par le vif éclat et par la variété de leurs couleurs, font en quelque sorte l'ornement et la gaieté de la nature et ajoutent aux charmes de la belle saison de l'année; leur histoire a fourni matière à différens ouvrages aussi volumineux que dispen-

dieux;

dieux; nous y renvoyons le lecteur curieux pour l'énumération de différens papillons; nous ne finirions pas si nous voulions en donner l'histoire particulière. Il faut cependant remarquer que le ver à soie est une espèce de phalène, dont la valeur intrinsèque dédommage amplement de la stérile beauté de la famille.

ORDRE IV.—LES INSECTES NEUROPTÈRES.

LES insectes neuroptères ont quatre ailes entrelacées de veines en forme de réseaux, point d'aiguillon à l'anus. L'ordre renferme sept genres dont quelques-uns, tels que l'hémérobe et la mouche à faux, se trouvent dans les bois, dans les buissons, dans les prairies et dans les sablières, comme aussi sur les murailles, sur les fruits et sur les fleurs ombellifères ou formant le parasol. D'autres, comme la demoiselle aquatique, la phryganée et la mouche éphémère, fréquentent les lacs et les rivières. La dernière toute petite qu'elle est, est un des objets les plus intéressans de l'histoire naturelle. Dans son dernier état, ou dans son état d'insecte ailé, l'éphémère ressemble singulièrement aux papillons, excepté que ses ailes ne sont pas imbriquées. Comme l'Angleterre ne produit que peu d'espèces de ce genre, l'entomologiste ne peut avoir la satisfaction de contempler sa figure et son existence passagère que sur les bords de la Seine, du Rhin et autres fleuves ou rivières continentales dans des climats tempérés. Au cœur de l'été, pendant l'espace d'environ trois jours, on y en voit, sur le soir, des nombres prodigieux se mouvoir avec une vitesse vraiment étonnante. Des millions d'aurélies ou chrysalides, montant à la surface de l'eau, deviennent à l'instant habitantes des airs et tous les environs fourmillent de ces insectes ailés qui faisant

cent tours et détours s'amusent à voltiger çà et là; mais leurs plaisirs ne sont pas de longue durée; car, au bout et dans l'espace d'environ cinq heures au plus, tout l'essaim a terminé son existence, et des deux côtés de leurs rivières natales, la terre est toute jonchée de leurs cadavres. Cependant, quelque courte que soit la durée de leur vie, elles remplissent toutes les fins de la nature, elles propagent leur espèce, elles ont leurs plaisirs, leurs jouissances, elles mangent et paroissent jouir d'autant de bonheur qu'on peut en goûter dans deux ou trois tristes heures d'existence.

Ordre V.—LES INSECTES HYMENOPTÈRES.

Les marques caractéristiques des insectes hyménoptères sont les mêmes que celles des insectes neuroptères, excepté que les hyménoptères sont armés d'un aiguillon. Cependant cette marque distinctive ne se trouve que dans les femelles et les mulets,* car les mâles ne l'ont point. Cet ordre comprend les abeilles, les guêpes, les fourmis et insectes semblables dont l'histoire est singulièrement intéressante, sous quelque point de vue qu'on l'envisage. Depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, on a écrit sur l'article seul des abeilles assez de volumes pour remplir une bibliothèque, et avec tout cela nous ne connoissons encore qu'imparfaitement une partie de leur économie. Il est vrai que M. de Réaumur qui a consacré une grande partie de sa vie à étudier ces merveilleux animaux, entre dans assez de détails; mais séduit par un enthousiasme sans bornes pour l'objet de ses recherches, il a attribué à cette race vraiment curieuse les qualités et les habitudes les plus extravagantes.

* On appelle mulets les insectes qui ne sont pas propres à perpétuer leur espèce.

Il

Il est cependant certain que chaque ruche est composée de trois sortes d'abeilles, les ouvrières qui sont les plus nombreuses et qui ne sont ni mâles ni femelles, les faux-bourdons qui sont plus grands, mais ne font rien autre chose que propager l'espèce, comme mâles, et les abeilles reines qui pondent, à ce qu'on croit, les œufs d'où éclot l'essaim. Les dernières sont beaucoup plus grandes que les ouvrières ou les faux-bourdons, et elles sont fort peu nombreuses, quoiqu'il ne paroisse pas que le nombre en soit absolument restreint à une dans chaque ruche.

La manière dont les abeilles tirent le miel des fleurs, les instrumens dont la nature les a pourvues à cet effet, le mécanisme de leurs rayons, leurs habitudes sociales, les loix sous lesquelles elles vivent et travaillent, tout, dans ces insectes, mérite de fixer la curiosité, tout est digne d'admiration, et le naturaliste, en étudiant cette branche d'entomologie avec soin et avec attention, se trouvera amplement dédommagé de ses peines. C'est un grand malheur et une perte pour les individus et pour le public, qu'on n'élève pas dans ce pays-ci des abeilles plus généralement qu'on ne le fait, et une réflexion affligeante pour l'humanité, c'est de penser qu'on n'a point encore trouvé jusqu'ici d'expédient ingénieux qui puisse nous faire participer au miel de cette race industrieuse sans les rendre martyrs de notre intérêt personnel.

Ordre VI.—LES INSECTES DYPTÈRES.

Les insectes dyptères ont deux ailes, comme le dit le mot, avec deux poids ou balanciers à massue derrière chaque aile. L'ordre renferme une variété infinie de

ces insectes ailés qui se présentent très-souvent à nos yeux et qui nous incommodent soit par leurs piqûres, soit par leur présence et en se fourrant partout. Il y en a quelques-uns, comme l'æstre, la mouche vulgaire et le taon, qui voltigent autour des chevaux, des vaches, des moutons, des cimes des arbres, des éminences, autour des fossés, des fumiers et de tout objet puant; d'autres, comme la mouche-guêpe, se trouvent principalement sur différentes sortes de fleurs, particulièrement sur celles d'une odeur fétide.

Un insecte que cet ordre renferme et fort connu dans ce pays-ci, c'est l'inquiétant cousin; mais les incommodités qu'il cause, ne sont rien en comparaison du mal que fait le mosquile, un de ses consanguins. Dans les contrées de l'Amérique les moins peuplées et les moins cultivées, où le climat est chaud et où quelquefois les eaux croupissent, les mosquiles sont un fléau continuel pour tout ce qui respire. Là, tout l'atmosphère en paroît chargé sur le déclin du soleil, et il n'y a ni force ni moyen quelconque qui puisse garantir de leurs piqûres les malheureuses victimes auxquelles ils en veulent. Il s'en trouve quelques espèces qui ont plusieurs pouces de long, d'autres qui sont imperceptibles à l'œil. Mais elles font toutes une piqûre cuisante, et, dans les endroits où il s'en trouve des essaims, il n'est guères possible d'avoir aucune tranquillité le jour ni de reposer la nuit.

Ordre VII.—LES INSECTES APTÈRES.

Ce qui caractérise les insectes aptères, c'est qu'ils n'ont point d'ailes. Cet ordre renferme quinze genres, parmi lesquels nous trouvons l'araignée, le ciron, la puce, le pou,

pou, la fourmi blanche, le scorpion, le cancre et l'écrevisse.

Il n'est pas possible d'embrasser dans une description générale des sujets aussi différens et des insectes qui, à l'exception d'un seul caractère commun qui se trouve entre eux, celui de n'avoir point d'ailes, n'offrent du reste que disparité dans leur nature. Nous ne nous étendrons donc pas davantage sur ce sujet et nous nous bornerons à quelques remarques explicatives sur l'article curieux des métamorphoses et de la génération des insectes.

Tous les insectes, à l'exception des aptères, subissent constamment et successivement quelque métamorphose. L'œuf produit une chenille ou un ver, ce ver se change en chrysalide et cette chrysalide devient enfin une mouche parfaite. L'insecte, avant de subir la troisième et dernière métamorphose, a pris tout son accroissement et n'attend plus que le moment de pouvoir déployer ses ailes. Telle est, dans cette classe d'animaux, la disposition au changement, que jusqu'aux insectes crustacées, tels que le cancre et l'écrevisse, qui appartiennent à l'ordre des aptères ou y ont un rapport éloigné, se dépouillent tous les ans de leur enveloppe; sans quoi ils ne pourroient prendre leur accroissement.

Il existe parmi les insectes en général la même différence de sexe que parmi les grands animaux, et il y en a quelques-uns qui, quand ils sont parvenus à leur état de perfection, ne semblent être faits pour aucune autre fin que pour propager leur espèce. Ainsi le ver à soie, lorsqu'il est parvenu à son état de phalène, cesse de manger et peut à peine voler : il ne cherche qu'à perpétuer sa race; après quoi le mâle meurt aussitôt, et il est suivi de la femelle, dès qu'elle a déposé ses œufs. On trouve cependant dans quelques espèces d'insectes,

comme dans les abeilles, un troisième sexe existant qu'on appelle mulets. Ces mulets, comme on sent bien, ne produisent pas : ils semblent destinés à servir de valets et de goujats à la portion de la famille qui est faite pour propager l'espèce.

Classe VI.—LES VERS.

Nous voici arrivé à la dernière classe des animaux et nous apercevons le *dernier anneau* de la GRANDE CHAÎNE. De l'aveu de tout le monde, il est difficile, comme nous l'avons observé au commencement de cet ouvrage, de déterminer précisément où finit la vie animale et où commence la végétale ; peut-être, cela n'est-il pas nécessaire pour l'avancement de la science. Il suffit que les différentes productions de la nature soient distinctement marquées et décrites avec une exactitude passable. Que l'observateur cherche les traits de ressemblance qu'il peut y avoir entre un zoophyte et un animal, et les rapports qu'il a avec une plante ; ce peut être un amusement pour lui ; mais pour l'étendue des connoissances ou du côté de l'utilité, qui sont le grand but auquel doivent tendre toutes nos études, une pareille recherche paroît être de peu d'importance.

Le caractère distinctif des vers est de n'avoir qu'un ventricule au cœur et point d'oreilles, d'avoir une sorte d'humeur visqueuse ou laiteuse, froide et sans couleur. Ce qui les distingue particulièrement des insectes, c'est qu'ils ont des tâtoirs, au lieu que les insectes ont des antennes Ils sont aussi plus imparfaits que cette classe, la plupart sont sans tête, sans yeux et sans autres organes ; qu'on les coupe, ils se reproduisent, et la faculté loco-

locomotive dans un grand nombre d'entre eux est extrêmement bornée.

Dans l'arrangement des animaux par Linnæus, les vers composent cinq ordres, LES INTESTINS, LES MOLLUSQUES, LES TESTACÉES, LES LITHOPHYTES, ET LES ZOOPHYTES. Les zoologistes qui sont venus après lui, ont avec juste raison supprimé l'ordre des lithophytes : ils ont mis les genres dont il étoit composé dans l'ordre des zoophytes, et ils ont en même temps formé un nouvel ordre nommé INFUSORIA qui comprend quelques-uns des anciens zoophytes et différens animalcules qu'on a récemment découverts par le moyen du microscope. Nous nous bornerons dans cette classe, comme dans la précédente, à quelques courtes observations. Le but que nous nous proposons, est de conduire le disciple seulement à l'entrée du sanctuaire spacieux de la nature animée, en un mot de lui faire naître l'envie de pousser plus loin ses recherches, en lui mettant succinctement sous les yeux des faits bien connus, plutôt que de parcourir en détail le vaste champ qu'elle offre à l'observateur.

ORDRE I.—LES VERS INTESTINS.

CARACTÈRE distinctif des vers intestins : ils sont parfaitement nus et sans aucune espèce de membres. Il y en a vingt et un genres dont les espèces les plus remarquables sont les différens vers intestins qui se trouvent dans l'homme et dans les autres animaux, le ver de terre et la sangsue. La description du ver de terre ordinaire suffira pour donner une idée générale de tout le reste.

Le ver de terre a un muscle spiral qui règne tout au tour du corps depuis la tête jusqu'à la queue, et par le moyen duquel il exécute ses mouvemens progressifs,

s'allongeant et se contractant alternativement, et la matière visqueuse qui se trouve à la partie antérieure de son corps, lui sert à conserver aisément le terrain qu'il a gagné.

Né pour une vie obscure, le ver est admirablement fait pour sa destination. Il est armé d'aiguillons pointus ou de piquans qu'il élève ou qu'il abaisse dans l'occasion, et il a sous la peau une humeur gluante qu'il fait sortir au besoin par certaines ouvertures qui se trouvent entre les anneaux des muscles. Il a aussi le long du dos des ouvertures pour la respiration, une bouche et un canal alimentaire qu'on trouve toujours rempli d'une terre très-fine.

Les vers sont des animaux hermaphrodites, alternativement fécondans et fécondés. Ils déposent leurs œufs dans la terre, et en douze ou quatorze jours la chaleur naturelle du lieu les fait éclorre.

En hiver ces animaux s'enfoncent fort avant dans la terre et semblent, en quelque sorte, participer à l'engourdissement des insectes; mais au printemps, ils reprennent vigueur et ils remplissent la fin générale de la propagation de leur espèce.

Ce qui prouve la simplicité de l'organisation des vers et leur dégradation dans l'échelle des êtres, c'est qu'ils peuvent se multiplier quand on les coupe. Chaque section acquiert peu à peu ce qui lui manquoit pour faire un ver parfait, et, au bout de quelques mois, les petites parties du premier ver ont atteint leur grandeur et leurs dimensions naturelles. Ainsi un des êtres les plus abjects en apparence, est le plus difficile à détruire, et il semble que la Providence ait proportionné aux dangers auxquels la famille est exposée, les ressources et les moyens nécessaires pour sa conservation.

ORDRE II.—LES MOLLUSQUES.

LES mollusques sont des animaux simples et nus ; mais ils ont des bras ou des espèces de membres. L'ordre renferme trente et un genres et un grand nombre d'espèces, dont quelques-unes, comme les méduses, l'oursin ou le hérisson de mer et la limace, doivent fixer particulièrement la curiosité des personnes un peu avancées dans la connoissance de l'histoire naturelle. Les mollusques sont, pour la majeure partie, des productions de la mer ou de ses rivages. Dans ce traité, nous ne pouvons donner l'histoire détaillée que d'un petit nombre.

Nous allons commencer par la méduse. Le corps de cet animal est d'une figure orbiculaire et convexe, d'une substance gélatineuse et non velu : la bouche est en dessous et centrale. On voit quelquefois des méduses nager par pelotons sur la surface de la mer, et l'on prétend qu'elles font la principale nourriture de la baleine. Le genre des méduses renferme différentes espèces, dont la plus remarquable est celle que le chevalier Joseph Banks a observée le premier dans son passage de Madère au Brésil. Quand on l'eut tirée de l'eau avec un épervier, elle ressembloit à un métal fortement battu et jettoit une lumière blanche. On prit avec ces animaux trois petits cancres de différentes espèces, tout-à-fait nouveaux et dont chacun donnoit tout autant de lumière que le ver luisant, quoique l'animal fût plus petit de neuf dixièmes. Ce sont des animaux qui donnent à la mer cette apparence lumineuse que bien des marins ont observée et que les divers écrivains ont différemment expliquée. Les étincelles qui en partent, ressemblent exactement à un

éclair

éclair et elles se succédent avec tant de rapidité qu'on en voyoit plusieurs dans un seul et même instant.

L'oursin ou le hérisson de mer a le corps revêtu d'une croûte suturée, souvent hérissée de pointes mobiles qui facilitent ses mouvemens; et sa bouche qui est placée en dessous, a cinq valvules. L'enveloppe qui ressemble à une pomme évidée ou creusée, est remplie d'une substance tendre et musculeuse, à travers laquelle les intestins vont en tournant depuis le bas jusqu'au haut. Il y a certaines espèces d'oursins de mer, qui passent pour un mets aussi sain, aussi délicat que les écrevisses, et leurs œufs qui sont d'un rouge foncé, sont très-estimés des épicuriens. On en conserve souvent la coquille ou plutôt la croûte comme une chose curieuse. Ces animaux se trouvent fréquemment parmi les coquillages fossiles.

L'astérios ou l'étoile de mer forme une nombreuse famille d'animaux marins qui prennent à chaque instant différentes formes. Le même animal qui, dans un moment, paroît rond comme une boule, deviendra peu de temps après plat comme une petite lame. Le corps de l'astérios est composé d'une substance gélatineuse et demi-transparente, revêtu d'une membrane mince. Un observateur inattentif la prendroit pour une vraie boule de gelée d'eau de mer, qui flotte à l'aventure sur la surface des eaux et que la mer, en se retirant, auroit jetée par hasard sur le rivage; mais, quand on vient à l'examiner de plus près, on voit un animal qui étend ses bras de tous côtés, pour attraper des vers, de petits coquillages ou de jeune frai qu'il dévore avec beaucoup d'avidité.

En été, lorsque les eaux de la mer sont échauffées, par l'ardeur du soleil, les étoiles de mer flottent à la surface, et la nuit, elles jettent des traits de lumière qui ressemblent à un phosphore.

Quelques

Quelques naturalistes ont donné à ces animaux le nom d'orties de mer, parce qu'ils piquent la main quand on les touche. On en trouve souvent d'attachés aux rochers et aux plus grands coquillages de mer, comme s'ils en tiroient leur nourriture. Il n'y a qu'à les mettre dans de l'esprit de vin ; ils s'y conserveront tout entiers pendant plusieurs années ; mais, si on les expose à l'air, ils tombent en dissolution au bout de quelques heures, et forment une liqueur claire dont l'odeur est désagréable. Les espèces n'en sont pas moins variées que les couleurs. Nos côtes en produisent beaucoup.

ORDRE III.—LES VERS TESTACÉES.

LES vers testacées ont le corps mou, simple, mais couvert d'une enveloppe de substance calcaire. Cet ordre renferme toute la famille des coquillages ou animaux testacées proprement dits *, dont il y a trente-six genres et environ mille espèces. Les noms de ces genres, noms qui ont généralement rapport à la forme ou aux qualités de cette belle famille, sont LA PUNAISE DE MER, LE LÉPAS, LA PHOLADE, LES COQUILLAGES BÉANTS, LE SOLEN, LA TELLINE, LE BUCARDE OU LE CŒUR, LA MACTRE, LA DONACE, LA CONQUE DE VENUS, LE SPONDYLE, LA CAME, L'ARCHE DE NOÉ, L'HUÎTRE, LA TÉRÉBRATULE OU LA PELURE D'OIGNON, LA MOULE, LA PINNE MARINE OU NACRE DE PERLES, L'ARGONAUTE, LE NAUTYLE, LE CORNET, LE PUCELAGE, LE BULIN, LA VOLUTE, LE BUCCIN, LE ROULEAU OU CYLINDRE, LE MUREX OU ROCHER, LE SABOT OU LA

* Les animaux crustacées, tels que les cancres et les écrevisses, appartiennent à la classe des insectes.

TOUPIE, LA VIS, LA NÉRITE OU LE BIGOURNEAU, LE LIMAÇON, L'ORMIER, LA PATELLE, LE DENTALE, LE VERMISSEAU DE MER, LE TARET ET LE SABLON.

Pour mettre le lecteur un peu au fait de la formation des coquillages, nous allons faire quelques observations sur l'escargot dont tout le monde connoît la figure et dont Swammerdam a donné l'histoire très au long. Comme la nature agit d'une manière uniforme par rapport à cet animal et à tous les autres testacées, soit de mer, de terre ou de rivière, l'histoire d'un individu sera conséquemment l'histoire de tout le reste.

Au moment où le jeune escargot sort de l'œuf, on voit sa coquille sur son dos; d'abord elle n'est pas beaucoup plus grosse, que la tête d'une épingle, avec deux circonvolutions; mais elle augmente très-vite. A proportion que l'animal croît, les tours de spirale augmentent jusqu'au nombre de cinq, auquel ils demeurent fixés.

L'escargot, quand il se trouve trop resserré dans sa maison, augmente sa coquille du côté de la bouche, et, lorsqu'il travaille à l'étendre, on peut le voir mordre et enlever avec ses petites dents la peau écailleuse adhérente aux parois; après quoi il fait un autre rebord ou rempart à son habitation.

L'art de travailler les coquilles est naturel à l'escargot comme aux autres animaux testacées. Pour cet effet, tout son corps est pourvu de glandes par l'orifice des quelles filtre une espèce d'humeur visqueuse qui, en se coagulant, ne forme qu'une seule et même croûte ou surface et qui acquiert avec le temps la dureté de la pierre. Cette bave luisante que l'escargot laisse si souvent après lui, n'est dans le fait autre chose que la matière dont l'animal se sert pour augmenter sa coquille ou en réparer les défauts. Ainsi toute coquille peut être

considérée

considérée comme un composé de couches de matières visqueuses qui sortent en premier lieu du corps même de l'animal et qui se moulent sur sa forme et suivant ses différens besoins.

Mais, quoiqu'on puisse expliquer ainsi la formation des coquilles, il est probable qu'elles reçoivent leur superbe teinte de quelque cause étrangère. On sait bien que tout le dedans des coquilles est uniformément de couleur blanche, et qu'il n'y a que la couche extérieure qui soit si agréablement variée et nuancée de couleurs si belles et si vives. Il paroît donc que, pour produire ces belles teintes que nous voyons dans les collections de coquillages qui se trouvent dans les cabinets des curieux, il faut qu'il y ait indépendamment de l'humeur visqueuse qui sort du corps de l'animal, une accrétion de matière terreuse ou saline qui vienne de la nourriture ou de la situation.

Dans ces cabinets de curiosités qui quelquefois coûtent des sommes immenses, on voit des coquilles nuancées de toutes sortes de couleurs, à l'exception du bleu ; la raison de cela est que l'eau de mer emporte tout de suite cette couleur, au lieu qu'elle laisse subsister les autres. Qu'on mette un morceau de soie bleue ou une plume de cette couleur dans une infusion de sel, d'urine ou de nitre, elle aura bientôt perdu sa teinte. Cette expérience ne pourroit-elle pas jetter quelque lumière sur les opérations de la nature, par rapport aux coquilles ? Ce n'est ni l'humeur baveuse seule de l'animal, ni les particules extérieures de terre ou de sel, qui peuvent individuellement produire ces couleurs ; mais leur réunion peut faire un effet qu'elles n'étoient pas dans le cas de produire séparément. On peut conclure de là que l'animal ne donne

donne pas seul les teintes à sa coquille, mais que des causes étrangères contribuent à l'embellir.

Au reste, quoique l'animal ne puisse pas seul donner à sa coquille les belles nuances qui la décorent, il n'en n'est pas de même de ses convolutions, de ses tubercules et de sa forme générale.

Tout cela est absolument l'ouvrage de l'art de l'animal, ou plutôt de son instinct qui dans les mêmes espèces ne varie jamais. La coquille ressemble toujours un peu au corps sur lequel elle a été moulée : partout où il y a une excroissance sur le corps, la coquille forme en dehors une bosse, et quand le corps est creusé, la coquille est creusée de même. Si le corps est cannelé, contourné, la coquille qui le couvre, sera aussi cannelée et roulée en spirale.

Aussi voyons-nous que les coquilles ne diffèrent pas moins entre elles par la figure que les animaux qu'elles renferment. Elles offrent tant de variétés, les figures et les couleurs en paroissent si charmantes qu'il y a eu des curieux qui se sont fait une étude et une occupation de l'arrangement de ces coquilles, et il ne faut pas censurer trop rigoureusement ce travail singulier. Celui qui peut trouver un amusement innocent à contempler ces humbles objets, au moins ne s'occupe pas de choses mauvaises. " Que peut-il y avoir de plus agréable," dit Pline, " que " de considérer la nature dans toutes ses irrégularités et " de la voir se jouer dans toute cette variété de coquil- " lages qu'elle produit ? Ils offrent des couleurs, des " figures si différentes ; les uns plats, concaves, allongés, " faisant une demi-lune, formant un cercle parfait ou " dont l'orbite est divisée ; les autres ayant des tuber- " cules sur le dos, d'autres des rides, des dents, des raies, " la pointe différemment contournée, la bouche pointue " comme

" comme un poignard, repliée ou tournée en dedans;
" toutes ces variétés et bien d'autres qu'on pourroit citer,
" offrent des objets à la fois curieux pour la nouveauté,
" pour l'élégance et pour le spectacle."

Quelque marche qu'aient tenue les différens conchyologistes pour les subdivisions et pour les caractères tant génériques que spécifiques, il paroît qu'ils ont tous adopté les trois grandes divisions des coquillages, en univalves, bivalves et multivalves. Cette division qui est à la fois simple et naturelle, doit faire la base de tout système.

Il n'est guères besoin de dire que la plupart des coquilles récemment découvertes ont été trouvées parmi les fossiles, et que, dans le nombre de ces coquillages fossiles, il en est quelques-uns dont on n'a point encore reconnu l'animal qui y a logé.

Ordre IV.—LES ZOOPHYTES.

L'ordre des zoophytes est formé d'animaux composés qui portent des espèces de fleurs avec une racine et une tige qui végétent. Il renferme quinze genres, LES TUBIPORES, LES MADREPORES, LES MILLEPORES, LES CELLEPORES, L'ISIS, L'ANTIPATE, LE GORGONE, L'ALCYON, L'ÉPONGE, L'ESCAR, LES TUBULAIRES, LES CORALLINES, LES SERTULAIRES, LA PENNATULE ET L'HYDRE OU LE POLYPE.

Les zoophytes ont des facultés si bornées et une conconformation si défectueuse que certains naturalistes ont avoué qu'ils ne savoient trop s'ils devoient les placer au premier rang parmi les végétaux, ou au dernier dans la classe des animaux. Il est certain qu'il y en a quelques-uns qui ont si peu de marques caractéristiques de l'animal, qu'il est difficile de leur assigner précisément le

rang

rang qu'ils tiennent dans la nature, ou de dire si c'est un animal ou une plante qu'on considère. Cependant les zoophites sont doués d'une faculté qui manque absolument aux végétaux; celle de se garantir du contact des objets qui pourroient leur nuire, ou du moins de faire des efforts, quoique d'une manière gauche et maladroite, pour l'éviter. Quoique certaines plantes semblent avoir la même faculté, il paroît que ce n'est en elles tout au plus que l'effet d'une impulsion méchanique : elles ne sont capables ni de chercher leur nourriture comme les animaux, ni de se garantir du moindre danger qui les menace.

L'hydre ou le polype d'eau douce dont M. Tremblay donna le premier la notice en 1741, peut fournir un exemple des zoophites. Il le prit d'abord pour une simple plante, mais il s'aperçut bientôt que c'étoit un animal sensitif, qui marchoit et qui avoit la propriété de se multiplier par bouture quand on le coupe. Il y a différentes espèces de polypes qu'on trouve en divers endroits, dans les fosses d'eau croupissante et parmi les lentilles sauvages ; mais elles ont toutes la propriété de se reproduire, de quelque manière qu'on les divise. Qu'on coupe un polype en trois parties, celle du milieu poussera une tête à un bout et une queue à l'autre, de manière que ces trois parties formeront trois animaux distincts, tous vivans comme le premier polype d'où elles sont sorties et faisant tout ce que fait leur espèce.

ORDRE V.—LES VERS INFUSOIRES.

L'ORDRE des infusoires est composé d'animaux simples et très-petits qui forment les quinze genres suivans, BRACHIONUS, VORTICELLA, TRICHODA, CERCARIA, LEUCOPERA, GONIUM, COLPODA, PARAMECUIM, CYCLIDIUM, BURSARIA, VIBRIO, ENCHELIS, BACILLARIA, VOLVOX et MONAS.

La plupart de ces animaux ne peuvent se voir qu'au microscope et par conséquent nous ne connoissons que très-imparfaitement leurs habitudes. On ne peut cependant douter qu'il n'y ait des êtres encore plus petits que les plus petits animalcules découverts par le moyen des meilleurs microscopes, et, quoique nous ayons déjà découvert des myriades de créatures différentes dans la plus petite goutte d'eau, on peut présumer avec assez de raison et ce n'est pas faire injure au CRÉATEUR DE TOUTES CHOSES de dire que CELUI qui a rempli l'immensité de l'espace de matière, de soleils et de mondes habitables, a aussi peuplé chaque particule de cette matière de quelque habitant analogue à la place qu'il occupe, quoique trop petit pour être vu par le moyen des instrumens jusqu'ici inventés par l'homme.

CON-

CONCLUSION.

SUR LA PRINCIPALE FIN QU'ON DOIT SE PROPOSER DANS L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE NATURELLE.

TANDIS que les animaux des ordres inférieurs sont uniquement occupés de la satisfaction des sens ou poussés par un instinct aveugle à remplir certains devoirs, sans la moindre idée des merveilles qui les environnent, l'homme a la glorieuse prérogative de pouvoir porter ses vues au delà de son existence isolée, d'examiner les rapports et les dépendances que les choses ont entre elles et de contempler la multitude des êtres qui composent ce vaste univers. Mais quelque sublimes et quelque étendues que puissent devenir ses connoissances, lorsque l'étude répond à ses facultés, trop souvent il néglige de cultiver ses talens, il jette, en admirateur ignorant, un œil vide sur ce qu'il étoit fait pour étudier et pour comprendre, ou, tout au plus il se contente d'acquérir des connoissances très-bornées en comparaison de celles qu'il pouvoit se procurer.

Placé sur un théâtre d'une étendue immense, il se confond, il se perd dans la magnificence et dans la multiplicité des objets qui sollicitent son attention. Son esprit avide voudroit embrasser tout à la fois, et trouvant la chose impraticable, il tombe dans l'apathie, dans l'indifférence et se ferme ainsi la source des plus sublimes jouissances—source que lui eût ouverte la patience à chercher la vérité dans les retraites de la nature. Comment expliquer autrement le peu de connoissances que l'on a en général des ouvrages de la création? Ce n'est pas

pas que l'étude n'en soit agréable et utile, ni que cette science soit en elle-même au-dessus de la portée d'un esprit ordinaire, mais tout le malheur vient de l'indolence qui ne veut point d'application d'esprit, et ce dégoût est l'effet d'une impatience occasionnée par l'impossibilité d'apprendre dans un court espace de temps ce qui fourniroit à un esprit actif et curieux, pendant la plus longue vie, l'occupation la plus amusante et la plus conforme à la raison.

Au reste, s'attacher à montrer les fautes et les défauts, sans offrir les moyens de les corriger et d'y remédier, c'est se faire une occupation inutile, jouer un rôle odieux et où il y a peut-être de la lâcheté. Nous avons un motif plus louable, et, si, en réveillant l'attention, nous pouvons diriger la marche de la jeunesse dans l'étude des ouvrages de la nature, l'écrivain goûtera un plaisir équivalent au profit qu'en retirera le disciple.

Comme les plus grandes facultés de l'homme sont bornées, il est à propos de modérer nos efforts. On n'élève le plus superbe palais qu'en entassant successivement et l'une après l'autre pierre sur pierre : les plus beaux monumens de l'art ne sont que l'effet graduel de touches réitérées. Un jeune étudiant en histoire naturelle devroit donc commencer par une partie et augmenter par degrés le fond de ses connoissances. Les animaux forment la branche de l'histoire naturelle, qui offre le plus d'attraits, les charmes les plus diversifiés et qui est la plus intéressante pour l'homme par ses conséquences ; mais la division même du règne animal ne peut se saisir du premier coup d'œil. C'est pourquoi il est à propos de commencer par examiner la nature et les qualités des QUADRUPÈDES que nous sommes le plus à portée d'observer. Seulement dans le chien et dans le cheval, combien de propriétés

qui

qui sont senties à chaque instant, mais auxquelles on fait rarement attention ! Des objets les plus communs et les plus attrayans, on passeroit graduellement d'un pas ferme et patient à la connoissance de quelques autres.

Les grands animaux et ceux qui contribuent à notre plaisir et à notre utilité, fixeront, sans doute, les premiers notre attention. Après avoir étudié, comme il faut, leur nature et leurs instincts, leur croissance, leur maturité, la manière dont ils multiplient, le soin qu'ils prennent de leurs petits, le choix qu'ils font de leur nourriture et les divers moyens dont la Providence les a pourvus pour leur conservation, le disciple passeroit à l'examen des petits quadrupèdes ou de ceux qu'il n'a pas sous les yeux, et, quand il sera passablement au fait de ceux de son propre pays, il passera à ceux qui sont originaires des contrées étrangères. La même marche est bonne à suivre pour toutes les classes de la nature animée et même de la nature inanimée.

L'ingénieuse docilité de l'éléphant, l'infatigable force du chameau, la généreuse magnanimité du lion, le naturel sauvage et féroce du tigre et de l'hyène, fourniront une ample matière à la réflexion et feront naître l'envie de connoître les choses plus à fond et plus en détail. On verra avec quelle sagesse les quadrupèdes utiles sont assortis à leurs climats respectifs et aux besoins de l'homme, comment les quadrupèdes mal-faisans sont généralement réduits à des repaires peu fréquentés par notre espèce et comment la nature, par une économie des plus admirables et des plus bienfaisantes, en a limité le nombre.

De cette connoissance de l'histoire des quadrupèdes, le disciple passera aux OISEAUX qui forment les plus belles et

et les plus innocentes tribus de la création. Contempler la beauté de leur plumage, prêter l'oreille au chant de leurs amours, étudier leurs inclinations et leurs habitudes, tout cela deviendra la source inépuisable d'un amusement digne de la raison. Les divers moyens qu'ils ont de subsister soit sur terre ou dans l'eau, l'invariable structure de leurs nids, suivant leurs espèces respectives, la tendre affection qu'ils montrent pour leurs petits, tout cela nous donnera des leçons d'une sage prévoyance dans nos affaires, d'attachement à nos devoirs domestiques et d'humanité envers nos semblables; tout cela nous les fera considérer, non point comme des parasites qui viennent consumer le fruit de nos travaux, mais comme d'agréables associés qui ont droit de partager nos jouissances. Une réflexion qui peut être utile, pour nous apprendre à nous contenter de notre sort et à ne pas trop apprécier nos avantages extérieurs et nos grâces, c'est que les oiseaux dont les belles couleurs et les superbes nuances excitent notre admiration, n'ont point généralement d'harmonie dans la voix; ensorte que le perroquet, le paon et le faisan dégoûtent par leurs cris aigus, tandis que l'alouette qui n'a pas la beauté pour partage, le rossignol et le merle charment par leur chant mélodieux et captivent, sans être vus.

Les REPTILES qui composent la classe suivante dans le règne animal, sont de beaucoup moins nombreux et moins attrayans: cependant on y trouvera bien des choses curieuses et amusantes. Le formidable alligator, le serpent venimeux dont la dent est mortelle, l'innocente tortue et la vivace grenouille offriront des qualités tout opposées, les unes dégoûtantes, les autres effrayantes; mais on verra clairement que tous ces reptiles sont ad-

mirablement faits pour leur destination respective dans l'ordre de la création.

Si l'on demandoit ici pourquoi dans cette classe tant de reptiles nuisibles à l'homme, sans aucune utilité apparente, et pourquoi, dans d'autres classes, il se trouve tant d'animaux en apparence inutiles, nous croirons avoir répondu à tout, en disant que tout ce qui est fait, est l'ouvrage de la SAGESSE INFINIE et destiné à quelque bonne fin. La merveilleuse économie de la Divinité est uniforme dans tout le globe, et, si les calculs de la Providence ne s'accordent pas toujours avec nos foibles lumières, c'est à nous à nous taire et à adorer ses décrets. L'Intelligence Suprême embrasse d'un seul coup d'œil tout l'ensemble des systèmes : nous ne les voyons nous, que par parties, et ces parties, nous ne les voyons qu'imparfaitement.

La classe sur laquelle nous voudrions ensuite fixer l'attention du disciple, c'est la classe des poissons, race d'animaux formés pour peupler un autre élément, et conséquemment moins à portée de nos observations : malgré cela l'ichthyologie est une étude qui ne manque point du tout d'agrémens. La conformation des poissons, la manière admirable dont ils sont faits pour la nature du lieu qu'ils habitent, leur valeur en fait d'aliment, leur étonnante fécondité, leurs vertus et leurs facultés, quoiqu'inférieures à celles des bêtes et des oiseaux, méritent notre admiration et sont faites pour exciter nos recherches.

Les espèces qui vivent en société et qui voyagent, comme le hareng, la sardine et quantité d'autres, offrent une preuve étonnante de l'instinct dont la sagesse infinie les a doués et qu'elle dirige, tandis que les tribus sédentaires

sédentaires montrent combien le climat qu'elles préfèrent, est analogue à leurs besoins et à leur genre de vie.

La classe des INSECTES ou la science de l'entomologie est si étendue que l'observateur le plus attentif s'y confond pour ainsi dire et s'y perd.——Chaque plante, chaque feuille est le nid ou la nourriture d'une ou de plusieurs espèces dont quelques-unes sont imperceptibles à la vue. L'étude en est pourtant curieuse et amusante. Tous les insectes proviennent d'œufs qui par une loi admirable de la nature, subissent différentes métamorphoses, avant que l'animal parvienne à son état parfait. La chenille, la chrysalide et le papillon, si facile à distinguer les uns des autres, ne sont qu'un seul et même animal sous divers caractères et en différens états. Il n'y a pas jusqu'au plus petit insecte qui ne soit formé avec autant d'art que le plus énorme quadrupède et qui ne soit également pourvu de tout ce qu'il lui faut pour jouir de la vie et pour multiplier son espèce. Le naturaliste peut toutefois se borner à une connoissance générale des insectes. Quand on en vient à la dernière classe, à celle des VERS, les difficultés augmentent, sans contredit, et il faut savoir borner ses recherches, à moins qu'on n'ait le temps de se livrer à l'étude enchanteresse des ouvrages de la NATURE. Mais une chose sur laquelle les personnes même les moins curieuses ne peuvent passer, c'est la famille des coquillages dont le mécanisme et la beauté sont au-dessus de toute description. Leur vie paroît à peine active, et il en est beaucoup à qui la faculté locomotive a été refusée ; malgré cela, nous découvrions des merveilles dans l'économie des êtres les plus humbles, et jusqu'au zoophite qui fait la nuance entre les animaux et

les végétaux, jusqu'à l'animalcule qui flotte dans les liqueurs que nous buvons, ou loge dans les alimens que nous mangeons, chacun de ces petits êtres a incontestablement sa sphère de devoirs à remplir et sa portion de jouissances à goûter.

Arrivés aux animaux qui figurent les derniers sur la scène, il faut que nous fassions une pause : s'il entroit dans notre plan de conduire notre pupille plus avant dans l'examen de la nature, nous dirigerions d'abord son attention sur les VÉGÉTAUX, ensuite sur les MINÉRAUX, et, après les richesses ou productions de la terre, nous lui ferions envisager les ORBES CÉLESTES qui roulent dans l'immensité de l'espace, les planètes dans leurs cours réguliers, les comètes dans leurs orbites excentriques et les miriades d'étoiles qui ornent la voûte du firmament de leur éclatante broderie. Que le spectacle de l'univers est frappant ! Ce sont merveilles sur merveilles, et l'esprit est tout éperdu à ce spectacle, jusqu'à ce qu'il recoure à la Cause Suprême et Universelle, et qu'il se repose de toutes ses excursions dans le sein de la Toute-Puissance.

L'objet de toutes nos études physiques doit être de nous former l'esprit et le cœur, en excitant notre admiration et en enflammant notre amour pour l'Architecte de l'Univers et le Créateur de toutes choses.—— C'est à cette fin seule que doivent tendre toutes nos recherches dans l'Histoire Naturelle : c'est le principal but et le but essentiel qu'on doit s'y proposer. L'orgueilleux philosophe qui observe les effets sans recourir à la CAUSE PREMIÈRE, se forme lui-même un labyrinthe où il ne tardera pas à s'égarer et à se perdre; mais l'homme religieux, le chrétien, en considérant

rant les ouvrages où la puissance de la Divinité est visiblement empreinte, apprend à remontrer successivement à la source des lumières, de l'ordre, de la vérité, et les émanations de lumières qu'il puise dans le sein de la Divinité, sont un flambeau qui porte la clarté dans ses idées et dans ses jugemens.

DES
par
mi
règ
Princi
hur

Classe

Le gra
ou l
Le sin
long
Le sin
Les ba
Le gra
—L
chor
Les cel
les g
Le sing
Le si
Le sin
nois.
Le sin
singe
Les mo
Le moc
moco
Le moc
crava
—La

La gran
dagas
Le vamp
C
L'Eléph
La vach

Le morse
Le pares
Le fourr
fourmi

TABLE DES MATIÈRES.

DES animaux en général, comparés avec les végétaux et les minéraux.—Classification du règne animal. pag. 1
Principales variétés de l'espèce humaine. 15

Classe I. MAMMALIA. 27

Ordre I. PRIMATES.

Le grand singe, l'ourang-outang, ou l'homme des bois. 35
Le singe pygmée.—Le singe aux longs bras. 38
Le singe de Barbarie. 39
Les babouins. 40
Le grand babouin, ou le papion.—Le babouin à queue de cochon. 41
Les cebus, ou cercopithèques, ou les guenons. 42
Le singe, à museau de lièvre.—Le singe verd. 43
Le singe nègre.—Le singe Chinois.—Le singe lion. 44
Le singe prêcheur.—Le beau singe. 45
Les mococos. 46
Le mococo à queue annelée.—Le mococo sans queue.
Le mococo noir, ou le mococo à cravate.—Les chauves-souris.—La chauve-souris vulgaire. 47
La grande chauve-souris de Madagascar. 49
Le vampire. 50

Ordre II. BRUTA.

L'Eléphant. 51
La vache marine, ou le manati. 56
Le morse, ou l'odobène. 57
Le paresseux. 58
Le fourmillier, ou mangeur de fourmis. 59
Le grand fourmillier.—Le manis, ou le pholidote. 61
Le manis à courte queue. 62
L'armadille, ou le ratou. 63

Ordre III. FERÆ.

Le phoque, ou veau marin. 65
Le phoque-ours. 67
Le phoque Léonin. 68
Le genre du chien. 69
Le chien de berger.—Le chien de chasse. 71
L'Epagneul.—Le lévrier.—Le chien-loup d'Irlande. 72
Le chien Danois.—Le mâtin.—
Le bull-dogue, ou le dogue d'Angleterre. 73
Le terrier.—Le chien de la Nouvelle Zélande. 74
Le chien de Kamtschatka. 75
Le loup. 76
L'Hyène. 79
Le chacal. 81
Le renard. 82
Le renard artique, ou l'isatis. 83
Le genre du chat.—Le chat vulgaire. 84
Le chat de montagne, ou le chatpard.—Le lion. 86
Le tigre. 89
Le jaguar.—La panthère 92
Le léopard. 93
L'Once.—Le lynx. 94
L'Ichneumon, ou la mangouste. 95
Le coati-mundi. 96
Le chafouin, ou putois d'Amérique. 97
La civette, ou le chat-civette. 98
La genette. 99
La loutre commune. 100
La loutre de mer. 101
Le glouton. 102
La martre. 103
La fouine.—Le furet. 105

La

La zibeline. 106
L'Hermine, ou le roselet.—La belette. 108
L'Ours. 109
L'Ours noir d'Amérique. 110
L'Ours blanc, ou l'ours de Groenland.—L'opossum, ou le sarigue. 111
Le kanguro. 113
La taupe. 115
La musaraigne.—Le hérisson. 117

Ordre IV. GLIRES.

Le porc-épic. 119
Le lièvre. 121
Le lapin. 123
Le castor. 124
Le castor musqué.—Le cochon de Guinée. 126
L'Agouti. 127
Le leming. 128
La marmotte. 130
Le loir. 131
La souris vulgaire. 132
Le rat. 133
L'Ecureuil. 134
L'Ecureuil volant. 135

Ordre V. PECORA.

Le chameau. 136
Le lama, ou glama. 138
Le musc. 139
Le caméléopard, ou la giraffe.—L'orignal, ou l'élan. 140
Le renne. 142
Le cerf, ou la biche. 143
Le daim. 144
Le chevreuil. 145
L'Antilope, ou le genre de la gazelle. 146
L'Antilope, ou gazelle vulgaire.—L'antilope à pieds blancs, ou le nil-gaut. 147
L'Antilope, ou la gazelle royale. 148
La chèvre vulgaire. 149
Le bouquetin. 150
La chèvre d'Angora.—Le moufion. 151
La brebis. 152
Le bœuf, ou le genre de la vache. 154
Le bison. 156
Le buffle. 157

Ordre VI. BELLUÆ.

Le cheval. 158
L'Ane. 162
Le zèbre. 163
L'Hippopotame, ou le cheval de rivière. 164
Le genre du cochon.—Le sanglier. 166
Le cochon domestique. 167
Le pécari, ou le tajacu.—Le cabiaï, ou le capibara. 168
Le babirouessa, ou cochon d'Inde. 169
Le rhinocéros. 170

Ordre VII. CETÆ.

Le narwhal, ou la licorne de mer. 172
La baleine. 173
Le cachelot, ou le souffleur. 175
L'Epaular, le marsouin, et le dauphin. 176
Classe II. LES OISEAUX. 177

Ordre I. ACCIPITRES.

Le condor. 185
Le roi des vautours. 186
Le genre de l'aigle. 187
L'Aigle commun.—L'aigle doré, ou l'aigle royal. 188
L'Aigle marin.—Le genre du faucon. 189
Le faucon gerfaut.—Le faucon pélerin. 190
Le faucon gentil.—Le buzard. 191
Le milan.—L'autour. 192
L'épervier.—Le genre du hibou. 193
Le hibou aigle, ou le grand duc.—Le hibou cornu. 194
Le hibou blanc.—Le chat-huant commun.—Le lanier, ou l'écorcheur. 195
Ordre II. PICÆ. 196
Le genre du perroquet. 197
Le toucan. 201
Le rhinocéros.—Le corbeau. 203
La corneille. 204
La corneille coiffée, ou emmantelée.—Le freux, ou la frayonne. 205
Le choucas.—Le geai. 207
La pie.—Le chouc, ou le coracias. 208

Le

Le loriot.—L'oiseau de paradis. 209
Le roi des oiseaux de paradis. 211
Le coucou. 212
Le torcou. 214
Le pic. 215
Le casse-noisette, ou le torchepot.—Le martin-pêcheur. 216
Le guêpier. 217
La huppe.—Le grimpereau. 218
L'oiseau bourdonnant, ou le colibri. 219

Ordre III. ANSERES.

Le cygne. 220
Le canard. 223
Le harle.—Le bec à rasoir, ou bec tranchant. 226
Le pétrel. 227
L'Albatros. 228
Le pélican. 229
Le cormoran.—L'oie de Poland, ou d'Ecosse. 231
Le pengouin Magellanique. 232
Le plongeon.—La mouette, ou le goëland. 234

Ordre IV. GRALLÆ.

Le flamand. 235
Le bec à spatule. 236
Le genre de la grue.—La grue ordinaire. 237
La grue de Numidie.—La cigogne. 239
Le héron. 240
Le butor. 242
Le courlis, ou corlieu.—La bécasse. 243
La bécassine. 244
Le combattant.—Le vanneau. 245
La guignette. 246
Le pluvier doré.—Le petit pluvier, ou le dotterel. 247
L'Avocette.—La poule d'eau, ou la foulque. 248
Le râle d'eau.—Le râle de terre.—L'outarde. 249
L'Autruche. 251
Le casoar. 253

Ordre V. GALLINÆ.

Le dronte.—Le paon. 254
Le coq d'Inde, ou le dindon. 255
L'oiseau de Cnracao, ou le coq Indien.—Le faisan commun. 258
Le coq. 259
La poule de Guinée. 261
Le coq de bois. 262
Le coq noir.—La poule de marais, ou la gelinote huppée. 263
Le ptarmirgan, ou la gelinote blanche.—La perdrix. 264
La caille. 265

Ordre VI. PASSERES.

Le pigeon. 266
Le biset. 268
Le ramier.—La tourterelle. 269
L'Alouette. 270
La grive. 271
La tourdelle.—La grive à ailes rouges, ou la roselle.—Le merle. 272
Le bec croisé.—Le gros bec mangeur de noyaux 273
Le bouvreuil, ou pivoine.—Le cardinal gros-bec. 274
L'oiseau, ou l'ortolan de neige.—L'ortolan. 275
L'ortolan, ou l'oiseau de riz.—Le chardonneret. 276
Le pinçon.—Le moineau vulgaire. 277
La linotte.—Le serin des Canaries.—Le gobe-mouche. 278
Le rossignol. 279
Le roitelet à crête dorée, ou hupé.—Le bonnet-noir, ou la fauvette à tête noire. 281
Le rouge-gorge.—Le cul-blanc, ou le vitrec. 282
Le genre de l'hirondelle. 283
L'Hirondelle domestique, ou l'hirondelle de cheminée.—Le petit martinet. 284
L'Hirondelle de rivage.—Le grand martinet.—Le tette-chèvre, ou l'engoulevent. 285

Classe III LES AMPHIBIES. 286
La tortue. 289
La grenouille commune. 291
La grenouille qui se mange.—La grenouille-taureau, ou mugissante. 292
Le crapaud vulgaire. 293
Le pipal, ou le crapaud de Surinam.—Le crocodile. 295

L'Iguana.

L'Iguana.—La salamandre. 297
Le caméléon.—Le lézard écailleux. 298
Ordre II. Serpentes.
Le serpent à sonnette. 299
Le boiguacu, ou le serpent-bœuf. 301
La vipère. 302
La couleuvre. 303
L'Anvoye, ou l'aveugle. 304
L'Amphibène. 305
Ordre III. Meantes.
La sirène. ib.
Ordre IV. Nantes. ib.
La lamproie. 306
La torpède, ou la raie électrique. 307
La pastenaque, ou raie à aiguillon. 308
Le goulu de mer. 310
La grenouille pêcheuse, ou le diable de mer. 311
L'esturgeon.—L'ichthyocolle, ou le grand esturgeon. 312
Les balistes.—Le soleil, ou la lune. 313
Le lump, ou lièvre marin. 315
La flute, ou la trompette.—Le cheval marin, ou hippocampe. 316
Classe IV. Les Poissons. 317
Ordre I. Apodes.
L'Anguille commune. 324
Le congre. 325
L'Anguille électrique. 326
Le loup marin.—L'Anguille de sable. 328
L'Epée de mer. 329
Ordre II. Jugulares.
Le draconcule. 330
Le dragon de mer, ou la vive.—L'uranoscope. 331
La morue commune, ou le cabéliau. 332
L'Eglefin. 334
Le charbonnier.—Le lieu. 335
Le merlan. 336
Le merlu, ou la merluche.—Le ling, ou la longue morue. 337
Le burbot, ou la lote. 338
Le blenne.—Le blenne gattorugine.—Le blenne vivipare. 339
Ordre III. Thoracici.
Le remora, ou remore, ou le suceur. 340
Le perroquet de mer.—Le têtard, ou le meunier. 341
Le scorpéno, ou le scorpion de mer.—La dorée. 342
Le flétan. 343
La plie.—Le carrelet. 344
La limande.—La sole. 345
Le turbot.—Le chætodon, ou le chasseur. 346
La dorade.—La vieille. 347
La perche commune. 348
Le ruffe, ou la perche dorée. 349
Le lubin, ou le loup de mer vulgaire.—La perche de mer. 350
L'Epinoche.—Le pilote. 351
Le maquereau ordinaire. 352
Le thon.—Le mulet. 354
Le surmulet.—Le gourneau. 355
Le groneau, ou grognaut. 356
Ordre IV. Abdominales. ib.
La loche. ib.
Le silure.—Le saumon. 357
La truite saumonée.—La truite vulgaire. 360
Le saumoneau.—Le carpionc.—L'éperlan. 361
Le guinead, ou l'albelen.—Le brochet. 362
L'aiguille de mer.—Le poisson volant. 364
Le hareng. 365
Le spratt.—Le pilchard, ou la sardine. 366
L'anchois.—L'alose. 367
La carpe.—Le barbeau. 368
La tanche.—Le goujon, ou boulerot.—La brême 369
Le gardon.—La vandoise, ou le dard.—Le chabot, ou chevin. 370
L'able, ou l'ablette.—Le poisson d'or, ou doré. 371
Classe V. Les Insectes. 372
Ordre I. Les Insectes Coleoptères. 384
Ordre II. Les Insectes Hemiptères. 387
Ordre III. Les Insectes Lepidoptères. 388

Ordre

Ordre IV. Les Insectes Neuroptères. 389
Ordre V. Les Insectes Hymenoptères. 390
Ordre VI. Les Insectes Dyptères. 391
Ordre VII. Les Insectes Aptères. 392
Classe VI. Les Vers. 394
Ordre I. Les Vers Intestins. 395
Ordre II. Les Mollusques. 397
Ordre III. Les Vers Testacées. 399
Ordre IV. Les Zoophytes. 403
Ordre V. Les Vers Infusoires. 405
Sur la principale fin qu'on doit se proposer dans l'étude de l'histoire naturelle. 406

---

*Noms de tous les Objets en taille-douce gravés sur les 26 Planches; ceux qui sont indiqués par un Astérique *, ne sont pas immédiatement nommés dans l'Ouvrage, mais comme ils expliquent différens Sujets, on doit savoir gré de les trouver gravés dans cette Collection.*

Planche I.——Great Gibbon, or Ape, le grand Gibbon, ou le grand Singe aux longs bras.—Little long armed Gibbon, le petit Gibbon, ou le petit Singe aux longs bras.—Jocke, l'Ourang-Outang, ou l'Homme des Bois.—Magot, le Magot, ou Tartarin.

Planche II.——Maccaco, le Macaque.—*Wanderow, l'Ouandron, ou le singe Barbu.—*Male Mandrill, le Mandril mâle.—*Female Mandrill, le Mandril femelle.

Planche III.——Tiger, le Tigre.—Lion, le Lion.—Lioness, la Lionne.

Planche IV.——Panther, la Panthère.—Leopard, le Léopard.—Marmot, la Marmotte,—Ounce, l'Once.

Planche V.——Hyæna, l'Hyène.—Lynx, le Lynx.—*Caracal, le Caracal de Bengale.—Genet, la Genette.

Planche VI.——Camel, le Chameau.—Wolf, le Loup.—Dromedary, le Dromadaire.

Planche VII.——Buffalo, le Buffle.—White Bear, l'Ours blanc.—Brown Bear, l'Ours brun.

Planche VIII.—Bull, le Bœuf.—Horse, le Cheval.—Ass, l'Ane.

Planche IX.——Sheep, la Brebis.—Ram, le Bélier.—Fox, le Renard.

Planche X.—— Zebu, le Zebu.—Male Goat, le Bouc.—Female Goat, la Chèvre.—Brown Coati, le Coati brun.

Planche XI.——Gazelle, la Gazelle.—*Guib, le Guib.—Elk, l'Elan.

Planche XII.——Beaver, le Castor.—Racoon, le Lapin des Indes.—Black Coati, le Coati noir.—Chevrotin, le Chevrotin.—Ditto, autre d'une espèce différente.

Planche XIII.——*Zibet, le Zibet.—Little grey Squirrel, le petit Ecureuil gris.—Palm Squirrel, l'Ecureuil palmiste.—Peccary,

Peccary, le Pécaris, ou le Tajacu.—Ditto, autre espèce de Pécaris.—Civet Cat, la Civette.

Planche XIV.——Male Opossum, l'Opossum mâle.—Female Opossum, l'Opossum femelle.—*Male Marmose, la Marmote mâle.—*Female Marmose, la Marmote femelle.—Paca, le Pak, ou Paca.—Hedge-hog without bristles, le Hérisson sans aiguillons.—Hedge-hog with bristles, le Hérisson avec ses aiguillons.—*Cayopollin, le Cayopollin.—*Paw, autre espèce de Paca.

Planche XV.——Otter, la Loutre.—Ditto, le Carigueibejeu, ou la Loutre du Brésil.—Wild Boar, le Sanglier.—Hog of Siam, le Cochon de Siam.—Pole Cat, le Putois.

Planche XVI.——*Surmolot, le Surmulet.—Squirrel, l'Ecureuil.—Bat, la Chauve-souris.—Flying Bat, la Chauve-souris sur l'aîle.—Guinea Pig, le Cochon de Guinée.—Mole, la Taupe.

Planche XVII.——Agouti, l'Agouti.—*Unan, l'Unan.—Brown Bat, la Chauve-souris brune.—Red Bat, la Chauve-souris rouge.

Planche XVIII.——Ostrich, l'Autruche.—Eagle, l'Aigle.

Planche XIX.——Spoon-bill, le Bec à Spatule.—Dode, le Dronte.—Cassowary, le Casoar.

Planche XX.——Calao, or horned Indian Raven, le Corbeau des Indes cornu.—Flamingo, le Flamand.—*Avosetta, l'Avocette.—King of the Vultures, le Roi des Vautours.

Planche XXI.——Balearic Crane, la Gruë Baléarique.—White Stork, la cicogne blanche.

Planche XXII.——Toucan, le Toucan, ou la pie du Brésil.—Hoopoo, a bird of the Pie kind, la Huppe, oiseau du genre de la pie.—Cockatoo, le cockatou, ou Perroquet à tête blanche.

Planche XXIII.——Greb, le Grebe.—*Puffin, le Plongeon de mer.—Pelican, le Pélican.

Planche XXIV.——Bird of Paradise, le Manucodiata, ou l'Oiseau de Paradis.—Ditto, autre Oiseau de la même espèce.—Guinea fowl, la Pintade, ou la Poule de Guinée.

Planche XXV.——Crocodile, le Crocodile.—Crocodile's Egg, Œuf du Crocodile.—Sea Urchin, l'Oursin, ou le Hérisson de mer.—Ditto, autre de la même espèce.

Planche XXVI.——Sturgeon, l'Esturgeon.—Sword Fish, l'Espadon, ou l'Epée de mer.—Thunny, a species of the Scomber, le Thon, poisson de l'espèce du Maquereau.—Saw-fish, a species of the Sword-fish, la Scie, espèce d'Espadon.—Cod, la Morue.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE T. BAYLIS, 15, GREVILLE-STREET, HATTON-GARDEN.

spèce de

—Female
Marmote
a, le Pak,
us aiguil-
iguillons.
Paca.
gueibejeu,
of Siam,

rrel, l'E-
ave-souris
-Mole, la

'Unan.—
Chauve-

l'Aigle.
-Dode, le

e Corbeau
a, l'Avo-

arique.—

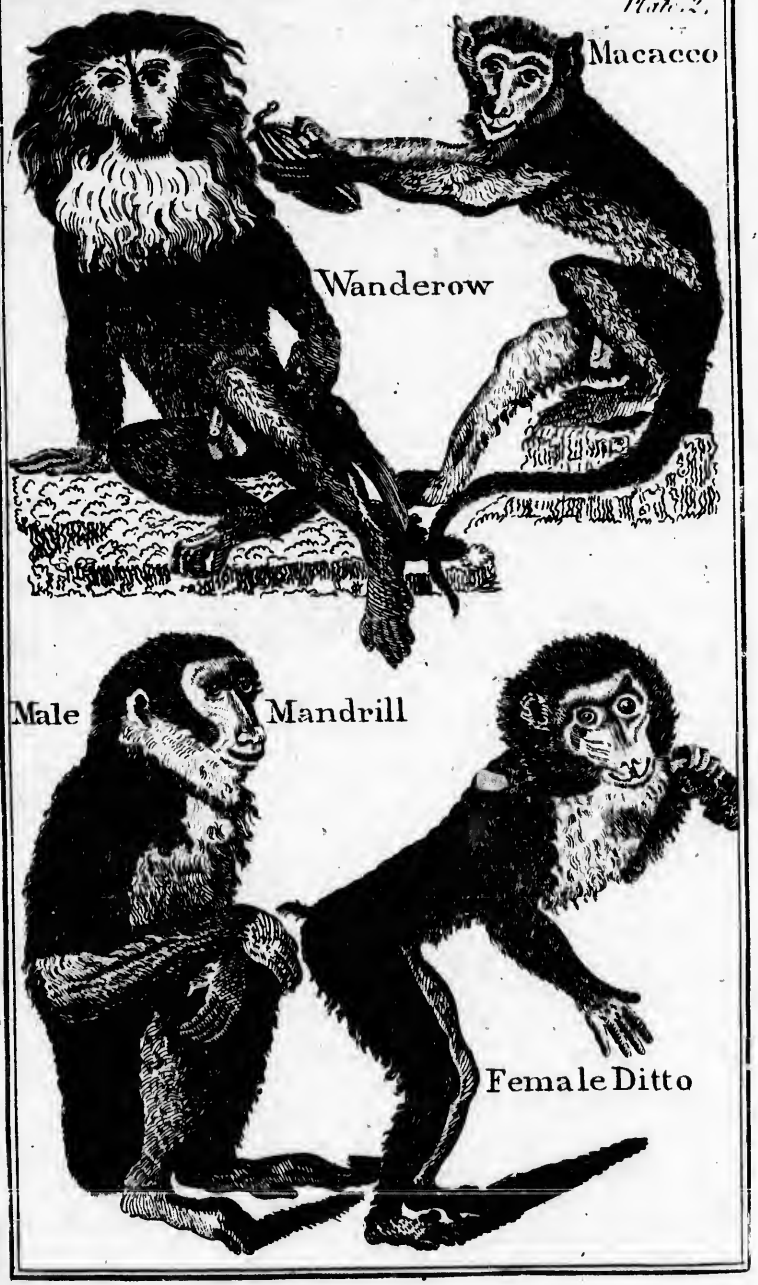
du Brésil.
du genre
e blanche.
Plongeon

diata, ou
e espèce.

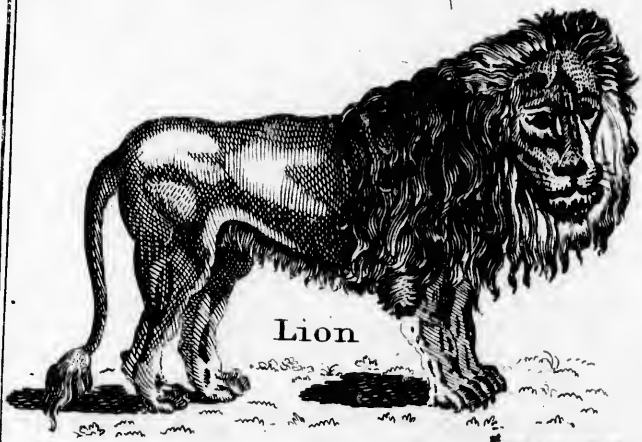
ile's Egg,
érisson de

ord Fish,
the Scom-
aw-fish, a
—Cod, la

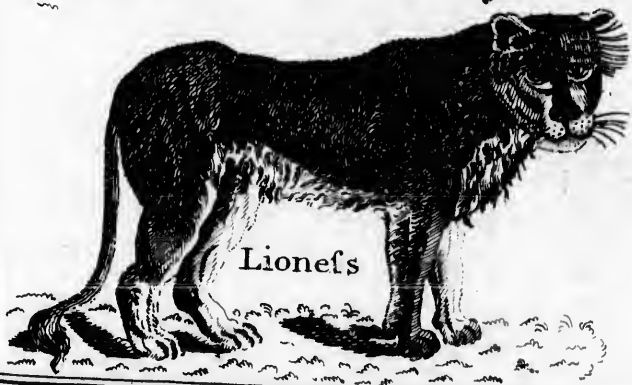
STREET,


Macacco
Wanderow
Male Mandrill
Female Ditto

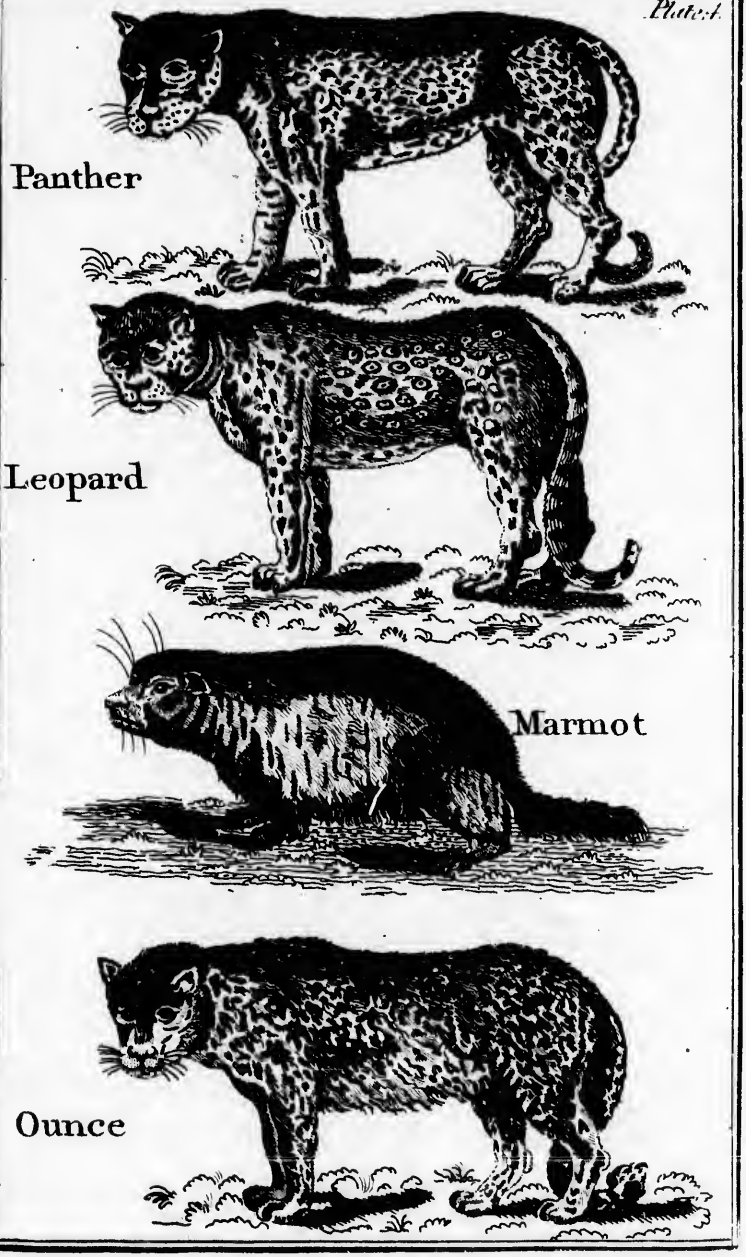
Tiger



Lion



Lioneſs

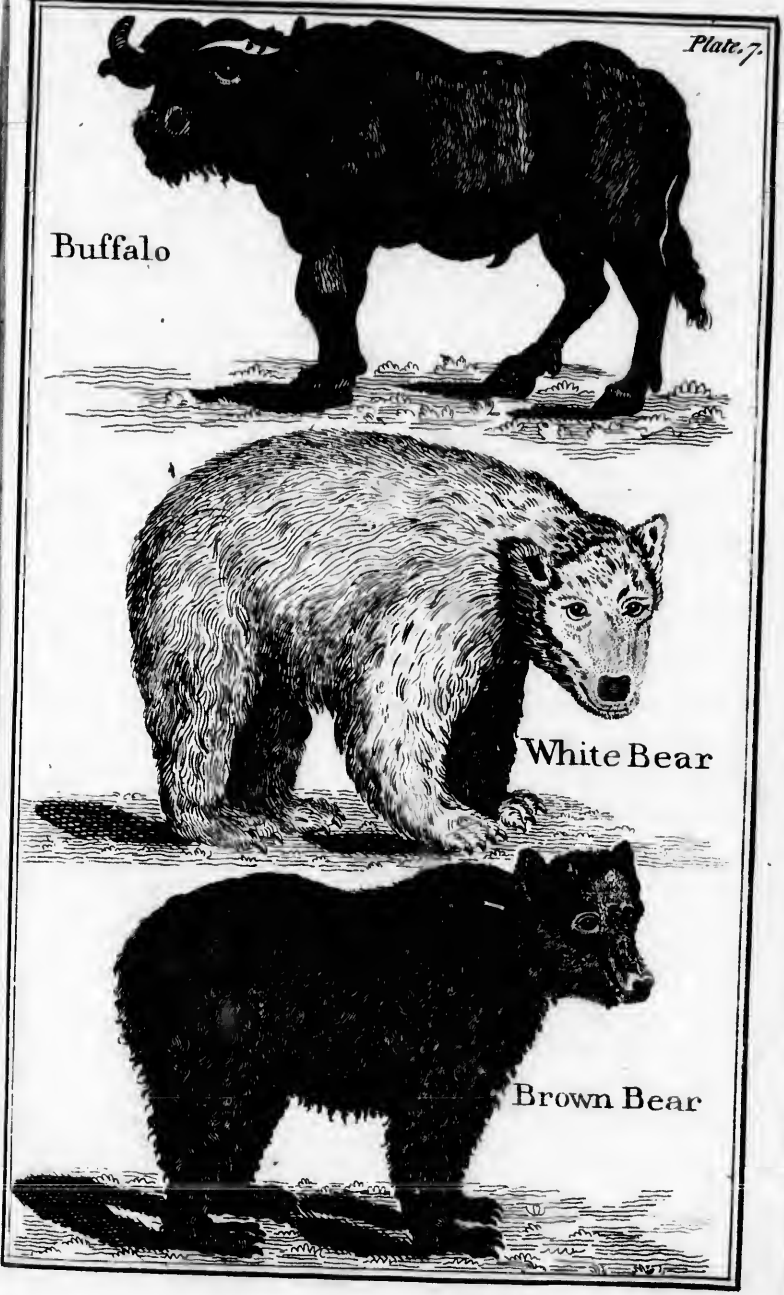

Panther
Leopard
Marmot
Ounce

Hyæna
Lynx
Caracal
Genet

Camel

Wolf

Dromedary


Buffalo
White Bear
Brown Bear

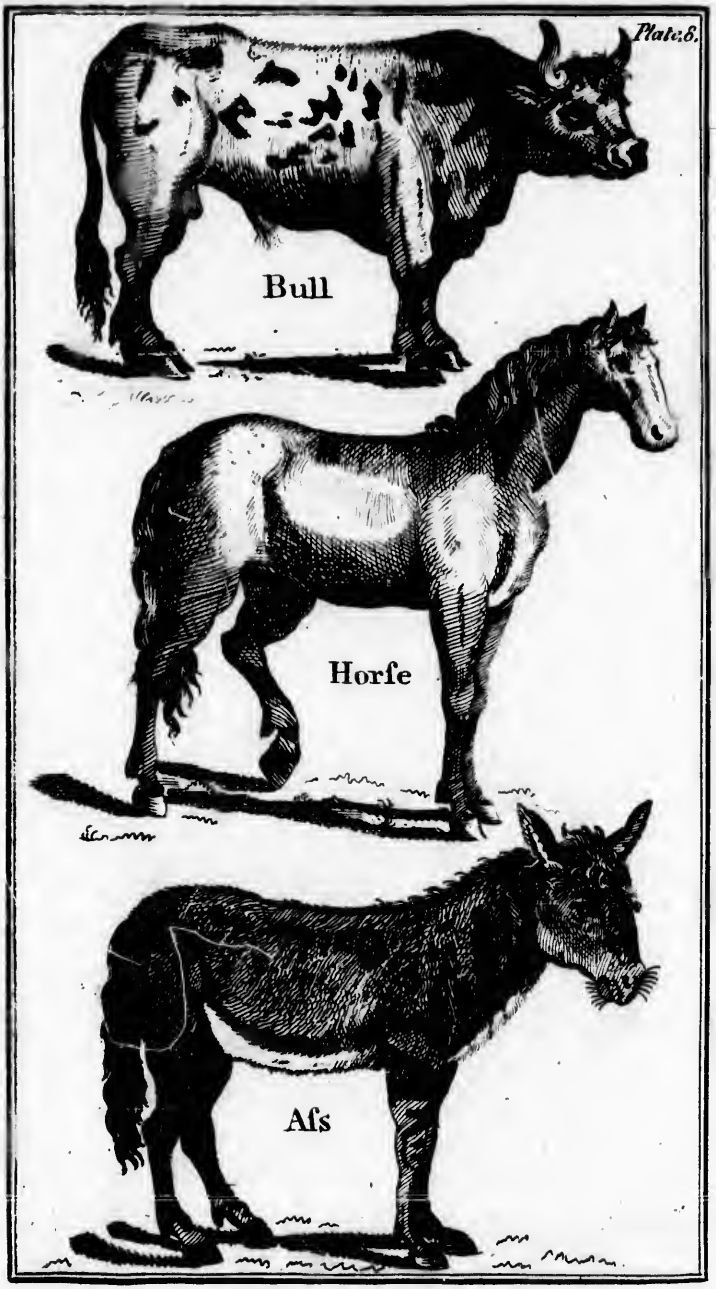
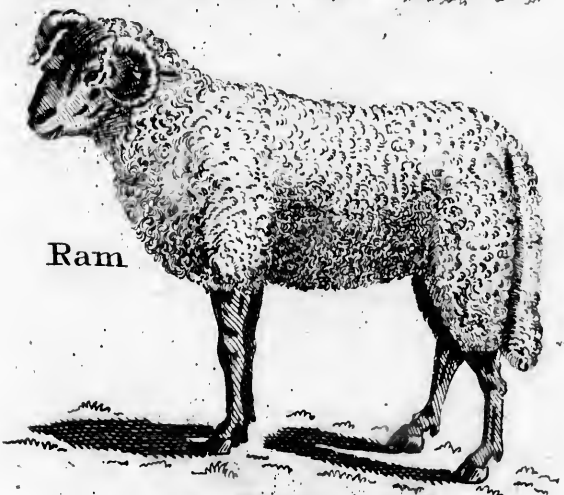

Bull
Horfe
Afs

Plate.8.

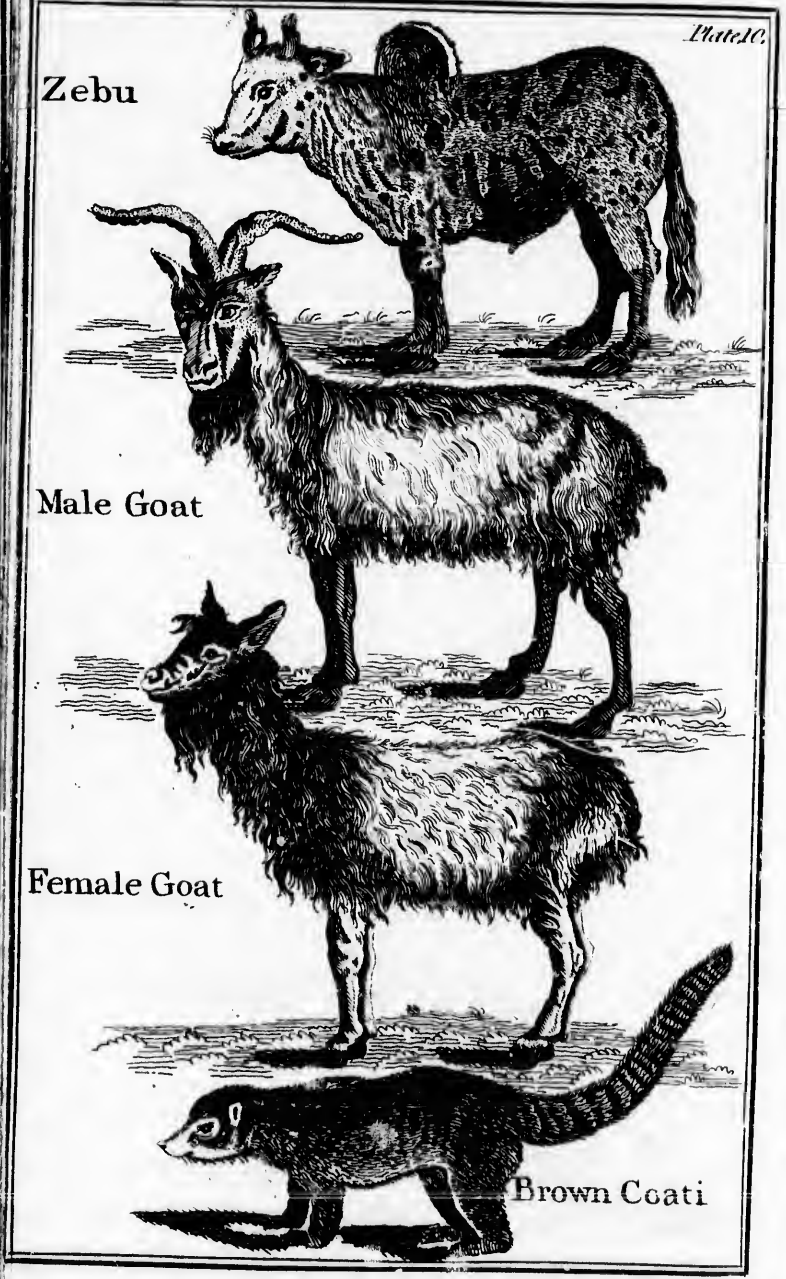
Plate.9

Sheep



Ram

Fox


Zebu
Male Goat
Female Goat
Brown Coati

Gazelle
Guib
Elk

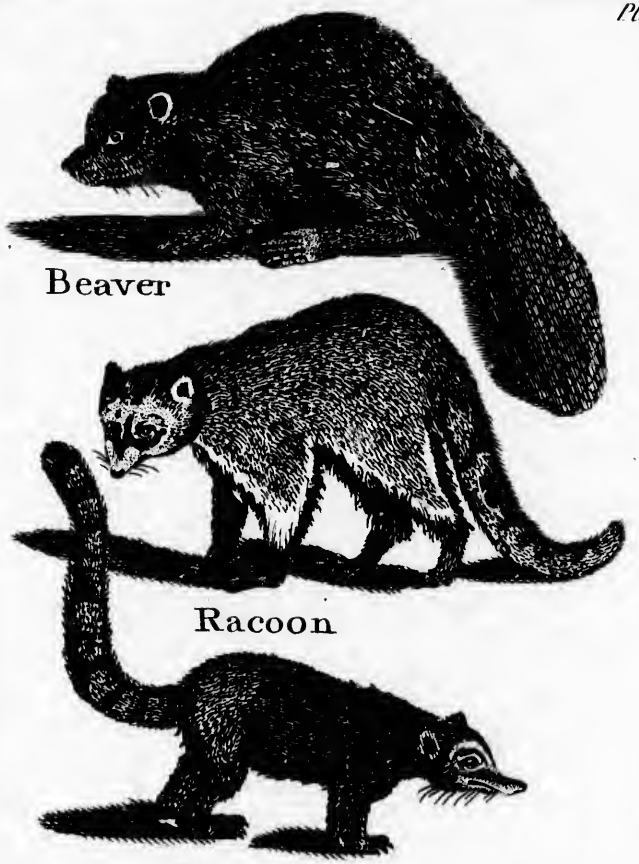

Beaver
Racoon
Black Coati
Ditto
Chevrotin

Plate.12.

Plate.13.

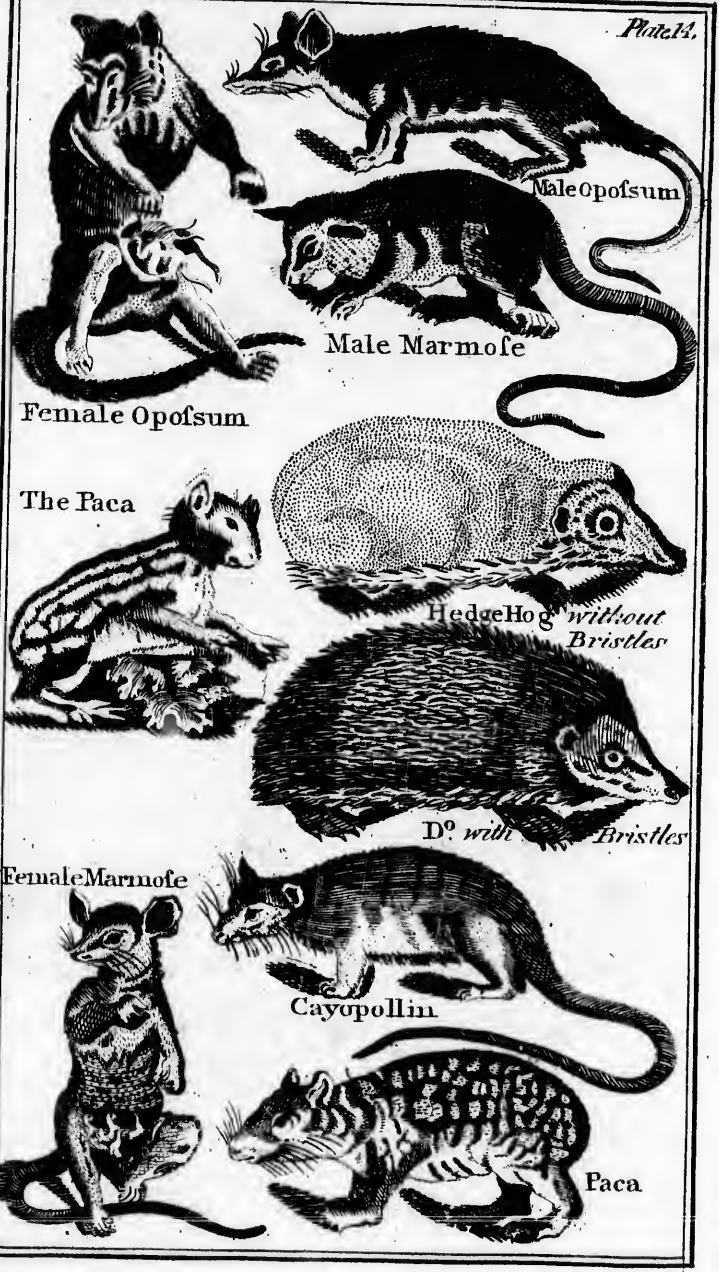

Male Opossum
Male Marmose
Female Opossum
The Paca
Hedge Hog without Bristles
Do. with Bristles
Female Marmose
Cayopollin
Paca

Plate 14.

Plate 15.

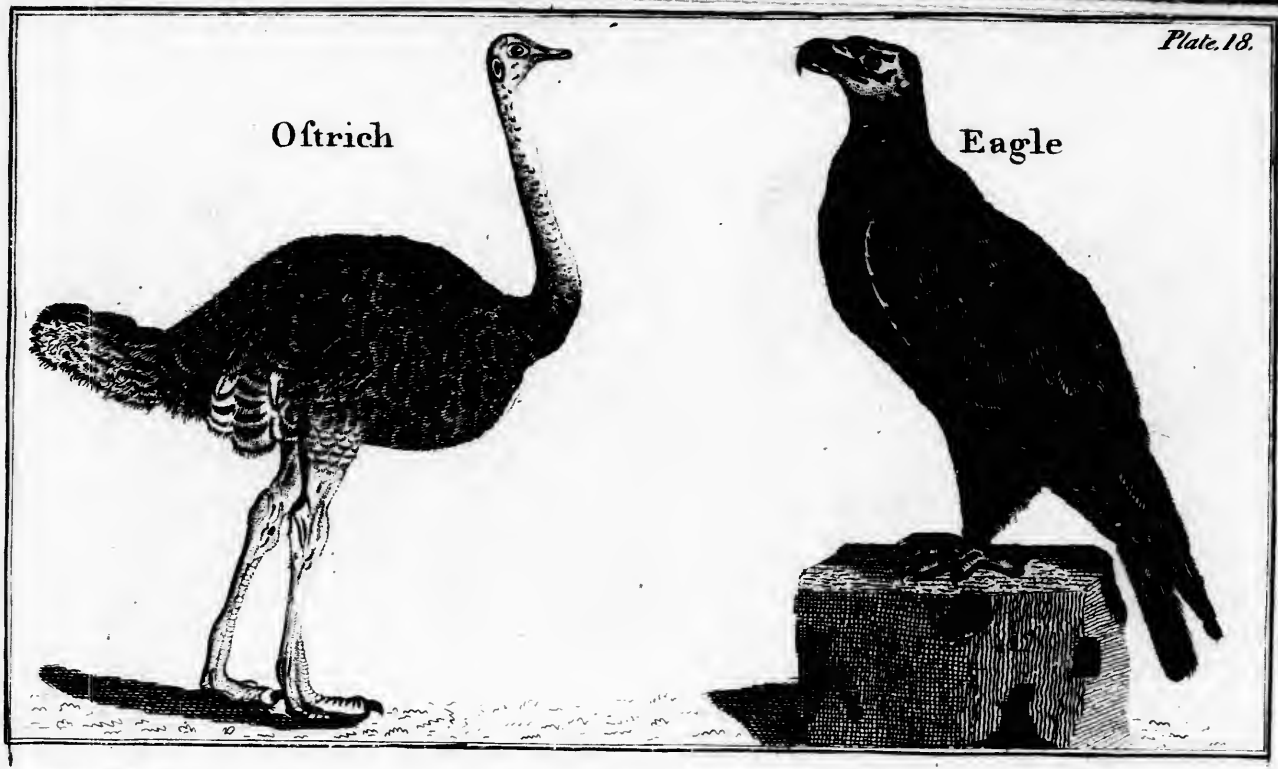
Plate 16.
Surmolot
Squirrel
Bat
Bat as it flies
Guinea Pig
Mole

Plate.16.

Surmolot

nea Pig

Plate.17.


Oftrich
Eagle

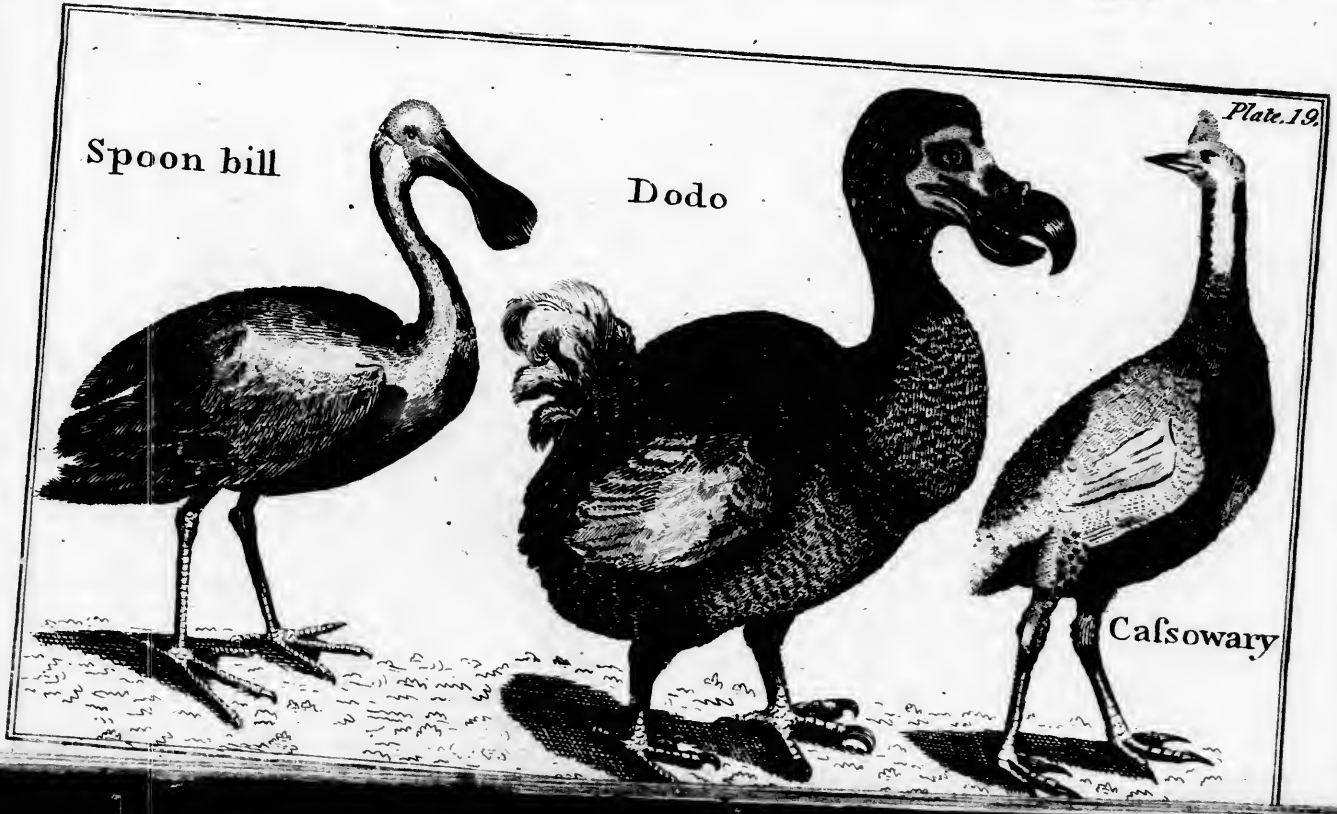
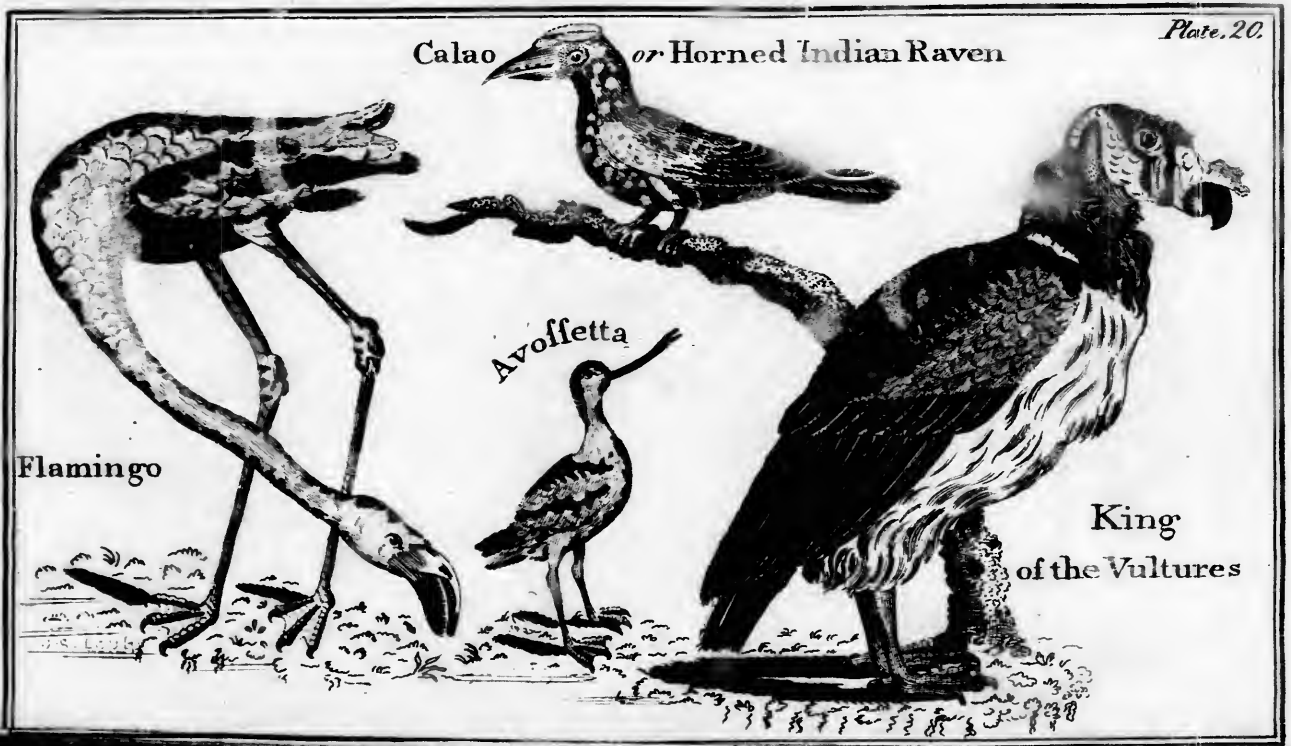


Plate. 19.
Spoon bill
Dodo
Cafsowary


Calao or Horned Indian Raven
Avosfetta
Flamingo
King
of the Vultures

Calao or Horned Indian Raven

Plate. 20.

Plate 21

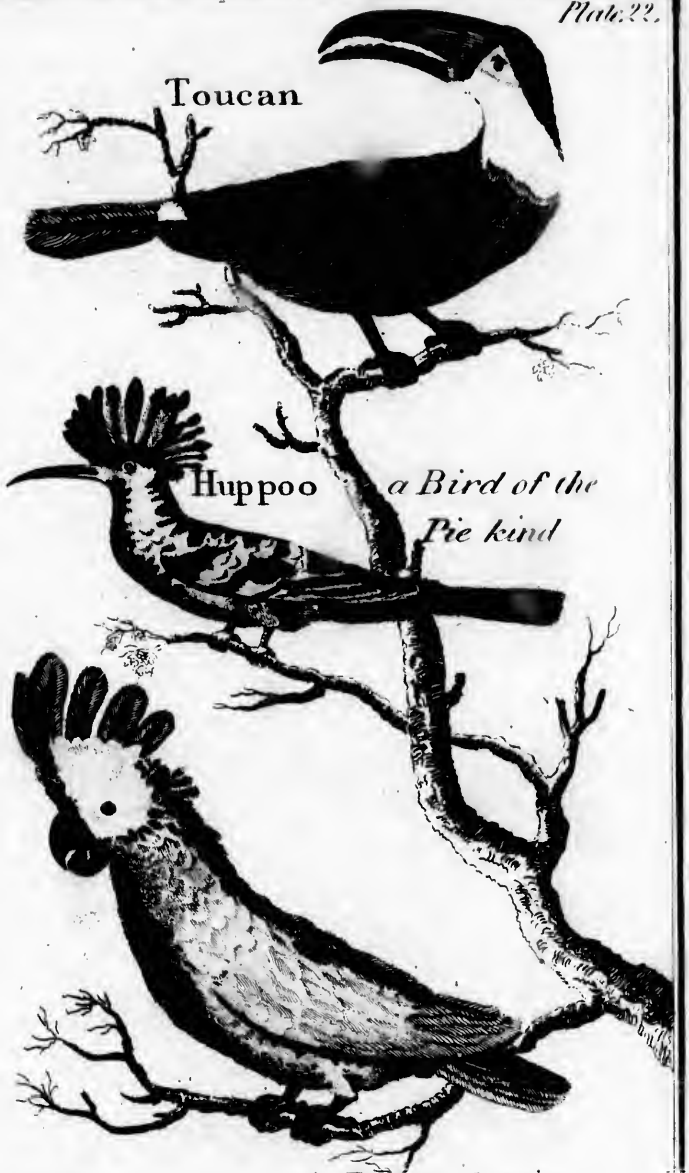

Toucan
Huppoo
a Bird of the Pie kind
Cockatoo a variety of the Parrot Species

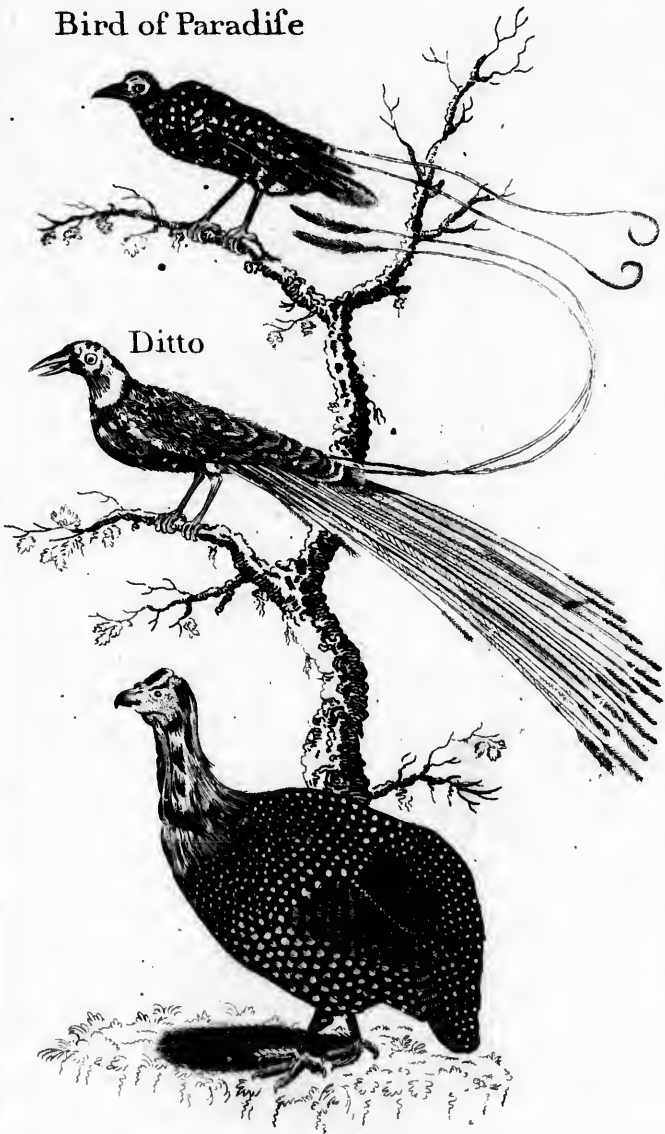
Plate 22.

Plate 23

Grebe

Puffin or Coulterneb

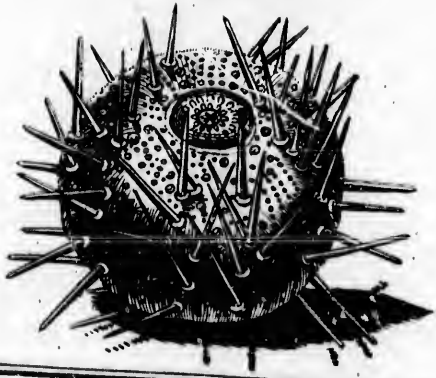
Pelican


Bird of Paradise
Ditto
Guinea Fowl

Crocodile

CrocodilesEgg

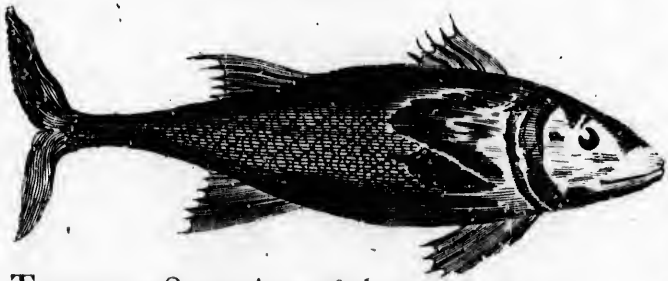
SeaUrchin



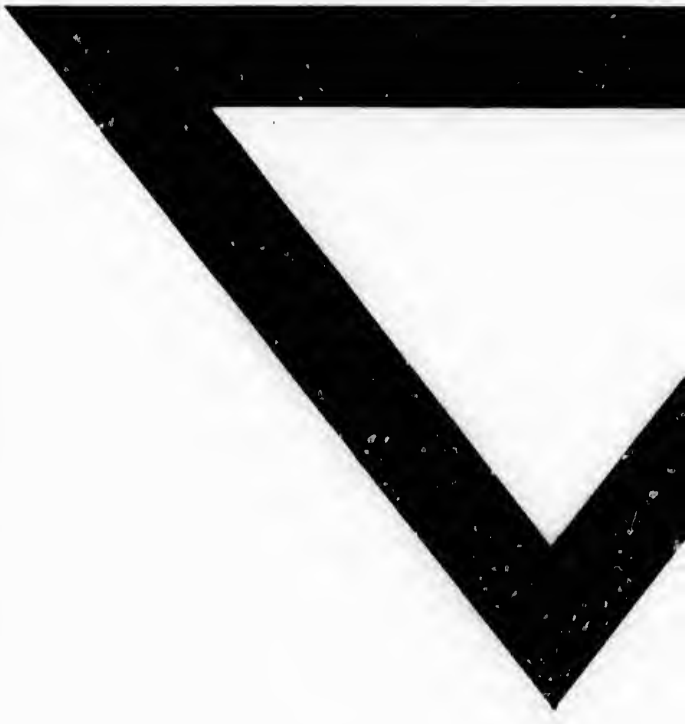
Ditto

Sturgeon

Sword Fish



Tunny *a Species of the Scomber.*

Saw Fish *a Species of the Sword Fish.*

The Cod